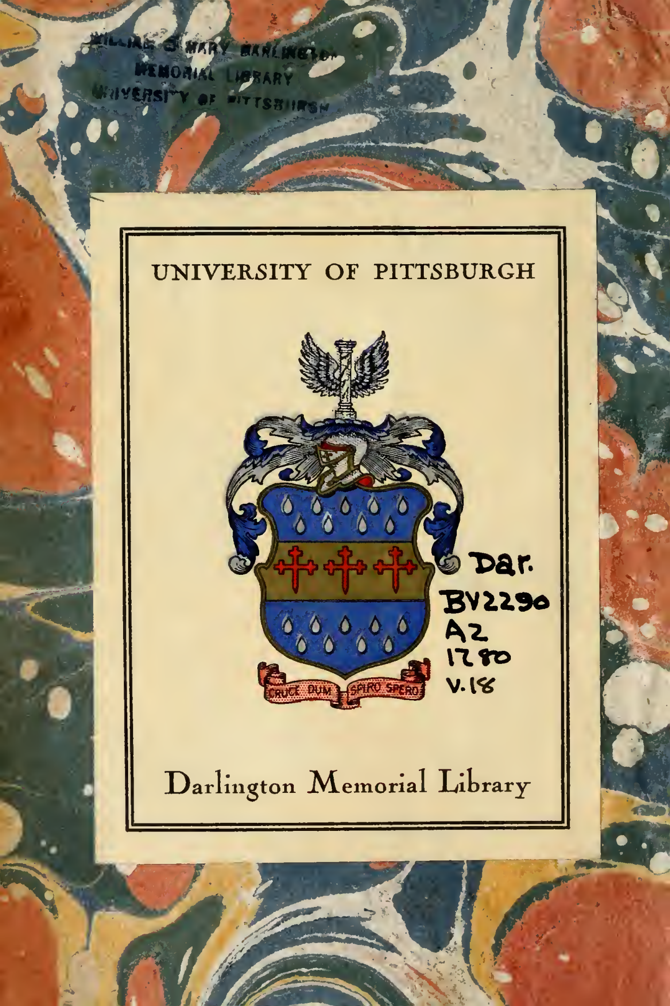




WILLIAM & MARY DARLINGTON
MEMORIAL LIBRARY
UNIVERSITY OF PITTSBURGH
UNIVERSITY OF PITTSBURGH
CRUCE DUM SPIRO SPERO
Dar.
BV2290
A2
1780
v.18
Darlington Memorial Library



LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DE LA CHINE, &c.

TOME DIX-HUITIEME.

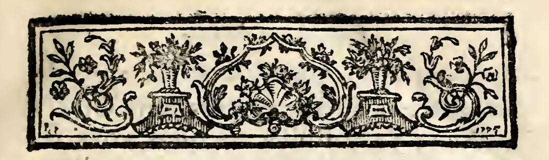


A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI



LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES, *ÉCRITES* PAR DES MISSIONNAIRES *DE* LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DE LA CHINE, &c.

LETTRE

Du Pere Jartoux, Missionnaire de la Compagnie de Jesus à la Chine, au Pere de Fontaney, de la même Compagnie.

A Peking, ce 20 d'août 1704.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Je me souviens que quand vous partîtes de la Chine, vous me chargeâtes

de vous faire part, tous les ans, de nos croix & de nos consolations. Graces à Dieu, j'aurai bien de quoi vous satisfaire sur le premier point : mais il ne sied pas toujours aux disciples de Jesus-Christ de faire eux-mêmes le détail de leurs peines : c'est bien assez pour eux que Dieu daigne leur en tenir compte. Agréez donc que je m'attache uniquement à ce qui peut vous faire plaisir & vous édifier.

Je commence par l'ouverture solemnelle de notre église, qui se fit enfin le 9 de décembre de l'année 1703. Ce fut, comme vous sçavez, au mois de janvier de l'année 1699, que l'Empereur accorda au Pere Gerbillon la permission de la bâtir dans ce grand emplacement qu'il nous avoit donné, & qui est renfermé dans l'enceinte même du Palais. Quelque temps après, ce Prince fit demander à tous les Missionnaires de la Cour, s'ils ne vouloient pas contribuer à la construction de cet édifice, comme à une bonne œuvre à laquelle il vouloit aussi avoir part. Ensuite il fit distribuer à chacun cinquante écus d'or, donnant à entendre que cette somme devoit y être employée. Il fournit encore une partie des matériaux, & nomma des

Mandarins pour présider aux ouvrages. On n'avoit que deux mille huit cens livres quand on creusa les fondemens ; on comptoit, pour le reste, sur les fonds de la Providence ; &, par sa bonté infinie, elle ne nous a pas manqué.

Quatre années entieres ont été employées à bâtir & à orner cette église, une des plus belles & des plus régulieres de tout l'Orient. Je ne prétens pas vous en faire ici une description exacte, il me suffit de vous en donner une légere idée.

On entre d'abord dans une cour large de quarante pieds sur cinquante de long : elle est entre deux corps-de-logis bien proportionnés ; ce sont deux grandes salles à la Chinoise : l'une sert aux congrégations & aux instructions des Catéchumenes, l'autre sert à recevoir les personnes qui nous rendent visite. On a exposé dans cette derniere les portraits du Roi, de Monseigneur, des Princes de France, du Roi d'Espagne régnant, du Roi d'Angleterre, & de plusieurs autres Princes, avec des instrumens de Mathématique & de Musique. On y fait voir encore toutes ces belles gravures recueillies dans ces grands livres qu'on a mis au jour pour faire connoître à tout

l'univers la magnificence de la Cour de France. Les Chinois confiderent tout cela avec une extrême curiofité.

C'eft au bout de cette cour qu'eft bâtie l'églife. Elle a foixante & quinze pieds de longueur, trente-trois de largeur & trente de hauteur. L'intérieur de l'églife eft compofé de deux ordres d'architecture : chaque ordre a feize demi-colonnes couvertes d'un vernis verd : les piédeftaux de l'ordre inférieur font de marbre ; ceux de l'ordre fupérieur font dorés, auffi-bien que les chapitaux, les filets de la corniche, ceux de la frife, & de l'architrave. La frife paroît chargée d'ornemens qui ne font que peints ; les autres membres de tout le couronnement font verniffés avec des teintes en des dégradations felon leurs différentes faillies. L'ordre fupérieur eft percé de douze grandes fenêtres en forme d'arc, fix de chaque côté, qui éclairent parfaitement l'églife.

Le plafond eft tout-à-fait peint : il eft divifé en trois parties ; le milieu repréfente un dôme tout ouvert, d'une riche architecture : ce font des colonnes de marbre qui portent un rang d'arcades furmonté d'une belle baluftrade. Les colonnes font elles-mêmes enchâffées

dans une autre balustrade d'un beau dessin, avec des vases à fleurs fort bien placés : on voit au-dessus le Pere éternel assis dans les nues sur un grouppe d'An- & tenant le monde en sa main.

Nous avons beau dire aux Chinois que tout cela est peint sur un plan uni ; ils ne peuvent se persuader que ces colonnes ne soient pas droites, comme elles le paroissent: il est vrai que les jours y sont si bien ménagés à travers les arcades & les balustres, qu'il est aisé de s'y tromper. Cette piéce est de la main de M. *Gherardini.* (1)

Aux deux côtés du dôme sont deux ovales dont les peintures sont très-riantes. Le rétable est peint de même que le plafond ; les côtés du rétable sont une continuation de l'architecture de l'église en perspective. C'est un plaisir de voir les Chinois s'avancer pour visiter cette partie de l'église qu'ils disent être derriere l'autel. Quand ils y sont arrivés, ils s'arrêtent, ils reculent un peu, ils reviennent sur leurs pas, ils y appliquent les mains, pour découvrir si véritablement il n'y a ni élévations, ni enfoncemens.

(1) Peintre Italien.

L'autel a une juste proportion : quand il est orné des riches présens de la libéralité du Roi, que vous nous avez apportés d'Europe, & dont sa Majesté a bien voulu enrichir l'église de Peking, il paroît alors un autel érigé par un grand Roi au seul Maître des Rois.

Quelques soins que nous nous soyons donnés, l'église ne put s'ouvrir qu'au commencement de décembre de l'année derniere. On choisit un dimanche pour la cérémonie ; le R. P. Grimaldi, Visiteur de la Compagnie dans cette partie de l'Orient, accompagné de plusieurs autres Missionnaires de différentes Nations, vint benir solemnellement la nouvelle église. Douze Catéchistes en surplis portoient la croix, les chandeliers, l'encensoir, &c. Deux Prêtres avec l'étole & le surplis marchoient à côté de l'Officiant : les autres Missionnaires suivoient deux à deux, & ensuite venoient en foule les fideles que la dévotion avoit attirés.

La bénédiction achevée, tout le monde se prosterna devant l'autel : les Peres rangés dans le sanctuaire, & tous les Chrétiens dans la nef, frapperent plusieurs fois la terre du front. La messe fut ensuite célébrée avec Diacre & Sous-Diacre par le Pere Gerbillon, qu'on peut regarder

comme le fondateur de cette nouvelle église. Un grand nombre de fideles y communierent; on pria pour le Roi très-chrétien, notre insigne bienfaicteur, & le Pere Grimaldi fit à la fin de la messe un discours très-touchant. Enfin la fête se termina par le baptême d'un grand nombre de Catéchumenes.

La messe se célébra la nuit de Noël avec la même solemnité, & avec le même concours de fideles. Si les instrumens Chinois, qui avoient je ne sçais quoi de champêtre, ne m'eussent fait ressouvenir que j'étois dans une Mission étrangere, j'aurois cru me trouver dans le cœur de la France, où la religion jouit de toute sa liberté.

Vous ne sçauriez croire la multitude de personnes de distinction qui sont venues voir cet édifice; tous s'y prosternent à plusieurs reprises devant l'autel; plusieurs même s'instruisent de notre religion, s'y affectionnent, & donnent lieu de croire qu'ils l'embrasseront dans la suite.

Quelle douleur pour nous, mon Révérend Pere, si nous avions le malheur de voir détruire un ouvrage qui fait triompher la religion jusques dans le palais d'un Prince infidele! nous en avons couru le risque deux mois après qu'il a

été achevé : voici comment la chose se passa.

Le douze de février de cette année 1704, le Frere Brocard qui travaille à des instrumens de mathématiques chez le Prince héritier, avec toute l'amertume de la croix de Jesus-Christ, reçut ordre de donner la couleur bleue à quelques ouvrages d'acier. Le premier avoit la figure d'un anneau, le second représentoit une garde d'épée tout-à fait ronde, le troisieme avoit la forme d'un pommeau d'épée, & le quatrieme étoit une pointe quadrangulaire fort émoussée. Tout cela est nécessaire pour ce que je dois dire.

Je me trouvai alors dans l'appartement où travailloit le Frere Brocard, pour l'aider à perfectionner quelques ouvrages. Le Pere Bouvet, qui nous sert d'interprête, y fut aussi appellé, & après avoir observé ces morceaux d'acier, il me dit qu'il craignoit fort que ce ne fussent les piéces d'un instrument idolâtrique. Je lui demandai plusieurs fois sur quoi il fondoit ce soupçon, mais il ne put me répondre autre chose, sinon qu'elles lui paroissoient être les piéces d'un sceptre d'Idole : je les examinai de mon côté avec attention, & je n'y pus

rien appercevoir que quelques fleurs aſſez mal gravées.

Cependant le premier Eunuque du Prince héritier vint nous ordonner de ſa part de mettre au plutôt cet acier en couleur. Nous le conjurâmes de vouloir bien repréſenter au Prince la peine où nous étions de ne pouvoir lui obéir, jusqu'à ce qu'on nous eût éclairci ſur le doute que nous avions touchant l'uſage du *Pien* qu'il nous avoit envoyé; (c'eſt ainſi qu'on appelle cette eſpece de ſceptre,) que nous craignions que ce ne fût le *Pien* de *Fo*, ou de quelqu'autre Idole, & que dans ce doute il ne nous étoit pas permis d'y travailler.

L'Eunuque proteſta que le *Pien* étoit uniquement deſtiné à l'uſage du Prince, & nullement à celui des Idoles. Permettez-moi néanmoins de vous repréſenter, repliqua le Pere Bouvet, que ce *Pien* reſſemble fort à cette eſpece d'arme qu'on donne à certains Génies ſupérieurs aux autres, & à laquelle il me ſemble que le peuple attribue le pouvoir de défendre des malins eſprits. Or ſelon les principes de notre Religion, nous ne pourrions travailler à de pareils ouvrages, ſans nous rendre coupables devant Dieu d'un très-grand crime, & le Prince eſt trop équitable pour l'exiger de nous.

L'Eunuque peu inſtruit des devoirs de notre Religion, & choqué de notre réſiſtance, au lieu de répondre au doute du Pere Bouvet, nous traita d'opiniâtres & d'ingrats; il s'efforça même de nous prouver avec chaleur, que quand il s'agiroit du *Pien* de *Fo*, nous n'en devions pas moins obéir au Prince; qu'après les graces dont l'Empereur nous avoit comblés, & dans le temps qu'il venoit de nous permettre de bâtir juſques dans l'enceinte de ſon palais une égliſe au Dieu que nous adorions, il étoit indigne ſur une fauſſe délicateſſe de refuſer au Prince ſon fils une bagatelle. Enſuite ajoutant les menaces aux reproches, il nous expoſa les ſuites fâcheuſes que notre déſobéiſſance pourroit avoir.

Nous répondîmes que l'Empereur étoit le maître de nos vies; que nous étions pénétrés de reconnoiſſance pour tous ſes bienfaits; ſur-tout que nous lui étions infiniment obligés de la protection qu'il accordoit à notre ſainte loi; qu'en toute autre occaſion nous étions prêts de lui obéir, comme nous avions fait juſqu'alors, quelque choſe qu'il nous en dut coûter; que nous nous eſtimions même trop honorés qu'il voulût bien agréer nos ſervices, mais que quand il faudroit encourir ſa diſgrace, & nous ex-

poser aux plus affreux châtimens, on ne nous engageroit jamais à rien faire contre la pureté de notre Religion.

Après une déclaration si nette, l'Eunuque s'efforça par toutes les voies d'honnêteté de vaincre notre résistance. Il dit au Pere Bouvet que nous pouvions nous fier à sa parole, & que le *Pien*, dont il s'agissoit, n'avoit aucun rapport ni à *Fo* ni aux autres Idoles. Un de ceux qui l'accompagnoient, m'assura la même chose en particulier; & me dit que l'Empereur lui-même en avoit un semblable.

Comme nous sçavons jusqu'où les Mandarins portent leur complaisance pour l'Empereur & pour le Prince, nous ne crûmes pas encore devoir nous en rapporter à leur témoignage. Je pris donc la parole; & je dis que, puisque le *Pien* appartenoit au Prince, personne n'en devoit mieux sçavoir l'usage que lui; qu'il lui étoit aisé de lever le doute qui nous arrêtoit; que s'il vouloit bien nous expliquer lui-même l'usage qu'il souhaite faire de cette arme, & nous assurer que ni lui, ni les Chinois n'y reconnoissent aucune vertu particuliere, sur le champ il seroit obéi. Nous étions en effet assez convaincus de la sincérité du Prince pour ne devoir plus

avoir lieu de douter, après le témoignage qu'il nous auroit rendu.

Vous êtes bien téméraires, reprit l'Eunuque, de faire une pareille demande. En même temps il nous quitta pour aller faire son rapport au Prince. Tous ceux qui furent témoins de cet entretien, nous regarderent comme des gens perdus. Quelque temps après on vint nous avertir d'aller au palais rendre raison de notre conduite : les traitemens, que nous reçûmes sur la route de la plupart des Officiers, nous firent juger que nous n'en devions pas recevoir un trop favorable du Prince même. J'arrivai le premier; dès que je fus en sa présence, je me prosternai selon la coutume. Il étoit au milieu de toute sa Cour, à l'entrée de son appartement : & me regardant d'un air plein d'indignation & de colere :
» Faut-il donc, me dit-il, que j'intime
» moi-même mes ordres pour être obéi ?
» Sçavez-vous les châtimens que votre
» désobéissance mérite selon la rigueur
» des loix ? Ensuite adressant la parole
» au Pere Bouvet qui me suivoit de
» près : connoissez-vous cette arme, ajou-
» ta-t-il, c'est le *Pien* dont je me sers,
» & qui est fait uniquement pour mon
» usage; il n'est ni pour *Fo*, ni pour
» aucun génie, & personne n'attribue

» à ce *Pien* aucune vertu particuliere :
» en faut-il davantage pour vous rassu-
» rer contre vos craintes mal fondées ? ».

Le Pere Bouvet crut pouvoir, sans manquer au respect dû au Prince, lui exposer les raisons qu'il avoit eu de douter. Mais le Prince, se persuadant qu'il faisoit encore difficulté de se rendre à son témoignage, lui parla d'une maniere qui marquoit sa colere & son indignation. Il l'envoya dans la salle de la comédie pour y voir des sceptres pareils au sien entre les mains des comédiens qui étoient sur le point de jouer. « Qu'il voye,
» dit-il, si c'est-là un instrument de Re-
» ligion, puisque nous en faisons un
» instrument de comédie.

Le Pere Bouvet étant de retour, le Prince lui demanda s'il étoit enfin détrompé. Le Pere lui répondit qu'il voyoit bien que ce *Pien* pouvoit servir à différens usages : mais que comme il avoit lu dans quelque livre de l'histoire de la Chine, qu'on avoit employé de pareils instrumens à des choses que notre Religion déteste, il avoit eu lieu de craindre que celui-ci ne fût de la même espece, & que le peuple n'eût encore sur la vertu de ces sortes d'armes des erreurs grossieres.

Ces nouvelles instances du Pere Bou-

vet irriterent extrêmement le Prince. Il s'imagina que le Missionnaire vouloit opposer à son autorité, celle de quelque roman, ou des gens de la lie du peuple. « Vous n'êtes qu'un étranger,
» lui dit-il d'un ton sévere, & vous
» prétendez sçavoir mieux les sentimens
» & les coutumes de la Chine que moi
» & que tous ceux qui n'ont point fait
» d'autre étude dès leur enfance ? Or je
» déclare que ni moi ni le peuple
» de la Chine, nous ne reconnoissons
» aucune vertu particuliere dans cette
» sorte de sceptre, & qu'il n'y en a
» aucun de semblable qui soit un ins-
» trument d'Idole. Comme je veux bien
» vous assurer, quelle fausse délicates-
» se peut vous arrêter, lorsque je vous
» ordonne d'y travailler, parce que
» *Fo*, & les autres Idoles sont repré-
» sentés avec des habits, cela vous
» empêche-t-il d'en porter vous-mêmes?
» Quoiqu'ils ayent des temples, n'en
» bâtissez-vous pas aussi à votre Dieu ?
» On ne blâme pas votre attachement
» à votre Religion, mais on blâme avec
» raison votre entêtement sur des cho-
» ses que vous ne sçavez pas ». (1)

(1) La délicatesse de ces Missionnaires est une preuve du moins qu'ils ne favorisoient pas l'idolâtrie comme on les en a accusés.

Après ces paroles le Prince se retira pour aller instruire l'Empereur de tout ce qui s'étoit passé. En même-temps il donna ordre qu'on fît venir incessamment tous les Missionnaires des trois églises de Peking. J'ai admiré, & je ne cesserai d'admirer toute ma vie, que la colere de ce Prince Idolâtre ne lui fit jamais dire une seule parole contre la loi Chrétienne ; quoique nous n'eussions point d'autres raisons à apporter que la crainte de la violer : preuve évidente de l'estime qu'il fait de notre sainte Religion.

Comme il étoit fort tard, on nous renvoya dans notre logis, le seul Pere Bouvet eut ordre de rester. Il demeura donc comme prisonnier, & passa toute la nuit, qui fut extrêmement froide, sous une cabane de nattes, où on lui permit de se retirer.

Le lendemain matin quelques personnes me vinrent trouver, pour me dire que le Pere Bouvet étoit condamné au châtiment des esclaves. Je leur répondis que ce Pere seroit heureux de mourir pour n'avoir pas voulu trahir sa conscience; mais que si on le punissoit, la faute étant commune à trois, il étoit de la justice que trois fussent punis.

J'apperçus en même temps l'Eunuque

du Prince, qui venoit nous demander de sa part, si le sceptre de Salomon gravé sur la boëte de sa montre, n'étoit pas la même chose que le sien? « Vos » Rois ont un *Pien*, nous dit-il; vous » n'en êtes pas scandalisés, & celui du » Prince vous fait peur; d'où vient » cette différence? Je lui appris ce que c'étoit que le sceptre de nos Rois, & je lui expliquai l'histoire du jugement de Salomon, qui étoit gravé sur cette boëte. Enfin les Missionnaires des trois églises arriverent sur les huit heures, déja instruits de toute cette affaire par le Pere Gerbillon.

Le Mandarin nommé *Tchao*, qui a tant contribué à l'édit qui permet l'exercice de la Religion chrétienne dans tout l'Empire, nous assembla tous dans un lieu éloigné des appartemens du Prince. Là, en présence du premier Eunuque, & de plusieurs autres personnes, il nous parla à peu près en ces termes: « vous » avez irrité contre vous le meilleur » de tous les Princes: il m'ordonne de » poursuivre vivement la faute du Pere » Bouvet comme un crime de léze-ma- » jesté. Si vous ne lui faites satisfaction, » j'irai moi-même accuser le coupable » à la Cour des crimes, pour y être

» jugé & puni selon la sévérité des loix. » Vous êtes des étrangers, vous n'avez » d'appui que la bonté de l'Empereur » qui vous protege, qui permet votre » Religion parce qu'elle est bonne, & » quelle n'ordonne rien que de raison- » nable. De quels biens, & de quels » honneurs ne vous a-t-il pas comblés » à la Cour & dans les provinces ? Ce- » pendant le Pere Bouvet a eu l'inso- » lence de contredire le Prince héritier, » &, malgré les assurances & les éclair- » cissemens qu'il a eu la bonté de lui » donner, il a voulu soutenir son propre » sentiment contre celui du Prince, » comme s'il se fût défié de sa droiture » & de sa bonne foi. Je vous fais les ju- » ges de son crime, & de la peine qu'il » mérite. Qu'en pensez-vous ? Répon- » dez, Pere Grimaldi, vous qui êtes le » Supérieur de tous ».

Le Pere qui s'étoit attendu à tous ces reproches, & qui, après avoir tout examiné, avoit désapprouvé la résistance opiniâtre du Pere Bouvet, répondit que ce Pere avoit eu grand tort de ne pas déférer au témoignage & à l'autorité du Prince ; & que par là il s'étoit rendu indigne de paroître jamais devant sa Majesté, & devant son Altesse.

Le Mandarin, sans répondre au Pere Grimaldi, s'adressa au Pere Bouvet, & lui dit que le Prince héritier juroit foi de Prince que l'instrument dont il s'agissoit, n'étoit point le sceptre de *Fo*, ni des génies ; que s'il sçavoit le contraire, il fît une croix sur la terre, & qu'il jurât sur cette croix. Le Pere Bouvet répondit qu'il soumettoit son jugement à celui du Prince. « Si vous re-» connoissez votre faute, reprit le Man-» darin, frappez donc la terre du front » comme coupable. Le Pere obéit sur » le champ, & le Mandarin alla faire » son rapport à l'Empereur.

Nous louâmes Dieu du témoignage public que ce Mandarin venoit de donner à notre sainte Religion, au nom de l'Empereur & du Prince son fils : (car nous sçavions bien qu'il ne disoit pas un mot de lui-même), témoignage que nous aurions acheté au prix de tout notre sang. Ce courtisan que le seul respect humain retient dans l'infidélité, fit bien valoir ce témoignage, auquel il sçavoit que nous étions infiniment sensibles : il ne se contenta pas de le dire une fois, il le répéta bien haut, & le prononça d'un ton & d'un air à lui donner toute l'autorité que nous desirions.

Quelque temps après, ce témoignage du Prince, si avantageux à la Religion, nous fut encore confirmé par un autre Officier, qui vint nous dire de sa part ces paroles bien consolantes pour nous : « Est-il possible qu'on m'ait soupçonné » d'avoir voulu vous tromper en vous » faisant violer votre loi que je juge » bonne? Sçachez qu'un tel dessein est » indigne d'un Prince comme moi, & » que dans tout l'Empire vous trouve- » riez peu de personnes capables de ce » procédé, qui ne peut convenir qu'à » un malhonnête homme. Si je suis si » fort irrité, ce n'est pas pour le sceptre » dont il s'agit, car je m'en mets fort » peu en peine; c'est à cause de l'ou- » trage qu'on me fait, & auquel je suis » d'autant plus sensible, qu'il me vient » par des personnes, que j'avois honoré » de mon estime.

Malgré tant de déclarations du Prince, qui étoient suffisantes pour lever entiérement notre doute, nous examinâmes encore, & nous fîmes examiner attentivement tous les différens rapports que pouvoit avoir ce sceptre ; mais nous n'y trouvâmes pas l'ombre de superstition ; c'est un instrument dont le Prince & l'Empereur lui-même se servent pour se

dénouer les bras à la façon des Tartares.

Cependant le bruit ſe répandoit que le Pere Bouvet auroit le cou coupé. Les Peres Grimaldi, Thomas, Gerbillon & Pereyra, après avoir conféré enſemble, & avec quelques Mandarins de leurs amis, allerent trouver l'Empereur pour lui témoigner leur chagrin ſur le peu de déférence que le Pere Bouvet avoit eu pour le Prince.

Sa Majeſté leur répondit, qu'elle étoit bien aiſe qu'ils reconnuſſent leur faute; que depuis quarante ans qu'ils ſe ſervent des Miſſionnaires, il n'avoit jamais eu la penſée de leur rien ordonner qui fût contraire à leur loi qu'il jugeoit bonne; que quand il avoit exigé d'eux quelque ſervice, il s'étoit informé auparavant s'ils n'auroient pas de peine à faire ce qu'il ſouhaitoit; qu'il avoit même porté les choſes juſqu'au ſcrupule: « j'ai dans » mon palais, dit Sa Majeſté, une » femme qui joue excellemment bien » de la harpe; je voulus faire juge de » ſon habileté le Pere Pereyra, qui » touche bien les inſtrumens: mais faiſant attention à la délicateſſe des Miſſionnaires, je craignis que le Pere ne » fût tenté de me refuſer. Il me vint

» en

» en pensée, qu'en tirant un rideau
» entre les deux, le Pere n'auroit peut-
» être plus la même difficulté : cepen-
» dant je craignis encore que cet expé-
» dient ne lui déplût. Alors quelques
» Courtisans me proposerent de faire
» habiller cette femme en homme, &
» me promirent sur cela un secret in-
» violable. J'étois fort porté à le faire,
» afin de contenter ma curiosité. Mais
» après quelques réflexions, je jugeai
» qu'il étoit indigne de tromper un
» homme qui se fioit en moi : ainsi je
» me privai du plaisir que je m'étois
» proposé, pour ne point faire de peine
» au Missionnaire sur les devoirs de sa
» profession ».

Sa Majesté ajouta que le grand *Lama*, qu'il considéroit si fort, l'ayant prié de faire tirer son portrait par M. Gherardini, il l'avoit refusé, dans la crainte qu'il avoit que ce Peintre étant Chrétien, n'eût de la répugnance à faire le portrait d'un Prêtre des idoles. Il dit ensuite qu'il y avoit parmi nous des gens défians & soupçonneux, qui craignent tout, parce qu'ils ne connoissent pas assez la Chine, & qui apperçoivent de la Religion où il n'y en a pas même l'apparence. Enfin il conclut que, puisque

le Pere Bouvet reconnoiſſoit ſa faute, il ſuffiſoit, pour le punir, qu'il ne ſervît plus d'interprête chez le Prince ſon fils ; que du reſte il pouvoit demeurer tranquille dans notre maiſon.

Les Peres fléchirent les genoux & ſe courberent neuf fois juſqu'à terre, ſelon la coutume, en action de graces. Ils firent enſuite la même cérémonie devant la porte du Prince héritier. Ainſi ſe termina cette affaire, après nous avoir donné durant cinq jours de cruelles inquiétudes.

Malgré cette allarme paſſagere, notre Miſſion eſt, graces à Dieu, dans un état à nous faire eſpérer dans la ſuite de grands progrès pour la converſion des Chinois, ſi l'œuvre de Dieu n'eſt point traverſée. Des trente Jéſuites que vous y avez laiſſés, il y en a douze qui n'ont plus beſoin de maîtres dans les caractères, & qui liſent le chinois avec une facilité ſurprenante. M. l'Evêque d'Aſcalon, Vicaire apoſtolique du *Kiang-ſi*, eſt ſi étonné du progrès que font dans les lettres les Peres de ſa province, qu'il en a écrit à pluſieurs perſonnes avec éloge.

Ce Prélat a prié le Pere Supérieur général de lui accorder un des plus anciens

pour son Provicaire, afin de se décharger sur lui d'une partie du soin de cette province, une des plus belles de la Chine. Comme ce n'est pas une dignité, mais une charge, on a ordonné aux Jésuites François qui sont dans le *Kiang-si*, de ne point rejetter le fardeau qu'un Evêque qui a vieilli dans les travaux de l'Apostolat, jugera selon Dieu devoir lui imposer pour son soulagement. Le R. Pere Pousatery, Vicaire apostolique du *Chamsy*, en a demandé aussi un pour son compagnon. Le R. P. Turcotti, élu Evêque d'Andreville, & Vicaire apostolique, en a encore pris un depuis peu.

L'Empereur nous a fait cette année une faveur qui a beaucoup honoré la Religion: une inondation ayant produit une famine universelle dans la province de *Chang-tong*, Sa Majesté a taxé ses Courtisans, & y a envoyé de grands secours, qui devoient être administrés par de riches Mandarins, députés exprès pour cette bonne œuvre. Cela n'a pas empêché qu'une grande partie de ces malheureux ne soient venus à la capitale de l'Empire, pour y chercher de quoi vivre.

Sa Majesté ayant conçu de la défiance

des Mandarins, fit appeller quatre de nos Peres : il leur dit qu'étant venus à la Chine par un motif de charité, nous devions plus particuliérement travailler à ſecourir les pauvres, ſelon l'eſprit de notre Religion, qui s'en fait un point capital ; qu'il nous remettoit deux mille taëls pour en acheter du ris, & le diſtribuer dans le grand eſpace de notre ſépulture, & qu'il eſpéroit que nous contribuerions auſſi ſelon nos forces au ſoulagement de tant de malheureux. Cet ordre fut reçu avec reconnoiſſance de la part des Miſſionnaires, & ils jugerent qu'il falloit s'incommoder, afin de trouver cinq cens taëls pour les employer en aumônes.

Les Peres Suarez & Parennin, chargés de la diſtribution des aumônes, firent préparer des fourneaux & de grandes chaudieres : ils firent enſuite proviſion de ris, de grands vaſes de porcelaine bien propres, de racines & d'herbes ſallées du pays, pour corriger ce que le ris a de fade & d'inſipide.

A la vue d'un ſignal qu'on élevoit, les pauvres entroient ſans confuſion, & ſe raſſembloient tous dans un quartier, les hommes d'un côté & les femmes de l'autre. Enſuite on les faiſoit revenir

par un paſſage étroit, & là on donnoit à chacun ſa portion de ris & d'herbages, qu'il emportoit dans un lieu marqué, où ils alloient tous ſe ranger, juſqu'à ce que les porcelaines fuſſent vuides. On les ramaſſoit enſuite; on les lavoit, & on diſtribuoit aux autres pauvres leur aumône dans le même ordre qu'aux premiers.

Les Chrétiens les plus conſidérables de la ville venoient tour-à-tour ſervir les pauvres avec beaucoup d'édification: ils recueilloient les porcelaines; ils maintenoient le bon ordre; ils diſoient à tous quelques mots de conſolation. Les Mandarins & les Eunuques de la Cour, que la curioſité attiroit à ce ſpectacle, étoient charmés de ce bon ordre, maintenu ſans le ſecours d'aucuns gardes, de cette abondance, & ſur-tout de cette propreté, dont les Chinois ſont ſi jaloux. Ils admiroient que des perſonnes remarquables par leur naiſſance & par leurs richeſſes, ſe mêlaſſent ainſi parmi les pauvres, juſqu'à leur fournir les batonnets pour manger, & les conduire enſuite comme des hôtes à qui on veut faire honneur. O! s'écrioient-ils, que cette Religion eſt excellente, qui inſpire tant de charité jointe à tant de modeſ-

tie ! Il n'y avoit pas jufqu'aux Bonzes qui devenoient nos panégyriftes, car il y en avoit tous les jours près de cent à qui on faifoit l'aumône avec les autres pauvres. C'eft ainfi que durant quatre mois nous avons nourri plus de mille perfonnes par jour.

Duffions-nous être long-temps incommodés de cette dépenfe, comme en effet nous le ferons, nous ne la regretterons point : au contraire, nous bénirons Dieu fans ceffe, & nous le conjurerons de nous fournir fouvent de femblables occafions de faire louer le nom du Seigneur par les Chrétiens & par les Infidèles. Ne craignez pas que le nombre de nos Catéchiftes en diminue ; nous nous priverons plutôt des chofes les plus néceffaires, que de retrancher un moyen fi utile à la converfion des Chinois. Vous fçavez, mon Révérend Pere, que c'eft-là uniquement ce qui nous touche, & ce qui nous rend fi fenfibles au zèle des perfonnes, qui par les aumônes qu'elles font à cette Eglife naiffante, contribuent avec tant d'avantage pour leurs propres ames, au falut d'une infinité d'autres. Je fuis, avec beaucoup de refpect, dans l'union de vos faints Sacrifices, &c.

LETTRE

Du Pere Jean-Paul Gozani, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Joseph Suarez, de la même Compagnie. Traduite du Portugais.

A Cai-fum-fou, capitale de la province de Honan à la Chine, le 5 de novembre 1704.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Après avoir passé deux mois à la visite des Chrétientés de *Kaei-te-fou*, de *Loye-hien*, & de *Fou-keou-hien* (1), où par la miséricorde de Dieu la Religion s'établit de jour en jour, je trouvai à mon retour les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous remercie de m'avoir mandé des nouvelles de votre

(1) Ce sont des villes de la province de *Honan*, qui est presque au milieu de la Chine, car elle a les provinces de *Pecheli* & de *Chansi* au nord, à l'occident *Chensi*, de *Hoii coüan* au midi, & les provinces de *Nanking* & de *Chanton* à l'orient.

ſanté, & de m'avoir appris l'heureuſe découverte que vous avez faite dans vos archives de pieces importantes (1) pour l'éclairciſſement de la vérité.

---

(1) Les originaux des piéces dont on parle ici furent trouvés dans les archives du College de Peking le 30 juillet, veille de S. Ignace, de l'année 1704. Les Jéſuites de la Chine ont fait imprimer ces piéces à Peking même, après en avoir montré les originaux à un Vicaire apoſtolique, & au Secrétaire de M. l'Evêque de Peking.

Voici le catalogue de ces piéces, qui ſont écrites en Portugais.

1°. Lettre du R. P. Dominique Navarrette, Jacobin, écrite le 29 de ſeptembre 1669, au R. P. Antoine de Govea, Vice-Provincial de la Compagnie de Jeſus à la Chine. Cette lettre eſt imprimée en François à la page 275 de la premiere édition de l'éclairciſſement donné à M. le Duc du Maine, ſur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius & aux morts.

2°. Copie de quelques points arrêtés dans une aſſemblée des Peres de la Compagnie de Jeſus en la ville de *Ham-tcheou*, capitale de la province de *Tche-kiam*, au mois d'avril de l'année 1642. Cette piéce eſt imprimée en François, dans le même éclairciſſement, pag. 278.

3°. Réponſe du R. P. Antoine de Govea, Vice-Provincial des Jéſuites de la Chine, ſur les deux précédens écrits du R. P. Navarrette, Jacobin. Cette piéce eſt imprimée en François dans le même éclairciſſement, pag. 284.

4°. Lettre du R. P. Dominique-Marie de Saint-Pierre, Jacobin, écrite le 4 d'octobre

Pour ce qui regarde ceux qu'on appelle ici *Tiao-kin-kiao*, il y a deux ans que j'allai les voir, dans la pensée que c'étoient des Juifs, & dans la vue d'y chercher l'Ancien-Testament. Mais comme je n'ai aucune connoissance de la langue hébraïque, & que je trouvai de grandes difficultés, j'abandonnai cette entreprise, dans la crainte de n'y pas réussir. Néanmoins depuis que vous m'avez marqué que je vous ferois plaisir de m'informer de ces gens-là, j'ai obéi à vos ordres, & je l'ai fait avec tout

---

1669, au R. P. Antoine de Govea, Vice-Provincial de la Compagnie de Jesus à la Chine. Cette piéce est imprimée en François dans le même éclaircissement, page 293. On trouve cet éclaircissement à la fin de l'Histoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine en faveur de la Religion chrétienne, imprimée chez Anisson en 1698.

5°. Lettre du R. P. Michel de Angelis, de l'Ordre de S. Augustin, Gouverneur de l'Evêché de *Macao*, au R. P. Antoine de Govea, Vice-Provincial de la Compagnie de Jesus à la Chine, sur la fuite du R. P. Navarrette de sa prison de Canton.

6°. Attestation donnée le 16 de décembre 1680, par le Seigneur Dom Vasco Barbosa de Mello, contre quelques faussetés rapportées dans les livres du même Pere Navarrette. Ces deux dernieres piéces n'ont point encore été traduites en François, ni imprimées en Europe.

le ſoin & toute l'exactitude dont je ſuis capable.

Je leur fis d'abord amitié, ils y répondirent, & ils eurent l'honnêteté de me venir voir. Je leur rendis leur viſite dans leur *Li-paï-ſou*, c'eſt-à-dire leur ſynagogue, où ils étoient tous aſſemblés, & où j'eus avec eux de longs entretiens. Je vis leurs inſcriptions, dont les unes ſont en Chinois, & les autres en leur langue. Ils me montrerent leurs *Kims* ou leurs livres de religion, & ils me laiſſerent entrer juſques dans le lieu le plus ſecret de leur ſynagogue, où il ne leur eſt pas permis à eux-mêmes d'entrer. C'eſt un endroit réſervé à leur *Cham-kiao*, c'eſt-à-dire au chef de la ſynagogue, qui n'y entre jamais qu'avec un profond reſpect.

Il y avoit ſur des tables treize eſpeces de tabernacles, dont chacun étoit environné de petits rideaux. Le ſacré *Kim* (1) de Moïſe étoit renfermé en chacun de ces tabernacles, dont douze repréſentoient les douze tribus d'Iſraël, & le treizieme, Moïſe. Ces livres étoient écrits ſur de longs parchemins, & pliés ſur des rouleaux, J'obtins du

(1) C'eſt le Pentateuque.

Chef de la synagogue, qu'on tirât les rideaux d'un de ces Tabernacles, & qu'on dépliât un de ces parchemins, ce qu'on fit. Il me parut être écrit d'une écriture très-nette & très-distincte. Un de ces livres fut heureusement sauvé de la grande inondation du fleuve *Hoamho* (1), qui submergea la ville de *Caï-fom-fou*, capitale de cette province. Comme les lettres de ce livre ont été mouillées, & qu'elles sont presque à demi-effacées, ces Juifs ont eu soin d'en faire faire douze copies, qu'ils gardent soigneusement dans les douze tabernacles dont je viens de parler.

On voit encore en deux autres endroits de cette synagogue plusieurs anciens coffres, où ils conservent avec soin un grand nombre de petits livres, dans lesquels ils ont divisé le Pentateuque de Moïse, qu'ils appellent *Takim*, & les autres livres de leur loi. Ils se servent

(1) *Hoamho* ou fleuve Jaune, est une des plus grandes rivieres de la Chine. Il prend sa source entre les montagnes qui sont à l'occident de la province de *Sou-tcheouen*, & après avoir parcouru une partie des provinces septentrionales de ce grand Empire, il passe par celles de *Honan*, de *Chanton* & de *Nanking*, où il se jette dans la mer orientale, vis-à-vis du Japon.

de ces livres pour prier; ils m'en montrerent quelques-uns, qui me parurent être écrits en Hébreu; les uns étoient neufs & les autres vieux, & à demi déchirés. Tous ces livres ſont conſervés avec plus de ſoin que s'ils étoient d'or ou d'argent.

Il y a au milieu de leur ſynagogue une chaire magnifique & fort élevée, avec un beau couſſin brodé; c'eſt la chaire de Moïſe, dans laquelle les ſamedis (ce ſont leurs dimanches) & les jours les plus ſolemnels, ils mettent le livre du Pentateuque, & en font la lecture. On y voit auſſi un *Van-ſui-pai*, ou un tableau où eſt écrit le nom de l'Empereur; mais il n'y a ni ſtatues, ni images. Leur ſynagogue regarde l'occident, & quand ils prient Dieu ils ſe tournent de ce côté-là, & ils l'adorent ſous les noms de *Tien*, de *Cham-tien*, de *Cham-ti*, de *Teao-van-voe-tche*, c'eſt-à-dire, de Créateur de toutes choſes; & enfin de *Van-voe tchu-tcai*, c'eſt-à-dire, de Gouverneur de l'univers. Ils me dirent qu'ils avoient pris ces noms des livres Chinois, & qu'ils s'en ſervoient pour exprimer l'Etre ſuprême & la premiere cauſe.

En ſortant de la ſynagogue on trouve une ſalle que j'eus la curioſité de voir;

je n'y remarquai qu'un grand nombre de cassolettes. Ils me dirent que c'étoit le lieu où ils honoroient leurs *Chim-gins*, ou les grands hommes de leur loi. La plus grande de ces cassolettes, qui est pour le patriarche Abraham, le chef de leur loi, est au milieu de cette salle. Après celle-là sont celles d'Isaac, de Jacob & de ses douze enfans, qu'ils appellent *Chel-cum-pai-se*, les douze lignées ou les douze tribus d'Israël : ensuite sont celles de Moïse, d'Aaron, de Josué, d'Esdras, & de plusieurs autres personnes illustres, soit hommes, soit femmes.

Quand nous sortîmes de ce lieu-là on nous conduisit en la salle des hôtes, pour nous entretenir. Comme les titres des livres de l'ancien testament étoient écrits en Hébreu à la fin de ma Bible, je les montrai au *Cham-kiao* ou chef de la synagogue : il les lut, quoiqu'ils fussent assez mal écrits, & il me dit que c'étoient les noms de leur *Chin-kim* ou du Pentateuque. Alors prenant ma Bible, & le *Cham-kiao* son *Beresith*, c'est ainsi qu'ils appellent le livre de la Genese, nous confrontâmes les descendans d'Adam jusqu'à Noé, avec l'âge d'un chacun, & nous trouvâmes entre l'un & l'autre une parfaite conformité. Nous parcourûmes

ensuite en abrégé les noms & la chronologie de la Genese, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres & du Deutéronome, ce qui compose le Pentateuque de Moïse. Le chef de la synagogue me dit qu'ils appelloient ces cinq livres *Beresith*, *Veelesemoth*, *Vaiicra*, *Vaiedabber* & *Haddebarim*, & qu'ils les divisent en cinquante-trois volumes ; sçavoir, la Genese en douze volumes, l'Exode en onze, & les trois livres suivans en dix volumes chacun, qu'ils appellent *Kuen*. Ils m'en ouvrirent quelques-uns, & me les présenterent à lire ; mais ne sçachant pas l'Hébreu, comme j'ai déja dit, cela fut inutile.

Les ayant interrogés sur les titres des autres livres de la Bible, le chef de la synagogue me répondit en général qu'ils en avoient quelques-uns, mais que les autres leur manquoient, & qu'il y en avoit qu'ils ne connoissoient pas. Quelques-uns des assistans m'ajouterent qu'il s'étoit perdu quelques livres dans l'inondation du *Hoamho* ou du fleuve Jaune, dont j'ai parlé. Pour compter sûrement sur ce que je viens de rapporter, il seroit nécessaire de sçavoir la langue Hébraïque, car sans cela on ne pourra s'assurer de rien.

Ce qui me surprend davantage, c'est que leurs anciens Rabbins aient mêlé plusieurs contes ridicules avec les véritables faits de l'écriture, & cela jusques dans les cinq livres de Moïse. Ils me dirent à ce sujet de si grandes extravagances, que je ne pus m'empêcher d'en rire; ce qui me fit soupçonner que ces Juifs pourroient bien être des Talmudistes (1), qui corrompent le sens de la Bible. Il n'y a qu'un homme habile dans l'écriture & dans la langue Hébraïque, qui puisse démêler ce qui en est.

Ce qui me confirme dans le soupçon que j'ai formé, c'est que ces Juifs m'ajouterent, que sous le *Min-chao*, ou la dynastie de la famille de *Taming* (2), le Pere *Fi-lo-te*, c'est le Pere Rodriguez de Figueredo, & sous le *Chin-chao*, ou la dynastie de la famille aujourd'hui ré-

(1) Le *Talmud* est un livre fort estimé des Juifs, qui contient leurs Loix, leurs coutumes, & les traditions de leurs Rabbins. On appelle Talmudistes, ceux qui suivent la doctrine de ce livre.

(2) La famille de *Taming* commença de régner à la Chine en 1368, & gouverna cet Empire pendant 276 ans. Elle le perdit par l'irruption des Tartares orientaux, qui s'en rendirent les maîtres en 1644.

gnante (1), le Pere *Ngen li-ke*, c'eſt le Pere Chreſtien Enriquez, deſquels la mémoire eſt ici en vénération, allerent pluſieurs fois à leur ſynagogue pour traiter avec eux; mais comme ces deux ſçavans hommes ne ſe mirent pas en peine d'avoir un exemplaire de leur Bible, cela me fait croire qu'ils la trouverent corrompue par les Talmudiſtes, & non pas pure & ſincere comme elle étoit avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Ces Juifs, qu'on appelle à la Chine *Tiao-kin-kiao*, ſoit qu'ils ſoient Talmudiſtes ou qu'ils ne le ſoient pas, gardent encore pluſieurs cérémonies de l'ancien Teſtament; par exemple la circonciſion, qu'ils diſent avoir commencé au Patriarche Abraham, ce qui eſt vrai; les azimes, l'Agneau Paſchal, en mémoire & en action de graces de la ſortie d'Egypte & du paſſage de la mer Rouge à pied ſec, le ſabbat, & d'autres fêtes de l'ancienne loi.

Les premiers Juifs qui parurent à la Chine, ainſi qu'ils me le raconterent, y

(1) C'eſt la famille de *Tai-cim*, qui regne aujourd'hui à la Chine en la perſonne de *Cam-hi*, un des plus grands & des plus ſages Princes qui ait gouverné ce vaſte Empire.

vinrent sous le *Ham-chao* (1), ou la dynaſtie des *Han*. Ils étoient dans les commencemens plusieurs familles, mais leur nombre étant diminué, il n'en reſte préſentement que ſept, dont voici les noms. *Thao*, *Kin*, *Che*, *Cao*, *Theman*, *Li*, & *Ngai*. Ces familles s'allient les unes aux autres ſans ſe mêler avec les *Hoei-hoei*, ou les Mahométans, avec leſquels ils n'ont rien de commun, ſoit pour les livres, ſoit pour les cérémonies de leur religion ; il n'y a pas même juſqu'à leurs mouſtaches qui ſont tournées d'une autre maniere.

Ils n'ont de *Li-paï-ſou* ou de ſynagogue que dans la ville capitale de la province de *Honan*. Je n'y ai point vu d'autel, mais ſeulement la chaire de Moïſe avec une caſſolette, une longue table & de grands chandeliers, avec des chandelles

---

(1) Des vingt-deux familles qui ont poſſédé l'Empire de la Chine depuis le grand *Hoam-ti*, c'eſt-à-dire depuis l'an 2697 avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt juſqu'à préſent, la famille de *Han* eſt la cinquieme, & l'une des plus illuſtres, puiſqu'elle a donné vingt-ſept Empereurs à la Chine, & qu'elle a gouverné cet Empire pendant 426 ans, depuis l'année 206 avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, juſqu'à l'année 220 après ſa naiſſance.

de Juif. Leur synagogue a quelque rapport à nos églises d'Europe ; elle est partagée en trois nefs, celle du milieu est occupée par la table des parfums, la chaire de Moïse, & le *Van-sai-pai* ou le tableau de l'Empereur, avec les tabernacles dont j'ai parlé, où ils gardent les treize exemplaires du *Chin-kim* ou du Pentateuque de Moïse. Ces tabernacles sont faits en maniere d'arche, & cette nef du milieu est comme le chœur de la synagogue ; les deux autres sont destinées à prier & à adorer Dieu. On va tout autour de la synagogue par le dedans.

Comme il y a eu autrefois, & qu'il y a encore aujourd'hui parmi eux des bacheliers & des *Kien-sens*, qui est un degré différent de celui de bachelier, je pris la liberté de leur demander s'ils honoroient Confucius : ils me répondirent tous, & même leur chef, qu'ils l'honoroient de la même maniere que les autres lettrés gentils de la Chine l'honorent, & qu'ils assistoient avec eux aux cérémonies solemnelles qui se font dans les salles de leurs grands hommes. Ils m'ajouterent qu'au printemps & à l'automne ils rendoient à leurs ancêtres les honneurs qu'on a coutume de leur rendre à la Chine, dans la salle qui est auprès de la

synagogue ; qu'à la vérité ils ne leur présentoient pas des viandes de cochon, mais d'autres animaux ; que dans les cérémonies ordinaires ils se contentoient de présenter des porcelaines pleines de mets & de confitures, ce qu'ils accompagnoient de parfums & de profondes révérences ou prosternemens. Je leur demandai encore, si dans leurs maisons ou dans la salle de leurs morts ils avoient des tablettes en l'honneur de leurs ancêtres. Ils me répondirent qu'ils ne se servoient ni de tablettes, ni d'images, mais seulement de quelques cassolettes. Il faut cependant en excepter leurs Mandarins, pour lesquels seuls on met dans le *Tsutam* ou la salle des ancêtres, une tablette où leur nom & le degré de leur mandarinat sont marqués.

Pour ce qui regarde les noms dont ils se servent pour exprimer la cause premiere, je vous en ai déja parlé, & vous le verrez encore plus distinctement dans leurs inscriptions que j'ai fait copier, & que je vous envoye. J'espere que vous en tirerez de bonnes lumieres. A l'égard de leur Bible, je l'emprunterai ; car je les vois assez disposés à me la prêter, & je la ferai aussi copier. Si vous souhaitez quelqu'autre

chose, je vous prie, mon Révérend Pere, de me le faire sçavoir. Je me recommande à vos saints Sacrifices, & aux prieres de tous nos Peres, & je suis très-respectueusement, &c.

P. S. Je vous prie de remarquer, mon Révérend Pere, que ces Juifs, dans leurs inscriptions, appellent leur Loi la Loi d'Israël, *Yselals-kiao*. Ils me dirent que leurs ancêtres venoient d'un Royaume d'occident, nommé le Royaume de *Juda*, que Josué conquit après être sorti de l'Egypte, & avoir passé la mer rouge & le désert; que le nombre des Juifs qui sortirent d'Egypte étoit de soixante *Vans*; c'est-à-dire, de six cens mille hommes.

Ils me parlerent des Livres des Juges, de David, de Salomon, d'Ezéchiel, qui ranima les ossemens secs & arides; de Jonas, qui fut trois jours dans le ventre de la baleine, *&c.* d'où l'on peut voir qu'outre le Pentateuque de Moïse, ils ont plusieurs autres Livres de l'Ecriture sainte.

Ils m'assurerent que leur alphabet avoit vingt-sept lettres; mais que dans l'usage ordinaire, ils ne se servoient que de vingt-deux. Ce qui s'accorde avec ce que

dit S. Jérôme, que les Hébreux ont vingt-deux lettres, dont cinq ſont doubles. Je leur demandai comment ils appelloient leur Loi en Chinois; ils me répondirent qu'ils l'appelloient *Tiao-kin-kiao*, pour ſignifier qu'ils s'abſtiennent de ſang, & qu'ils coupent les nerfs & les veines des animaux qu'ils tuent, afin que tout le ſang s'écoule plus aiſément.

Les Gentils leur donnerent d'abord ce nom, qu'ils reçurent volontiers, pour ſe diſtinguer des Mahométans, qu'ils appellent *Tee-mo-kiao*. Ils nomment leur Loi *Kou-kiao*, l'ancienne Loi; *Tien-kiao*, la Loi de Dieu, ou la Loi d'Iſraël. Ils n'allument point de feu, & ne font rien cuire le ſamedi; mais ils préparent dès le vendredi tout ce qui leur eſt néceſſaire pour ce jour-là. Lorſqu'ils liſent la Bible dans leurs Synagogues, ils ſe couvrent le viſage avec un voile tranſparent, en mémoire de Moïſe, qui deſcendit de la montagne le viſage couvert, & qui publia ainſi le Décalogue & la Loi de Dieu à ſon peuple.

J'ai oublié de dire qu'outre la Bible, ces Juifs Chinois ont encore d'autres Livres Hébreux faits par les anciens Rabbins; que ces Livres, qu'ils appellent *San-tço*, ſi je ne me trompe, & qui

ſont pleins d'extravagances, contiennent leurs Rituels, & les cérémonies dont ils ſe ſervent encore aujourd'hui. Ils me parlerent du Paradis & de l'Enfer d'une maniere peu ſenſée. Il y a bien de l'apparence qu'ils ont tiré du Talmud ce qu'ils en diſent.

Je leur parlai du Meſſie, promis dans les Ecritures. Ils furent fort ſurpris de ce que je leur en dis ; & ſur ce que je leur appris qu'il s'appelloit Jeſus, ils me répondirent qu'on faiſoit mention en leur Bible d'un ſaint homme nommé Jeſus, qui étoit fils de Sirach; mais qu'ils ne connoiſſoient point le Jeſus dont je voulois leur parler.

Voilà, mon Révérend Pere, ce que j'ai appris de ces Juifs Chinois. Ce qu'il y a de certain, & ſur quoi vous pouvez compter; c'eſt, 1°. que ces Juifs adorent le Créateur du ciel & de la terre, & qu'ils l'appellent *Tien*, *Cham-ti*, *Cham-tien*, &c. comme il paroît évidemment par leurs anciens *Pai-fam* & *Pai-piens*, ou inſcriptions.

2°. Qu'il eſt conſtant que leurs Lettrés rendent à Confucius les honneurs que les autres Chinois Gentils ont coutume de lui rendre dans la ſalle de ce Philoſophe, comme j'ai déja dit.

3°. Qu'il est sûr, comme vous le pouvez voir de vos yeux dans leurs anciennes inscriptions, que je vous envoie, & comme ils me l'ont tous dit unanimement, qu'ils honorent leurs morts dans le *Tsu-tam* ou la salle des ancêtres, avec les mêmes cérémonies dont on se sert à la Chine; mais sans tablettes, dont ils ne se servent pas; parce qu'il leur est défendu d'avoir des images, ou choses semblables.

Qu'il est certain que dans leurs inscriptions, il est fait mention de leur Loi, qu'ils appellent la Loi d'Israël, de leur origine, de leur ancienneté, de leur descendance, de leurs Patriarches Abraham, Isaac, Jacob, des douze Tribus d'Israël, de leur Législateur Moïse, qui reçut la Loi dans les deux tables, avec les dix commandemens sur la montagne de Sinaï; d'Aaron, de Josué, d'Esdras, du *Chim-kim*, ou du Pentateuque, qu'ils ont reçu de Moïse, & qui est composé des Livres du *Beresith*, de *Veele-semoth*, de *Vaicra*, de *Vaiedaber*, & de *Haddebarim*, qu'ils appellent, quand ils sont joints ensemble, *Taura*, & S. Jérôme, *Tora*.

Vous pouvez regarder comme certain, ce que je vous ai dit du temps

auquel ces Juifs ſont venus s'établir à la Chine, & tout ce qui eſt contenu dans les inſcriptions, dont je vous ai parlé. Pour les autres choſes, que je ne ſçais que ſur leur rapport, & que je n'ai miſes ici que pour vous faire plaiſir, il ne faut s'en ſervir qu'avec précaution; parce que dans la converſation j'ai trouvé ces Juifs des gens peu ſûrs, & ſur leſquels il ne faut pas trop compter.

REMARQUES

Sur la lettre du Pere Gozani.

VOICI quelques réflexions qu'on a cru devoir ajouter pour l'éclairciſſement de la lettre précédente.

I. La Synagogue dont parle le Pere Gozani, eſt fort différente de celles que nous voyons en Europe, puiſqu'elle nous repréſente plutôt un Temple qu'une Synagogue ordinaire des Juifs. En effet, dans la Synagogue de la Chine, le lieu ſacré, où il n'eſt permis qu'au Grand-Prêtre d'entrer, nous marque aſſez naturellement le *Sancta Sanctorum* où étoit l'arche d'alliance, la verge de Moïſe & celle d'Aaron, &c. L'eſpace qui en eſt

eſt ſéparé, repréſente l'endroit où s'aſſembloient les Prêtres & les Lévites dans le temple de Jéruſalem, & où l'on faiſoit les ſacrifices. Enfin, la ſalle qui eſt à l'entrée, où le peuple fait ſa priere, & où il aſſiſte à toutes les cérémonies de la Religion, reſſemble à ce qu'on appelloit autrefois le veſtibule d'Iſraël : *Atrium Iſraelis.*

II. Les inſcriptions en langue Hébraïque, qu'on voit ſur les murailles de la Synagogue de la Chine, marquent que les Juifs de ce pays-là gardent ſur ce point la même coutume qui s'obſerve dans les Synagogues d'Europe. Mais les inſcriptions de nos Juifs ne ſont que les premieres lettres de certains mots qui compoſent une ou pluſieurs ſentences, telle que celle-ci, qui eſt exprimée par ces quatre lettres : שיבה (1) : *Au temps de la priere, il eſt bon de ſe tenir dans le ſilence* (2).

III. Pour ce qui eſt des tabernacles, ou des tentes de Moïſe & des douze Tribus, cela eſt particulier aux Juifs de la Chine. On ne voit rien de ſem-

(1) Schin, Jod, Beth, He.

(2) שתיקה יפת בשעת התפלה
Schethikah japha beſchahath hathephillag.
Silentium pulchrum eſt orationis tempore.

blable dans les Synagogues d'Europe. Il y a ſeulement du côté de l'orient une eſpece de coffre ou d'armoire, où l'on enferme les cinq Livres de la Loi.

IV. Les petits Livres, que les Juifs Chinois conſervent, ſont apparemment les cinquante-trois ſections du Pentateuque; que les Juifs d'Europe liſent tous les ſamedis, l'une après l'autre, dans leurs Synagogues. Ils les partagent avec tant de juſteſſe, que chaque année ils liſent les cinq Livres de Moïſe.

V. On ne doit pas s'étonner que les Juifs de la Chine ſe tournent vers l'occident, lorſqu'ils font leurs prieres, au lieu que nos Juifs regardent l'orient. La raiſon de cette différence eſt que parmi les Juifs, c'eſt une loi très-ancienne de ſe tourner au temps de la priere du côté de Jéruſalem. On en voit un bel exemple dans le Livre de Daniel (1). Or, Jéruſalem qui, au regard de l'Europe, eſt ſituée à l'orient, au regard de la Chine eſt ſituée à l'occident. D'ailleurs, il eſt certain que le temple de Jéruſalem étoit diſpoſé de telle ſorte, que les Iſraëlites faiſant leurs prieres, étoient tournés vers l'occident, & les Juifs de la Chine ſuivent peut-être cet uſage.

(1) Chap. 6. v. 10.

VI. Ce qui ſuit dans la lettre du Pere Gozani eſt très-important. Nous y apprenons que les Juifs Chinois adorent Dieu ſous le nom de *Tien*, c'eſt-à-dire, ſous le nom du Ciel, & que dans la langue Chinoiſe ils ne donnent point à Dieu d'autres noms, que ceux qui ſont en uſage à la Chine. Ce qui fait voir combien eſt défectueux le raiſonnement des perſonnes, qui ont prétendu prouver l'idolâtrie de la nation Chinoiſe, ſur ce que les Chinois appellent Dieu, *le Ciel.* Car on ſçait que les Juifs ne ſont pas moins éloignés de l'idolâtrie que les Chrétiens mêmes. Ainſi ſuppoſé que les Chinois n'attachaſſent au mot *Tien* que l'idée du ciel matériel, & que ce fût cette ſubſtance viſible qu'ils adoraſſent ſous ce nom ; les Juifs dans la crainte de paroître idolâtres comme eux, n'auroient jamais attaché au même mot l'idée du vrai Dieu, ils euſſent employé quelqu'autre terme pour l'exprimer. Puis donc que les Juifs, auſſi bien que les Mahometans Chinois, qui ne reconnoiſſent, comme les Juifs, pour vrai Dieu, que le Seigneur du Ciel, en parlant aux Gentils du Dieu qu'il faut adorer, l'appellent *Tien ;* c'eſt une preuve que les Chinois Gentils n'entendent eux-mêmes

ſous ce nom autre choſe que le ciel matériel. L'uſage de ce mot *Ciel*, pour exprimer Dieu, eſt très-commun parmi les Juifs même de l'Europe, qui ne ſont pas plus idolâtres que ceux de la Chine. C'eſt ce qu'on peut voir dans preſque tous les ouvrages qu'ils compoſent (1).

Il eſt certain qu'en quelque langue que ce ſoit, & même chez les Auteurs ſacrés, *le Ciel* eſt un terme figuré, qui marque le Maître & le Seigneur de toutes choſes (2); & comme la langue Chinoiſe eſt plus figurée & plus métaphorique que nulle autre, il ne faut pas s'étonner que les Chinois, plus que toutes les autres Nations, ſe ſoient ſervis du

---

(1) Cette maniere de s'exprimer leur eſt ſi ordinaire, que ſouvent au lieu d'écrire le mot entier, ils ſe contentent d'en marquer la premiere lettre שמים, *le Ciel*, c'eſt-à-dire, *Au nom du Ciel*. FAITES *toutes vos œuvres au nom du Ciel*, c'eſt-à-dire, *pour Dieu*, לשם שמים. Chol maaſecha iheiou le ſchem ſchammaïm, שמים כל מעשיך יהיו לשם *Omnia opera tua fiant in nomine cœli.*

(2) Les anciens Docteurs, comme Rabbi Eliezer & Rabbi Jochanam s'étoient ſervis d'une ſemblable expreſſion, & pluſieurs autres avant eux, car ils aſſurent qu'ils l'avoient appriſe de leurs Peres; שנינו ſchaninou, *didicimus*.

terme *Ciel* ou *Tien* pour marquer le Dieu du ciel.

Lorſque l'Enfant prodigue dit à ſon pere : *J'ai péché contre le Ciel & à vos yeux* (1). Lorſque le troiſieme Machabée, en parlant aux bourreaux qui lui vouloient couper la langue & les mains, dit : *C'eſt du Ciel que je les ai reçues* (2) ; lorſque tous les jours nous entendons dire nous-mêmes aux Prédicateurs : *Implorons le ſecours du Ciel* ; par ce terme, c'eſt Dieu ſeul certainement que nous nous repréſentons. Pourquoi ſur ce ſimple fondement prétendrons-nous que les Chinois, par le terme *Tien*, entendent quelque autre choſe ?

Les Juifs ayant donc trouvé à la Chine ce terme établi pour exprimer Dieu, ont eu raiſon de s'en ſervir, & on ne doit pas faire un procès aux Miſſionnaires & aux Chrétiens de s'en être ſervis après eux.

VII. Pour ce qui regarde les honneurs que les Chinois rendent à Confucius & aux morts, il faut bien que les Juifs de la Chine, qui paroiſſent avoir le

(1) Pater, peccavi in cœlum & coram te. *Luc. chap. 15. v. 19.*

(2) E cœlo iſta poſſideo. *2. Mach. chap. 11. v. 7.*

même éloignement de l'idolâtrie que ceux d'Europe, ſoient perſuadés que ce ſont des cérémonies purement civiles & politiques. Car s'ils y trouvoient l'ombre d'un culte ſuperſtitieux, ils n'iroient pas dans la ſalle de Confucius avec les autres diſciples de ce Philoſophe, pour y recevoir les degrés, & ils ne brûleroient pas des parfums à l'honneur de leurs ancêtres.

VIII. Ce que le Pere Gozani dit des fables que les Juifs de la Chine ont ajoutées aux livres de l'Ecriture, paroît devoir s'entendre de la gloſe plutôt que du texte. C'eſt le génie de cette Nation de feindre des contes ridicules, pour expliquer certains endroits de l'Ecriture, qui leur paroiſſent obſcurs. Ceux qui aiment ces fables n'ont qu'à lire les Paraphraſes Chaldaïques, *le Bereſchite Rabba*, & le Commentaire de Salomon Jarchi ſur la Geneſe, ils y trouveront de quoi contenter leur curioſité.

IX. Il n'eſt pas ſurprenant qu'il n'y ait point d'autel dans la ſynagogue dont il eſt ici parlé. Comme les Juifs ne font plus de ſacrifices, & qu'il ne leur eſt permis de ſacrifier qu'à Jéruſalem, un autel leur ſeroit fort inutile.

X. Lorſque le Pere Gozani a dit que

les Hébreux ont vingt-sept lettres, il a sans doute compris dans ce nombte les cinq lettres finales dont parle saint Jerôme (1), & qui ne sont pas proprement des caracteres différens, mais une différente maniere d'écrire certains caracteres, en alongeant les traits à la fin des mots, au lieu de les recourber, comme on fait au commencement & au milieu, excepté le ם qui est entiérement fermé.

---

(1) Caph, Mem, Nun, Phe, Tsade.
ךכ, םמ, ןנ, ףפ, ץצ.



LETTRE

Du Pere d'Entrecolles, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Monsieur le Marquis de Broissia, sur la mort du Pere Charles de Broissia, son frere.

A Jao-tcheou, le 15 Novembre 1704.

MONSIEUR,

La paix de Notre Seigneur Jesus-Christ.

Si je connoissois moins votre vertu & la parfaite soumission que vous avez toujours eue aux ordres de la Providence, j'userois de plus de ménagement que je ne fais, pour vous apprendre la perte affligeante que vient de faire notre Mission, dans la personne de votre cher frere le Pere Charles de Broissia. Je prévois ce qu'il vous en doit coûter pour faire à Dieu le sacrifice qu'il exige de vous ; j'en juge par la vive douleur que je ressens moi-meme de la perte d'un si parfait ami.

Cependant, Monsieur, faites réflexion

que la vie toute ſainte & la mort précieuſe de celui que vous regrettez, ne nous permettent pas de douter qu'il ne reçoive maintenant dans le ciel la récompenſe de ſes travaux : ainſi vous avez lieu d'eſpérer que ſes prieres pourront vous dédommager du plaiſir que vous donnoit chaque année le récit de ſes ſuccès apoſtoliques : comme nous eſpérons de notre côté qu'elles attireront ſur cette Miſſion des bénédictions abondantes, & qu'au lieu que par ſon habileté, par ſa ſageſſe, & ſur-tout par ſon zèle & par ſon éminente vertu, il en étoit un des plus excellens ouvriers ; il en ſera déſormais dans le ciel un des plus fermes appuis, par les ſecours qu'il aura ſoin de nous procurer.

Avant que de ſe conſacrer à la Miſſion de la Chine, il s'étoit engagé par vœu à faire tout ce qu'il ſçauroit être de la plus grande gloire de Dieu. Comme nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre, & qu'il me découvroit avec ſimplicité ce qui ſe paſſoit de plus ſecret au fond de ſon cœur, je puis vous aſſurer que ſa fidélité a été auſſi inviolable que ſon engagement étoit héroïque. Toujours recueilli, il étoit attentif à ſes moindres devoirs ; toujours uni à Dieu,

il ne perdit jamais de vue ſa préſence au milieu de tous les embarras que lui donnerent ſix établiſſemens nouveaux qu'il a faits dans ce vaſte Empire, & les autres ſoins attachés à l'emploi de Miſſionnaire. J'admirois ſur-tout ſon égalité d'ame parmi les continuelles traverſes & les fâcheux contre-temps que Dieu ſembloit lui ménager pour épurer davantage ſa vertu. Il étoit ſi dur à lui-même que ſes Supérieurs furent obligés de modérer ſa ferveur, & de lui interdire une partie de ſes auſtérités. Il étoit accoutumé, depuis long-temps, à vaincre ſes inclinations : pour ne manquer à rien, il avoit ſoin de marquer en détail toutes les choſes en quoi il pouvoit preſque à chaque moment ſe renoncer lui-même. Par cette continuelle attention ſur toutes ſes démarches, il s'étoit rendu le maître abſolu de ſes paſſions, & il avoit acquis une douceur ſi parfaite, que bien qu'il fût de ſon naturel très-vif & plein de feu, on eût jugé qu'il étoit d'une complexion mélancolique. Sa patience l'avoit rendu en quelque ſorte inſenſible à tout ce qui pouvoit lui arriver de pénible & d'humiliant. Comme il avoit beaucoup de pénétration, il découvroit, dès la premiere

vue, tous les artifices que les Chinois mettent en usage quand il s'agit de leurs intérêts : cependant il les supportoit avec une douceur & une modération dont ils étoient édifiés. Je me souviens qu'il me disoit souvent : *Nous avons obligation aux Chinois de nous avoir aidé à acquérir la patience.* Les seules inclinations de ses Supérieurs étoient pour lui des ordres précis ; il obéissoit promptement dans les choses les plus opposées à ses penchans, sans même représenter les obstacles que son peu de santé pouvoit apporter à ce qu'on demandoit de son obéissance.

Il étoit persuadé que toues les vertus doivent céder en quelque sorte à la charité & au zèle des ames, & qu'un homme occupé aux fonctions évangéliques, doit se faire tout à tous au sens de l'Apôtre saint Paul. Ainsi comme la crainte des persécutions ne put jamais l'arrêter dans la poursuite de ses entreprises ; l'humilité, dont il eut toujours la pratique extrêmement à cœur, ne l'empêcha pas de s'accommoder à certains usages du pays, qui, pour donner du crédit à la Religion, & nous faire écouter des Grands, nous obligent à ne pas refuser certains honneurs qu'on rend ici aux

ſçavans. Il n'ignoroit pas les malignes interprétations qu'on a donné ſi ſouvent en Europe à cette conduite ; mais il diſoit, que de ſçavoir ſe laiſſer juger, & condamner ſans ſujet, eſt une des principales vertus d'un homme apoſtolique.

Quoiqu'il vécut d'une maniere très-pauvre & très-auſtere, il prétendoit pouſſer bien plus loin la pratique de la mortification chrétienne : dans l'eſpérance qu'il avoit de ſe trouver ſeul un jour, il s'étoit tracé un plan de vie, qui ne différoit preſque en rien pour l'auſtérité de celle des anciens Peres du déſert.

Son application à l'étude des livres Chinois étoit infatigable, & il y avoit déjà fait de grands progrès : l'attrait particulier qu'il avoit pour l'oraiſon ne le détourna jamais d'un travail ſi pénible & ſi rebutant ; il étoit convaincu que pour plaire à Dieu il ne devoit rien négliger de tout ce qui pouvoit le rendre plus utile aux peuples auxquels il étoit envoyé.

Il avoit une dévotion tendre envers l'adorable Sacrement de nos autels ; c'eſt ce qui entretenoit cette union ſi intime qu'il avoit avec le Sauveur. Ses lettres étoient pleines des ſentimens les plus

propres à augmenter le nombre des fervens adorateurs du sacré cœur de Jesus. Son amour pour le Sauveur le rendoit ingénieux à inventer mille moyens pour le faire aimer des autres, & il ne trouvoit rien de difficile quand il s'agissoit de lui gagner une seule ame. Il se persuadoit même que la pratique du vœu qu'il avoit fait, pouvoit devenir commune parmi les fideles, tant il la croyoit juste & raisonnable.

C'étoit sa coutume d'attribuer à ses péchés & à ses infidélités les événemens & les contradictions, qui empêchoient ou qui retardoient l'œuvre de Dieu. Alors il se punissoit lui-même par de longs jeûnes au riz & à l'eau, ou bien il faisoit quelques jours de retraite, afin, disoit-il, de se purifier devant Dieu, & de pouvoir ensuite lui offrir des prieres capables de fléchir sa colere. Dieu a souvent fait connoître combien cette conduite lui étoit agréable ; c'est ce qui parut singuliérement dans l'établissement de *Nimpo*. Des gens mal intentionnés avoient déféré au grand tribunal des Rites, le dessein que nous avions de bâtir dans cette ville une maison & une église : on attendoit en tremblant la réponse de ce tribunal, dans la juste

crainte qu'on avoit qu'elle ne fût pas favorable à la Religion ; le Pere se mit en retraite précisément au temps que cette affaire devoit s'examiner, & le troisieme jour de sa retraite, l'arrêt fut porté en notre faveur, & dans toutes les formes que nous pouvions souhaiter.

L'appréhension qu'il avoit de prendre mal son parti dans les affaires qui concernoient l'avancement de la Religion, étoit une de ses croix les plus pénibles : son zèle & la délicatesse de sa conscience le jettoient alors dans des inquiétudes qui le faisoient extrêmement souffrir. Il n'entreprenoit rien qu'il n'eût recours au jeûne & à la priere ; cependant malgré cette sage & sainte précaution, il voyoit souvent ses projets renversés par des contre-temps auxquels il étoit très-sensible : Dieu le consoloit souvent en lui faisant connoître que ces disgraces apparentes étoient nécessaires pour la réussite de ses entreprises.

Si j'écrivois à un homme du siecle qui n'eût qu'une probité mondaine, il seroit peut-être peu touché de ce que j'ai l'honneur de vous marquer des vertus & des saintes dispositions du Pere de Broissia ; mais j'étois trop de ses amis, Monsieur, pour n'avoir pas sçu de lui

ce que vous êtes, & la grace que Dieu vous à fait d'être dans le monde & au milieu des honneurs du monde, ſans cependant vous regler ſur les idées & ſur les maximes corrompues du monde. Ainſi j'eſpere qu'étant rempli, comme vous l'êtes, des ſentimens du Chriſtianiſme, vous bénirez le Seigneur avec nous, de ce qu'il avoit communiqué à un frere, qui vous étoit ſi cher, tout l'eſprit & tout le zèle des hommes Apoſtoliques; & je m'aſſure que vous adorerez, comme nous, les ordres ſouverains qui nous ont enlevé ce zelé Miſſionnaire, lorſqu'il pouvoit rendre de ſi grands ſervices à cette Miſſion.

Je ſçai peu de particularités de ſa mort; elle arriva le 18 de ſeptembre de cette année, à deux journées de Peking, après ſept jours d'une fievre maligne; je ne l'appris que la veille de S. Charles Borromée, ſon illuſtre patron, dont il a ſi parfaitement imité le zèle & les autres vertus. Le Révérend Pere Poſateri de notre Compagnie, que le Saint Siége a honoré du titre de Vicaire Apoſtolique dans le *Chanſi*, l'avoit demandé pour être le compagnon de ſes travaux : ſelon les apparences il le deſtinoit à être un jour ſon ſucceſſeur. Ils devoient aller

enſemble à la Cour avant que de ſe rendre dans la Province confiée à leurs ſoins ; le mal qui le ſaiſit en chemin fut d'abord ſi violent, qu'on n'oſa riſquer de le tranſporter hors de la barque où la fievre l'avoit pris. Il reçut les ſacremens de l'égliſe, avec les ſentimens de piété & de confiance qu'on devoit attendre d'une ame ſi pure & ſi étroitement unie à ſon Dieu. Son corps a été porté à Peking, pour être mis dans le lieu de la ſépulture de nos Peres : le Révérend Pere Gerbillon, notre Supérieur général, alla le recevoir à deux lieues de cette grande ville ; il me mande qu'il verſa bien des larmes ſur le cercueil de ce cher défunt, & qu'il reſſentira longtemps la perte que la Chine a faite d'un ſi ſaint & ſi fervent Miſſionnaire.

Voilà, Monſieur, une lettre bien différente de celle que vous aviez la conſolation de recevoir, lorſqu'il vous rendoit compte chaque année des fruits que produiſent ici vos libéralités. Je puis vous aſſurer qu'il ne s'en regardoit que comme l'économe ; mais économe ſi ſcrupuleux, que des voleurs lui ayant enlevé, l'année paſſée, quelques-unes de vos aumônes, il me manda qu'il les avoit remplacées en vendant pluſieurs

choses qui étoient à son usage, afin que les pauvres n'en souffrissent point, & que la perte retombât uniquement sur lui. Ce qu'il me laissa en partant d'ici des charités qu'il avoit reçues de vous cette année, a déjà contribué, depuis quelques mois, à la conversion de vingt-cinq personnes.

Il est à croire qu'il en a converti un bien plus grand nombre dans les courses qu'il s'est vu obligé de faire.

Il semble qu'il eût un pressentiment de sa fin prochaine; car il y a quelque temps qu'il m'écrivit, qu'en cas de mort, il avoit permission du Révérend Pere Supérieur de me laisser le petit fonds qu'il avoit amassé par votre moyen, afin de l'employer en de bonnes œuvres.

Comme je suis convaincu, Monsieur, que dans le bien que vous faisiez à votre cher frere, vous aviez encore plus en vue la gloire de Dieu & le salut des ames, que le plaisir de lui donner des marques de votre affection, j'espere que sa mort n'arrêtera pas l'effet de vos bontés pour cette Mission: je me donnerai l'honneur de vous écrire tous les ans comme lui, l'usage que nous aurons fait de ce que vous voudrez bien consacrer à la conversion des Chinois.

Permettez-moi de présenter mes ref-pects à toute votre fainte & illuftre famille ; & s'il m'eft permis de prendre encore ici la place de celui que je pleure avec eux, j'ofe leur recommander ce que je fçai qu'il leur recommandoit dans toutes fes lettres, en leur faifant le récit des converfions que Dieu opéroit par fon moyen : il leur marquoit l'obligation où ils étoient de travailler eux-mêmes à leur propre falut & à leur fanctification. Permettez-moi de leur rappeller le fouvenir de tout ce qu'il leur a écrit d'édifiant fur ce fujet : rien ne doit être plus efficace pour les engager à la pratique de toutes les vertus propres de leur état. Tout paffe, Monfieur, & tout paffe fans retour. Heureux ceux qui, à l'exemple du Pere Broiffia, travaillent à amaffer ici bas des tréfors pour l'éternité. Je fuis avec un zèle plein de refpect & de reconnoiffance, &c.



LETTRE
DU PERE GERBILLON.

A Peking, en l'année 1705.

A QUELQUES lieues de Peking, en tirant vers l'Orient & vers l'Occident, on rencontre deux rivieres qui ne ſont ni profondes, ni larges, mais qui ne laiſſent pas de faire de grands dégâts quand elles viennent à ſe déborder. Elles ont leurs ſources au pied des montagnes de Tartarie, & vont ſe rendre l'une dans l'autre en un lieu qu'on appelle *Tien-Tſin-ouei*, environ à quinze lieues au-deſſous de la capitale, pour s'aller décharger enſemble, après pluſieurs circuits, dans la mer Orientale.

Tout le pays d'entre ces deux rivieres eſt uni, bien cultivé, planté d'arbres, rempli de gros & de menu gibier, & ſi agréable, que les Empereurs ſe le réſervoient pour leurs plaiſirs; mais les inondations l'ont tellement ravagé, que, quelques digues qu'on ait faites pour retenir ces deux rivieres dans leur lit, on ne voit preſque plus que les débris & les

ruines des châteaux, des maiſons de plaiſance, des bourgs & des villes qui y étoient auparavant.

L'Empereur chargea les Jéſuites d'aller faire ſur les lieux un plan exact de tout le pays qui eſt renfermé entre ces deux rivieres, afin que l'ayant toujours devant les yeux, il pût penſer aux moyens de rétablir ce qui a été ruiné, en faiſant de nouvelles digues d'eſpace en eſpace, & en creuſant par intervalle de grands foſſés pour l'écoulement des eaux. Le ſoin de ce plan fut donné par ordre de l'Empereur aux Peres Thomas, Bouvet, Regis & Parrenin. Sa Majeſté leur fit fournir tout ce qu'il falloit pour cette entrepriſe, & donna ordre à deux Mandarins, dont l'un eſt du Palais, & l'autre eſt Préſident des Mathématiques, d'en preſſer l'exécution, & de trouver de bons arpenteurs, d'habiles deſſinateurs, & des gens qui euſſent une parfaite connoiſſance du pays. Tout cela s'exécuta avec tant d'ordre & de diligence, que ce plan, le plus grand peut-être qu'on ait vu en Europe, fut tiré en ſoixante & dix jours. On l'a perfectionné à loiſir, & on l'a enrichi de tailles-douces, afin que rien n'y manquât.

On a deſſiné premiérement la capitale

de l'Empire, avec l'enceinte des murailles, non ſuivant l'opinion commune du peuple, mais conformément aux regles de la plus exacte géométrie.

On y voit en ſecond lieu la maiſon de plaiſance des anciens Empereurs. Elle eſt d'une étendue prodigieuſe, car elle a bien de tour dix lieues communes de France; mais elle eſt bien différente des maiſons royales d'Europe. Il n'y a ni marbres, ni jets d'eau, ni murailles de pierre: quatre petites rivieres d'une belle eau l'arroſent; leurs bords ſont plantés d'arbres. On y voit trois édifices fort propres & bien entendus. Il y a pluſieurs étangs, des pâturages pour les cerfs, les chevreuils, les mulets ſauvages, & autres bêtes fauves, des étables pour les troupeaux, des jardins potagers, des gazons, des vergers, & même quelques pieces de terre enſemencées; en un mot tout ce que la vie champêtre a d'agrément s'y trouve. C'eſt-là qu'autrefois les Empereurs ſe déchargeant du poids des affaires, & quittant pour un temps cet air de majeſté qui gêne, alloient goûter les douceurs d'une vie privée.

Enfin ce plan contient dix-ſept cens tant Villes, que Bourgs & Châteaux, ſans compter pluſieurs Hameaux, &

une infinité de maisons de paysans semées de tous côtés. De ce pays si peuplé, tout exposé qu'il est aux inondations, on peut juger quelle prodigieuse quantité de monde il y a dans les autres provinces de la Chine.

Les Missionnaires, chargés par l'Empereur de dresser le plan dont je viens de parler, prirent occasion, en exécutant ses ordres, de prêcher Jesus-Christ dans tous les Bourgs & Villages par où ils passerent. Quand ils arrivoient dans le lieu où ils devoient faire quelque séjour, ils faisoient venir le plus considérable des habitans, ils lui faisoient toute sorte d'amitiés, beaucoup plus qu'on n'a coutume d'en faire à ces sortes de gens à la Chine, ensuite ils l'instruisoient des vérités de la Religion; celui-ci étant une fois gagné, ne manquoit pas d'amener les autres aux Missionnaires, qui passoient une bonne partie de la nuit à les instruire. En sortant des Villages, ils laissoient plusieurs livres d'instructions & de prieres: ils en distribuerent une si grande quantité, qu'il fallut en faire venir de Peking.

Nous eûmes le plaisir d'apprendre, que les plus âgés & les plus distingués, qui ne s'étoient pas trouvés à nos discours, ne

faisoient nulle difficulté de se faire instruire par leurs enfans & par leurs serviteurs, des principes de la foi qu'on leur avoit enseignés. C'est ainsi que les quatre Missionnaires s'acquitterent de la commission dont l'Empereur les avoit honorés : l'on peut dire que ce fut moins un plan qu'ils allerent tirer, qu'une Mission qu'ils firent en plein hiver aux frais de Sa Majesté.

Parmi les nouveaux fideles à qui nous avons conféré depuis peu le Baptême, quelques-uns ont donné des exemples d'une rare vertu, & d'autres ont été convertis par des voyes assez extraordinaires. Je vais vous en rapporter quelques exemples.

Un barbier qui étoit Chrétien allant par les rues selon la coutume du pays, avec un instrument de cordes nouées, qui s'entrechoquant font du bruit, pour avertir ceux qui veulent se faire raser, trouva un bourse, où il y avoit vingt pieces d'or. Il regarde autour de lui si personne ne la reclame, & jugeant qu'elle pouvoit appartenir à un cavalier qui marchoit quelques pas devant, il court, l'appelle, & le joint : n'avez-vous rien perdu, Monsieur, lui dit-il? Le cavalier fouille dans sa poche, & n'y trou-

vant plus de bourſe : j'ai perdu, répondit-il tout interdit, vingt pieces d'or dans une bourſe. N'en ſoyez point en peine, répond le barbier, la voici, rien n'y manque. Le cavalier la prit & s'étant un peu remis de ſa peur, il admira une ſi belle action dans un homme de la lie du peuple. Mais, qui êtes-vous, demanda le cavalier ? Comment vous appellez-vous ? D'où êtes-vous ? Il importe peu, reprit le barbier, que vous ſçachiez qui je ſuis, comment je m'appelle, & d'où je ſuis; il ſuffit de vous dire, que je ſuis Chrétien, & un de ceux qui font profeſſion de la ſainte loi. Elle défend non-ſeulement de voler ce qui ſe cache dans la maiſon; mais même de retenir ce que l'on trouve par hazard, quand on peut ſçavoir à qui il appartient. Le cavalier fut ſi touché de la pureté de cette morale, qu'il alla ſur le champ à l'Egliſe des Chrétiens pour ſe faire inſtruire des Myſteres de la Religion. Un des Peres qui ſont à la Cour, raconta à l'Empereur cette hiſtoire dans toutes ſes circonſtances, & prit de là occaſion de faire ſentir à ce Prince la ſainteté de la loi chrétienne.

Ce qui eſt arrivé à une dame Chinoiſe eſt encore plus merveilleux : elle étoit fort

fort âgée, & tourmentée d'un violent flux de sang, qui la mit enfin à l'extrémité. Un Chrétien l'alla voir par hazard, & fit tomber insensiblement la conversation sur la Religion chrétienne. Dieu lui donna si bien le don de la toucher, qu'elle demanda instamment le baptême. Elle obtint ce qu'elle demandoit, & même ce qu'elle ne demandoit pas; car le jour qu'elle reçut le baptême, elle fut en même temps parfaitement guérie de son mal.

Sa bru qui fut temoin de ce prodige, prit aussi la résolution de se faire Chrétienne. Elle étoit éthique depuis longtemps, & sa phtisie augmentoit tous les jours. Elle se fit instruire, apprit pa cœur les prieres ordinaires, & fut baptisée. La nuit suivante sur les 11 heures elle sort du lit, fait lever son mari & les serviteurs, leur ordonne d'exposer sur la table les saintes images dont on lui avoit fait présent quand on la baptisa, d'allumer des cierges, & de rendre de très-humbles actions de graces à Dieu qui l'appelloit au Ciel. A peine achevoit-elle de donner ses ordres, qu'elle expira.

Une mort si prévue & si douce donna de la joie à toute la famille, & excita

dans sa belle mere un ardent desir de faire une fin semblable. Quelques mois après ses souhaits furent exaucés : car ayant été reprise de son flux de sang & sentant peu à peu diminuer ses forces, elle fit venir son fils, & lui ordonna de courir à l'église, pour avertir un des Peres de la venir voir. Aussi-tôt après elle fit mettre son lit sur le carreau de sa chambre par esprit d'humilité & de pénitence chrétienne, & là les yeux & les mains levées au Ciel, déclarant qu'elle ne vouloit servir que le seul vrai Dieu, elle rendit le dernier soupir. La mort de la belle mere & celle de la bru toucherent extrêmement toute la famille, qui renonça aussi-tôt à l'idolâtrie & se disposa à recevoir le baptême.

La même grace se communiqua bientôt au voisinage. Une fille idolâtre, qui étoit à la veille de se marier, fut prise tout-à coup d'un mal, où les Médecins épuiserent inutilement tout leur art. On prétendoit que c'étoit une obsession du malin esprit. Un de ses voisins qui venoit d'être baptisé, prit un ancien Chrétien avec lui, & ils allerent ensemble consoler la famille affligée. Comme ils étoient persuadés du pouvoir que le caractere de Chrétien donne sur les

démons, ils réciterent d'abord quelques prieres : ensuite entrant dans la chambre de la malade, son accès lui prit devant eux avec d'étranges convulsions. Mais si-tôt qu'ils lui eurent parlé de la Religion sainte qu'ils professoient, elle revint à elle & parut tranquille. La mere en fut surprise, & eut envie de se faire baptiser : mais son envie passa bien-tôt ; car elle retourna à ses premieres superstitions. Le mal reprit aussi-tôt à sa fille, & elle en fut plus tourmentée que jamais. La mere ne s'en prenant qu'à elle-même, envoye chercher les Missionnaires, brise en leur présence toutes ses Idoles, & les jette par la fenêtre. Après s'être fait instruire des vérités de la Religion, elle a été baptisée, elle, sa fille & toute sa maison.

Les remedes qu'on nous a envoyés d'Europe, & que nous donnons à ces pauvres Idolâtres pour le soulagement de leurs corps, servent encore plus à la guérison de leurs ames. Nous éprouvons tous les jours qne Dieu bénit nos soins, sur-tout à Peking, où l'on vient en foule nous demander de ces remedes.

Je ne dois pas oublier ici les services importans que rendent à la Religion

nos Freres Bernard Rhodes, & Pierre Frapperie, qui, par le moyen des mêmes remedes qu'ils diſtribuent, ont eu occaſion de baptiſer deux enfans moribonds de la famille Impériale. L'un étoit petit-fils de l'Empereur par ſon troiſieme fils, & l'autre ſa petite fille par un petit Roi Tartare. L'un & l'autre ſont maintenant au Ciel.

Nous avons perdu vers les frontieres de Tartarie le Pere Charles Dolzé, homme d'eſprit, d'un excellent naturel, & d'une piété rare. Pour ſe faire à la fatigue des Miſſions auxquelles il ſe ſentoit deſtiné, il en avoit entrepris pluſieurs en différentes villes de France, où il avoit fait beaucoup de fruit. Dès qu'il mit le pied dans la Chine, ſa ſanté s'affoiblit peu à peu, & le travail de Miſſionnaire joint à l'étude de la langue & des caracteres du pays, où il s'étoit rendu très-habile malgré les difficultés qu'y trouvent les étrangers, lui cauſa une hydropiſie, dont il avoit déja eu quelques attaques dans ſa jeuneſſe. Son mal ſe déclara à Peking. On lui donna de nos remedes d'Europe: l'Empereur même qui le conſidéroit, lui en envoya de ſon palais, & ordonna à ſes médecins de le viſiter. Tout cela

le ſoulagea, mais ne le guérit pas. Les Médecins jugerent que l'air de Tartarie lui ſeroit meilleur que celui de la Chine : dernier remede qu'ils conſeillent aux malades de langueur, dont quelques-uns ſe trouvent bien. Le pere Dolzé changea d'air, & ne s'en trouva pas mieux. Il fit paroître une patience héroïque durant le cours de ſa maladie, & ne garda jamais le lit, toujours s'occupant de la priere ou s'employant aux exercices de la charité. Et c'eſt ainſi qu'il a conſommé une vie pleine de vertus & de bonnes œuvres.

LETTRE

DU PERE BOUVET.

En l'année 1706.

DIEU continue de répandre ſes bénédictions ſur la nouvelle confrairie de la charité ; que nous avons érigée à Peking, ſous le titre du ſaint Sacrement. Je ne doute point que vous n'approuviez le plan de cette inſtitution, dont la fin principale eſt d'étendre de plus en plus le Royaume de Jeſus-Chriſt dans ces terres idolâtres.

Le Pape nous ayant accordé tous les pouvoirs néceſſaires avec des Indulgences conſidérables pour les vivans & pour les morts, en faveur de tous les confreres, nous ouvrîmes notre premiere aſſemblée par une meſſe ſolemnelle, à la fin de laquelle le Pere Gerbillon fit un diſcours fort touchant.

Pour faire eſtimer davantage le bonheur de ceux qui ſont aggrégés dans cette confrairie, on a jugé, qu'il n'étoit pas à propos d'y admettre indifféremment tous ceux qui ſe préſenteroient. Ainſi nous avons fait entendre aux Chinois, que cette grace ne ſeroit accordée qu'à ceux, qui joindroient à une vie exemplaire, un zèle ardent pour le ſalut des ames, & qui auroient aſſez de loiſir pour vacquer aux diverſes actions de charité qui y ſont recommandées.

On s'eſt donc contenté d'abord d'y recevoir ſeulement vingt-ſix des Chrétiens les plus fervens : vingt-ſix autres leur ont été aſſociés, pour les aider dans leurs fonctions, & pour ſe diſpoſer à être reçus dans le corps de la confrairie, quand ils auront donné des preuves de leur piété & de leur zele.

Afin de n'ometttre aucune des actions de charité, qui ſont ici les plus néceſ-

ſaires, & pour ſe conformer en même-temps aux pieuſes intentions du Souverain Pontife, on a cru devoir partager cette confrairie en quatre claſſes différentes, ſelon les quatre ſortes de perſonnes qui ont le plus de beſoin de ſecours; & on a choiſi un Patron pour chaque claſſe.

La premiere, eſt de ceux qui doivent s'employer auprès des fideles adultes. Leur Patron eſt ſaint Ignace. Ils ſont chargés d'inſtruire les Néophytes, ſoit par eux-mêmes, ſoit par le moyen des Catéchiſtes; de ramener dans la voie du ſalut, ceux qui s'en ſeroient écartés, ou par lâcheté, ou par quelque déréglement de vie; enfin de veiller ſur les Chrétiens à qui Dieu donne des enfans, pour s'aſſurer qu'ils ne manquent point à leur procurer de bonne heure la grace du baptême.

Dans la ſeconde, ſont ceux qui doivent veiller à l'inſtruction des enfans adultes des Chrétiens, & les conduire tous les dimanches à l'Egliſe pour y être inſtruits des devoirs du Chriſtianiſme. Et comme on expoſe tous les jours un nombre incroyable d'enfans dans cette grande ville, qu'on laiſſe mourir impitoyablement dans les rues,

ceux qui composent cette classe, sont chargés du soin de leur administrer le saint baptême. Ils sont sous la protection des saints Anges Gardiens.

Dans la troisieme classe, sont compris ceux dont la charge est de procurer aux malades & aux moribonds tous les secours spirituels qui leur sont nécessaires pour les préparer à une sainte mort. Leur fonction est d'avertir les Missionnaires lorsque quelqu'un des Fideles est dangereusement malade; d'assister les moribonds à l'agonie & lorsqu'on leur administre les derniers sacremens; de les ensevelir quand ils sont décédés; de présider à leur enterrement & de les secourir de leurs prieres; enfin d'avoir un gra d soin qu'on ne fasse aucune cérémonie superstitieuse à leurs obseques. Saint Joseph est le patron de cette classe.

Enfin ceux de la quatrieme classe, sont principalement destinés à procurer la conversion des Infideles. Ils doivent par conséquent être mieux instruits que le commun des Chrétiens, & se faire une étude plus particuliere des points de la religion. Et pour cela ils sont obligés de s'appliquer à la lecture des livres qui en traitent, d'être assidus aux

instructions qui se font dans nos églises, pour jetter ensuite les premieres semences de la foi dans le cœur des Idolâtres, & les amener aux Missionnaires quand ils les trouvent disposés à se convertir. On a mis cette derniere classe sous la protection de saint François Xavier.

Tous les confreres de chaque classe se distribuent en divers quartiers de la ville, qu'on leur assigne, & y vaquent séparément à leurs fonctions. Ils ont trois principaux Officiers à leur tête; on a donné le nom de Préfet au premier, & aux deux autres le nom d'Assistans. On en fait l'élection tous les ans, afin que ces charges soient moins onéreuses, & que ceux qui les possedent, soient excités par le peu de durée, à les remplir avec une plus grande exactitude. Ils sont aidés dans leurs emplois par quelques Officiers subalternes, qu'on leur choisit aussi à la pluralité des voix. Les aumônes que font les Fideles, sont administrées par les principaux Officiers, qui les emploient à l'assistance des pauvres, aux frais des funérailles de ceux qui n'ont pas laissé de quoi fournir à cette dépense; & enfin à l'achat des livres sur la religion, qu'on distribue aux Gentils qui veulent s'instruire.

Il y a deux ſortes d'aſſemblées, les unes générales, & les autres particulieres. Les aſſemblées générales ſe tiennent une fois le mois, outre les quatre principales, qui ſe tiennent quatre fois l'année, où il y a Communion générale, & Indulgence pléniere. Les aſſemblées particulieres ſe tiennent auſſi tous les mois, ou plus ſouvent quand quelque raiſon y oblige.

C'eſt dans ces aſſemblées particulieres que les confreres rendent compte des œuvres de charité qu'ils ont faites le mois précédent, & qu'ils propoſent celles qu'on peut faire le mois ſuivant. Ce qu'il y a de plus conſidérable s'écrit ſur une grande feuille de papier, & le jour de l'aſſemblée générale, le Préfet, au nom de tous les confreres, en fait l'offrande à Notre Seigneur, par une courte oraiſon qui a été compoſée exprès. On en fait enſuite la lecture dans la conférence, pour l'édification des confreres, & afin de les animer de plus en plus à la pratique de la charité chrétienne.

Dans la ſalle des conférences, on a dreſſé une bibliotheque des principaux livres de la religion. Il y a pluſieurs exemplaires de ceux qui ſont d'un plus grand uſage : tous les confreres peuvent

emprunter celui qui leur plaît, & par ce moyen ils ſont pourvus de tous les livres propres à leur inſtruction, & à celle des Fideles & des Gentils.

Quand nous aurons bâti une égliſe particuliere pour les femmes, nous eſpérons ériger une confrairie à peu près ſemblable pour elles, ſuivant les pouvoirs que nous en avons du ſaint Siege. Elle aura des réglemens différens, afin de ſe conformer à ce que les coutumes chinoiſes permettent à ce ſexe. Mais il y a lieu de croire que la religion en tirera pareillement de grands avantages.



LETTRE

Du Pere d'Entrecolles, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Procureur Général des Missions des Indes & de la Chine.

A Jao-tcheou, ce 17 Juillet 1707.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Je profite de quelques momens de loisir, & du départ d'un vaisseau qui retourne en Europe, pour apprendre à votre Révérence un événement des plus singuliers qu'on ait peut-être vu à la Chine.

L'Empereur qui n'étoit pas encore consolé de la mort du jeune Prince, fils de cette fameuse Chinoise qu'il aime passionnément, vient de finir son voyage de Tartarie par un coup d'autorité, dont les suites ne lui ont pas été moins sensibles. On avoit trouvé moyen de lui rendre suspecte la fidélité du Prince héritier, & les soupçons dont on avoit prévenu son esprit, parurent si bien

fondés, qu'il fit arrêter sur le champ ce malheureux Prince.

Ce fut un spectacle bien triste de voir chargé de fers, celui qui peu auparavant marchoit presque de pair avec l'Empereur. Ses enfans, ses principaux Officiers, tout fut enveloppé dans sa disgrace. Un faiseur d'horoscope qui avoit souvent prédit au Prince qu'il ne seroit jamais Empereur, s'il ne l'étoit à une certaine année qu'il lui marquoit, fut condamné à être coupé en mille pieces; ce qui est parmi les Chinois le dernier supplice.

Mais comme rien n'est plus extraordinaire à la Chine que la déposition d'un Prince héritier, l'Empereur crut devoir informer ses sujets des raisons qui l'avoient porté à faire un si grand éclat. Les gazettes publiques furent bientôt remplies de manifestes & d'invectives contre la conduite du Prince: on y examinoit sa vie depuis sa plus tendre enfance, & on y voyoit un pere outré qui, après avoir beaucoup dit, laissoit encore beaucoup plus à penser.

Le fils ainé de l'Empereur, que nous nommons premier Regulo, étoit le seul de tous ses enfans qui fût dans ses bonnes graces: on fit son éloge dans un des manifestes dont j'ai parlé, & il se flat-

toit déja de ſe voir bientôt élevé ſur la ruine de ſon frere.

Mais les choſes prirent tout-à-coup une face bien différente de celle qu'il ſe figuroit. De nouvelles lumieres qu'eut l'Empereur, lui découvrirent l'innocence du Prince dépoſé, & les artifices qui avoient été employés pour le perdre. Il ſçut que pour y réuſſir, le Regulo avoit eu recours à la magie & à divers preſtiges; & que par l'inſtigation de certains *Lamas* (1) fort expérimentés dans l'uſage des ſortileges, il avoit fait enterrer une ſtatue en Tartarie, en accompagnant cette cérémonie de pluſieurs opérations magiques. L'Empereur envoya ſur le champ ſaiſir ces *Lamas*, & déterrer la ſtatue : le Regulo eut ſon palais pour priſon, & fut condamné à un châtiment qui marquoit aſſez l'indignation de l'Empereur.

Vous pouvez juger, mon Révérend Pere, quel fut le chagrin que cauſerent à l'Empereur ces diſſenſions domeſtiques : elles le plongerent dans une mélancolie profonde accompagnée de palpitations de cœur ſi violentes, qu'on eut tout à craindre pour ſa vie. Dans

(1) Prêtre Tartare.

cette extrémité il voulut voir le Prince déposé. On le tira de prison, & il fut conduit chez l'Empereur, mais toujours dans l'équipage de criminel. Les cris que jetta ce Prince infortuné, attendrirent le cœur du pere, jusqu'à lui tirer des larmes; il demanda plusieurs fois aux Grands de l'Empire s'il n'avoit pas le pouvoir de rendre la liberté à un fils dont l'innocence venoit d'être hautement reconnue. La plupart des Seigneurs lui répondirent assez froidement qu'il étoit le maître, & qu'il pouvoit en ordonner tout ce qu'il lui plairoit. Quelques-uns même comptant sur la mort prochaine de l'Empereur, lui insinuerent qu'il étoit temps de mettre ordre au repos de l'Etat, en se nommant un successeur, & ils lui proposerent son huitieme fils, pour qui ils témoignoient beaucoup d'estime; c'étoit donner l'exclusion au Prince héritier; ils craignoient sans doute qu'ayant contribué de leurs conseils à sa déposition, il ne fît éclater son juste ressentiment, quand il seroit une fois rétabli.

Mais cette résistance leur coûta cher. L'Empereur outré du peu de déférence que ses Ministres avoient à ses volontés, cassa les principaux d'entr'eux, & éloi-

gna les favoris qui avoient été le plus oppofés au rétabliſſement du Prince.

La chûte de ces Seigneurs, loin de révolter les peuples, comme il y avoit lieu de l'appréhender, ſi le coup avoit été prévu avant qu'il fût porté, jetta au contraire la conſternation dans tous les eſprits; chacun à l'envi applaudit à la réſolution de l'Empereur. Le Prince fut rétabli dans ſa dignité, avec toutes les formalités qu'on a coutume d'obſerver dans l'Empire; on donna par-tout des marques de l'allégreſſe publique, & la comédie qu'on joue encore maintenant, eſt tirée d'un trait de l'hiſtoire ancienne, qui a beaucoup de rapport à ce qui vient d'arriver.

L'Empereur de ſon côté a accordé une indulgence impériale, c'eſt-à-dire qu'il a remis toutes les tailles dont les particuliers étoient en arriere, & pour leſquelles ils ont ici beaucoup à ſouffrir : cette indulgence porte encore diminution des peines impoſées aux criminels, en ſorte que les moins coupables ſont renvoyés ſans châtiment.

La punition du Regulo ſuivit de près le rétabliſſement du Prince héritier. Il fut condamné à une priſon perpétuelle, & on fit mourir les *Lamas* avec ſept de

ses Officiers qui l'avoient aidé dans ses prestiges. C'est ainsi que ce Prince est tombé dans le précipice qu'il avoit creusé à un frere, que sa qualité de fils d'une Impératrice légitime mettoit au-dessus de lui, quoiqu'il fût l'aîné.

Voilà, mon Révérend Pere, quel est l'état présent de la Cour. Jamais, comme vous voyez, l'Empereur n'a fait éclater davantage le prodigieux ascendant que la nature, l'expérience, la politique, & un regne des plus longs & des plus heureux lui ont donné sur ses sujets. Mais après tout, ceux que le Seigneur, dans l'écriture, veut bien appeller du nom de Dieux (1), sont souvent forcés de reconnoître, dans l'exercice même le plus étendu de leur puissance, qu'ils sont hommes & mortels comme les autres. Je me persuade que l'Empereur, éclairé comme il est, sera entré dans ce sentiment au fort de sa douleur; & comme je sçai que le temps des disgraces est plus propre à nous faire réfléchir sur nous-mêmes, que celui des grandes prospérités, j'ai exhorté tous les Missionnaires à offrir le saint sacrifice de la Messe, & à renouveller leurs prieres

(1) *Ego dixi: Dii estis, & sicut homines moriemini.*

pour la converſion de ce grand Prince.

Voici une réflexion qu'il a déja faite, & qui, aidée de la grace, pourroit l'approcher du royaume de Dieu. Ayant appellé à ſon Palais ceux à qui il avoit confié l'éducation des Princes, il s'eſt plaint amérement de ce qu'ils ſouffroient que ſes enfans s'adonnaſſent à la magie, & à des ſuperſtitions qui mettoient le trouble & la diviſion dans ſa famille. Heureux s'il approfondiſſoit un peu plus cette penſée, & s'il venoit à couper juſqu'à la racine d'un tel déſordre en banniſſant de ſon Empire les fauſſes ſectes, & en y établiſſant la ſeule Religion, qui eſt la véritable.

Cependant la maladie de l'Empereur, qui augmentoit chaque jour, l'avoit réduit dans un état de foibleſſe qui ne laiſſoit plus d'eſpérance aux Médecins Chinois. Ils étoient au bout de leur art, lorſqu'ils eurent recours aux Européens; ils avoient oui dire que le Frere Rhodès entendoit bien la pharmacie, & ils jugerent qu'il pourroit ſoulager l'Empereur. Ce Frere a en effet de l'habileté & de l'expérience; & je vous dirai en paſſant, que comme il eſt d'un âge aſſez avancé, nous ſouhaitons fort qu'on nous en envoie quelqu'un d'Europe qui puiſſe

le remplacer quand nous viendrons à le perdre. Ses ſervices ne contribueront pas peu à l'avancement de la Religion.

Dieu, qui a ſes deſſeins, & qui, dans les triſtes conjonctures où nous nous trouvons, a peut-être ménagé cette occaſion de nous affectionner davantage l'Empereur pour le bien du Chriſtianiſme, bénit les remedes que le Frere Rhodès employa pour ſa guériſon. Ce fut par le moyen de la confection d'Alkermès, qu'il fit d'abord ceſſer ces palpitations violentes de cœur qui l'agitoient extraordinairement: il lui conſeilla enſuite l'uſage du vin de Canarie. Les Miſſionnaires, à qui on en envoie tous les ans de Manille pour leurs Meſſes, eurent ſoin de le fournir; en peu de temps ſes forces ſe rétablirent, & il jouit d'une ſanté parfaite. Il en a voulu convaincre ſes ſujets, en paroiſſant pour la ſeconde fois de ſon regne dans les rues ſans faire retirer le peuple, comme c'eſt la coutume de l'Empire; coutume qui inſpire, pour la majeſté royale, un reſpect preſque religieux.

C'eſt à cette occaſion que l'Empereur a voulu faire connoître, par un acte authentique, l'idée qu'il avoit des Miſſionnaires. L'éloge qu'il y fait de leur con-

duite, & de leur attachement à sa personne, est conçu en ces termes: *Vous, Européens*, dit-il, *que j'emploie dans l'intérieur de mon palais, vous m'avez toujours servi avec zèle & affection, sans qu'on ait eu jusqu'ici le moindre reproche à vous faire. Bien des Chinois se défient de vous, mais pour moi qui ai fait soigneusement observer toutes vos démarches, & qui n'y ai jamais rien trouvé qui ne fût dans l'ordre, je suis si convaincu de votre droiture & de votre bonne-foi, que je dis hautement qu'il faut se fier à vous & vous croire.* Il parle ensuite de la maniere dont sa santé a été rétablie par le soin des Européens.

Ces paroles de l'Empereur, exprimées dans un acte public, ne semblent-elles pas donner quelque lueur d'espérance de sa conversion? Peut-être me flattai-je d'un vain espoir; il me semble pourtant qu'il est naturel d'écouter des gens en faveur de qui on est ainsi prévenu; ce que dit ce Prince, *qu'on doit se fier à nous, qu'on doit nous croire*, a déja servi à la conversion de plusieurs de ses sujets.

Avant que cet acte Impérial parût, le Pere Parennin m'avoit averti qu'on avoit donné des ordres secrets aux Vicerois de *Canton* & de *Kiangsy*, de recevoir le vin & les autres choses que les Eu-

ropéens leur apporteroient pour l'usage de l'Empereur, & de les envoyer incessamment à la Cour; pourvu que tout ce qui seroit envoyé, fût scellé du cachet de l'Européen; car cette circonstance étoit expressément recommandée; ce qui est une nouvelle preuve de la confiance dont l'Empereur veut bien nous honorer.

Ne soyez pas surpris, mon Révérend Pere, si je compte pour beaucoup tous ces petits avantages. Comme nous n'avons traversé tant de mers, que pour faire connoître Jesus-Christ à un grand peuple qui l'ignore, & que c'est-là l'unique fin de tous nos travaux, nous faisons attention jusqu'aux moindres choses qui sont capables de favoriser un si grand dessein.

Mais ce qui vous intéresse le plus, & ce que sans doute vous exigez de moi préférablement à tout le reste, c'est que je vous instruise de l'état présent de nos églises. J'ai la douleur de ne pouvoir vous contenter que dans trois ou quatre mois, qui est le temps que les Missionnaires ont accoutumé de m'écrire. Tout ce que je puis faire maintenant, c'est de vous communiquer ce que j'ai appris par trois ou quatre lettres particulieres, qui

m'ont été rendues il y a environ deux mois.

La premiere eſt du Pere Jacquemin. Il me mande qu'il a parcouru, pendant le Carême, les diverſes Chrétientés dont il a ſoin, pour leur faire gagner le Jubilé, accordé par N. S. P. le Pape, afin d'obtenir la paix entre les Princes Chrétiens, & que durant ce temps-là il a baptiſé quatre-vingt infideles, & entendu les confeſſions de plus de dix-ſept cens Chrétiens, pleins de ferveur & de piété.

La ſeconde eſt du Pere Noëlas, qui écrit de *Ngan-lo*, que dès le mois d'avril il avoit conféré le ſaint baptême à cent idolâtres, en parcourant ce qu'il appelle ſa Miſſion de Hollande, c'eſt-à-dire, un grand nombre de familles de Pêcheurs diſperſées de côté & d'autre ſur de petites éminences, au milieu d'un plat pays qui eſt ſouvent inondé.

Le Pere Melon marque, dans la troiſieme, qu'il a baptiſé quatre-vingt-dix perſonnes à *Vouſi*, lieu de ſa réſidence, qu'il étoit ſur le point de faire la viſite de ſes Chrétientés, & qu'il commencera par un endroit où il trouvera trente Catéchumenes qui l'attendent, & qui ſont diſpoſés à recevoir la grace du baptême. Il ne ſçait en quels termes exprimer la

joie qu'il ressentit le jour du Vendredi saint, lorsqu'on vint lui dire que trois cens barques de pêcheurs chrétiens venoient d'arriver, & avoient débarqué leurs femmes près de *Vousi*, dans une église qu'ils avoient eux-mêmes construite, & où ils l'attendoient pour s'acquiter de leur devoir paschal. Il m'ajoute, en finissant sa lettre, que si le Démon venoit à bout de ruiner une Mission aussi florissante que celle de la Chine, il pleureroit toute sa vie ses pauvres pêcheurs de *Vousi*.

Certainement, mon Révérend Pere, la Chine est un champ propre à rapporter au centuple, pourvu qu'il y ait des ouvriers qui le cultivent; mais si ces ouvriers n'ont précisément que ce qui est nécessaire à leur subsistance, & s'ils n'ont pas de quoi fournir à l'entretien des Catéchistes, & aux frais indispensables des courses qu'ils sont obligés de faire, rien n'est plus triste pour eux que de voir périr une riche moisson faute de pouvoir la recueillir. Je vous conjure donc, mon Révérend Pere, par les entrailles de Jesus-Christ, s'il n'a pas rejetté la Chine, de procurer ces secours à tant de zélés Missionnaires, sans lesquels je puis vous assurer qu'ils seroient ici assez peu utiles

La quatrieme lettre eſt du Pere de Chavagnac. Le détail qu'il me fait de quelques actions édifiantes de ſes Néophytes, eſt une preuve de la ferveur qui regne dans ſon égliſe. Je vous les rapporte de ſuite, mon Révérend Pere, afin que vous m'aidiez à remercier le Seigneur des fruits de bénédiction qu'il opere dans le cœur de ces nouveaux fideles.

Un Chrétien, âgé de quarante ans, avoit amaſſé avec bien de la peine de quoi ſe marier. (Vous n'ignorez pas que ſe marier à la Chine, c'eſt s'acheter une femme.) Il y avoit déja quelque temps que le mariage étoit conclu, lorſqu'on lui apprit que ſa prétendue femme, qu'on lui avoit dit être veuve, avoit encore ſon mari, qui étoit plein de ſanté. L'embarras pour le Chrétien ne fut pas tant de la renvoyer, que de retirer l'argent qu'elle lui avoit coûté. L'indigence & le déſeſpoir avoient porté le mari à la vendre, & il avoit dépenſé toute la ſomme qu'il avoit reçue.

Les parens du Chrétien, qui étoient infideles, firent tous leurs efforts pour l'engager, ou à la garder, ou du moins à la revendre à quelqu'autre ; car le véritable mari refuſoit de la recevoir, à moins

moins qu'on ne lui donnât de quoi la nourrir. La tentation étoit délicate pour un Chinois. Cependant le Chrétien tint ferme ; & comme l'unique ressource qu'il avoit, étoit de s'adresser au Mandarin, il alla le trouver, & après lui avoir exposé le fait, il lui déclara qu'étant disciple de Jesus-Christ, il ne pouvoit, ni ne vouloit garder la femme d'un autre ; qu'il étoit pourtant de la justice qu'il fût remboursé, ou par le mari qui avoit reçu son argent, ou par les entremetteurs qui avoient trempé dans une semblable supercherie ; mais que si cela ne se pouvoit, parce que l'un étoit pauvre, & que les autres, ou étoient morts, ou avoient pris la fuite, il le supplioit d'ordonner au mari légitime de reprendre sa femme.

Le Mandarin, autant surpris qu'édifié de cette proposition, fit de grands éloges d'une Religion qui inspire de pareils sentimens ; & ayant fait chercher le seul des entremetteurs qui restoit, il le fit châtier sévérement. Cependant le Chrétien n'a point de femme, & a perdu toute espérance de pouvoir jamais amasser de quoi en avoir. Pour peu qu'on connoisse la Chine, & qu'on sçache ce que c'est pour un Chinois que de pouvoir

ſe marier, cette action paroîtra héroïque ; pour moi, je la regarde ainſi.

Un autre Chrétien fort jeune s'étoit oublié dans un emportement, juſqu'à dire à ſa mere quelques paroles offenſantes, qui avoient ſcandaliſé tout le voiſinage : dès que, revenu à ſoi, il fit réflexion à ce qui lui étoit échappé, il aſſembla ſes voiſins, & ſe mettant à genoux en leur préſence, il demanda pardon à ſa mere : enſuite, pour expier ſa faute il s'impoſa lui-même une pénitence pénible & humiliante. Puis adreſſant la parole à tous ceux qui étoient préſens : « Un » Chrétien, leur dit-il, peut bien s'é» carter de ſon devoir dans un premier » mouvement de colere, mais ſa Reli» gion lui apprend à réparer auſſi-tôt ſa » faute ; & c'eſt pour vous en convaincre » que je vous ai prié d'être témoins de » tout ce qui vient de ſe paſſer ».

Un Lettré, caſſé de vieilleſſe, ayant demandé & reçu le baptême, ne vécut plus qu'environ un mois : il paſſa tout ce temps-là dans les plus grands ſentimens de piété, ne perdant point de vue un crucifix que je lui avois laiſſé, & s'entretenant continuellement avec Notre Seigneur attaché à la croix. Comme il s'apperçut qu'il touchoit à ſa derniere

heure, il ramassa tout ce qui lui restoit de forces pour m'écrire. Sa lettre n'est point venue jusqu'à moi, parce que n'étant pas du goût de ses parens infideles, à qui il l'avoit confiée, ils jugerent à propos de la supprimer. Quelques fragmens qu'on m'en a apportés, me font regretter infiniment de ne l'avoir pas reçue. C'est ainsi qu'il signoit cette lettre : *N. N. par naissance enfant du rebelle Adam, par miséricorde frere adoptif de Jesus Christ, & fils adoptif de Dieu, sur le point d'aller au Ciel réparer, par un amour éternel, l'indifférence que j'ai eu sur la terre pour celui à qui je me devois tout entier.*

Le Pere de Chavagnac m'ajoute que le Mandarin du lieu où il réside, est si convaincu de la vérité de notre Religion, qu'il s'efforce d'engager tous ses amis à l'embrasser, bien que par des raisons d'intérêt & de fortune, il soit malheureusement retenu lui-même dans les ténebres de l'infidélité. Sa mere, sa femme, ses enfans, les femmes de ses enfans, & la plûpart de ses domestiques, font une profession ouverte du Christianisme. Ce que ce Pere me raconte de cette petite église, renfermée dans le Palais du Mandarin, me remplit de la plus douce consolation.

La Chrétienté de *Hien*, (1) me dit-il, eſt, graces à Dieu, dans un très-bon état. On ne peut avoir plus d'ardeur pour entendre parler des choſes de Dieu, plus d'eſtime pour la qualité de Chrétien, plus de tendreſſe pour le Sauveur du monde, plus de délicateſſe de conſcience pour s'abſtenir des plus légeres fautes. Je me ſuis attaché principalement à leur expliquer les rapports que Jeſus-Chriſt a avec nous, le fond du myſtere de l'incarnation, & les conſéquences que nous devons en tirer. Depuis quelque-temps, je leur ai fait ſix entretiens ſur ce Myſtere, & chaque entretien duroit au moins trois heures; mais je n'ai rien dit à ces dames nouvellement Chrétiennes, qu'elles n'aient conçu, qu'elles n'aient goûté, qu'elles n'aient répété pluſieurs fois le jour, & dont elles n'aient profité pour la pratique. Je l'ai connu à certains mots qui leur échappoient, tantôt à l'une, tantôt à l'autre, quand quelque point de l'inſtruction les avoit frappé, tels que ſont ceux-ci, par exemple, *c'eſt quelque choſe de grand que d'être Chrétien. Des Chrétiens qui ſe mépriſent, ont grand tort; leur eſtime doit*

(1) Palais du Mandarin.

aller juſqu'au reſpect. Un Chrétien qui n'aime Dieu qu'à demi, eſt un monſtre. Comment des Chrétiens peuvent-ils ne ſe pas aimer! Que les Infideles ne ſçavent-ils notre ſainte Religion, il n'y en auroit pas un qui ne l'embraſſât !

Il y a peu de jours qu'à la fin d'un de ces entretiens, la mere du Mandarin ſe leva, & adreſſant la parole à toute l'aſſemblée : *ce que je conclus de tout ceci*, dit-elle, *c'eſt qu'il n'y a qu'une ſeule choſe qui doive nous être chere & précieuſe, ſçavoir la grace ſanctifiante ; qu'on ne doit rien obmettre pour l'obtenir, quand on ne l'a pas encore ; pour la conſerver quand on l'a obtenue, & pour la recouvrer quand on a eu le malheur de la perdre.* Enſuite, jettant des regards pleins de tendreſſe ſur huit petits enfans Chrétiens, qui étoient préſens, elle les baiſa tous l'un après l'autre, reſpectant en eux la grace d'adoption qu'ils avoient reçue à leur baptême.

Peu après, la veuve du fils aîné du Mandarin, conduiſant au pied d'un oratoire ſa fille unique, âgée d'environ quatre ans, j'entendis qu'elle lui diſoit ces paroles : « Je t'aime, Dieu le ſçait, » ma chere enfant ; eh ! comment ne te » pas aimer, puiſque tu es le ſeul gage » que ton pere, en mourant, m'ait laiſſé

» de ſa tendreſſe ! Cependant , ſi je
» croyois que tu dûs jamais abandonner
» Jeſus-Chriſt, ou perdre l'innocence de
» ton baptême , je prierois le Seigneur
» de te retirer au plutôt de ce monde.
» Oui, (répéta-t-elle trois ou quatre
» fois, regardant une image de Notre
» Seigneur , & croyant n'être point en-
» tendue ,) oui, mon Dieu, elle eſt à
» vous ; vous pouvez la reprendre ; bien
» loin de la pleurer, je vous remercierai
» de la grace que vous lui aurez faite ».
Autant que je pus juger, par le ton dont elle prononçoit ces dernieres paroles , elle verſoit des larmes. C'eſt par ce dernier trait que le Pere de Chavagnac finit ſa lettre.

Le P. de Mailla , qui a eu cette année trois rudes perſécutions à ſouffrir, m'a raconté une ſainte ſaillie d'un enfant de huit à neuf ans, qui m'a paru admirable ; je crois que vous ſerez ſurpris, comme moi , de voir une foi ſi vive dans un âge ſi tendre. Il venoit de perdre deux de ſes freres qui étoient morts de la petite vérole , lorſqu'il en fut lui-même dangereuſement attaqué à ſon tour. Sa mere s'échappa juſqu'à dire , dans un mouvement d'impatience : *Hé quoi ! faut-il donc perdre tous nos enfans , faute d'a-*

voir recours à la Déesse de la petite vérole ? (C'eſt une Divinité fort célebre à la Chine). L'enfant qui entendit ces paroles, en fut tellement offenſé, qu'il ne voulut jamais ſouffrir, pendant le peu de temps qui lui reſtoit à vivre, que ſa mere parût en ſa préſence. Tout ſon plaiſir étoit de voir des Chrétiens, & de s'entretenir avec eux du bonheur dont il alloit jouir dans le Ciel. La fermeté du fils produiſit dans la mere un prompt & ſincere repentir de ſa faute, qu'elle expia auſſi-tôt par les larmes de la pénitence.

Vous ſerez bien aiſe, mon Révérend Pere, d'apprendre encore de quelle maniere un jeune Chinois, qui vient d'être baptiſé, a été converti au Chriſtianiſme. Sa converſion a quelque choſe de ſingulier, je dirois preſque de miraculeux. Ses parens l'avoient mis parmi les Bonzes, & lui avoient fait porter, dès ſa plus tendre enfance, l'habit de cette ſorte de Religieux Chinois. Il n'avoit gueres que ſeize ans, lorſqu'il tomba dans un étang fort profond, où il devoit ſe noyer ſans reſſource. Mais à peine fut-il au fond de l'eau, qu'il ſe ſentit ſoutenu par un homme inconnu, qui le porta ſur le bord de l'étang, & qui diſparut auſſi-tôt, après lui avoir ordonné d'aller de ce pas

à l'Egliſe de *Kieou-kiang*, pour s'y faire inſtruire, & recevoir le baptême. L'effet eſt une preuve du prodige, car quelque réſiſtance qu'il ait trouvée du côté de ſes parens infideles, il a voulu abſolument être baptiſé ; & j'eſpere que ſon exemple fera quelqu'impreſſion ſur leurs cœurs. Sa mere eſt déjà fort ébranlée.

J'ai été également charmé de la force & de la générofité toute chrétienne d'un de nos Néophytes. Il n'avoit pour ſubſiſter qu'un petit emploi chez un Marchand de ſes parens, fort riche, dont il tenoit les livres de compte. Le Marchand, entêté juſqu'à l'excès du culte de ſes idoles, & craignant qu'elles ne lui devinſſent contraires, s'il gardoit chez lui un homme qui faiſoit profeſſion du Chriſtianiſme, le chaſſa ſur le champ de ſa maiſon, en l'aſſurant néanmoins que la porte lui en feroit ouverte, dès qu'il auroit renoncé à une loi qui n'étoit pas de ſon goût. Mais le généreux Chrétien, indigné d'une pareille propoſition, ſortit ſur l'heure de chez le Marchand ; & quoiqu'il ſoit maintenant dans un beſoin extrême, lui, ſa femme & ſes enfans, il m'a proteſté mille fois que rien ne feroit capable de lui faire abandonner Jeſus-Chriſt, & qu'il demeurera plutôt toute

ſa vie dans l'état d'indigence où il eſt, que de commettre une ſemblable infidélité.

Je ne puis finir cette lettre, mon Révérend Pere, ſans vous rapporter encore un rare exemple de charité que viennent de donner les Chrétiens de *King-te-tching*. Rien n'a fait plus d'honneur à la Religion, ni ne l'a rendue plus reſpectable aux Infideles. Une peſte ravageoit tout le pays, la plûpart des familles en étoient affligées, & ce qu'il y avoit de plus triſte, c'eſt que ceux qui étoient une fois atteints de cette maladie, ſe voyoient auſſi-tôt abandonnés de leurs parens infideles. Les Chrétiens, touchés de compaſſion de leur miſere, ont ſuppléé par leurs ſoins, aux ſecours que tant de malheureux avoient droit d'exiger de la tendreſſe de leurs proches.

On voyoit ces charitables Néophytes parcourir toutes les maiſons où il ſe trouvoit des malades, & s'expoſer ſans crainte à un mal ſi contagieux ; on en voyoit pluſieurs tranſporter chez eux des familles entieres de moribonds, leur rendre les ſervices les plus bas, & à la faveur des remedes, dont ils ſoulageoient leurs corps, faire couler dans leurs ames les vérités du ſalut. Dieu a voulu, ce

ſemble, récompenſer une charité ſi extraordinaire; lorſque je ſuis allé viſiter cette égliſe, j'ai appris qu'il n'étoit mort perſonne de tous ceux dont les Chrétiens avoient pris ſoin; ce que les infideles regardoient comme un prodige, & ce qui en a déterminé pluſieurs à me prier de les inſtruire, & de les diſpoſer à la grace du baptême. Je ne doute point, mon Révérend Pere, que ce que je vous mande de nos Chrétiens de *King-te-tching*, ne touche bien ſenſiblement M. le Marquis de Broiſſia; car enfin cette nouvelle égliſe doit être regardée comme ſon ouvrage, puiſqu'elle a été fondée, & eſt maintenant entretenue de ſes libéralités. Quand j'aurai reçu les lettres que j'attends dans quelques mois, je ne manquerai pas de vous les envoyer par les premiers vaiſſeaux. Accordez-moi quelque part dans vos ſaints ſacrifices, en l'union deſquels je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.



形ノ聲真主宰

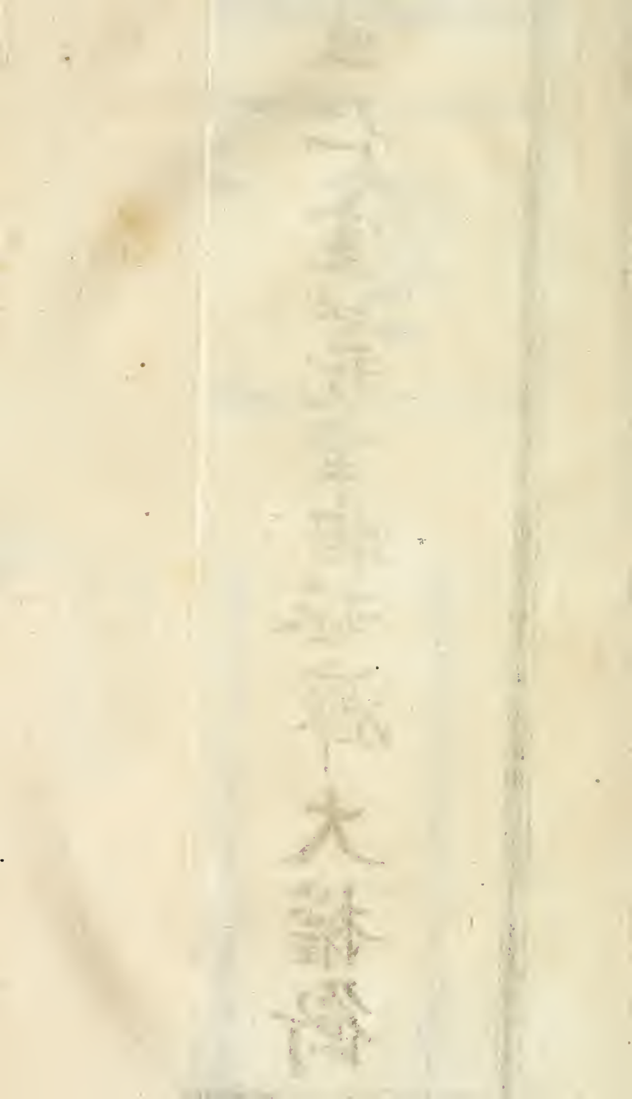
ſemble, récompenſer une charité ſi extraordinaire; lorſque je ſuis allé viſiter cette égliſe, j'ai appris qu'il n'étoit mort perſonne de tous ceux dont les Chrétiens avoient pris ſoin; ce que les infideles regardoient comme un prodige, & ce qui en a déterminé pluſieurs à me prier de les inſtruire, & de les diſpoſer à la grace du baptême. Je ne doute point, mon Révérend Pere, que ce que je vous mande de nos Chrétiens de *King-te-tching*, ne touche bien ſenſiblement M. le Marquis de Broiſſia; car enfin cette nouvelle égliſe doit être regardée comme ſon ouvrage, puiſqu'elle a été fondée, & eſt maintenant entretenue de ſes libéralités. Quand j'aurai reçu les lettres que j'attends dans quelques mois, je ne manquerai pas de vous les envoyer par les premiers vaiſſeaux. Accordez-moi quelque part dans vos ſaints ſacrifices, en l'union deſquels je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.



萬有真元

無始無終先作形聲真主宰

宣仁宣義聿昭拯濟大權衡



EXPLICATION
de la figure suivante.

Les trois inscriptions en caracteres Chinois qu'on voit dans la table suivante, ont été écrites de la propre main de l'Empereur de la Chine. Ce fut le 24 d'avril de l'année 1711, la cinquantieme de son regne, & le septieme jour de la troisieme lune, que ce Prince donna ces inscriptions aux Peres Jesuites de Peking, pour la nouvelle église, qu'ils ont élevée vers la porte de *Teun-ching-muen.* Dès l'année 1705 il voulut contribuer à la construction de cette église, & il donna pour cela dix mille onces d'argent.

Les caracteres de l'inscription du frontispice ont chacune plus de deux coudées (1) & demie Chinoises de hauteur.

Les caracteres des inscriptions de chaque colonne ont près d'une coudée Chinoise de hauteur.

(1) La coudée Chinoise est au pied du Châtelet de Paris, comme à-peu-près 29 sont à 30.

Inscription du Frontispice.

AU VRAI PRINCIPE DE TOUTES CHOSES.

Inscription de la premiere Colonne.

IL EST INFINIMENT BON ET INFINIMENT JUSTE, IL ÉCLAIRE, IL SOUTIENT, IL REGLE TOUT AVEC UNE SUPRÊME AUTORITÉ, ET AVEC UNE SOUVERAINE JUSTICE.

Inscription de la seconde Colonne.

IL N'A POINT EU DE COMMENCEMENT, ET IL N'AURA POINT DE FIN, IL A PRODUIT TOUTES CHOSES DÈS LE COMMENCEMENT, C'EST LUI QUI LES GOUVERNE, ET QUI EN EST LE VÉRITABLE SEIGNEUR.

LETTRE
DU PERE LE ROYER. (1)

Au Tong-king, le 15 de décembre de l'année 1707.

JE vous ai parlé, dans la derniere Lettre que je vous écrivis l'an passé,

(1) Cette lettre auroit dû être placée au tome XVI, pag. 21, à l'article qui traite du Tong-king.

d'une requête qu'un Apoſtat avoit préſentée au Roi contre les Evêques, & contre les Miſſionnaires de ce Royaume, dans laquelle il faiſoit de moi une mention expreſſe : car il y marquoit le temps de mon entrée dans le pays, les moyens que j'avois pris pour me cacher, les provinces que j'avois parcourues, & celles que je parcourois actuellement. Cette affaire, qui commença le 19 d'octobre de l'année 1705, ne ſe termina que le 8 de ſeptembre de l'année 1706, par une Sentence que porta le Gouverneur chargé par le Roi du ſoin d'examiner cette accuſation. Il n'en a coûté que quelque argent aux Evêques, aux Miſſionnaires, & à quelques villages accuſés de les avoir reçus.

L'Apoſtat n'avoit point parlé du lieu de ma retraite, parce qu'il n'avoit pu le découvrir, malgré les perquiſitions qu'il avoit faites ; & parce que véritablement, depuis quatre ou cinq ans, je n'ai point de demeure fixe, ayant paſſé tout ce temps-là dans mon bateau à parcourir mon diſtrict qui eſt fort étendu. Ainſi nul village n'a été cité, ni n'a eu à ſouffrir à mon occaſion. Maintenant tout eſt aſſez paiſible. Il n'y a eu depuis peu que quelques accuſations

intentées contre des villages Chrétiens d'une des principales provinces. Comme le Gouverneur de cette province a obtenu tout récemment ce poſte, il écoute volontiers ces ſortes de plaintes qu'on vient lui faire, parce qu'elles lui procurent de l'argent. Du reſte, tout ce qu'il exige, ſe réduit à des amendes pécuniaires ; il ne contraint perſonne de renoncer au Chriſtianiſme, ni d'adorer les Idoles : il ordonne ſeulement de tenir les aſſemblées plus ſecretes, & de cacher avec plus de ſoin les marques extérieures de Religion, comme ſont les croix, les chapelets, les médailles, &c., que le Roi a défendu dans ſes Etats.

Les amendes qu'on impoſe aux Chrétiens, ne laiſſent pas d'être un grand obſtacle à la propagation de l'Evangile. De pauvres gens qui ont à peine de quoi vivre, s'expoſent difficilement à être long temps en priſon : car on les y retient juſqu'à ce qu'ils aient payé, & l'amende à laquelle ils ont été condamnés, & les autres frais de juſtice : quand ils ſont inſolvables, ce qui arrive très-ſouvent, ils doivent s'attendre à languir pluſieurs années dans les priſons. C'eſt ce qui détourne un grand nombre d'Idolâtres d'embraſſer le Chriſ-

tianisme, & ce qui fait que plusieurs Chrétiens n'osent en faire une profession ouverte. Des villages entiers refusent quelquefois de recevoir un Missionnaire, de peur d'être découverts, & déférés aussi-tôt au Prince.

Malgré cette accusation faite en général contre tous les Missionnaires, & contre moi en particulier, il n'y a eu aucune année où les Chrétiens aient fait paroître plus d'ardeur pour approcher des sacremens, & où les conversions aient été plus nombreuses. J'ai entendu les confessions de quatorze mille & onze Néophytes; j'ai conféré le baptême à mille soixante-dix-sept adultes, & à neuf cens cinquante-cinq enfans. Outre cela, plusieurs Païens de différens villages que j'ai parcourus, m'ont fait inviter de les aller voir: & ils se disposent maintenant au baptême.

Ces bénédictions que Dieu a daigné répandre sur mes foibles travaux, ont été traversées au mois de juillet dernier, par la malice de quelques infideles. Etant arrivé près d'un village où il y avoit beaucoup de familles Chrétiennes, j'envoyai sçavoir si tout y étoit tranquille, & si je pouvois y faire ma visite. Quelques Officiers du Gouverneur étoient

alors dans le village pour lever le tribut. Celui qui gardoit l'église, au lieu de m'en donner avis, se contenta de me faire dire qu'il étoit à propos que je demeurasse quelque temps dans mon bateau, où je pouvois entendre les confessions des Fideles. J'en confessai un grand nombre pendant toute la nuit. Mais un Payen ayant reconnu quelques-uns de mes Catéchistes, alla aussi-tôt avertir le principal Officier du Gouverneur, qu'il y avoit, près du village, un Missionnaire étranger. L'Officier ne voulut point faire de bruit pendant la nuit : il posta seulement des gardes aux environs de mon bateau, pour observer mes démarches, afin de m'arrêter plus sûrement en plein jour.

Dès le grand matin, on vint me prier de donner les sacremens à une personne dangereusement malade, qui étoit dans une barque voisine. J'entrai dans cette barque : mais à peine eus-je commencé d'entendre la confession du malade, que l'Officier, qui crut que je voulois m'évader, se mit à crier, & à faire ramer les gens de son bateau pour me joindre. Le maître de la barque où j'étois, rama aussi de son côté, pour me dérober à leur poursuite. Je fus heu-

reux de m'être trouvé hors de mon bateau; car si j'y avois été surpris, on m'auroit enlevé ma chapelle, mes ornemens, un grand nombre de livres sur la Religion, & les provisions nécessaires pour l'entretien de mes catéchistes.

Tandis que l'Officier me poursuivoit, les Catéchistes eurent le temps de faire avancer mon bateau & de le mettre en lieu de sûreté. Ils confierent à quelques pécheurs Chrétiens les meubles de ma chapelle & les livres : après quoi ils se disperserent en différens bateaux de Néophytes, pour voir ce que je deviendrois, & les mesures qu'il y auroit à prendre.

Cependant l'Officier eut bientôt atteint la barque où j'étois? Il y entra avec trois gardes pour m'empêcher d'en sortir: ensuite il me demanda où étoit mon bateau, combien j'avois de disciples, & où étoient mes meubles & mes livres. Comme je ne lui faisois aucne réponse, une bonne Chrétienne prit la parole. « Ne voyez-vous pas, lui dit-elle, que » vous perdez votre temps à interroger » un pauvre étranger, qui ne sçait » qu'imparfaitement notre langue, & » qui apparemment ne comprend rien à » ce que vous lui dites ».

L'officier après quelque discours se mit en devoir de me faire passer dans son bateau, pour me conduire au Gouverneur. Je crus alors devoir parler, & m'étant approché de lui, je lui dis à l'oreille, que j'étois fort pauvre; qu'il ne gagneroit rien à m'arrêter, & que s'il vouloit, sans faire de bruit, recevoir quelque petite somme, les Chrétiens ne feroient nulle difficulté de la fournir, pour me tirer du mauvais pas où je me trouvois. Il goûta la proposition, & se contenta de huit taëls qui lui furent livrés sur le champ, & que j'ai rendus depuis à ceux qui les avoient avancés, ne voulant être à charge à personne.

C'est pour la seconde fois que j'ai été arrêté depuis que je suis au Tong-king. Dieu n'a pas permis qu'il me soit arrivé rien de plus fâcheux. J'avois à craindre qu'on ne me traitât avec la même rigueur qu'a été traité un de nos Peres, qui ayant été pris il n'y a que peu de temps, fut livré au Gouverneur, & par ordre du Roi chassé du Royaume. Un Pere de saint Dominique eut l'année passée le même sort : des Prêtres Tong-kinois ont été enfermés plusieurs mois dans d'étroites prisons, d'où ils ne sont sortis qu'après avoir payé des som-

mes considérables. Si le Seigneur me réserve à d'autres travaux, que son saint nom soit béni. Je suis entre ses mains pour souffrir ce qu'il lui plaira d'ordonner pour sa gloire ; & pour le salut de ce peuple. (1) *Ego non solum alligari, sed & mori paratus sum propter nomen domini Jesu.*

EXTRAITS

De quelques lettres écrites ces années dernieres de la Chine.

DU PERE BOUVET.

A Peking, le 10 Juillet 1710.

LA conversion & la mort bienheureuse d'une Dame Tartare, alliée à la maison Impériale, ont quelque chose d'assez singulier, pour que je vous en fasse le récit, & je me flatte qu'il ne vous sera pas désagréable.

Lorsque les Tartares Mant-cheoux se rendirent maîtres de la Chine le jeune Conquérant voulant gagner le cœur de

(1) Act. chap. 21, vers. 19.

ſes nouveaux ſujets, adopta un nom Chinois, pour lui & pour toute la maiſon Impériale. Il choiſit pour cela le nom de *Tchao*, qui eſt à la tête du *Pekia Sing*; c'eſt-à-dire, du catalogue des cent noms qui partagent toutes les familles de l'Empire.

La Dame, dont j'ai à vous entretenir, avoit épouſé un Seigneur du ſang Royal, qui pour marque de ſa haute extraction, portoit une ceinture rouge. Cette Dame s'appelloit *Tchao taïtaï*, du nom de ſon mari, & qui eſt commun à toute la famille de l'Empereur.

Il y a quelques années qu'accablée de chagrin de voir ſon mari livré à des concubines, qu'il aimoit uniquement, elle prit la réſolution d'attenter ſur ſa propre vie, & de terminer ſes ennuis par une prompte mort; c'eſt une coutume aſſez ordinaire pour les dames de la Chine qui ſe croyent malheureuſes.

Abandonnée à ſon déſeſpoir, elle étoit ſur le point de ſe donner le coup mortel, lorſqu'elle crut voir entrer dans ſa chambre, ainſi qu'elle me l'a raconté elle-même, une Dame qui ſembloit deſcendre du ciel. Sa tête étoit couverte d'un voile qui traînoit juſqu'à terre, ſa démarche étoit majeſtueuſe, & avoit je ne ſçai

quoi au-dessus de l'humain : elle étoit suivie de deux autres Dames qui se tenoient dans la posture la plus respectueuse. Elle s'approcha de la Dame *Tchao*, & la frappant doucement de la main : *Ne craignez rien ma fille*, lui dit-elle, *je viens vous délivrer de ces pensées sombres, qui vous perdroient sans ressource* : & après ces mots elle se retira.

La Dame *Tchao* reconduisit sa bienfaictrice jusqu'à la porte de son appartement, & à l'instant elle se trouva dans une assiette tranquille, & dans un calme d'esprit qu'elle n'avoit point encore éprouvé. Elle appella sur le champ plusieurs de ses esclaves, qui avoient entendu confusément quelques-unes de ces paroles, & elle leur fit part de ce qui venoit d'arriver. Mais comme elle n'avoit encore nulle connoissance de la Religion Chrétienne, elle s'imagina que c'étoit une apparition de quelque divinité du Paganisme, qui avoit veillé à sa conservation.

Elle ne se détrompa que cinq ans après, dans une visite qu'elle rendit à une de ses parentes, qui étoit Chrétienne & d'une piété tout-à-fait exemplaire. Ayant apperçu à son oratoire une Image de la sainte Vierge, & ayant reconnu dans

cette image le portrait de sa libératrice qu'elle avoit toujours présent à l'esprit, elle se prosterna sur le champ, & frappant la terre du front : *voilà*, s'écria-t-elle, *voilà celle à qui je dois la vie :* & dès-lors elle prit le dessein d'embrasser le Christianisme.

Elle eut bien-tôt appris les principaux articles de la Foi, & les prieres ordinaires des Chrétiens ; mais elle n'eut pas la force de surmonter le seul obstacle qui lui restoit à vaincre. Il s'agissoit non-seulement de renoncer aux Idoles, mais encore d'en briser deux qui étoient regardées comme les divinités protectrices de sa maison : & c'est à quoi elle ne put se résoudre, craignant d'encourir par-là l'indignation de sa famille.

Malgré cette infidélité à la grace, Dieu lui inspira encore de nouveaux desirs de conversion, par le moyen de cette dame Chrétienne sa parente, dont je vous ai parlé. Une petite fille que la dame *Tchao* avoit adoptée, & qu'elle aimoit tendrement, tomba dangereusement malade. La dame qui étoit Chrétienne lui procura le bonheur de recevoir le baptême ; l'enfant mourut peu de jours après avoir été baptisée, sans que la mort eût tant soit peu défiguré son visage. A

cette vue la dame *Tchao* ſentit redoubler toute ſa tendreſſe, & dans le premier tranſport de ſa douleur : *Hélas!* dit-elle, *je me conſolerois, ſi j'avois quelque eſpérance de la revoir après ma mort. Rien de plus aiſé*, répondit la fervente Chrétienne, *cet enfant a reçu le baptême, & ſon ame purifiée par cette eau ſalutaire, eſt certainement montée au ciel : il ne tient qu'à vous, Madame d'avoir le même avantage : dès-lors la porte du Ciel vous ſera ouverte, & vous verrez éternellement celle qui fait aujourd'hui le ſujet de votre affliction.*

Ces paroles dites à propos rappellerent à l'eſprit de la dame affligée, le ſouvenir de la grace qu'elle avoit reçue de la Mere de Dieu, & de la réſolution qu'elle avoit priſe de ſe faire Chrétienne. Elle commença d'abord par renoncer au culte de ſon Idole favorite, & pour ne l'avoir plus devant les yeux, elle l'envoya à une dame de ſes amies.

Peu de temps après ſe voyant dans un état de langueur, que lui avoit cauſé une aſſez longue maladie, elle demanda avec inſtance le baptême, qu'on lui avoit differé pour de bonnes raiſons. Elle s'y étoit diſpoſée par une foi vive, & par un parfait renoncement à toutes

les ſuperſtitions des Idolâtres. Cependant le Miſſionnaire lui fit dire, que les Catéchumenes, en renonçant aux Idoles, ne pouvoient ni les garder ni les donner à d'autres; elle envoya auſſi-tôt chercher celle qu'elle avoit donnée; & la mit en pieces, auſſi-bien que les deux autres, que des conſidérations humaines lui avoient fait retenir dans ſa maiſon.

Comme ſes forces diminuoient chaque jour, & qu'on commençoit à craindre pour ſa vie, le Miſſionnaire ne crut pas devoir éprouver plus long-temps ſa conſtance. Il ſe tranſporta donc dans ſa maiſon, & il lui conféra le baptême avec les cérémonies ordinaires de l'égliſe : il lui fit enſuite quelques préſens de dévotion, qu'elle reçut avec joie : ſurtout, il lui donna une grande Image de la ſainte Vierge, qu'elle plaça auſſi-tôt dans le lieu le plus honorable de ſon appartement. Elle promit même que ſi Dieu lui rendoit la ſanté, elle l'employeroit uniquement à lire les livres de la religion; & à exhorter tous ceux qu'elle connoiſſoit, ou ſur qui elle avoit quelque autorité, d'embraſſer le Chriſtianiſme.

Dieu ſe contenta des ſaints deſirs de la Néophyte. Elle tomba tout à coup dans

dans un état, qui fit désespérer de sa vie. Comme elle s'apperçut la premiere que sa fin approchoit, elle demanda les derniers sacremens, & elle reçut Notre Seigneur avec de grands sentimens de piété. Le lendemain elle envoya prier le Missionnaire de lui apporter l'Extrême-Onction ; mais quelque diligence qu'il fît, il apprit à son arrivée qu'elle venoit d'expirer, tenant un cierge béni d'une main, & son chapelet de l'autre, & invoquant les saints noms de Jesus & de Marie.

Quelque temps avant que de mourir, elle avoit appellé son fils, & lui avoit recommandé deux choses. La premiere, d'avoir soin qu'on ne mêlât rien de superstitieux dans l'appareil de ses obséques, & que le soin de cette cérémonie fût abandonné aux Chrétiens. La seconde, de songer sérieusement à renvoyer au plutôt ses concubines pour se disposer à recevoir le baptême. Elle mourut assistée de plusieurs fervens Chrétiens qui récitoient les prieres ordinaires pour les moribons, & qui furent très-touchés des actes de foi, d'espérance & de charité qu'elle répéta sans cesse jusqu'au dernier soupir. Ils recueillirent avec soin les trois dernieres paroles

qu'elle prononça ; les voici. *Sainte mere de Dieu, ſecourez-moi : Jeſus, mon Sauveur, pardonnez-moi : Mon Dieu, mon Jeſus, ſauvez-moi.* En prononçant une quatrieme parole qu'on ne put entendre, elle s'endormit doucement dans le Seigneur.

LETTRE
DU PERE PARENNIN.

A Peking, en l'année 1710.

Je ne doute point que vous ne ſoyez touché du zèle qu'ont fait paroître cette année quelques-uns de nos Chrétiens pour la converſion de leurs compatriotes. Je me contenterai de vous en rapporter deux exemples : un des Néophytes que je baptiſai dans l'une des quatre Miſſions que j'ouvris avant que l'Empereur m'eût ordonné de le ſuivre dans ſes voyages, s'étoit établi à *Yung-ping-fou*, près du paſſage de *Leaotong*. Là ce fervent Chrétien a fait la fonction de Miſſionnaire avec un zèle admirable : il a aſſemblé quantité d'Idolâtres à qui il a annoncé les vérités chrétiennes avec tant de ſuccès, que la

plupart ont demandé le baptême. Il est venu aussi-tôt me chercher à Peking; mais comme j'étois allé au sud avec l'Empereur, le Pere de Tartre a pris ma place, & est parti sur le champ pour *Yung-ping-fou*, où il a baptisé quatre-vingt adultes. Dès que j'ai été de retour, j'ai envoyé dans cette ville un Catéchiste, qui fortifiera ces nouveaux fideles dans la foi, & qui, comme je l'espere, gagnera encore plusieurs Gentils à Jesus-Christ.

Un autre Chrétien est venu me donner avis qu'il avoit fait connoître l'excellence de notre Religion à plusieurs soldats Chinois qui demeurent vers le passage de la grande muraille, & que ces bonnes gens touchés de ses discours, ne soupiroient qu'après la grace du baptême. Je fis partir aussi-tôt un Catéchiste afin de les aller instruire, & pour n'avoir plus moi-même qu'à les baptiser, lorsque je passerois par cet endroit-là à la suite de l'Empereur.

Le jour que l'Empereur devoit passer la muraille, je pris les devants dès le point du jour; je trouvai en effet quarante de ces soldats bien instruits & très-fermes dans la foi, qui me conjurerent avec larmes de les admettre au nombre des Chrétiens. Je les baptisai tous, & ne les

quittai que le soir pour aller rejoindre l'Empereur; mais je leur laissai le Catéchiste, avec plusieurs livres sur la Religion, que j'avois apportés.

Un mois après, ces nouveaux fideles me députerent un d'entr'eux à *Ge-ho-ell*, où j'étois alors, pour m'avertir qu'un de leurs Mandarins avoit pris la résolution de les faire tous renoncer à la loi sainte qu'ils avoient embrassée; que ses caresses & ses menaces ayant été inutiles, il en étoit venu à des traitemens très-inhumains; qu'il pouvoit impunément les meurtrir de coups, puisqu'il étoit leur Capitaine; mais que quand on devroit les faire expirer dans les plus cruels tourmens, ils étoient tous résolus de perdre la vie plutôt que la foi. « Ce ne sont point » les mauvais traitemens que nous crai- » gnons, m'ajoutoient-ils dans la lettre » qu'ils m'écrivoient; mais ce qui nous » fait une peine que nous ne pouvons » vous exprimer, c'est que nos compa- » gnons, encore infideles, ne veulent » plus entendre nos exhortations, de » peur d'être traités comme nous le » sommes. Nous vous conjurons donc » de parler au fils du *Ma-li-tou*, notre » Général, afin qu'il adoucisse cet enne- » mi déclaré de notre sainte Religion ».

J'allai les revoir à mon retour : tous se confesserent avec une ferveur digne des plus anciens Chrétiens ; je leur fis une longue exhortation, à la fin de laquelle ils me présenterent vingt de leurs compagnons, qui étoient bien instruits, & que je baptisai. Ils me prierent ensuite d'établir parmi eux une Confrérie, & de mettre à la tête ceux que je jugerois les plus capables de les instruire, & de veiller sur leur conduite. Ils avoient déja écrit chacun leurs suffrages dans de petits billets cachetés séparément. J'ouvris ces billets, & je trouvai que leur choix étoit fort sage, car ils nommoient les trois plus fervents, qui étoient les mieux instruits, & qui avoient le plus de loisir pour vaquer à cette bonne œuvre. Je confirmai leur choix, & comme ils sont fort resserrés dans la petite maison où ils s'assemblent, ils me proposerent d'en acheter une autre, où ils pussent tenir plus commodément leurs assemblées. Je leur donnai pour cela cinquante taels ; ils fourniront le reste, & j'espere que dans peu de temps il y aura, là une Chrétienté nombreuse.

Pendant environ trois mois que nous demeurâmes à *Ge-ho-ell*, je rassemblai les Chrétiens de différentes provinces, qui

s'y étoient rendus pour le commerce. Ils ſe confeſſerent tous juſqu'à trois fois, mais je ne pus jamais trouver d'endroit propre à leur dire la meſſe. Je baptiſai là environ ſeize perſonnes; voilà ce qu'il y a eu pour moi de conſolant dans mon voyage, qui d'ailleurs n'avoit rien que de pénible.

On a baptiſé cette année dans notre égliſe cent trente-neuf adultes, & huit cens vingt-neuf petits enfans, dont la plupart étoient expoſés dans les rues. Les Peres du College qui ſont auprès des portes de la ville, où l'on expoſe un plus grand nombre de ces enfans, en ont baptiſé plus de trois mille. Ce que j'ai l'honneur de vous mander doit vous faire comprendre le bien ſolide que procurent les perſonnes charitables d'Europe, qui entretiennent ici des Catéchiſtes employés uniquement à cette fonction.



LETTRE

Du Pere Jartoux, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Procureur Général des Missions des Indes & de la Chine.

A Peking, le 12 d'avril 1711.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

La carte de Tartarie, que nous faisons par ordre de l'Empereur de la Chine, nous a procuré l'occasion de voir la fameuse plante de *gin-seng*, si estimée à la Chine, & peu connue en Europe. Vers la fin de juillet de l'année 1709, nous arrivâmes à un village qui n'est éloigné que de quatre petites lieues du Royaume de Corée, & qui est habité par les Tartares qu'on nomme *Calca-tatze*. Un de ces Tartares alla chercher sur les montagnes voisines quatre plantes de *gin-seng*, qu'il nous apporta toutes entieres dans un panier. J'en pris une au hasard que je dessinai dans toutes ses

dimenſions, le mieux qu'il me fut poſſible. Je vous en envoye la figure que j'expliquerai à la fin de cette lettre.

Les plus habiles Médecins de la Chine ont fait des volumes entiers ſur les propriétés de cette plante ; ils la font entrer dans preſque tous les remedes qu'ils donnent aux grands Seigneurs ; car elle eſt d'un trop grand prix pour le commun du peuple. Ils prétendent que c'eſt un remede ſouverain pour les épuiſemens cauſés par des travaux exceſſifs de corps ou d'eſprit, qu'elle diſſout les flegmes, qu'elle guérit la foibleſſe des poulmons & la pleureſie, qu'elle arrête les vomiſſemens, qu'elle fortifie l'orifice de l'eſtomac & ouvre l'appétit, qu'elle diſſipe les vapeurs, remédie à la reſpiration foible & précipitée en fortifiant la poitrine, qu'elle fortifie les eſprits vitaux, & produit de la lymphe dans le ſang ; enfin qu'elle eſt bonne pour les vertiges & les éblouiſſemens, & qu'elle prolonge la vie aux vieillards.

On ne peut gueres s'imaginer que les Chinois & les Tartares fiſſent un ſi grand cas de cette racine, ſi elle ne produiſoit conſtamment de bons effets. Ceux même qui ſe portent bien, en uſent

souvent pour se rendre plus robustes. Pour moi je suis persuadé qu'entre les mains des Européens qui entendent la Pharmacie, ce seroit un excellent remede, s'ils en avoient assez pour en faire les épreuves nécessaires, pour en examiner la nature par la voie de la Chymie, & pour l'appliquer dans la quantité convenable, suivant la nature du mal, auquel elle peut être salutaire.

Ce qui est certain, c'est qu'elle subtilise le sang, qu'elle le met en mouvement, qu'elle l'échauffe, qu'elle aide la digestion, & qu'elle fortifie d'une maniere sensible. Après avoir dessiné celle que je décrirai dans la suite, je me tâtai le pouls pour sçavoir en quelle situation il étoit: je pris ensuite la moitié de cette racine toute crue, sans aucune préparation, & une heure après je me trouvai le pouls beaucoup plus plein & plus vif, j'eus de l'appétit, je me sentis beaucoup plus de vigueur, & une facilité pour le travail que je n'avois pas auparavant.

Cependant je ne fis pas grand fond sur cette épreuve, persuadé que ce changement pouvoit venir du repos que nous prîmes ce jour-là. Mais quatre jours après me trouvant si fatigué & si épuisé de

travail, qu'à peine pouvois-je me tenir à cheval; un Mandarin de notre troupe qui s'en apperçut, me donna une de ces racines: j'en pris ſur-le-champ la moitié, & une heure après je ne reſſentis plus de foibleſſe. J'en ai uſé ainſi pluſieurs fois depuis ce temps-là, & toujours avec le même ſuccès. J'ai remarqué encore que la feuille toute fraîche, & ſur-tout les fibres que je mâchois, produiſoient à-peu-près le même effet.

Nous nous ſommes ſouvent ſervi de feuilles de *gin-ſeng* à la place de thé, ainſi que font les Tartares, & je m'en trouvois ſi bien, que je préférerois, ſans difficulté, cette feuille à celle du meilleur thé. La couleur en eſt auſſi agréable, & quand on en a pris deux ou trois fois, on lui trouve une odeur & un goût qui font plaiſir.

Pour ce qui eſt de la racine, il faut la faire bouillir un peu plus que le thé, afin de donner le temps aux eſprits de ſortir; c'eſt la pratique des Chinois, quand ils en donnent aux malades, & alors ils ne paſſent gueres la cinquieme partie d'une once de racine ſeche. A l'égard de ceux qui ſont en ſanté, & qui n'en uſent que par précaution, ou pour quelque legere incommodité, je ne vou-

drois pas que d'une once ils en fissent moins de dix prises, & je ne leur conseillerois pas d'en prendre tous les jours. Voici de quelle maniere on la prépare : on coupe la racine en petites tranches qu'on met dans un pot de terre bien vernissé, où l'on a versé un demi-septier d'eau. Il faut avoir soin que le pot soit bien fermé : on fait cuire le tout à petit feu ; & quand de l'eau qu'on y a mis, il ne reste que la valeur d'un gobelet, il faut y jetter un peu de sucre, & la boire sur-le-champ. On remet ensuite autant d'eau sur le marc, on le fait cuire de la même maniere, pour achever de tirer tout le suc, & ce qui reste des parties spiritueuses de la racine. Ces deux doses se prennent, l'une le matin, & l'autre le soir.

A l'égard des lieux où croît cette racine, en attendant qu'on les voye marqués sur la nouvelle carte de Tartarie, dont nous envoyerons une copie en France, on peut dire en général que c'est entre le trente-neuvieme & le quarante-septieme degré de latitude boréale, & entre le dixieme & le vingtieme degré de longitude orientale, en comptant depuis le méridien de Peking. Là se découvre une longue suite de

montagnes, que d'épaiſſes forêts, dont elles ſont couvertes & environnées, rendent comme impénétrables. C'eſt ſur le penchant de ces montagnes & dans ces forêts épaiſſes, ſur le bord des ravines ou autour des rochers, aux pieds des arbres & au milieu de toute ſorte d'herbes que ſe trouve la plante de *ging-ſeng.* On ne la trouve point dans les plaines, dans les vallées, dans les marécages, dans le fond des ravines, ni dans les lieux trop découverts. Si le feu prend à la forêt & la conſume, cette plante n'y reparoît que trois ou quatre ans après l'incendie, ce qui prouve qu'elle eſt ennemie de la chaleur, auſſi ſe cache-t-elle du ſoleil le plus qu'elle peut. Tout cela me fait croire, que s'il s'en trouve en quelque autre pays du monde, ce doit être principalement en Canada (1), dont les forêts & les montagnes, au rapport de ceux qui y ont demeuré, reſſemblent aſſez à celles-ci.

Les endroits où croît le *ginſeng*, ſont tout-à-fait ſéparés de la province de

(1) On en a effectivement découvert dans les forêts du Canada, dont on fit d'abord beaucoup de bruit; mais cette premiere vogue ne s'eſt pas ſoutenue.

Quan-tong, appellée *Leaotong* dans nos anciennes cartes, par une barriere de pieux de bois qui renferme toute cette province, & aux environs de laquelle des Gardes rôdent continuellement pour empêcher les Chinois d'en ſortir, & d'aller chercher cette racine. Cependant, quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain inſpire aux Chinois le ſecret de ſe gliſſer dans ces déſerts, quelquefois juſqu'au nombre de deux ou trois mille, au riſque de perdre la liberté & le fruit de leurs peines, s'ils ſont ſurpris en ſortant de la province, ou en y rentrant. L'Empereur ſouhaitant que les Tartares profitaſſent de ce gain, préférablement aux Chinois, avoit donné ordre, cette même année 1709, à dix mille Tartares, d'aller ramaſſer eux-mêmes tout ce qu'ils pourroient de *ginſeng*, à condition que chacun d'eux en donneroit à Sa Majeſté deux onces du meilleur, & que le reſte ſeroit payé au poids d'argent fin. Par ce moyen, on comptoit que l'Empereur en auroit cette année environ vingt mille livres Chinoiſes, qui ne lui coûteroient guere que la quatriéme partie de ce qu'elles valent. Nous rencontrâmes par haſard quelques-uns de ces Tartares au milieu

de ces affreux déserts. Leurs Mandarins qui n'étoient pas éloignés de notre route, vinrent, les uns après les autres, nous offrir des bœufs pour notre nourriture, selon le commandement qu'ils en avoient reçu de l'Empereur.

Voici l'ordre que garde cette armée d'herboristes. Après s'être partagé le terrein, selon leurs étendarts, chaque troupe, au nombre de cent, s'étend sur une même ligne jusqu'à un terme marqué, en gardant de dix en dix une certaine distance : ils cherchent ensuite avec soin la plante dont il s'agit, en avançant insensiblement sur un même romb ; (1) &, de cette maniere, ils parcourent, durant un certain nombre de jours, l'espace qu'on leur a marqué. Dès que le terme est expiré, les Mandarins placés avec leurs tentes dans des lieux propres à faire paître les chevaux, envoient visiter chaque troupe pour lui intimer leurs ordres, & pour s'informer si le nombre est complet. En cas que quelqu'un manque, comme il arrive assez souvent, ou pour s'être égaré, ou pour avoir été dévoré par les bêtes, on le cherche un

(1) Suivre le même romb, c'est suivre la même direction de vent.

jour ou deux, après quoi on recommence de meme qu'auparavant.

Ces pauvres gens ont beaucoup à souffrir dans cette expédition : ils ne portent ni tentes, ni lits, chacun d'eux étant assez chargé de sa provision de millet rôti au four, dont il se doit nourrir tout le temps du voyage. Ainsi ils sont contraints de prendre leur sommeil sous quelque arbre, se couvrant de branches, ou de quelques écorces qu'ils trouvent. Les Mandarins leur envoient de temps en temps quelques pieces de bœuf ou de gibier qu'ils dévorent, après les avoir montrées un moment au feu. C'est ainsi que ces dix mille hommes ont passé six mois de l'année : ils ne laissent pas, malgré ces fatigues, d'être robustes, & de paroître bons soldats. Les Tartares qui nous escortoient, n'étoient guere mieux traités, n'ayant que les restes d'un bœuf qu'on tuoit chaque jour, & qui devoit servir auparavant à la nourriture de cinquante personnes.

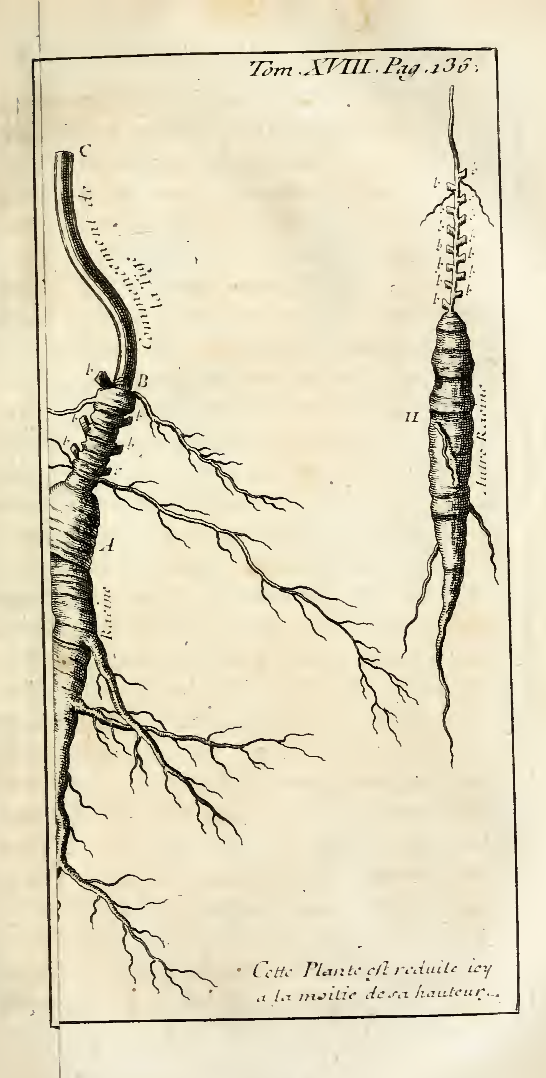
Pour vous donner maintenant quelque idée de cette plante, dont les Tartares & les Chinois font un si grand cas, je vais expliquer la figure de celle que je vous envoie, & que j'ai dessinée avec

le plus d'exactitude qui m'a été possible.

A. représente la racine dans sa grosseur naturelle. Quand je l'eus lavée, elle étoit blanche & un peu raboteuse, comme le sont d'ordinaire les racines des autres plantes.

B. C. C. D. représentent la tige dans toute sa longueur & son épaisseur : elle est toute unie, & assez ronde ; sa couleur est d'un rouge un peu foncé, excepté vers le commencement *B.* où elle est plus blanche, à cause du voisinage de la terre.

Le point *D.* est une espece de nœud formé par la naissance des quatre branches qui en sortent comme d'un centre, & qui s'écartent ensuite également l'une de l'autre, sans sortir d'un même plan. Le dessous de la branche est d'un verd tempéré de blanc : le dessus est assez semblable à la tige, c'est-à-dire, d'un rouge foncé, tirant sur la couleur de mûre. Les deux couleurs s'unissent ensuite par les côtés avec leur dégradation naturelle. Chaque branche a cinq feuilles de la grandeur & de la figure qui se voit dans la planche. Il est à remarquer que ces branches s'écartent également l'une de l'autre, aussi-bien que de l'horison, pour remplir avec



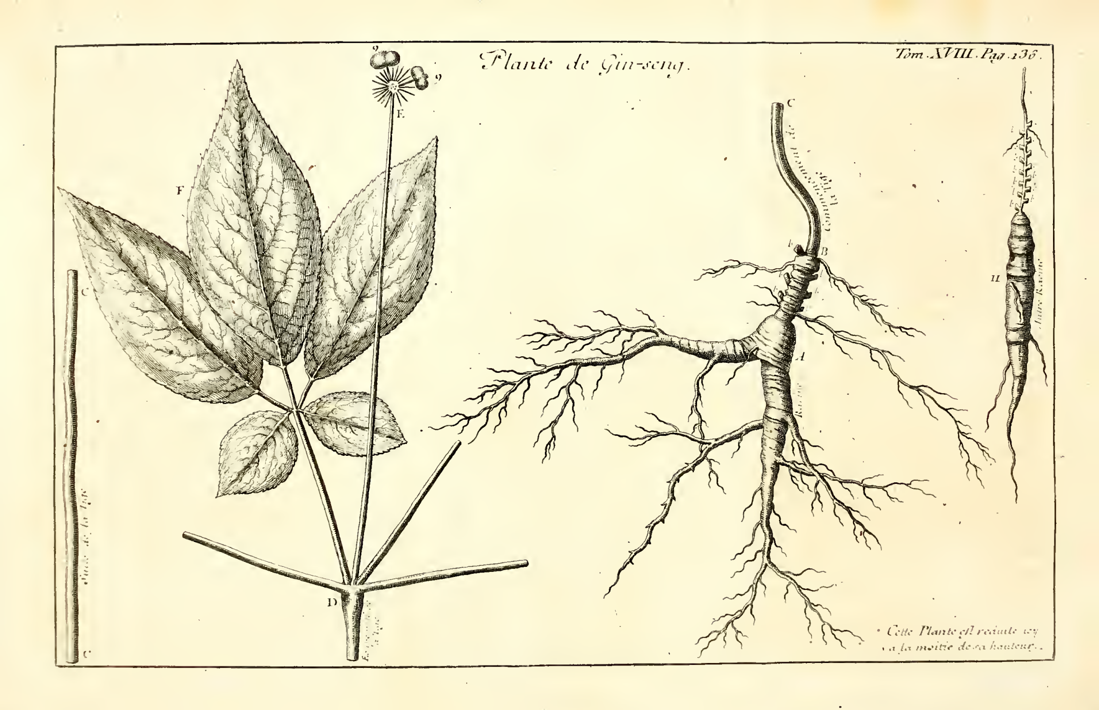
Cette Plante est reduite icy a la moitie de sa hauteur.

le plus d'exactitude qui m'a été possible.

A. représente la racine dans sa grosseur naturelle. Quand je l'eus lavée, elle étoit blanche & un peu raboteuse, comme le sont d'ordinaire les racines des autres plantes.

B. C. C. D. représentent la tige dans toute sa longueur & son épaisseur : elle est toute unie, & assez ronde ; sa couleur est d'un rouge un peu foncé, excepté vers le commencement *B.* où elle est plus blanche, à cause du voisinage de la terre.

Le point *D.* est une espece de nœud formé par la naissance des quatre branches qui en sortent comme d'un centre, & qui s'écartent ensuite également l'une de l'autre, sans sortir d'un même plan. Le dessous de la branche est d'un verd tempéré de blanc : le dessus est assez semblable à la tige, c'est-à-dire, d'un rouge foncé, tirant sur la couleur de mûre. Les deux couleurs s'unissent ensuite par les côtés avec leur dégradation naturelle. Chaque branche a cinq feuilles de la grandeur & de la figure qui se voit dans la planche. Il est à remarquer que ces branches s'écartent également l'une de l'autre, aussi-bien que de l'horison, pour remplir avec



Plante de Gin-seng.
Tom. XVIII. Pag. 136.
F
E
D
C
C
C
B
A
H
Cette Plante est réduite icy
à la moitié de sa hauteur.

leurs feuilles un espace rond à peu près parallele au plan du sol.

Quoique je n'aie dessiné exactement que la moitié d'une de ces feuilles *F*, on peut aisément concevoir & achever toutes les autres sur le plan de cette partie. Je ne sçache point avoir jamais vu de feuilles de cette grandeur, si minces & si fines : les fibres en sont très-bien distinguées ; elles ont par-dessus quelques petits poils un peu blancs. La pellicule qui est entre les fibres, s'éleve un peu vers le milieu au-dessus du plan des mêmes fibres. La couleur de la feuille est d'un verd obscur par-dessus, & par-dessous d'un verd blanchâtre & un peu luisant. Toutes les feuilles sont dentelées, & les denticules en sont assez fines.

Du centre *D.* des branches de cette plante, s'élevoit une seconde tige *D. E.* fort droite & fort unie, tirant sur le blanc depuis le bas jusqu'en haut, dont l'extrémité portoit un bouquet de fruit fort rond & d'un beau rouge. Ce bouquet étoit composé de vingt-quatre fruits : j'en ai seulement dessiné deux dans leur grandeur naturelle, que j'ai marqués dans ces deux chiffres 9. 9. La peau rouge qui enveloppe ce fruit, est

fort mince & très-unie : elle couvre une chaire blanche & un peu molle. Comme ces fruits étoient doubles (car il s'en trouve de ſimples) ils avoient chacun deux noyaux mal polis, de la groſſeur & de la figure de nos lentilles ordinaires, ſéparés néanmoins l'un de l'autre, quoique poſés ſur le même plan (1). Chaque fruit étoit porté par un filet uni, égal de tous côtés, aſſez fin, & de la couleur de celui de nos petites ceriſes rouges. Tous ces filets ſortoient d'un même centre, & s'écartant en tous ſens comme les rayons d'une ſphere, ils formoient le bouquet rond des fruits qu'ils portoient. Ce fruit n'eſt pas bon à manger : le noyau reſſemble aux noyaux ordinaires; il eſt dur, & renferme le germe. Il eſt toujours poſé dans le même plan que le filet qui porte le fruit. Delà vient que ce fruit n'eſt pas rond, & qu'il eſt un peu applati des deux côtés. S'il eſt double, il a une eſpece d'enfoncement au milieu dans l'union des deux parties qui le compoſent: il a auſſi une petite barbe diamétrale-

(1) Ce noyau n'a pas le bord tranchant comme nos lentilles, il eſt preſque par-tout également épais.

ment oppoſée au filet auquel il eſt ſuſpendu. Quand le fruit eſt ſec, il n'y reſte que la peau toute ridée qui ſe cole ſur les noyaux : elle devient alors d'un rouge obſcur & preſque noir.

Au reſte cette plante tombe & renaît tous les ans. On connoît le nombre de ſes années par le nombre des tiges qu'elle a déja pouſſées, dont il reſte toujours quelque trace ; comme on le voit marqué dans la figure par les petits caracteres *b. b. b.* Par-là on voit que la racine *A.* étoit dans ſa ſeptieme année, & que la racine *H.* étoit dans ſa quinzieme.

Au regard de la fleur, comme je ne l'ai pas vue, je ne puis en faire la deſcription : quelques-uns m'ont dit qu'elle étoit blanche & fort petite. D'autres m'ont aſſuré que cette plante n'en avoit point, & que perſonne n'en avoit jamais vu. Je croirois plutôt qu'elle eſt ſi petite & ſi peu remarquable, qu'on n'y fait pas d'attention ; & ce qui me confirme dans cette penſée, c'eſt que ceux qui cherchent le *ginſeng*, n'ayant en vue que la racine, mépriſent & rejettent d'ordinaire tout le reſte comme inutile.

Il y a des plantes qui, outre le bouquet des fruits que j'ai décrits ci-deſſus, ont encore un ou deux fruits tout-à-fait

ſemblables aux premiers, ſitués à un pouce, ou à un pouce & demi au-deſſous du bouquet : & alors on dit qu'il faut bien remarquer l'aire de vent que ces fruits indiquent, parce qu'on ne manque gueres de trouver encore cette plante à quelque pas de là ſur ce même romb, ou aux environs. La couleur du fruit, quand il en a, diſtingue cette plante de toutes les autres, & la fait remarquer d'abord : mais il arrive ſouvent qu'elle n'en a point, quoique la racine ſoit fort ancienne. Telle étoit celle que j'ai marquée dans la figure par la lettre *H.*, qui ne portoit aucun fruit, bien qu'elle fût dans ſa quinzieme année.

Comme on a eu beau ſemer la graine, ſans que jamais on l'ait vu pouſſer, il eſt probable que c'eſt ce qui a donné lieu à cette fable qui a cours parmi les Tartares. Ils diſent qu'un oiſeau la mange dès qu'elle eſt en terre ; que ne la pouvant digérer, il la purifie dans ſon eſtomac ; & qu'elle pouſſe enſuite dans l'endroit où l'oiſeau la laiſſe avec ſa fiente. J'aime mieux croire que ce noyau demeure fort long-temps en terre avant que de pouſſer aucune racine : & ce ſentiment me paroît fondé ſur ce qu'on

trouve de ces racines qui ne ſont pas plus longues, & qui ſont moins groſſes que le petit doigt, quoiqu'elles aient pouſſé ſucceſſivement plus de dix tiges en autant de différentes années.

Quoique la plante que j'ai décrite, eût quatre branches, on en trouve néanmoins qui n'en ont que deux, d'autres qui n'en ont que trois, quelques-unes qui en ont cinq, ou même ſept, & celles-ci ſont les plus belles. Cependant chaque branche a toujours cinq feuilles, de même que celle que j'ai deſſinée, à moins que le nombre n'en ait été diminué par quelqu'accident. La hauteur des plantes eſt proportionnée à leur groſſeur & au nombre de leurs branches. Celles qui n'ont point de fruits, ſont d'ordinaire petites & fort baſſes.

La racine la plus groſſe, la plus uniforme, & qui a moins de petits liens, eſt toujours la meilleure. C'eſt pourquoi celle qui eſt marquée par la lettre *H.* l'emporte ſur l'autre. Je ne ſçai pourquoi les Chinois l'ont nommée *ginſeng*, qui veut dire, *repréſentation de l'homme*: je n'en ai point vu qui en approchât tant ſoit peu ; & ceux qui la cherchent de profeſſion, m'ont aſſuré qu'on n'en trouvoit pas plus qui euſſent

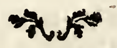
de la reſſemblance avec l'homme, qu'on en trouve parmi les autres racines, qui ont quelquefois par haſard des figures aſſez bizarres. Les Tartares l'appellent, avec plus de raiſon, *orhota*, c'eſt-à-dire, *la premiere des plantes.*

Au reſte, il n'eſt pas vrai que cette plante croiſſe à la Chine, comme le dit le Pere Martini, ſur le témoignage de quelques livres Chinois, qui l'ont fait croître dans la Province de Peking ſur les montagnes d'*Yong-pinfou.* On a pu aiſément s'y tromper, parce que c'eſt-là qu'elle arrive, quand on l'apporte de Tartarie à la Chine.

Ceux qui vont chercher cette plante, n'en conſervent que la racine; & ils enterrent dans un même endroit tout ce qu'ils en peuvent amaſſer durant dix ou quinze jours. Ils ont ſoin de bien laver la racine, & de la nettoyer, en ôtant avec une broſſe tout ce qu'elle a de matiere étrangere. Ils la trempent enſuite un inſtant dans de l'eau preſque bouillante, & la font ſécher à la fumée d'une eſpece de millet jaune, qui lui communique un peu de ſa couleur. Le millet renfermé dans un vaſe avec un peu d'eau, ſe cuit à un petit feu: les racines couchées ſur de petites traverſes

de bois au-dessus du vase, se sechent peu-à-peu sous un linge, ou sous un autre vase qui les couvre. On peut aussi les sécher au soleil, ou même au feu: mais bien qu'elles conservent leur vertu, elles n'ont pas cette couleur que les Chinois aiment. Quand les racines sont seches, il faut les tenir renfermées dans un lieu qui soit aussi bien sec, autrement elles seroient en danger de se pourrir, ou d'être rongées des vers.

Je souhaite, mon Révérend Pere, que la description que je viens de faire du *gin-seng*, si estimé dans cet Empire, vous fasse plaisir, & à ceux à qui vous en ferez part. Nous sommes sur le point d'aller en Tartarie pour en achever la carte, car nous avons encore le nor-ouest & l'ouest à faire. Je vous enverrai, le plutôt qu'il me sera possible, la carte de la province de Pekin, appellée par le Pere Martini, *pekeli*; &, par les Chinois, *tcheli* ou bien *lipafou*. Je me recommande à vos saints sacrifices, & suis avec bien du respect, &c.



LETTRE

Du Pere Dentrecolles, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Procureur des Missions de la Chine & des Indes.

A Jao-tcheou, ce 27 août 1712.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

J'ai différé jusqu'ici à vous écrire, dans l'espérance que je recevrois des autres Missionnaires les nouvelles qui regardent leurs Missions : mais leurs lettres n'étant point encore arrivées, & la crainte de manquer l'occasion des vaisseaux qui partent, m'obligent de me borner à ce qui concerne l'état présent des deux églises de *Jao-tchéou*, & de *King-te-ching*, dont le Seigneur a bien voulu me confier la conduite. Graces à sa miséricorde, cette Chrétienté s'augmente de jour en jour : j'ai conféré cette année le baptême à près de 80 Adultes, dont plusieurs commencent déja à faire goûter le Christianisme en

en divers endroits. J'espère en baptiser encore un grand nombre dans la route que je dois tenir d'ici à *Kieou Kiang*.

La foi de mes Néophytes a été éprouvée cette année par une nouvelle persécution qui leur a été suscitée au sujet du culte des idôles : quelques-uns d'eux ont été chargés de chaînes, d'autres ont été bâtonnés. Il y en a eu qui ont souffert avec une fermeté digne des premiers siécles, la perte de leurs biens, & beaucoup d'autres mauvais traitemens, parce qu'ils avoient embrassé le Christianisme, ou qu'ils avoient contribué à la conversion de leurs amis. Cependant le nom Chrétien n'en a point été deshonoré, & la Religion n'a rien perdu de l'estime qu'on avoit pour elle.

J'attribue cette protection particuliere de Dieu, à la ferveur & à la piété des nouveaux fideles. Vous en seriez surpris & édifié, mon Révérend Pere, si vous en étiez témoin. Un Missionnaire que j'ai eu chez moi pendant quelques jours, en a été extrêmement touché : ce ne sont point de simples Chrétiens, me disoit-il, ce sont des modeles de la plus haute vertu. Il est vrai que je trouve en la plupart une délicatesse de conscience, une horreur des moindres

fautes, un amour des souffrances, une assiduité à fréquenter les sacremens, une charité pour le prochain, qui me rendent bien légeres toutes les peines de ma Mission. Il n'y en a gueres parmi eux qui ne se préparent à la communion par un jour de jeûne : j'en ai vu qui se disposoient à célébrer la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, par huit jours de jeûne, & cela afin d'obtenir par son entremise la grace de surmonter une passion qui les dominoit.

Je ne pus me rendre que la veille de Noël à mon église de *Jao-tcheou* : à peine y fus-je arrivé, qu'il me fallut aller chez un Chrétien qui étoit à l'extrêmité, & qui depuis quatre jours demandoit sans cesse de mes nouvelles. Ma présence redonna des forces à ce pauvre moribond : il me témoigna sa joie par ses larmes, & par les continuelles actions de grace qu'il rendoit au Seigneur, de ce qu'il m'avoit fait venir à temps pour l'aider à mourir saintement. Je le confessai ; je lui donnai le viatique & l'extrême-onction, peu après je fis la recommandation de l'ame, & il expira la nuit suivante. Un des grands obstacles qu'il eut à surmonter pour sa conversion, fut de chasser une

concubine qu'il regardoit, ſelon les loix de l'Empire, comme ſa ſeconde femme; quoiqu'il n'eût des enfans que de celle-là, il n'héſita pas à la renvoyer, auſſi-tôt qu'on lui fit entendre que c'étoit une condition néceſſaire pour recevoir le baptême.

La nuit de Noël ſe paſſa dans les exercices ordinaires de la piété Chrétienne. Je fus infiniment conſolé de la ferveur d'un grand nombre de Catéchumenes qu'on me préſenta pour le baptême. Je ne différai point à leur accorder une grace qu'ils me demandoient avec larmes, & à laquelle ils s'étoient diſpoſés par les plus ſaintes pratiques de la Religion, en quoi ils ne cédoient pas aux plus anciens fideles.

Les faveurs extraordinaires que Dieu a fait à pluſieurs de mes Néophytes, & qu'ils regardent comme de véritables miracles, ont beaucoup ſervi à la converſion de quelques infideles. Outre les guériſons ſurprenantes qu'on ne peut attribuer qu'à l'eau bénite, ou à l'invocation du ſaint nom de Dieu, la maniere dont la famille d'un fervent Chrétien a été délivrée d'un incendie, a quelque choſe d'extraordinaire. Tout le monde dormoit profondément; le feu,

qu'un jeune enfant avoit mis par mégarde à la maison, commençoit à gagner de tous côtés, lorsque la femme d'un Chrétien se sentit frappée rudement, & s'éveillant en sursaut, elle jetta de grands cris qui réveillerent toute sa famille. On s'apperçut alors du danger où l'on se trouvoit, & on eut le temps d'éteindre les flammes, qui faisoient déja un si grand ravage, qu'un peu plus tard on n'auroit jamais pu y apporter de remede.

Que ce soit là un effet miraculeux de la protection de Dieu sur cette famille, comme le pensent nos Néophytes, & comme je le crois aussi bien qu'eux, c'est sur quoi je ne veux point appuyer : je suis bien plus touché des miracles sensibles que la grace opére dans certaines ames. J'en ai fait depuis peu l'expérience en conférant le baptême à un pauvre artisan, homme grossier, d'un naturel dur, & qui avoit, je ne sçai quoi de féroce. Je n'aurois jamais cru trouver tant de lumieres, ni de si tendres sentimens pour Dieu, dans un homme de ce caractere. Je l'avois conduit à l'église, où je le laissai seul pendant quelque temps pour se préparer à la grace du baptême. Quand je revins

le trouver pour commencer la cérémonie, il étoit prosterné au pied de l'autel, le visage baigné de larmes, & ne me répondoit que par des paroles entremêlées de soupirs & de sanglots. Je vous avoue, mon Révérend Pere, que ce spectacle m'attendrit : les Chrétiens qui m'accompagnoient en furent si frappés, qu'ils lui donnerent le surnom de Contrit. Après que la cérémonie fut achevée, un d'eux l'aborda pour le prier de lui faire part des saintes pensées qui lui avoient fait répandre tant de larmes : »Trois vues différentes, lui répondit-» il, m'ont pénétré de douleur : la vue » de mes péchés, que Dieu vouloit » bien me pardonner : la vue des flam-» mes de l'enfer, que les eaux du bap-» tême alloient éteindre ; la vue de » Jesus-Christ étendu sur une croix qui » me délivroit par ses douleurs des » peines éternelles. J'avois compassion » de moi, ajouta-t-il, j'avois compas-» sion de Jesus-Christ ». Il n'y a certainement que la grace qui ait pu produire dans le cœur de ce Catéchumene une dévotion aussi affectueuse que celle qu'il fit paroître : mais l'Esprit saint souffle où il veut, & il sçait quand il

lui plaît, amollir les cœurs les plus insensibles.

C'est principalement dans les retraites spirituelles que nous faisons faire depuis peu d'années à nos Néophytes, qu'ils ressentent les plus fortes impressions de la grace. Le Pere de Chavagnac est le premier à qui la pensée soit venue de donner les exercices aux Chinois, selon la méthode de saint Ignace, de même qu'il se pratique dans quelques provinces de France, sur-tout en Bretagne, où ces saints exercices ont beaucoup servi à la réformation des mœurs, & à la sanctification des peuples de cette belle Province. C'est aussi à l'exemple de ce zélé Missionnaire que j'ai fait faire cette année trois retraites à mes Chrétiens; deux à *Jao-tchéou*, & une à *Kin-te-tching*. Permettez-moi de vous en faire le détail, mon Révérend Pere, je me flatte que vous serez édifié, & de l'ordre qui se garde dans ces sortes de retraites, & des sentimens de pénitence & de componction qu'elles inspirent aux nouveaux fideles, & des fruits qu'ils en retirent pour avancer de plus en plus dans les voies de la perfection.

Voici d'abord la méthode que j'observe pendant les huit jours que dure

la retraite : ceux qui y ſont admis, ce qu'ils regardent comme une grande grace, ſe rendent au jour marqué dans mon égliſe : quand ils ſont tous aſſemblés, je leur fais un diſcours, où je leur expoſe la fin de la retraite, combien il leur importe de la bien faire, les ſecours & les moyens qu'ils y ont pour aſſurer leur ſalut, les réglemens qu'il leur faut obſerver, le ſilence & le recueillement dans lequel ils doivent paſſer ces ſaints jours, afin que huit jours de pénitence réparent tant d'années criminelles, & les rempliſſent de ferveur pour le reſte des années qu'ils ont à vivre.

L'entretien fini, ſe fait la priere, qui conſiſte à réciter l'acte de contrition trois fois, lentement, & à voix baſſe, mettant une pauſe conſidérable entre chaque fois qu'on le récite. Après quoi ils viennent modeſtement l'un après l'autre au pied de l'autel, où je leur diſtribue à chacun un crucifix, l'image de la ſainte Vierge, & des inſtrumens de pénitence à ceux qui en demandent, les avertiſſant d'en faire un auſſi ſaint uſage qu'ont fait ceux qui les ont précédés dans de ſemblables retraites. Je les conduis enſuite dans leur chambre : comme le lo-

gement me manque, je ſuis obligé de les mettre pluſieurs enſemble dans la même chambre. La nourriture, pour laquelle je ne prends rien d'eux, eſt fort frugale, & proportionnée au peu qu'on me fournit chaque année. Les bénédictions que Dieu répand ſur ces ſaints exercices, me dédommagent avec uſure de ce que je puis ſouffrir par le retranchement des dépenſes néceſſaires pour ma perſonne. Mais il eſt certain que ſi les ſecours temporels étoient plus abondans, on feroit des biens infinis qu'on ne fait pas, quelque zèle & quelque bonne volonté qu'on ait d'ailleurs. C'eſt peut-être là la ſeule peine que reſſente un Miſſionnaire.

Mon principal ſoin, pendant tout le temps de la retraite, eſt d'occuper continuellement ceux qui la font, en variant le plus qu'il m'eſt poſſible les exercices de chaque jour. Ces exercices conſiſtent en des méditations ſur les grandes vérités du Chriſtianiſme & ſur les principaux myſteres de la religion; en des exhortations ſur les commandemens de Dieu, ſur la confeſſion & la communion, ſur la patience dans les adverſités, ſur le ſoin de ſanctifier les actions les plus communes, & ſur le

zèle pour le salut de leurs freres. Je leur fais faire aussi de fréquens actes de foi sur tous les articles de notre croyance, en les parcourant l'un après l'autre ; ce qui les dispose à la cérémonie, dans laquelle ils renouvellent les promesses qu'ils ont faites au baptême.

J'ajoute à cela l'explication des tableaux, qui représentent les différens états du pécheur & du juste pendant cette vie, & après la mort. Vous sçavez quel est le fruit que produit cet exercice si ordinaire dans les retraites de Bretagne ; il fait la même impression sur nos Néophytes, & je suis persuadé que c'est un des plus utiles de la retraite. Enfin, leurs repas sont suivis chacun d'un entretien particulier, qui tient lieu de récréation. Dans ces sortes d'entretiens je leur rapporte quelques exemples de l'écriture, ou différens traits de l'histoire ecclésiastique, qui ont le plus de conformité avec les vérités qu'ils ont méditées pendant le jour. Ces vérités, ainsi réduites en pratique, ajoutent l'exemple à la conviction, & servent à les affermir davantage dans les résolutions qu'ils ont prises à la fin de leur méditation. Le temps qu'ils ont de libre entre les exercices publics, s'emploie

ou à lire un livre de piété, ou à mettre ſur le papier les bonnes penſées que Dieu leur inſpire, ou à préparer leur confeſſion générale. Par ce moyen, il n'y a pas un ſeul moment de vuide dans la journée, & la variété qui ſe trouve dans tous ces exercices qui ſe ſuccedent les uns aux autres, leur fait paſſer tout ce ſaint temps avec une rapidité dont ils ſont eux-mêmes ſurpris.

La communion de la retraite ſe fait en forme d'amende honorable, pour réparer en quelque ſorte les fautes qu'ils auroient pu commettre, en n'apportant point à la ſainte table les diſpoſitions que demande la participation du corps de Jeſus-Chriſt. Leur coutume à préſent eſt de venir certains jours à l'égliſe pour ſe proſterner dans l'endroit où ſe donne la communion, & ſe préparer à une action ſi ſainte par différens actes de foi, d'humilité & d'amour de Dieu.

Un des exercices qui m'a paru faire le plus d'impreſſion, eſt l'adoration de la croix. Comme ce fut durant la ſemaine ſainte que je donnai la premiere retraite, cette cérémonie s'y trouva naturellement, & je m'apperçus que les cœurs étant beaucoup mieux diſpoſés qu'à l'ordinaire, les ſentimens de douleur & de

componction étoient aussi beaucoup plus vifs. En se prosternant aux pieds du crucifix pour l'adorer, ils l'arrosoient d'un torrent de larmes ; l'église retentissoit de toutes parts de soupirs & de sanglots. Ce spectacle me toucha de telle sorte, que je fus contraint d'interrompre de temps en temps l'office du vendredi saint, j'eus même de la peine à l'achever. C'est ce qui m'a fait prendre la résolution de ne jamais omettre cette cérémonie en quelque temps que se fasse la retraite. Je la place à la fin de la méditation, qui se fait sur la passion du Sauveur.

Enfin, la retraite finit par une derniere pratique qui en est comme la conclusion. C'est une protestation qu'ils font par écrit de n'oublier jamais les graces qu'ils ont reçues dans ce saint temps, & d'y correspondre avec toute la fidélité dont ils sont capables ; de haïr tout le reste de leur vie ce qu'ils ont haï pendant leur retraite ; de n'estimer que ce qu'ils y ont estimé, & de reconnoître par une vie fervente l'amour infini que Jesus-Christ a pour eux. Chacun met au bas de cet écrit ses résolutions principales ; ils doivent le porter sur eux toutes les fois qu'ils approchent des sacremens;

& s'ils viennent à mourir, on l'enferme avec eux dans le même cercueil. Cette penſée les frappe, & les avertit dans l'occaſion d'être fideles à obſerver ce qu'ils ont promis au temps de la retraite.

Vous jugez bien, mon Révérend Pere, qu'un Miſſionnaire ne peut guere donner ces ſortes de retraites ſans beaucoup de fatigues; mais toutes les peines qu'il prend ſont bien adoucies par les conſolations intérieures dont il eſt rempli, lorſqu'il voit une troupe de Chrétiens livrés par la grace à l'eſprit de pénitence & de componction, & qu'il eſt obligé d'eſſuyer des larmes que la force & l'onction de la divine parole font couler avec abondance.

C'eſt ce qui m'eſt arrivé dans le ſacré tribunal; la plupart fondoient en pleurs, en s'accuſant de leurs péchés, pluſieurs revenoient juſqu'à ſix ou ſept fois dans la crainte de ne s'être pas aſſez bien expliqués; d'autres comptoient pour rien toutes leurs confeſſions précédentes, dans la penſée qu'en les faiſant, ils n'avoient pas été pénétrés d'une aſſez vive douleur: j'en ſçai pluſieurs qui terminoient chaque méditation par de ſaintes rigueurs qu'ils exerçoient ſur leur chair; j'ai été quelquefois obligé d'en renvoyer

de l'église, pour les forcer à prendre un peu de repos.

Un de ces fervens Néophytes méditant la passion du Sauveur, apperçut un clou qui sortoit d'une planche de son oratoire ; dans le dessein d'imiter Jesus-Christ souffrant, il s'appuya la tête si longtemps, & en tant de divers endroits sur le clou, qu'il se fit une espece de couronne. Une vive douleur, de même qu'un grand amour est quelquefois capable de ces sortes d'excès. Le même se préparant à sa confession générale, crut voir pendant la nuit son Ange gardien qui lui présentoit une porcelaine, en lui disant ces paroles : « Souviens-toi d'avoir peint des figures indécentes sur une pareille porcelaine ». C'étoit un péché qui lui étoit échappé de la mémoire dans son examen, & dont il ne s'étoit jamais confessé. J'ai eu beaucoup de peine à détourner un autre d'aller se cacher pour toujours dans le fond d'un désert, afin de se mettre à couvert, disoit-il, des tentations du monde, & de chercher un asyle à sa propre foiblesse. Je ne vous parle pas des restitutions faites, quoique l'injustice fût douteuse ; ni des réconciliations renouvellées, quoiqu'elles eussent été déja faites.

Au reſte, mon Révérend Pere, ſi tout cela n'étoit que le fruit d'une ferveur paſſagere, je ne croirois pas devoir vous en entretenir ; mais ce qu'il y a de conſolant, & ce qui fait bien ſentir combien une retraite bien faite eſt utile à la ſanctification des ames, c'eſt la conſtance avec laquelle nos Néophytes perſéverent dans la pratique de la vertu. Quelque réglée que fût cette Chrétienté, avant que j'euſſe penſé à lui procurer ce moyen de ſalut, il me ſemble qu'elle prend maintenant une face toute nouvelle ; je trouve ces nouveaux fideles beaucoup plus aſſidus à l'égliſe, plus dévots envers nos ſaints myſteres, plus exacts à s'approcher des ſacremens. S'il leur arrive de tomber en quelque péché, ils s'en confeſſent auſſi-tôt, ſans différer à le faire au dimanche ſuivant. Les plus légeres fautes les alarment ; ils ne manquent point de faire un quart-d'heure de méditation chaque jour, & d'examiner tous les ſoirs leur conſcience. Il y en a qui viennent paſſer un jour chaque mois à l'égliſe pour y faire une eſpece de retraite en forme de préparation à la mort. Pluſieurs ne ſe contentant pas de l'abſtinence qu'ils font le vendredi & le ſamedi, la font encore

le mercredi en l'honneur de ſaint Joſeph, que la Miſſion de la Chine a pris pour ſon patron. Je connois de jeunes artiſans, qui, pour ne pas manquer aux prieres vocales qu'ils ſe ſont preſcrites, récitent réguliérement le chapelet dans les rues en allant le matin à leur travail, & revenant le ſoir dans leur maiſon.

S'ils ſont obligés de faire quelque voyage, la premiere choſe qu'ils font à leur retour, c'eſt de venir trouver le Miſſionnaire, & de lui expoſer l'état de leur conſcience avec une candeur & une ſimplicité admirable. Un jeune homme qui avoit ſuivi ſon pere à plus de trente lieues de *Jao-tcheou*, où les affaires de ſon commerce demandoient ſa préſence, vint à l'égliſe, ſelon la coutume, dès le lendemain de ſon arrivée; je ſçavois qu'il avoit employé à la priere tous ſes momens de loiſir, que durant tout le chemin c'étoit ſon occupation ordinaire, & qu'il avoit paſſé plus de deux mois dans un jeûne continuel: je ſongeois à mettre des bornes à ſa ferveur, lorſque prévoyant ce que j'avois à lui dire, il me coupa la parole, en me répétant le mot d'un ſaint Anachorette, que j'avois rapporté dans un entretien de la retraite. Je ſuis déterminé,

me dit-il, à faire de la peine à celui qui m'en fait. Il vouloit parler de son corps. J'ai sçu encore que le même jeune homme se trouvant exposé à une tentation violente, où un de ses parens l'avoit malheureusement engagé, s'étoit sauvé de ce danger par une prompte fuite, & avoit foulé aux pieds toutes les considérations humaines pour conserver son innocence.

Tels sont les fruits de bénédiction qu'opérent les retraites dans le cœur de nos Néophytes; vous ne serez guere moins édifié du zèle qu'elles leur inspirent pour la conversion des infideles & pour le salut de leurs freres. Je me contenterai de vous en rapporter quelques exemples.

Un de ceux qui avoit fait la premiere retraite, vint m'offrir un écu pour les frais de la seconde, voulant, disoit-il, avoir part au bien qui s'y feroit. Cette somme, toute légere qu'elle vous paroisse, ne laissoit pas d'être considérable pour ce Chinois.

Mon Catéchiste se disposant à aller chez un de ses parens pour des affaires de famille, on crut que la modicité de ses gages le portoit à m'abandonner. Un fervent Chrétien vint me trouver aussi-

tôt, & me pria de lui permettre d'augmenter les gages du Catéchiste de trois écus par an, afin de le retenir au service de mon église. «Je serai bien ré-
» compensé, m'ajouta-t-il, de cette
» somme dont je me prive, puisque
» j'annoncerai Jesus-Christ par la bouche
» du Catéchiste, & qu'un grand nom-
» bre d'infideles tiendront de moi le
» bonheur qu'ils auront d'être conver-
» tis à la foi, & de marcher dans les
» voies du salut ».

Un Artisan, au sortir de la retraite, alla à la campagne chez quelques-uns de ses amis, où il travailla pendant du temps sans recevoir aucun salaire : il réussit par-là dans son dessein, qui étoit d'ouvrir dans ces endroits deux Chrétientés, lesquelles, dans la suite, pourront devenir très-nombreuses.

Un autre a nourri pendant long-temps un Infidele qui donnoit quelque espérance de conversion, & qui s'est converti effectivement. J'en ai vu d'autres qui jeûnoient plusieurs jours de suite, & qui faisoient beaucoup d'autres austérités, pour obtenir de Dieu la conversion de leurs parens ou de leurs amis. Je ne finirois point, mon Révérend Pere, si j'entrois dans le détail de ce que le

zèle a fait entreprendre à plusieurs des Néophytes, pour gagner leurs freres à Jesus-Christ.

La dévotion au sacré cœur de Jesus, qui croît de plus en plus en France, est très-commune parmi nos Chrétiens, & produit dans leurs cœurs un grand amour pour la sainte humanité du Sauveur. Le livre qu'on a composé sur ce sujet, & qui nous a été apporté par le feu Peré de Broissia, a été traduit à Macao en Portugais : j'espére que par le moyen de cette traduction, une dévotion si solide passera jusques dans les Isles Philippines & dans l'Amérique Espagnole. J'ai envoyé un de ces livres à M. le Marquis de Puente, notre insigne bienfaiteur. Ce sont-là des particularités que je devrois peut-être me dispenser de vous écrire : je ne le fais qu'afin que dans l'occasion vous profitiez de ces connoissances, pour nous procurer un nouveau secours de prieres des personnes, qui, en France comme ici, ont une dévotion particuliere au sacré cœur de Jesus.

J'attribue encore aux prieres ferventes de nos Chrétiens, la protection toute récente que le *Tao* ou premier Mandarin, vient d'accorder à la Religion.

Ce Mandarin qui gouverne trois grandes Villes, paroît depuis long-temps goûter la doctrine de l'Evangile, & affectionner ceux qui l'embrassent : on crut même, au commencement de son Mandarinat, qu'il professoit le Christianisme, parce qu'on remarquoit en lui beaucoup d'intégrité, & un éloignement si grand de toute sorte de superstitions, qu'il en étoit venu jusqu'à interdire quelques temples d'idoles, & à maltraiter les Bonzes; mais c'est un Grand du siécle, & il y a soixante ans qu'il vit dans l'infidélité; deux obstacles qui rendent sa conversion bien difficile. Voici l'occasion qui nous a mérité de sa part de nouvelles faveurs, & qui me donne lieu de croire que désormais il emploiera son autorité à soutenir les Chrétiens contre les insultes des Infideles.

Il y avoit plus d'un mois qu'on étoit menacé d'une stérilité prochaine : le ciel fut tout en feu pendant tout ce temps-là, & la sécheresse devint si grande qu'on perdoit presque toute espérance de récolte. Le Peuple & les Magistrats eurent recours aux Idoles, selon leur coutume, pour en obtenir de la pluie: la superstition & la politique ont beaucoup de part à ces sortes de cérémo-

nies, le peuple ſuivant alors les préjugés de ſon éducation ; & le Magiſtrat, pour paroître populaire, s'accommodant aux idées les plus ridicules du peuple.

L'inquiétude du *Tao* étoit ſi grande, qu'il ſe levoit pluſieurs fois la nuit pour voir ſi le ciel ne ſe couvroit point de nuages. Il avoit déja envoyé ſon premier domeſtique pour me ſaluer, & pour me faire part de la triſte ſituation où il ſe trouvoit. Je faiſois alors quelques excurſions à la campagne : cependant on le preſſa de permettre certaines ſuperſtitions qui étoient du goût du peuple, mais il le refuſa conſtamment ; il s'aviſa ſeulement d'une pratique aſſez nouvelle : il ordonna qu'à l'entrée de la nuit, on mettroit dans chaque rue un grand nombre d'enfans, qui pouſſeroient de temps en temps des cris vers le ciel ; ſe perſuadant que leur innocence ſeroit capable d'attirer ſur la terre la pluie qu'on ſouhaitoit depuis ſi long-temps. Ce moyen fut inutile. Enfin, preſſé de nouveau par les Mandarins, il eut recours à *Tching-hoang* : (c'eſt le Génie tutelaire de la ville, & de tout le gouvernement) & il lui fit même un vœu écrit de ſa main ; mais

il m'aſſura dans la ſuite que ſi je m'étois trouvé à *Jao-tcheou*, il n'auroit jamais fait ce vœu.

Dès le lendemain de mon arrivée, il m'envoya un exprès, pour m'avertir qu'il vouloit venir lui-même implorer le ſecours du Dieu que nous adorons, & il me prioit de lui preſcrire de quelle maniere il devoit ſe comporter. Ma réponſe fut que Dieu ne vouloit pas être confondu avec de fauſſes Divinités, quand même on lui donneroit la préférence, & qu'ainſi c'étoit ſeulement au vrai Dieu qu'il devoit s'adreſſer. Il me donna ſa parole qu'il n'iroit dans aucun temple d'Idole, & que le jour ſuivant il ſe rendroit à mon égliſe, & y paroîtroit de la maniere la plus reſpectueuſe. En effet, il y vint à pied depuis ſon palais, ſuivi de tous les Mandarins ſubalternes qui lui faiſoient cortege. Ma maiſon fut tout-à-coup remplie de toute ſorte de Mandarins d'armes & de lettres, de pluſieurs Lettrés de diſtinction, & en particulier d'un *Han-lin-yuen* : c'eſt un Lettré beaucoup plus conſidérable que les Docteurs ordinaires. La ſalle contre laquelle l'égliſe eſt adoſſée, fut couverte à l'inſtant de riches carreaux placés ſur deux lignes, où tous les

Mandarins se rangerent chacun selon leur dignité. Ils se prosternerent tous plusieurs fois avec un ordre, un silence & un respect qui me surprit.

La cérémonie achevée, le *Tao* & les principaux Mandarins vinrent me saluer, & m'exhorterent fort d'implorer avec mes Chrétiens l'assistance de notre Dieu. Je leur répondis que je ne pouvois pas les assurer que nos prieres seroient exaucées ; que Dieu étant libre dispensateur de ses dons, il les fait quand il lui plaît, & à qui il lui plaît : « lorsque les Grands » de l'Empire, leur ajoutai-je, présen- » tent une personne à l'Empereur pour » l'élever à quelque dignité, ils se con- » tentent de lui exposer son mérite & » ses services ; c'est de la bonté & de » de l'équité de l'Empereur que vient » la récompense : il est le maître d'ac- » corder ou de refuser ce qu'on lui » demande, sans que personne ose dé- » sapprouver sa conduite. Il en est de » même ici. Nous faisons des vœux au » Seigneur, nous lui représentons nos » besoins : qu'il exauce nos prieres, » ou qu'il les rejette, il mérite égale- » ment nos hommages & nos respects ».

A peine se furent-ils retirés, que j'assemblai les Chrétiens dans l'église : ils

se mirent en prieres, & nous fîmes tous ensemble un vœu à sainte Anne, dont on célébroit la fête ce jour-là, pour obtenir par son entremise le secours nécessaire dans un besoin si pressant. La priere étant finie, le ciel commença à se charger d'épais nuages : peu après il vint une grosse pluie, dont les premieres gouttes tomberent sur le palais du Mandarin. Soit que, selon le cours naturel des choses, la pluie dût arriver ce jour-là, soit que Dieu en ait avancé le temps pour glorifier son saint nom parmi les Infideles; il est certain qu'elle fut généralement regardée comme un effet de la bonté du Dieu que nous avions invoqué. On trouvoit seulement qu'elle n'étoit tombée que sur *Jao-tcheou*, & aux environs : mais on eut lieu d'être content le lendemain, car la pluie fut abondante & universelle.

Le *Tao* ne put retenir sa joie : il envoya aussi-tôt à mon église un présent de cierges, de parfums & d'un vase rempli de fleurs des plus estimées du pays, qu'il avoit cueillies de sa propre main, pour être placées sur l'autel. Il voulut aussi rendre de solemnelles actions de graces au souverain Seigneur. Le Maître des cérémonies, suivi des joueurs

de flûtes & de hautbois, m'annonça ſon arrivée. J'allai au-devant de lui, & je le trouvai qui étoit deſcendu de ſa chaiſe, & qui ſe revêtoit de ſon ſurtout de cérémonie, & des autres marques de ſon Mandarinat. Les Grands Mandarins ne paroiſſent ainſi que dans des jours de cérémonie, ou lorſqu'ils rendent viſite à des perſonnes d'un rang ſupérieur. La cérémonie ſe paſſa avec toutes les marques du plus profond reſpect : on eût pris le Mandarin pour un de nos Chrétiens les plus fervens.

Au ſortir de l'égliſe, je l'invitai à paſſer dans ma maiſon, où je lui fis ſervir une petite collation dont il parut content. Dans l'entretien que j'eus avec lui, je fis tomber le diſcours ſur les vexations que les Infideles faiſoient de temps en temps aux Chrétiens, & je le priai d'y mettre ordre. « Vous voyez, » Seigneur, lui dis-je, que le Dieu que » nous adorons, eſt un grand Maître » qu'on n'invoque pas en vain : cependant ceux qui font profeſſion de le » ſervir, ſont ſujets tous les jours à des » impoſitions auxquelles ils ne peuvent » ſe ſoumettre, ſans violer la pureté » de leur foi. On les ſomme de contri- » buer au culte des Idoles, & parce qu'ils

» qu'ils le refusent, comme ils y sont
» obligés, on en vient jusqu'à soulever
» tout un quartier contr'eux; on a voulu
» même les chasser de la ville. Ils suc-
» comberont infailliblement sous le
» pouvoir de leurs ennemis, si vous ne
» les soutenez de votre autorité. Un
» édit public que vous feriez porter,
» les mettroit à couvert de l'oppression;
» rien n'est plus conforme à votre équité
» & à l'affection dont vous nous honorés.
» Le *Tao* me promit de s'opposer à ces
» exactions injustes : mais dans l'édit que
» je porterai, me dit-il, il ne sera fait
» aucune mention des Chrétiens, car il
» paroîtroit que cette grace seroit man-
» diée, & peut-être publieroit-on que
» vous l'auriez achetée. Laissez-moi
» faire, vous n'en aurez pas moins ce
» que vous souhaitez ».

Dès le lendemain, il fit afficher l'édit en question, qu'il composa aussi-tôt qu'il m'eut quitté. Il étoit conçu en ces termes.

» La conduite du Seigneur du Ciel est
» exempte de toute partialité : il est
» esprit, lumiere, équité & droiture.
» Quiconque s'applique à observer exac-
» tement tout ce que lui prescrit son
» devoir; quiconque a une crainte res-

» pectueuse pour le Seigneur du Ciel, » une fidélité inviolable pour son Prince, » une parfaite soumission à l'égard de » ses parens, un dévouement sincere » pour ses amis, celui-là attire sur soi » des bénédictions, bien qu'on ne voie » pas toujours quand & comment elles » lui arrivent.

» Mais, au contraire, si quelqu'un » mene une vie criminelle, libertine, » dissolue; quand, depuis le matin jusqu'au soir, il porteroit sur sa tête un » brasier, où il brûleroit des parfums » en l'honneur des Esprits (1), les Esprits ne lui envoyeront que des malheurs; cela est immanquable. Si les » Esprits ne discernoient pas ce qui est » vertu ou vice dans ceux qui les invoquent; s'ils accordoient indifféremment des bienfaits à quiconque s'adresse à eux, dès-là ces Esprits pécheroient contre le souverain Seigneur, & mériteroient son indignation. » Comment, après cela, ces Esprits » seroient-ils en état d'assister les hommes?

(1) Le mot Chinois *Tchim*, qu'on rend ici par celui d'*Esprit*, signifie proprement Génie tutélaire.

» Le peuple ignorant & livré dès
» l'enfance à des erreurs dont il ne
» revient jamais, ne songe point à quit-
» ter le vice, & à avancer dans la
» vertu : il met toute sa confiance dans
» les vœux qu'il fait aux Esprits, pour
» en obtenir la santé, & d'autres choses
» de cette nature : j'apprends même
» qu'on impose pour cela des taxes sur
» chaque famille, qu'on fait contribuer
» l'artisan & le pauvre, & qu'on leve
» de force ces sortes de contributions:
» c'est-là un désordre criant. Je défends
» qu'on fasse désormais rien de semblable
» dans toute l'étendue de mon Gouver-
» nement, soit dans les villes, ou à la
» campagne, soit dans les lieux de grand
» abord & de commerce. Sous prétexte
» de demander la santé aux Esprits, on
» ne fait qu'augmenter la misere du
» pauvre, & inquiéter les riches, qui sont
» trop éclairés pour donner dans ces
» erreurs populaires. Que les Ministres
» de la justice punissent ceux qui con-
» treviendront à ce présent édit, &
» qu'au besoin on ait recours à mon
» tribunal ».

Trois jours après la publication de cet édit, le *Tao* m'invita à dîner. Il me combla d'honnêtetés pendant le repas,

& me dit plusieurs fois qu'il n'oublieroit jamais l'insigne faveur qu'il avoit reçue du Dieu des Chrétiens. Je pris delà occasion de lui annoncer les vérités du Christianisme. Il parut, par son silence & par le trouble peint sur son visage, qu'il faisoit attention à mes paroles: les questions même qu'il me fit, pourroient être regardées comme des prémices de conversion. Sur ce qu'il me dit qu'il ne voyoit point de Lettrés parmi mes Chrétiens, quoiqu'il y en ait plusieurs dans les autres provinces : je lui fis une réponse dont il parut touché; sçavoir, que le pauvre, comme le riche, étoit également l'objet de notre zèle; que si je vivois ici à la maniere des Chinois, dans la vue de procurer la conversion des Grands & du peuple, il y avoit plusieurs de mes Freres qui passoient leur vie dans les forêts, au milieu des Sauvages, & se rendoient barbares comme eux pour les gagner à Jesus-Christ. Je lui ajoutai ensuite que dans le regne passé, avant la conquête des Tartares, plusieurs Mandarins professoient ouvertement le Christianisme à la Cour, & dans les premieres charges des provinces. Sur cela je lui présentai la copie d'un édit qui fut publié il y a

plus de 80 ans, par un Mandarin Chrétien, de même rang que lui, par lequel il rendoit à Dieu de ſolemnelles actions de graces pour un bienfait ſemblable à celui qu'il venoit de recevoir. Il prit cet écrit, & voulut le garder : c'étoit ce que je prétendois, car les exemples font beaucoup d'impreſſion ſur les Chinois. Peut-être ſerez-vous bien aiſe de le voir; le voici que j'ai traduit preſque mot pour mot.

» Moi, *Sun*, (c'eſt le nom de famille » du Mandarin) je fais ſçavoir par ce » préſent édit aux Mandarins de lettres » & d'armes, à la nobleſſe & au peu- » ple, que je rendrai en ce jour de ſo- » lemnelles actions de graces au ſouve- » rain Seigneur pour la pluie qu'il a » bien voulu nous accorder.

» Le ſouverain Maître de l'univers a » exaucé nos vœux, il a fait deſcendre » ſur nous ſa miſéricorde; la voix de » ſon tonnerre s'eſt fait entendre, & » elle a été ſuivie d'une pluie abon- » dante : tout le pays a eu part à ce » bienfait du Seigneur; pourrions-nous » manquer à la reconnoiſſance que nous » lui devons?

» Certainement l'univers a un Maître » qui l'a formé, & qui le conſerve;

» cependant les hommes s'adreſſent aux
» démons, au lieu de recourir à l'Au-
» teur de toutes les créatures ; ils aban-
» donnent leur Souverain légitime pour
» s'attacher à un uſurpateur.

» Quoi de plus injuſte & de plus ri-
» dicule que le culte des Eſprits ! on
» leur immole des victimes, on leur
» fait des libations, on brûle pour eux
» de la monnoie de papier doré, dans
» la perſuaſion où l'on eſt que ces of-
» frandes leur ſont utiles. Prétendre que
» les Eſprits ont beſoin de ces choſes,
» c'eſt les aſſujettir à la condition com-
» mune des hommes : comment peut-
» on penſer après cela qu'ils préſident
» à l'univers ? S'imaginer que les Eſprits
» font cas de la monnoie de papier,
» c'eſt les croire moins raiſonnables
» que les hommes ; & l'on dira que
» de tels Eſprits ſont les Seigneurs de
» l'univers ? Ce qu'un homme eſt inca-
» pable de faire, on l'attribue à ces
» prétendus Maîtres du monde : *offrez-*
» *leur des viandes & du vin, vous pouvez*
» *en eſpérer des bienfaits.* C'eſt avoir de
» ces Eſprits l'opinion qu'on ne vou-
» droit pas avoir du Mandarin le plus
» avide.

» J'ai une idée bien différente de ce-

» lui que j'adore : le véritable Seigneur
» est un pur Esprit, rien ne lui est ca-
» ché, il voit tout, il connoît tout;
» cette doctrine est aisée à comprendre,
» cependant bien peu la connoissent.
» Pour moi j'ai eu le bonheur d'ap-
» prendre cette doctrine & de la croire;
» c'est pourquoi je vous déclare qu'au-
» jourd'hui je sortirai de mon palais,
» revêtu de mes habits de cérémonie,
» pour remercier de ses bienfaits le
» Maître souverain de toutes choses.
» Un de mes officiers monté à cheval,
» portera devant moi le tableau du saint
» chiffre du Seigneur. (c'est-à-dire le
» nom de Jésus) Je fais sçavoir mes vo-
» lontés par ce présent écrit, afin que
» l'on s'y conforme. Daté de la qua-
» trieme année du regne de l'Empereur
» Tsum-tchim, le 10e du 5e mois.

Il y a lieu de croire que cet édit, qui est d'un grand Mandarin, servira à confirmer notre *Tao* dans les sentimens favorables qu'il paroît avoir pour notre sainte religion, & pour ceux qui l'embrassent.

Je ne puis finir cette lettre sans vous faire part de quelque chose d'assez singulier, touchant la maniere dont deux enfans ont reçu cette année le baptême.

Deux Chrétiens de *Kim te tchim* traverſoient une chaîne de montagnes ; ils rencontrerent ſur le chemin un homme tout éploré, qui tenoit entre ſes bras un petit enfant qui ſe mouroit, & le portoit à un temple d'idoles pour y demander ſa guériſon. Un de ces deux Chrétiens qui étoit Médecin, conſidéra attentivement l'enfant, & jugea qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre ; il conſola le pere le mieux qu'il put, & l'entretint du bonheur qu'il pouvoit procurer à ſon fils, s'il conſentoit qu'on lui adminiſtrât le baptême. Le pere preſſé par les exhortations du Néophyte, donna ſon conſentement : la difficulté fut de trouver de l'eau ; on étoit dans un pays aride, & fort éloigné des endroits où l'on eût pu en aller querir. Lorſqu'ils s'y attendoient le moins, ils virent paſſer un homme chargé de deux ſceaux d'eau, & l'enfant fut baptiſé ſur l'heure. Celui qui leur avoit ſervi de l'eau, diſparut un inſtant après, ſans qu'on pût avoir connoiſſance ni d'où il venoit, ni à quel deſſein il portoit de l'eau dans un lieu auſſi deſert que l'étoit celui-là. Nos Chrétiens trouvent en cela du prodige : pour moi je me contente d'admirer la providence de Dieu ſur ſes Elus.

Cette même Providence ne m'a paru gueres moins admirable à l'égard d'un autre enfant. Il vint au monde à seize mois ; ce fait est hors de doute. Sa mere, après que le terme ordinaire de sa grossesse fut expiré, ressentoit de temps en temps les douleurs de l'enfantement, sans pouvoir se délivrer de son fruit. Moi-même étant à *Kim te tchim*, je ne voulus jamais permettre qu'au milieu de son dixieme mois on la transportât en chaise dans le lieu où les Chrétiens étoient assemblés ; j'allai la confesser & la communier dans sa maison. Des Médecins peu habiles vouloient user de remedes violens, s'imaginant qu'elle portoit dans son sein une masse informe, ou un enfant mort, ou même quelque monstre. Mais Dieu touché sans doute de la vertu du pere & de la mere, ne permit pas que ce conseil prévalût. Vers la fin du seizieme mois notre Chrétienne accoucha d'un fils plein de vie que je baptisai. Il me parut avoir à six mois toute la force qu'ont les enfans ordinaires à un an. Cette heureuse naissance a contribué à la conversion de plusieurs Infideles, qui lui insultoient auparavant sur son malheur, & qui l'attribuoient à

la religion chrétienne qu'elle avoit embrassée depuis peu de temps.

Permettez-moi, en finissant cette lettre, d'ajouter ce que le Pere Contencin m'écrit de Peking : c'étoit au mois de février que je reçus sa lettre, dans laquelle il me mandoit que depuis quelques mois on comptoit dans notre église onze cens baptêmes ; & que depuis l'année 1700, on en comptoit près de cinquante mille dans les trois églises de Peking. Le même Pere alla visiter vers ce temps-là nos Missions du nord près de la grande muraille, où il conféra le baptême à soixante-dix personnes. Huit Chrétiens, dont six sont chefs de famille, vinrent le trouver de dix lieues au-delà pour participer aux saints Mysteres. Quoiqu'ils soient Chinois, ils sont comme naturalisés parmi les *Tsao ta tse* ; c'est une sorte de Tartares parmi lesquels ils vivent. Le salut d'une infinité de Peuples dépend de la conversion de la Chine : c'est pour les personnes qui aiment véritablement Jesus-Christ, & qui desirent le faire aimer de toutes les Nations, un grand motif d'aider les Missionnaires, soit par des prieres f rventes, soit par les autres secours qu'ils peuvent leur procurer. Je suis avec

bien du respect en l'union de vos saints sacrifices, &c.

LETTRE

Du Pere Jacquemin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Procureur des Missions des Indes & de la Chine.

De l'Isle de Tsong-ming, dans la province de Nanking, le 1er septembre 1712.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

L'isle de Tsong-ming d'où j'ai l'honneur de vous écrire, & qui est le lieu de ma Mission, n'est pas fort éloignée du continent de la Province de *Nanking*, elle n'en est séparée à l'ouest que par un bras de mer, qui n'a pas plus de cinq ou six lieues. Elle est située sous le 33e degré de latitude nord.

Ceux que j'ai consultés sur son origine, assurent qu'elle s'est formée peu à peu des terres que le *Kiang*, grand fleuve qui passe à *Nanking*, a entraîné de diverses

provinces qu'il arrose. C'eſt pourquoi, outre le nom de Tſong-ming qu'on lui donne, on l'appelle communément *Kiang-ché*, ce qui ſignifie langue de *Kiang*, ſoit parce qu'en effet étant beaucoup plus longue que large, elle a aſſez la figure d'une langue ; ſoit parce qu'elle eſt placée directement à l'embouchure de ce grand fleuve.

La maniere dont cette iſle a commencé de ſe peupler, ne lui eſt pas fort honorable : c'étoit anciennement un pays ſauvage & deſert, tout couvert de roſeaux; on y reléguoit les bandits & les ſcélérats dont on vouloit purger l'Empire. Les premiers qu'on y débarqua, ſe trouverent dans la néceſſité, ou de périr par la faim, ou de tirer leurs alimens du ſein de la terre. L'envie de vivre les rendit actifs & induſtrieux : ils défricherent cette terre inculte, ils en arracherent les plantes inutiles, ils ſemerent le peu de grains qu'ils avoient apportés, & ils ne furent pas longtemps ſans recueillir le fruit de leurs travaux. Au bout de quelques années, une partie du terroir qu'ils avoient cultivé, devint ſi fertile, qu'elle leur fournit abondamment de quoi vivre.

C'eſt ce qui fit naître la penſée à

quelques familles Chinoises, qui avoient de la peine à subsister dans le continent, de venir habiter une terre, dont la culture pouvoit les tirer de l'extrême indigence où elles étoient. Elles se transplanterent donc dans l'Isle, & partagerent entre elles tout le terrein. Mais ces nouveaux venus ne pouvant défricher toute l'étendue du terroir qu'ils s'étoient donnée, appellerent dans la suite à leur secours d'autres familles du Continent; ils leur cederent à perpétuité une partie des terres, à condition néanmoins qu'elles payeroient tous les ans en diverses denrées, une rente proportionnée à la récolte. Le droit qu'exigent les premiers propriétaires, s'appelle *Quo tzou*, & il subsiste encore maintenant dans tout le pays.

L'isle de *Tsong-min* n'étoit pas alors d'une aussi vaste étendue qu'elle l'est à présent. Dans la suite des temps plusieurs petites Isles s'étant rassemblées peu à peu autour de celle dont je parle, elle s'y réunirent insensiblement, & formerent enfin toutes ensemble un terrein continu, qui a aujourd'hui environ vingt lieues de longueur, & cinq à six lieues de largeur.

La premiere année que j'arrivai dans l'Isle, je crus, sur le rapport que m'en

firent les Insulaires, qu'elle s'étendoit de l'est à l'ouest : mais l'ayant parcouru quelque temps après, & l'ayant même côtoyé par mer, je trouvai qu'elle s'étendoit du sud-est au nord-ouest.

Il n'y a dans tous les pays qu'une ville, qui est du troisiéme ordre ; elle est petite, si on la compare aux autres villes de l'Empire : elle a une enceinte de murailles fort hautes, appuyées de bonnes terrasses, & entourées de fossés pleins d'eau. La campagne est coupée d'un nombre infini de canaux propres à recevoir les eaux du ciel que s'y amassent, & qui ensuite s'écoulent dans la mer. Le terrein y est uni, & on n'y voit point de montagnes : on ne s'appercevroit pas même que les endroits les plus proches de la la mer, sont beaucoup plus bas que ceux qui en sont éloignés, si l'on n'y voyoit de profonds canaux qu'on y a creusés, & qu'on a bordés de chaussées fort élevées pour mettre la campagne à couvert des inondations.

L'air du pays est tempéré : il est sain quoique les pluies qui tombent en abondance, sur-tout au printemps, & au milieu de l'été, le rendent fort humide. Si les pluies arrivent au même temps que les grandes marées, une partie de la

campagne en est inondée : cette inondation finit à mesure que la marée baisse, mais elle rend l'eau des puits très-mauvaise à boire. On supplée à cet inconvénient, en recueillant l'eau qui tombe du ciel dans de grands vases de terre, où elle se purifie, & se conserve.

Le grand froid n'y dure pas plus de 12 jours : la neige qui couvre alors la terre, n'y est jamais fort haute, & elle se fond aux premiers rayons du soleil. Il n'en est pas de même de la chaleur qui y dure près de deux mois, & qui y seroit excessive, si elle n'étoit modérée de temps en temps par des vents & par des pluies d'orage accompagnées d'éclairs & de tonnerre. Il ne se passe point d'années qu'il n'y ait des maisons consumées par le feu du ciel, & que la foudre n'écrase quelques-uns de ces Insulaires. Les Infideles regardent ces accidens comme des châtimens du ciel ; & quelque chose qu'on leur dise au contraire, on ne sçauroit leur ôter de l'esprit, que ceux qui sont ainsi frappés de la foudre, ne soient de méchantes gens & indignes de vivre.

Outre cela, il vient deux ou trois fois l'année du côté du nord-est des coups de vent terribles, que nous appellons

ouragans ſur nos mers, & que les gens du pays appellent *Pao-fong*, c'eſt-à-dire, vents cruels, tyrannie de vent. Rien ne leur réſiſte, arbres, maiſons, tout eſt renverſé : pendant deux ou trois jours que regnent ces vents, ils ruinènt entiérement les travaux des pauvres gens de la campagne, & détruiſent l'eſpérance des plus abondantes récoltes. Ces vents furieux ſoufflent d'ordinaire vers la fin de juillet, à la mi-août, & au commencement de ſeptembre. Malheur aux vaiſſeaux qui ſe trouvent alors ſur les côtes de la Chine, il eſt rare qu'ils échappent au naufrage.

Nos Inſulaires ſe ſouviendront longtemps des déſordres que cauſa un de ces ouragans la nuit du premier jour de leur 6e lune, en la 35e année du regne de l'Empereur qui eſt aujourd'hui ſur le trône. Il s'éleva dès le matin un vent violent, ſa fureur augmenta durant la nuit & la mer en fut tellement agitée, qu'elle franchit ſes bornes, & ſe répandit à plus d'une lieue loin dans l'Iſle. Toute la récolte de l'année fut perdue, les maiſons furent renverſées, des milliers d'hommes, de femmes & d'enfans furent engloutis dans les eaux : il ne ſe ſauva que peu de perſon-

nes, qui eurent assez de force pour gagner la terre à la nâge, ou qui eurent l'adresse de grimper au plus haut des arbres. Ce qu'il y eut encore de triste, c'est que cette inondation infecta tellement une partie du pays, qu'il périt presque autant de monde l'année suivante dans les lieux voisins, où la mer n'avoit pas pénétré. Cependant quand je parcours cette partie de l'Isle, qui a été si maltraitée depuis peu d'années, je la trouve aussi peuplée & aussi bien cultivée, que les terres les plus reculées de la mer, qui n'ont rien à souffrir de l'inondation.

Au reste le pays est fort agréable : la multitude des maisons dont la campagne est toute semée, fait un bel effet à la vue. D'espace en espace on voit de gros bourgs, où il y a quantité de boutiques de marchands, qui ont en abondance tout ce qu'on peut désirer. Les unes sont garnies de soieries & d'étoffes somptueuses ; on vend dans les autres tout ce qui peut contribuer aux nécessités, & même aux délices de la vie. Dans d'autres on trouve tout ce qui sert aux choses du ménage, comme sont les meubles, & les autres ustensiles domestiques.

De plus il y a entre chaque bourg autant de maiſons répandues çà & là dans la campagne, qu'il y a de familles occupées au labour. A la vérité ces maiſons ne ſont rien moins que magnifiques : car à la réſerve de celles des riches qui ſont bâties de brique, & couvertes de tuiles, toutes celles des gens du commun n'ont qu'un toît de chaume, & ſont conſtruites de ſimples roſeaux entrelaſſés les uns dans les autres. Cette ſimplicité n'a pourtant rien de mépriſable. Les arbres plantés de côté & d'autre le long des foſſés pleins d'eau vive qui environnent les maiſons, leur donnent un agrément qu'elles n'ont pas d'elles-mêmes. Les grands chemins qui ſont fort étroits, parce que le terrein y eſt extrêmement ménagé, ſont bordés de petites maiſons de marchands qui vendent des rafraîchiſſemens aux voyageurs. On s'imagineroit preſque que toute l'iſle, dans les endroits où elle eſt le mieux cultivée, n'eſt qu'un ſeul village d'une étendue immenſe.

Vous me demanderez ſans doute, mon Révérend Pere, comment un ſi grand peuple peut ſubſiſter dans une Iſle qui n'eſt pas, ce ſemble, d'une étendue proportionnée au nombre de ſes habitans :

mais le détail dans lequel je vais entrer, ſatisfera pleinement à cette difficulté, & à toutes les autres que vous pourriez me faire. L'iſle étant auſſi peuplée qu'elle l'eſt, vous jugez bien qu'il n'eſt pas poſſible que le gibier s'y conſerve; auſſi n'en trouve-t'on point, & ceux qui en veulent, doivent le faire venir d'ailleurs. La chair de cochon eſt la plus commune, & en même temps la plus eſtimée. Il faut convenir qu'elle eſt meilleure qu'en Europe; mais au goût de nos Chinois, nos mets les plus délicats n'ont rien qui lui ſoit comparable.

Il y a un grand nombre de groſſes oyes, de canards domeſtiques, & encore plus de poules, qui ne laiſſent pas d'être auſſi cheres qu'en France, mais à bien meilleur marché qu'en Eſpagne, & dans le Breſil. En hiver les côtes de la mer ſont toutes couvertes de canards ſauvages qu'on prend dans des pieges. On y nourrit auſſi quantité de buffles, mais ils ne ſervent qu'au labour. Ces animaux, quoique d'une force & d'une grandeur extraordinaires, ſont cependant ſi dociles & ſi traitables, qu'un jeune enfant s'en rend le maître, & les conduit par-tout où il veut. Les chevaux y ſont rares : à la réſerve de ceux

qui ſont deſtinés à monter la cavalerie de l'Empereur, il n'y a que quelques gens riches qui en ayent, encore eſt-ce plutôt pour affecter un certain faſte, que pour s'en ſervir au beſoin. De gros ânes ſont la monture ordinaire, même des perſonnes les plus diſtinguées.

La terre y porte peu de fruits : on y voit de gros citrons auxquels on ne touche point : ils ne ſervent que d'ornemens dans les maiſons : on en met ſept ou huit ſur un plat de porcelaine, & cela uniquement pour divertir la vue, & pour flatter l'odorat. Il y a encore de petites oranges aigres propres à aſſaiſonner les viandes, des abricots qu'on pourroit manger, ſi l'on ſe donnoit le temps de les laiſſer mûrir ſur l'arbre, de groſſes pêches, qui ne ſont gueres moins bonnes que celles d'Europe, mais dont il faut uſer ſobrebrement, parce qu'elles donnent la diſſenterie, qui eſt mortelle en ce pays-ci.

Le meilleur fruit qu'on y trouve, c'eſt le *Setſe*. Il eſt de la groſſeur de nos pommes : ſa peau eſt fine, unie, & délicate : elle couvre une chair molle & rouge, dans laquelle ſe trouvent deux ou trois noyaux longs & applattis. Ce fruit n'eſt mûr que vers le commen-

cement de l'automne : il eſt agréable au goût, fort rafraîchiſſant, & ne nuit point à la ſanté. On y voit auſſi de gros melons d'eau, qu'ils appellent melons d'occident : la chair en eſt rouge, & remplie d'une eau fraîche & ſucrée, qui déſaltere dans les grandes chaleurs.

Enfin dans toutes les ſaiſons de l'année il croît toutes ſortes d'herbes & de légumes qu'on ne connoît point en Europe. De la graine de ces herbes on fait ici une huile qui tient lieu de beurre & qui eſt d'un grand uſage pour les ſauces. Les cuiſiniers de France, qui ont le plus rafiné ſur ce qui peut réveiller l'appétit, ſeroient ſurpris de voir que nos Chinois ont porté l'invention en matiere de ragoût, encore plus loin qu'eux, & à bien moins de frais. On aura peine à croire qu'avec de ſimples féves qui croiſſent dans leur pays, ou qui leur viennent de *Chan-tong*, & avec de la farine qu'ils tirent de leur riz & de leur bled, ils préparent une infinité de mets tous différens les uns des autres à la vue & au goût.

Le terroir ne ſouffre point de vignes, cependant toute l'iſle a du vin en abondance. Outre celui que les Mandarins

font venir pour leur table d'une ville du troisieme Ordre de la province, qui passe pour être très-délicat; ces Insulaires ont trouvé le secret d'en faire d'assez bon d'une espece particuliere de riz différent de celui dont ils se nourrissent. Le débit en est grand parmi le peuple. Voici comment ils s'y prennent pour faire ce vin : ils laissent tremper le riz dans l'eau, avec quelques ingrédiens qu'ils y jettent, pendant vingt & quelquefois trente jours : ils le font cuire ensuite : quand il s'est liquefié au feu, il fermente aussi-tôt, & se couvre d'une écume vaporeuse assez semblable à celle de nos vins nouveaux : sous cette écume se trouve un vin très-pur : on le tire à clair, & on le verse dans des vases de terre bien vernissés. De la lie qui reste, on fait une eau de vie, qui n'est gueres moins forte que la nôtre.

La situation de l'Isle feroit juger que la plupart de ses habitans s'occuperoient de la pêche ; néanmoins il y en a très-peu qui soient pêcheurs de profession. Le poisson qu'on y trouve de toute espece, vient du côté de terre ferme. Une infinité de barques qui en sont chargées, y abordent en certaines saisons de l'année. Parmi ces barques, il y en

a toujours dix ou douze remplies de Chrétiens des différentes églises du continent. Ils ne manquent pas alors de venir me trouver pour se confesser, & participer à la sainte Table. C'est d'ordinaire le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, que les hommes se rendent à mon église : le lendemain, ou quelques jours après, je vais dans la maison d'un Chrétien, où les femmes se rassemblent, & où je leur administre les sacremens. Je suis charmé de leur foi & de leur piété ; & je suis persuadé que ces pauvres gens seront un jour aussi grands dans le Ciel, qu'ils paroissent ici-bas méprisables aux yeux des hommes.

Je n'entrerai point dans le détail de toutes les sortes de poissons qu'on apporte dans l'isle : je m'attacherai seulement à quelque espece particuliere, dont on n'a point de connoissance en Europe. Un de ceux que les Chinois estiment davantage, & qui pese environ quarante livres, est celui qu'ils appellent *tcho-kia-yu*, c'est-à-dire, *l'encuirassé*. Ils le nomment ainsi, parce que effectivement il a sur le dos, sous le ventre & aux deux côtés, une suite d'écailles tranchantes, rangées en ligne droite, & posées les unes sur les autres

à-peu-près comme ſont les tuiles ſur nos toîts. C'eſt un poiſſon excellent, dont la chair eſt fort blanche, & qui reſſemble aſſez à celle du veau pour le goût.

Quand le temps eſt doux, on pêche une autre ſorte de petit poiſſon fort délicat, que les gens du pays appellent *poiſſon de farine*, à cauſe de ſon extrême blancheur, & parce que ſes prunelles noires ſemblent être enchaſſées dans deux petits cercles d'argent, fort brillans. Il y en a dans ces mers une quantité ſi prodigieuſe, qu'on en tire juſqu'à quarante livres peſant d'un ſeul coup de filet.

Mais, à mon ſens, le meilleur poiſſon qui ſoit dans toute la Chine, eſt celui qu'on pêche à la quatrieme & cinquieme lune : il approche aſſez de nos brames de mer, & il peſe cinq à ſix livres. Il ſe vend d'ordinaire huit ſols la livre ſur le lieu de la pêche, & le double à vingt lieues dans les terres où on le tranſporte.

A peine cette pêche eſt-elle finie, que des côtes de la Province de *Tche-Kiang*, il arrive de grands vaiſſeaux chargés d'une autre eſpece de poiſſon frais, qu'on nomme *le poiſſon jaune*, à cauſe de ſa couleur.

couleur. Il reſſemble aux morues de Terre-neuve. Il n'eſt pas croyable combien il s'en conſomme dans la ſaiſon depuis les côtes de *Fokien* juſqu'à celles de *Chan-tong*, outre la multitude prodigieuſe qu'on ſale dans le pays même où ſe fait la pêche. On le vend à très-vil prix, quoique les Marchands ne puiſſent l'aller chercher ſans s'engager dans beaucoup de frais : car il leur faut d'abord acheter du Mandarin la permiſſion de faire le commerce, louer enſuite un vaiſſeau, aller à vingt lieues dans les terres acheter de la glace dont on fait des magaſins durant l'hiver pour ce trafic, enfin acheter le poiſſon à meſure qu'on le tire du filet, & l'arranger dans le fond de cale du vaiſſeau ſur des couches de glace, de la même maniere qu'à Dieppe on arrange les harangs dans des tonnes. C'eſt par ce moyen que, malgré les plus grandes chaleurs, ce poiſſon ſe tranſporte dans des ports éloignés, & y arrive auſſi frais que s'il ſortoit de la mer. Il eſt aiſé de juger combien cette pêche doit être abondante, puiſque le poiſſon ſe vend à ſi bon compte, nonobſtant la dépenſe que font les marchands qui l'apportent.

Quelque grand que ſoit le commerce

qui s'en fait dans l'isle, il ne suffiroit pas pour nourrir la multitude prodigieuse de ses habitans. Ainsi, depuis la sixieme jusqu'à la neuvieme lune, ils font venir encore une quantité surprenante de poisson salé des côtes de la mer, qui s'étendent depuis l'embouchure du *Kiang*, jusqu'à la province de *Chan-tong*. C'est-là que de gros poissons venant de la mer ou du fleuve jaune, se jettent dans de vastes plaines toutes couvertes d'eau: tout y est disposé de telle sorte, que les eaux s'écoulent aussi-tôt qu'ils y sont entrés. Le poisson demeurant à sec, on le prend sans peine, on le sale, on le vend aux marchands de l'isle, qui en chargent leurs vaisseaux à peu de frais. Ainsi, comme vous voyez, nos insulaires ne subsistent que de la pêche & du cochon salé, dont ils ont soin de faire bonnes provisions.

Depuis vingt à trente ans, la mer, d'année en année, a tellement rongé le terrein de l'isle le plus proche de la terre ferme, que ceux qui, dans leur jeunesse, cultivoient leurs terres à plus d'une lieue de la mer, ont été obligés, ces dernieres années, de rebâtir leurs maisons dans le peu de terrein que la mer ne leur avoit pas encore enlevé:

mais ce qu'elle avoit dérobé d'un côté, elle l'a restitué de l'autre : en sorte qu'on voit à présent de vastes campagnes ensemencées, où auparavant l'on ne voyoit que des barques. J'allai l'an passé dans une de ces campagnes qui a trois lieues de longueur, & demi-lieue de largeur : elle est déja jointe à la terre de l'isle par une de ses extrémités, & elle s'y joindra bientôt toute entiere. J'appris qu'il y avoit là huit familles Chrétiennes, qui depuis long-temps n'avoient vu aucun Missionnaire. Je les visitai, & après les avoir confessés & communiés, je baptisai onze adultes. Ma présence a beaucoup consolé ce petit nombre de Chrétiens ; ils ont pris le dessein de bâtir incessamment une chapelle, & je leur ai promis de les aller voir tous les ans.

La terre n'est pas la même dans toute l'isle : il y en a de trois sortes dont le rapport est bien différent. La premiere est située vers le nord, & ne se cultive point : elle est à-peu-près comme sont nos prairies ; les roseaux qui y croissent naturellement, sont d'un revenu très-considérable. On emploie une partie de ces roseaux à bâtir les maisons de la campagne ; l'autre partie sert à brûler, & fournit le chauffage, non-seulement

à tout le pays, mais encore à une partie des côtes voisines de la terre ferme.

La seconde espece de terre est celle qui, depuis la premiere, s'étend jusqu'à la mer du côté du midi. Ces insulaires y font tous les ans deux récoltes ; l'une de grains, qui est générale, se fait au mois de mai ; l'autre se fait de riz ou de coton : celle-là au mois de septembre, & celle-ci un peu après. Leurs grains sont le froment, l'orge, & une espece de bled barbu, qui, bien que semblable au seigle, est pourtant d'une autre nature.

La culture du riz est la plus pénible. Dès le commencement de juin, ils inondent leurs campagnes de l'eau des canaux qui les environnent, & qui communiquent de tous côtés ; ils emploient pour cela certaines machines semblables aux chapelets dont on se sert en Europe pour dessécher les marais, ou pour vuider les bâtardeaux. Ensuite ils donnent à cette terre trois ou quatre labours consécutifs, & toujours le pied dans l'eau. Après ce premier travail, ils rompent les mottes de terre avec la tête de leur hoyau ; & par le moyen d'une machine de bois sur laquelle un homme se tient debout, & est tiré par

un buffle qu'il conduit, ils uniſſent le terroir, afin que l'eau ſe répande partout à une égale hauteur. Alors ils arrachent le riz qu'un mois auparavant ils avoient ſemé fort épais dans un autre canton, & ils le tranſplantent plus clair dans le terroir préparé. Quand le riz commence à paroître, leur ſoin doit être d'arracher les mauvaiſes herbes qui ſeroient capables de l'étouffer : ils doivent encore veiller, ſur-tout dans les grandes chaleurs, à ce que leurs champs ſoient toujours inondés des eaux de la mer qui rempliſſent leurs canaux. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que, par une diſpoſition admirable de la Providence, ces eaux qui ſont ſalées pendant tout le reſte de l'année, deviennent douces & propres à fertiliſer leurs terres, préciſément au temps qu'ils en ont beſoin pour les cultiver.

La récolte du coton demande moins de ſoin & de fatigues. Le jour même qu'ils ont moiſſonné leurs bleds, ils ſement le coton dans le même champ; & ils ſe contentent de remuer, avec un râteau, la ſurface de la terre. Quand cette terre a été humectée par la pluie ou par la roſée, il ſe forme peu-à-peu un arbriſſeau de la hauteur de deux

pieds. Les fleurs paroissent au commencement ou vers le milieu du mois d'août d'ordinaire elles sont jaunes, & quelquefois rouges. A cette fleur succede un petit bouton qui croît en forme d'une gousse de la grosseur d'une noix. Le quarantieme jour depuis la fleur, cette gousse s'ouvre d'elle-même ; & se fendant en trois endroits, elle montre trois ou quatre petites enveloppes de coton d'une blancheur extrême, & de la figure des coques de vers-à-soie. Elles sont attachées au fond de la gousse ouverte, & contiennent les semences de l'année suivante. Alors il est temps de faire la récolte : néanmoins, quand il fait beau temps, on laisse le fruit encore deux ou trois jours exposé au soleil ; la chaleur l'enfle, & le profit en est plus grand.

Comme toutes les fibres du coton sont fortement attachées aux semences qu'elles renferment, on se sert d'un rouet pour les en séparer. Ce rouet a deux rouleaux fort polis, l'un de bois, & l'autre de fer, de la longueur d'un pied, & de la grosseur d'un pouce. Ils sont tellement appliqués l'un à l'autre, qu'il n'y paroît aucun vuide : tandis qu'une main donne le mouvement au

premier de ces rouleaux, & que le pied le donne au second, l'autre main leur applique le coton, qui se détache par le mouvement, & passe d'un côté, pendant que la semence reste nue & dépouillée de l'autre. On carde ensuite le coton, on le file, & on en fait des toiles.

Il y a une troisieme sorte de terre qui est stérile en apparence, & qui cependant est d'un plus grand revenu que toutes les autres. C'est une terre grise répandue par arpent dans divers cantons de l'Isle du côté du nord. On en tire une si grande quantité de sel, que non-seulement toute l'Isle en fait sa provision, mais qu'on en fournit encore ceux de terre ferme, qui viennent en chercher secrettement pendant la nuit. Ils l'achetent à un prix modique à cause des risques qu'ils courent; car s'ils sont surpris par les Mandarins, leurs barques & leur sel sont confisqués, & de plus ils sont condamnés, selon les loix, à quatre ou cinq années de galere. Il y a cependant pour ceux qui sont découverts, un moyen infaillible d'éviter le châtiment; qu'un des amis du coupable, en saluant le Mandarin, fasse glisser adroitement dans sa botte une dixaine de

piſtoles, le Mandarin juge auſſi-tôt qu'il s'eſt trompé, & qu'il a pris pour du ſel les diverſes marchandiſes qui étoient dans la barque.

Il ſeroit aſſez difficile d'expliquer comment il ſe peut faire que certaines portions de terre diſperſées dans tout un pays, ſe trouvent ſi remplies de ſel, qu'elles ne produiſent pas un ſeul brin d'herbe, tandis que d'autres terres qui leur ſont contigues, ſont très-fertiles en bled & en coton. Il arrive même ſouvent que celles-ci ſe rempliſſent de ſel, tandis que les autres deviennent propres à être enſemencées, ce ſont-là de ces ſecrets de la nature que l'eſprit humain s'efforceroit vainement de pénétrer, & qui doivent ſervir à lui faire admirer de plus en plus la grandeur & la puiſſance de l'Auteur même de la nature.

Peut-être ſerez-vous bien aiſe de ſçavoir de quelle maniere on tire le ſel de la terre dont je parle: le voici. On unit d'abord cette terre comme une glace, & on l'éleve un peu en talut, afin d'empêcher que les eaux ne s'y arrêtent. Quand le ſoleil en a ſeché la ſurface, & qu'elle paroît toute blanche des particules de ſel qui y ſont attachées, on l'enleve, & on la met en divers monceaux qu'on a

soin de bien battre de tous côtés, afin que la pluie ne puisse pas s'y insinuer. Ensuite on étend cette terre sur de grandes tables un peu penchées, & qui ont des bords de quatre ou cinq doigts de hauteur; puis on verse dessus une certaine quantité d'eau douce, laquelle pénétrant par-tout, entraîne en s'écoulant toutes les particules de sel dans un grand vase de terre, où elle tombe goutte à goutte par un petit canal fait exprès.

Cette terre ainsi épurée ne devient pas pour cela inutile; on la met à quartier; au bout de quelques jours, quand elle est seche, on la réduit en poussiere, après quoi on la répand sur le terrein d'où elle a été tirée: elle n'y a pas demeuré sept à huit jours, qu'il s'y mêle, comme auparavant, une infinité de particules de sel; qu'on tire encore une fois de la même maniere que je viens d'expliquer.

Tandis que les hommes travaillent ainsi à la campagne, les femmes avec leurs enfans s'occupent dans des cabanes bâties sur le lieu même, à faire bouillir les eaux salées. Elles en remplissent de grands bassins de fer fort profonds, qui se posent sur un fourneau de terre, percé de telle sorte, que la flamme se

partage également ſous les baſſins, & s'exhale en fumée par un long tuyau dreſſé en forme de cheminée à l'extrémité du fourneau. Quand ces eaux ſalées ont bouilli quelque temps, elles s'épaiſſiſſent, & ſe changent peu-à-peu en un ſel très-blanc, qu'on remue ſans ceſſe avec une large ſpatule de fer, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement ſec.

Des forêts entieres ſuffiroient à peine pour entretenir le feu néceſſaire au ſel qui ſe fait pendant toute l'année: cependant on ne trouve aucun arbre dans l'Iſle. La Providence y a ſuppléé en faiſant croître tous les ans des forêts de roſeaux aux environs de ces ſalines. Il y a là un grand nombre de Chrétiens pleins de ferveur & de piété, qui ont une égliſe dédiée aux ſaints Anges. La premiere fois que je les viſitai, ils me firent remarquer ce trait de la Providence à leur égard. « Voyez, me diſoient-ils, » combien cette aimable Providence eſt » attentive à nos beſoins; car enfin, s'il » nous falloit aller chercher bien loin » ces roſeaux que nous trouvons ſous » la main, nous ne pourrions jamais » réſiſter à une ſemblable fatigue, & » nos terres nous deviendroient par-là » tout-à-fait inutiles ».

Le grand commerce qui se fait dans l'Isle, sert aussi à faire subsister la multitude inconcevable de ses habitans. Le commerce n'est interrompu qu'aux deux premiers jours de leur premiere lune, qu'ils employent aux divertissemens & aux visites ordinaires de la nouvelle année. Hors de-là tout est en mouvement dans la ville & à la campagne. Les uns apportent des provinces de *Kiang-si* & du *Hou-quang* une quantité prodigieuse de riz, celui qu'on recueille dans toute l'Isle suffisant à peine pour l'entretenir un ou deux mois. Les autres portent dans les villes du continent leur coton & leurs toiles, & en reviennent avec toute sorte de denrées, & avec d'autres marchandises qu'ils débitent en très-peu de temps. J'ai vu des marchands, par exemple, qui trois ou quatre jours après leur arrivée, avoient vendu jusqu'à six mille bonnets propres de la saison.

Il n'y a pas jusqu'aux plus pauvres, qui, avec un peu d'économie, trouvent le moyen de subsister aisément de leur commerce. On voit quantité de familles, qui n'ont pour tout fonds que cinquante sols ou un écu : & cependant le pere, la mere avec deux ou trois enfans, vivent

de leur petit négoce, se donnent des habits de soie qu'ils portent aux jours de cérémonie, & amassent en peu d'années de quoi faire un commerce plus considérable. C'est ce qu'on a peine à comprendre, & c'est pourtant ce qui arrive tous les jours. Un de ces petits marchands qui se voit cinquante sols, achete du sucre, de la farine & du riz. Il en fait de petits gâteaux qu'il fait cuire une ou deux heures avant le jour, pour allumer, comme on parle ici, le cœur des voyageurs. A peine sa boutique est-elle ouverte, que toute sa marchandise lui est enlevée par les villageois, qui, dès le matin, viennent en foule dans la ville; par les vendeurs de roseaux, par les ouvriers, les porte-faix, les plaideurs, & les enfans du quartier. Ce petit négoce lui produit, au bout de quelques heures, vingt-sols au-delà de la somme principale, dont la moitié suffit pour l'entretien de sa petite famille.

La monnoie dont on se sert pour le commerce, est la même qui est en usage dans tout l'Empire; elle consiste en divers morceaux d'argent de toute sorte de figures qu'on pese dans de petites balances portatives, & en des deniers de cuivre enfilés dans de petites cordes

centaine par centaine jusqu'au nombre de mille. Leur argent n'est pas tout de même titre. Il s'en trouve du titre de 90 jusqu'à celui de 100, qui est le plus fin. On en voit aussi du titre de 80, c'est celui qui est de plus bas aloi : il n'est point de mise, à moins que l'on n'en augmente le poids jusqu'à la valeur de celui qui doit passer dans le commerce.

La livre d'argent est du poids de deux de nos écus : il y en a du poids de 6, de 7, & même de 50, d'autres de la valeur de 250 de nos livres de France. Ces lingots sont toujours de l'argent le plus fin, & on les employe pour payer les grosses sommes. La difficulté est de s'en servir dans le détail : il faut les mettre au feu, les battre, les applatir ensuite à grands coups de marteau, afin de pouvoir les couper aisément par morceaux, & d'en donner le poids dont on est convenu. D'où il arrive que le payement est toujours beaucoup plus long & plus embarrassant que n'a été l'achat. Ils avouent qu'il leur seroit bien plus commode d'avoir, comme en Europe, des monnoies d'un prix fixe & d'un poids déterminé ; mais ils disent que leurs Provinces fourmilleroient aussitôt de faux monnoyeurs, ou de gens qui

altéreroient les monnoies ; & que cet inconvénient n'eſt plus à craindre, quand on coupe l'argent, à meſure qu'on en a beſoin, pour payer le prix de ce qu'on achete.

Pour vous donner une idée entiere de ce pays, il faut encore, mon Révérend Pere, vous entretenir de la maniere dont il eſt gouverné, & des diverſes conditions de ſes habitans. Toute l'Iſle ſe partage en quatre ſortes de perſonnes. Le premier ordre eſt celui des Mandarins ; ſoit qu'ils ſoient Mandarins d'armes, ou qu'ils ſoient Mandarins de lettres. Le premier des Mandarins d'armes a le même rang, & fait à-peu-près les mêmes fonctions que les Colonels en Europe. Il a ſous lui quatre Mandarins, dont l'emploi répond aſſez à celui de nos Capitaines : quatre autres Mandarins dépendent d'eux & ſont comme leurs Lieutenans : ceux-ci en ont encore d'autres au-deſſous d'eux, qu'on peut regarder comme leurs Sous-Lieutenans.

Chacun de ces Mandarins a un train conforme à ſa dignité ; & quand il paroît en public, il eſt toujours accompagné d'une eſcorte d'Officiers de ſon tribunal. Tous enſemble commandent quatre mille hommes de troupes, par-

tie cavalerie, partie infanterie. Les soldats sont du pays même, & y ont leur famille. On leur paye de trois en trois mois la solde de l'Empereur, qui est de cinq sols d'argent fin, & d'une mesure de riz par jour, ce qui suffit pour l'entretien d'un homme. Les cavaliers ont cinq sols de plus, & deux mesures de petites féves pour nourrir les chevaux qui leur sont fournis par l'Empereur. On fait de temps-en-temps la revue de ces troupes : alors on visite attentivement leurs chevaux, leurs fusils, leurs sabres, leurs fleches, leurs cuirasses & leurs casques de fer : pour peu qu'il y ait de rouille sur leurs armes, leur négligence est punie à l'heure même de trente ou de quarante coups de bâtons. On leur fait faire aussi l'exercice, si cependant l'on peut donner ce nom à une marche tumultueuse & sans ordre qu'ils font à la suite du Mandarin. Hors de-là il leur est libre de faire tel commerce qu'il leur plaît. Comme le métier de la guerre ne les occupe pas beaucoup dans un pays où la paix regne depuis tant d'années, bien loin qu'on soit obligé d'enrôler les soldats par force ou par argent, comme il se pratique en Europe, cette profession est regardée de la plupart comme une

fortune qu'ils tâchent de se procurer par la protection de leurs amis, ou par les présens qu'ils font aux Mandarins.

Le premier des Mandarins de Lettres, est le Gouverneur de la ville & de tout le pays; c'est lui seul qui administre la Justice: il est chargé de recevoir le tribut que chaque famille paie à l'Empereur. Il doit visiter en personne les corps de ceux qui ont été tués dans quelques démélés, ou que le désespoir a porté à se donner la mort. Deux fois le mois, il donne audience aux vingt-sept Chefs de quartiers répandus dans l'Isle, & il s'informe exactement de ce qui se passe dans tout son ressort. Il distribue les passeports aux barques & aux vaisseaux; il écoute les plaintes & les accusations qui sont presque continuelles parmi un si grand peuple: tous les procès viennent à son Tribunal; il fait punir à grands coups de bâton celui des plaideurs qu'il juge être coupable. Enfin, c'est lui qui condamne à mort les criminels; mais sa sentence, aussi-bien que celle des autres Mandarins qui sont au-dessus de lui, ne peut être exécutée qu'elle ne soit ratifiée par l'Empereur; & comme les Tribunaux de la Province, & encore plus ceux de la Cour, sont chargés d'une infinité d'af-

faires, le criminel a toujours deux ou trois ans à vivre, avant que l'arrêt de mort puisse être exécuté. Ce Mandarin en a trois autres subalternes, qui jugent en premier ressort les causes de peu d'importance. Ces charges ressemblent assez à celles des Lieutenans particuliers de nos Présidiaux. Il y a encore quelques autres Mandarins de Lettres, qui n'ont nulle autorité sur le peuple. Ils n'ont d'inspection que sur les Gradués, & seulement en ce qui concerne les examens & les dégrés.

C'est encore au premier Mandarin à donner ses ordres, quand il faut demander de la pluie ou du beau temps. Voici en quoi consiste cette cérémonie. Le Mandarin fait afficher par-tout des ordonnances qui prescrivent un jeûne universel : il est défendu alors aux Bouchers & aux Traiteurs de rien vendre, sous des peines grieves : cependant, quoiqu'ils n'étalent pas la viande sur leurs boutiques, ils ne laissent pas d'en vendre en cachette, moyennant quelqu'argent qu'ils donnent sous main aux gens du Tribunal, qui veillent à l'observation de l'ordonnance. Le Mandarin marche ensuite accompagné de quelques autres Mandarins vers le temple de l'Idole, il

allume ſur ſon autel deux ou trois petites baguettes de parfum, après quoi tous s'aſſeyent : pour paſſer le temps, ils prennent du thé, ils fument, ils cauſent une ou deux heures enſemble, & enfin ils ſe retirent. C'eſt ce qu'ils appellent demander de la pluie ou du beau temps.

Il y a deux ans que le Viceroi de la Province, s'impatientant de voir que la pluie n'étoit point accordée à ſes demandes réitérées, envoya un petit Mandarin dire de ſa part à l'Idole, que s'il n'y avoit pas de pluie à tel jour qu'il déſignoit, il la chaſſeroit de la ville & feroit raſer ſon temple. Il faut bien que l'Idole ne comprît pas ce langage, ou qu'elle ne s'effrayât pas beaucoup de ces menaces, car le jour marqué arriva ſans qu'il y eut de pluie. Le Viceroi, offenſé de ce refus, ſongea à tenir ſa parole : il défendit au peuple de porter ſon offrande à l'Idole ; il ordonna qu'on fermât ſon temple, & qu'on en ſcellât les portes, ce qui fut exécuté ſur le champ ; mais la pluie étant venue quelques jours après, la colere du Viceroi s'appaiſa, & il fut permis de l'honorer comme auparavant.

Les Nobles tiennent le ſecond rang dans l'Iſle. On appelle ainſi ceux qui

ont été autrefois Mandarins dans d'autres Provinces, (car on ne peut l'être dans son propre pays,) soit qu'ils aient été cassés, & presque tous sont de ce nombre ; soit que d'eux-mêmes ils ayent quitté le Mandarinat, avec l'agrément du Prince, ou qu'ils y ayent été forcés par la mort de leur pere ou de leur mere ; car un Mandarin qui a fait une semblable perte, doit aussi-tôt se dépouiller de sa Charge, & donner par-là une marque publique de sa douleur.

On met encore au rang des Nobles ceux qui, n'ayant pas eu assez de capacité pour parvenir aux dégrés Littéraires, se sont procuré par argent certains titres d'honneur, à la faveur desquels ils entretiennent avec les Mandarins un commerce de visite, qui les fait craindre & respecter du peuple.

Le troisieme Ordre est celui des Lettrés. On compte dans l'Isle près de 400 Bacheliers. Trois d'entre eux sont Chrétiens: il y a aussi deux Bacheliers d'armes, sept ou huit Licentiés, & trois ou quatre Docteurs. Outre cela, il s'y trouve une infinité de gens d'étude qui, depuis l'âge de quinze à seize ans, jusqu'à celui de quarante, viennent tous les trois ans pour les examens au Tribunal du Gouverneur,

qui leur donne le ſujet de leurs compoſitions. Tous aſpirent également au dégré de Bachelier, quoiqu'il y en ait peu qui y parviennent. C'eſt bien plutôt l'ambition que le deſir de ſe rendre habiles, qui les ſoutient dans une ſi longue étude. Outre que le dégré de Bachelier les met à couvert des châtimens du Mandarin, il leur donne le privilége d'être admis à ſon audience, de s'aſſeoir en ſa préſence, & de manger avec lui; honneur qui eſt infiniment eſtimé à la Chine, & qui ne s'accorde jamais à aucune perſonne du peuple.

Enfin le dernier ordre comprend tout le peuple. Il eſt ſurprenant de voir avec quelle facilité un ſeul Mandarin le gouverne. Il publie ſes ordres ſur un ſimple quarré de papier ſcellé de ſon ſceau, qu'il fait afficher aux carrefours des villes & des villages, & il eſt auſſi-tôt obéi. Il ordonna, l'an paſſé, qu'on creusât tous les canots qui ſont dans l'Iſle; ſes ordres furent exécutés en moins de quinze jours.

Une ſi prompte obéiſſance vient de la crainte & du reſpect que le Mandarin s'attire par la maniere dont il conduit un ſi grand peuple. Il ne paroît jamais en public qu'avec un grand appareil; il eſt

ſuperbement vêtu ; ſon viſage eſt grave & ſévere : quatre hommes le portent aſſis ſur une chaiſe découverte, toute dorée ; il eſt précédé de tous les gens de ſon Tribunal, dont les bonnets & les habits ſont d'une forme extraordinaire : ils marchent en ordre des deux côtés de la rue ; les uns tiennent devant lui un paraſol de ſoie, les autres frappent de temps en temps ſur un baſſin de cuivre ; & d'eſpace en eſpace, avertiſſent à haute voix le peuple de ſe tenir dans le reſpect à ſon paſſage ; quelques-uns portent de grands fouets, d'autres traînent de longs bâtons ou des chaînes de fer : le fracas de tous ces inſtrumens fait trembler un peuple naturellement timide, & qui ſçait qu'il n'échapperoit pas aux châtimens que lui feroit ſouffrir le Mandarin, s'il contrevenoit publiquement à ſes ordres.

Quoique ces Inſulaires paſſent pour être plus groſſiers que les gens du continent, je trouve néanmoins que leurs manieres ne ſont gueres moins polies ni moins honnêtes que celles des autres Chinois que j'ai connu ailleurs. Ils gardent dans les villages, comme à la ville, toutes les bienſéances qui conviennent au rang d'un chacun, ſoit qu'ils marchent enſemble, ou qu'ils ſe ſaluent, ou bien

qu'ils ſe rendent viſite les uns aux autres. On en peut juger par les termes pleins de reſpect & de civilité, dont ils uſent en ſe parlant. En voici quelques-uns. Quand, par exemple, on ſe donne quelque peine pour leur faire plaiſir, *fì sìn*, diſent-ils, *vous prodiguez votre cœur.* Si on leur a rendu quelque ſervice, *ſiè po tsin*, *mes remerciemens ne peuvent avoir de fin.* Pour peu qu'ils détournent une perſonne occupée, *fàn laô*, *je vous ſuis bien importun. Te tſoüi*, *c'eſt avoir fait une grande faute que d'avoir pris cette liberté.* Quand on les prévient de quelque honnêteté *po càn*, *po càn*, *po càn. Je n'oſe*, *je n'oſe*, *je n'oſe*, c'eſt-à-dire, ſouffrir que vous preniez cette peine là pour moi. Si l'on dit quelque parole qui tourne tant ſoit peu à leur louange, *Kì càn*, *comment oſerois-je*, c'eſt-à-dire, croire de telles choſes de moi. Lorſqu'ils conduiſent un ami à qui ils ont donné à manger, *yeoù mán*, ou bien, *tài màn. Nous vous avons bien mal reçus*; *nous vous avons bien mal traité.* Ils ont toujours à la bouche de ſemblables paroles, qu'ils prononcent d'un ton affectueux ; mais je ne voudrois pas répondre que le cœur y eût beaucoup de part.

Il n'y a gueres de peuple qui craigne

davantage la mort que celui-ci, quoique pourtant il s'en trouve plusieurs, surtout parmi les personnes du sexe, qui se la procurent, ou par colere, ou par désespoir. Mais il semble qu'ils appréhendent encore plus de manquer de cercueil après leur mort. Il est étonnant de voir jusqu'où va leur prévoyance sur cet article : tel qui n'aura que neuf ou dix pistoles, les employera à se faire construire un cercueil plus de vingt ans avant qu'il en ait besoin, & il le regarde comme le meuble le plus précieux de sa maison.

J'ajoûterai que je n'ai point vu de nation plus curieuse que celle des Chinois : ils veulent tout voir & tout entendre. Du reste, ils sont doux & paisibles, quand on ne les irrite pas ; mais violens & vindicatifs à l'excès, quand ils ont été offensés. En voici un exemple : il n'y a que trois ans que nos Insulaires s'apperçurent que le Mandarin avoit détourné à son profit une grande partie du riz que l'Empereur, dans un temps de stérilité, envoyoit pour être distribué à chaque famille de la campagne. Ils l'accuserent à un Tribunal supérieur, & prouverent que de quatre cens charges de riz qu'il avoit reçues, il n'en avoit donné que quatre-vingt-dix. Le Mandarin fut cassé

ſur l'heure de ſon emploi ; quand il fut ſorti de la ville pour prendre le chemin de la mer, il fut bien ſurpris de ne point trouver à ſon paſſage ni tables chargées de parfums, comme c'eſt la coutume, ni perſonne qui tirât ſes bottes pour lui en chauſſer de nouvelles. Il étoit pourtant environné d'une foule prodigieuſe de peuple, mais ce n'étoit rien moins que pour lui faire honneur que ce grand monde étoit accouru ; c'étoit pour l'inſulter, & pour lui reprocher ſon avarice. Les uns l'inviterent par dériſion à demeurer dans le pays, juſqu'à ce qu'il eût achevé de manger le riz que l'Empereur lui avoit confié pour le ſoulagement des peuples : d'autres le tirerent hors de ſa chaiſe, & la briſerent : pluſieurs ſe jetterent ſur lui, déchirerent ſes habits, & mirent en pieces ſon paraſol de ſoie. Tous le ſuivirent juſqu'au vaiſſeau, en le chargeant d'injures & de malédictions.

Hors de ces ſortes d'occaſions qui ſont rares, les Chinois ſont fort traitables, & ont un profond reſpect pour les perſonnes qui ont ſur eux quelqu'autorité. Ils ſont d'ordinaire aſſez avides de louange, ſur-tout les petits lettrés ; mais il me paroît qu'ils le ſont encore plus d'argent : l'on ne doit jamais leur en

en confier qu'après avoir pris de sages précautions, encore y est-on souvent trompé.

Il y a un certain canton de l'isle où les peuples aiment le procès de telle sorte, qu'ils engagent leurs maisons, leurs terres, leurs meubles, tout ce qu'ils ont, seulement pour avoir le plaisir de plaider, & de faire donner une quarantaine de coups de bâton à leur ennemi. Il arrive quelquefois que celui-ci, moyennant une plus grosse somme qu'il donne sous-main au Mandarin, a l'adresse d'éluder le châtiment, & de faire tomber les coups de bâton sur le dos de celui-là même qui l'avoit appellé en Justice. De-là naissent entr'eux des haines mortelles, qu'ils conservent toujours dans le cœur, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé l'occasion d'en tirer une vengeance qui les satisfasse. La voie la plus ordinaire qu'ils employent pour se vanger, c'est de mettre le feu pendant la nuit à la maison de leur ennemi: les pailles allumées qui le réveillent en tombant sur lui, le font souvenir alors des coups de bâton qu'il a fait donner. Ce crime est un des capitaux de l'Empire, & selon les loix, ceux qui en

ſont convaincus, doivent être punis de mort.

On ne doit pas être ſurpris de trouver de pareils excès chez un peuple qui ne connoît point d'autre loi de la charité, que celle de s'aimer ſoi-même, ni d'autre bonheur que celui qu'il ſe procure en contentant les plus injuſtes paſſions. On en voit pourtant à qui les ſeules lumieres de la raiſon inſpirent de l'horreur pour ces ſortes de crimes : ce ſont des gens de probité aux yeux des hommes, à qui il ne manqueroit que d'être Chrétiens, pour être véritablement vertueux aux yeux de Dieu. Ils ſe reconcilient de bonne foi avec leurs ennemis, & ils mettent ſouvent en uſage des moyens qu'une amitié toute naturelle leur fait imaginer, pour ſoulager un ami qui eſt dans la diſgrace, & pour rappeller dans ſa famille les biens que quelque revers de fortune, ou le défaut de conduite, en avoit fait ſortir. Un de ces moyens m'a paru avoir quelque choſe d'aſſez ſingulier, pour vous le rapporter à la fin de cette lettre.

Quand les affaires d'un particulier ſont dérangées, ſix de ſes amis s'uniſſent enſemble afin de le ſecourir, & forment avec lui une ſociété qui doit

durer ſept ans. Ils contribuent d'abord les uns plus, les autres moins, juſqu'à la concurrence d'une certaine ſomme. Par exemple, ils lui feront la premiere année une avance de 60 piſtoles, dont il peut tirer un gros profit dans le commerce : pour faire cette ſomme, ils ſe taxent chacun pour toutes les années de la maniere ſuivante : d'abord celui qu'on veut aſſiſter tient le premier rang dans la ſociété ; car c'eſt pour lui qu'elle ſe forme : le ſecond des aſſociés débourſe 15 piſtoles : le troiſieme 13, le quatrieme 11, le cinquieme 9, le ſixieme 7, & le ſeptieme 5. Cette premiere année finie, ce ne ſeroit pas un grand ſervice qu'ils rendroient à leur ami commun, s'ils l'obligeoient à rembourſer l'argent qu'on lui a avancé, ou s'ils en retiroient la rente à perpétuité : que font-ils donc ? Ils le taxent à ſon tour à 15 piſtoles qu'il doit fournir pendant chacune des ſix années qui reſtent ; ce qui ne l'incommode pas beaucoup, puiſque ce n'eſt qu'une partie du profit qu'il a dû retirer de la ſomme capitale de 60 piſtoles dont on l'a gratifié. La ſeconde année tous les aſſociés fourniſſent leur contingent à l'ordinaire, & celui d'entre eux qui, l'année d'auparavant, avoit

avancé 15 pistoles, en reçoit 60 & il en fournit 13 les années suivantes. La troisieme année, c'est le troisieme des associés qui reçoit les 60 pistoles, & qui ensuite en débourse 11, tant que la société dure, & ainsi du reste. Chacun des associés reçoit à son tour la somme de 60 pistoles, plutôt ou plutard, selon qu'il a déboursé plus ou moins chaque année. Ainsi quand les sept années sont accomplies, celui en faveur duquel la société a été formée, se trouve avoir la somme principale de 60 pistoles, sans aucune charge, outre que cette somme lui a rapporté chaque année beaucoup plus que les 15 pistoles qu'il a été obligé de débourser. La table suivante, où vous verrez d'un coup d'œil ce que chacun débourse ou reçoit chaque année, vous donnera une idée plus nette de la forme de cette société.

Premiere année.

Le 1er reçoit	60 pistoles.
Le 2e donne	15
Le 3e donne	13
Le 4e donne	11
Le 5e donne	9
Le 6e donne	7
Le 7e donne	5

Seconde année.

Le 1er donne	15 pistoles
Le 2e reçoit	60
Le 3e donne	13
Le 4e donne	11
Le 5e donne	9
Le 6e donne	7
Le 7e donne	5

Troisieme année.

Le 1er donne	15 pistoles
Le 2e donne	13
Le 3e reçoit	60
Le 4e donne	11
Le 5e donne	9
Le 6e donne	7
Le 7e donne	5

Quatrieme année.

Le 1er donne	15 pistoles
Le 2e donne	13
Le 3e donne	11
Le 4e reçoit	60
Le 5e donne	9
Le 6e donne	7
Le 7e donne	7

Cinquieme année.

Le 1er donne	15 pistoles

Le 2e donne	13
Le 3e donne	11
Le 4e donne	9
Le 5e reçoit	60
Le 6e donne	7
Le 7e donne	5

Sixieme année.

Le 1er donne	15 pistoles
Le 2e donne	13
Le 3e donne	11
Le 4e donne	9
Le 5e donne	7
Le 6e reçoit	60
Le 7e donne	5

Septieme année.

Le 1er donne	15 pistoles
Le 2e donne	13
Le 3e donne	11
Le 4e donne	9
Le 5e donne	7
Le 6e donne	5
Le 7e reçoit	60

Quoique la taxe imposée à chacun des associés soit inégale, & que les premiers déboursent plus chaque année que les derniers, cependant les Chinois estiment que la condition de ceux-là est

beaucoup plus avantageuſe que celle des autres, parce qu'ils reçoivent plutôt la ſomme de 60 piſtoles, & que le gros denier qu'ils en retirent dans le commerce, les dédommage bien des avances qu'ils ont faites.

Il eſt temps, mon Révérend Pere, de finir cette lettre, qui n'a été peut-être que trop longue. J'eſpere vous entretenir une autre année des fruits que Dieu voudra bien opérer par mon miniſtere dans cette chrétienté naiſſante. Je la recommande à vos ſaints ſacrifices, en l'union deſquels je ſuis avec reſpect, &c.



LETTRE

Du Pere d'Entrecolles, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Orry, de la même Compagnie, Procureur des Missions de la Chine & des Indes.

A Jao-tcheou, ce 1er septembre 1712.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Le séjour que je fais de temps en temps à *King-te-tching* pour les besoins spirituels de mes Néophytes, m'a donné lieu de m'instruire de la maniere dont s'y fait cette belle porcelaine qui est si estimée, & qu'on transporte dans toutes les parties du monde. Bien que ma curiosité ne m'eût jamais porté à une semblable recherche, j'ai cru cependant qu'une description un peu détaillée de tout ce qui concerne ces sortes d'ouvrages, seroit de quelque utilité en Europe.

Outre ce que j'en ai vu par moi-

même, j'ai appris beaucoup de particularités des Chrétiens, parmi lesquels il y en a plusieurs qui travaillent en porcelaine, & d'autres qui en font un grand commerce. Je me suis encore assuré de la vérité des réponses qu'ils ont faites à mes questions, par la lecture des livres Chinois qui traitent de cette matiere ; & par ce moyen-là, je crois avoir acquis une connoissance assez exacte de toutes les parties de ce bel art, pour en parler avec quelque confiance.

Parmi ces livres, j'ai eu entre les mains l'Histoire ou les Annales de *Feou-leam*, & j'ai lu avec soin dans le quatrieme tome l'article qui regarde la porcelaine. *King-te-tching*, qui dépend de *Feou-leam*, n'en est éloigné que d'une bonne lieue ; & *Feou-leam* est une ville de la dépendance de *Jao-tcheou.* C'est un usage à la Chine que chaque ville imprime l'histoire de son district : cette histoire comprend la situation, l'étendue, les limites, & la nature du pays, avec les endroits les plus remarquables, les mœurs de ses habitans, les personnes qui s'y sont distinguées par les armes & par les lettres, ou celles qui ont été d'une probité au-dessus du commun Les femmes même y ont leur place.

celles, par exemple qui, par attachement pour leur mari défunt, ont gardé la viduité. Souvent on achete l'honneur d'être cité dans ces annales. C'eſt pourquoi le Mandarin, avec ceux dont il prend conſeil, les revoit tous les quarante ans ou environ, & alors il en retranche, ou il ajoute ce qu'il juge à propos.

On rapporte encore dans cette hiſtoire les événemens extraordinaires, les prodiges qui arrivent, les monſtres qui naiſſent en certains temps : ce qui arriva, par exemple, il n'y a que deux ans à *Fou-tcheou*, où une femme accoucha d'un ſerpent qui la tétoit; de même ce qui ſe vit à *King-te-ching*, où une truye mit bas un petit éléphant avec ſa trompe bien formée, quoiqu'il n'y ait point d'éléphans dans le pays; ces faits ſeront probablement rapportés dans les annales de ces deux villes. Peut-être même mettra-t-on dans celles de *Feou-leam* qu'une de nos Chrétiennes y accoucha d'un fils au ſeizieme mois de ſa groſſeſſe.

Sur-tout on marque dans ces hiſtoires les marchandiſes & les autres denrées qui ſortent du pays, ou qui s'y débitent. Si la Chine en général, ou ſi la ville de

Feou-leam en particulier n'avoit pas été ſujette à tant de révolutions différentes, j'aurois trouvé ſans doute ce que je cherchois dans ſon hiſtoire ſur l'origine de la porcelaine ; quoiqu'à dire vrai c'eſt pour des Chinois que ſe font ces recueils, & non pas pour les Européens ; & les Chinois ne s'embarraſſent guere de ces ſortes de connoiſſances.

Les annales de *Feou-leam* rapportent que depuis la ſeconde année du regne de l'Empereur *Tang-ou-te*, de la Dynaſtie des *Tang*, c'eſt-à-dire, ſelon nous, depuis l'an 442 de Jeſus-Chriſt, les ouvriers en porcelaine en ont toujours fourni aux Empereurs ; qu'un ou deux Mandarins envoyés de la Cour préſidoient à ce travail ; on décrit enſuite fort au long la multitude & la variété des logemens deſtinés, dès ces premiers temps, aux ouvriers qui travailloient à la porcelaine impériale ; c'eſt tout ce que j'ai trouvé ſur l'antiquité de ſon origine. Il eſt pourtant vraiſemblable qu'avant l'année 442, la porcelaine avoit déja cours, & que peu-à-peu elle a été portée à un point de perfection, capable de déterminer les plus riches Européens à s'en ſervir. On ne dit point qui en a été l'inventeur, ni à quelle tentative, ou à quel haſard on

eſt redevable de cette invention. Anciennement, diſent les annales, la porcelaine étoit d'un blanc exquis, & n'avoit nul défaut; les ouvrages qu'on en faiſoit, & qui ſe tranſportoient dans les autres royaumes, ne s'y appelloient pas autrement que les bijoux précieux de *Joa-tcheou*. Et plus bas on ajoute: la belle porcelaine qui eſt d'un blanc vif & éclatant, & d'un beau bleu céleſte, ſort toute de *King-te-ching*. Il s'en fait dans d'autres endroits, mais elle eſt bien différente, ſoit pour la couleur, ſoit pour la fineſſe.

En effet, ſans parler des ouvrages de poterie qu'on fait par toute la Chine & auxquels on ne donne jamais le nom de porcelaine, il y a quelques Provinces, comme celles de *Fou-Kien* & de *Canton* où l'on travaille en porcelaine; mais les étrangers ne peuvent s'y méprendre; celle de *Fou-Kien* eſt d'un blanc de neige qui n'a nul éclat, & qui n'eſt point mélangé de couleurs. Des ouvriers de *Kin-te-ching* y porterent autrefois tous leur matériaux, dans l'eſpérance d'y faire un gain conſidérable, à cauſe du grand commerce que les Européens font à *Emouy*; mais ce fut inutilement, ils ne purent jamais y réuſſir. L'Empereur ré-

gnant, qui ne veut rien ignorer, a fait conduire à Péking des ouvriers en porcelaine, & tout ce qui s'emploie pour ce travail ; ils n'oublierent rien pour réussir sous ses yeux ; cependant, on assure que leur ouvrage manqua. Il se peut faire que des raisons d'intérêt ou de politique eurent part à ce peu de succès : quoi qu'il en soit, c'est uniquement *King-te-tching* qui a l'honneur de donner de la porcelaine à toutes les parties du monde. Le Japon même en vient acheter à la Chine.

Je ne puis me dispenser après cela, mon Révérend Pere, de vous faire ici la description de *King-te-tching*. Il ne lui manque qu'une enceinte de murailles pour avoir le nom de ville, & pour être comparée aux villes mêmes de la Chine les plus vastes & les plus peuplées. Ces endroits nommés *tching* qui sont en petit nombre, mais qui sont d'un grand abord & d'un grand commerce, n'ont point coutume d'avoir d'enceinte, peut être afin qu'on puisse les étendre & les agrandir autant que l'on veut ; peut-être aussi afin qu'il y ait plus de facilité à embarquer & débarquer les marchandises

On compte à *King-te-tching* dix-huit

mille familles. Il y a de gros marchands dont le logement occupe un vaſte eſpace, & contient une multitude prodigieuſe d'ouvriers ; auſſi l'on dit communément qu'il y a plus d'un million d'ames, qu'il s'y conſomme chaque jour plus de dix mille charges de riz, & plus de mille cochons. Au reſte *King-te-tching* a une grande lieue de longueur, ſur le bord d'une belle riviere. Ce n'eſt point un tas de maiſons, comme on pourroit ſe l'imaginer : les rues ſont tirées au cordeau, elles ſe coupent & ſe croiſent à certaines diſtances, tout le terrein y eſt occupé, les maiſons n'y ſont même que trop ſerrées & les rues trop étroites : en les traverſant, on croit être au milieu d'une foire : on entend de tous côtés les cris des portefaix qui ſe font faire paſſage. On y voit un grand nombre de temples d'idoles qui ont été bâtis à beaucoup de frais. Un riche marchand, après avoir traverſé de vaſtes mers pour ſon commerce, a cru avoir échapé d'un naufrage par la protection de la Reine du ciel, laquelle, à ce qu'il dit, lui apparut au fort de la tempête. Pour accomplir le vœu qu'il fit alors, il vient de mettre tout ſon bien à lui conſtruire un palais, qui l'emporte pour la magnificence ſur

tous les autres temples. Dieu veuille que ce que j'en ai dit à mes Chrétiens se vérifie un jour, & que ce temple devienne effectivement une basilique dédiée à la véritable Reine du ciel. Ce nouveau temple a été bâti des piastres amassées dans les Indes; car cette monnoye Européenne est ici fort connue, & pour l'employer dans le commerce, il n'est pas nécessaire de la fondre, comme on fait ailleurs.

La dépense est bien plus considérable à *King-te-tching* qu'à *Jao-tcheou*, parce qu'il faut faire venir d'ailleurs tout ce qui s'y consomme, & même jusqu'au bois nécessaire pour entretenir le feu des fourneaux. Cependant, nonobstant la cherté des vivres, *King-te-tching* est l'asyle d'une infinité de pauvres familles qui n'ont point de quoi subsister dans les villes des environs : on y trouve à employer les jeunes gens & les personnes les moins robustes. Il n'y a pas même jusqu'aux aveugles & aux estropiés qui y gagnent leur vie à broyer les couleurs. Anciennement, dit l'histoire de *Feou-leam*, on ne comptoit que 300 fourneaux à porcelaine dans *King-te-tching*, présentement il y en a bien trois mille. Il n'est pas surprenant qu'on y voye souvent des incendies : c'est pour

cela que le Génie du feu y a plusieurs Temples. Le Mandarin d'aujourd'hui en a élevé un qu'il lui a dédié, & ce fut en ma considération qu'il exempta les Chrétiens de certaines corvées, auxquelles on oblige le menu peuple, quand on bâtit ces sortes d'édifices. Le culte & les honneurs qu'on rend à ce Génie, ne rendent pas les embrasemens plus rares : il y a peu de temps qu'il y eut huit cens maisons de brulées : elles ont dû être bientôt rétablies, à en juger par la multitude des charpentiers & des maçons qui travailloient dans ce quartier. Le profit qui se tire du louage des boutiques, rend ces peuples extrêmement actifs à réparer ces sortes de pertes.

King-te-tching est placé dans une plaine environnée de hautes montagnes : celle qui est à l'orient & contre laquelle il est adossé, forme en dehors une espece de demi-cercle; les montagnes qui sont à côté, donnent issue à deux rivieres qui se réunissent : l'une est assez petite, mais l'autre est fort grande, & forme un beau port de près d'une lieue, dans un vaste bassin, où elle perd beaucoup de sa rapidité. On voit quelquefois dans ce vaste espace jusqu'à deux ou trois rangs de Barques à la queue les unes des autres. Tel est le spectacle qui se présente

à la vue, lorsqu'on entre par une des gorges dans le Port : des tourbillons de flamme & de fumée qui s'élevent en différens endroits, font d'abord remarquer l'étendue, la profondeur, & les contours de *King-te-tching* : à l'entrée de la nuit on croit voir une vaste ville toute en feu, ou bien une grande fournaise qui a plusieurs soupiraux. Peut-être cette enceinte de montagnes forme-t-elle une situation propre aux ouvrages de porcelaine.

On sera étonné qu'un lieu si peuplé où il y a tant de richesses, où une infinité de barques abondent tous les jours, & qui n'est point fermé de murailles, soit cependant gouverné par un seul Mandarin, sans qu'il y arrive le moindre désordre. A la vérité *King-te-tching* n'est qu'à une lieue de *Feouleam*, & à dix-huit lieues de *Jao-tcheou* : mais il faut avouer que la police y est admirable : chaque rue a un chef établi par le Mandarin ; & si elle est un peu longue, elle en a plusieurs : chaque Chef a dix subalternes qui répondent chacun de dix maisons. Ils doivent veiller au bon ordre, accourir au premier tumulte, l'appaiser, en donner avis au Mandarin, sous peine de la bastonnade, qui se donne ici fort libéralement. Souvent

même le Chef du quartier a beau avertir du trouble qui vient d'arriver, & assurer qu'il a mis tout en œuvre pour le calmer, on est toujours disposé à juger qu'il y a de sa faute, & il est difficile qu'il échappe au châtiment. Chaque rue a ses barricades qui se ferment durant la nuit ; les grandes rues en ont plusieurs. Un homme du quartier veille à chaque barricade, & il n'oseroit ouvrir la porte de sa barriere qu'à cercertains signaux. Outre cela, la ronde se fait souvent par le Mandarin du lieu, & de temps en temps par des Mandarins de *Feou-leam*. De plus, il n'est guéres permis aux étrangers de coucher à *Kin-te-tching* : il faut, ou qu'ils passent la nuit dans leurs barques, ou qu'ils logent chez des gens de leur connoissance qui répondent de leur conduite. Cette police maintient l'ordre & établit une sûreté entiere dans tout un lieu, dont les richesses réveilleroient la cupidité d'une infinité de voleurs.

Après ce petit détail sur la situation & sur l'état présent de *King-te-tching*, venons à la porcelaine qui en fait toute la richesse. Ce que j'ai à vous en dire, mon Révérend Pere, se réduit à ce qui entre dans sa composition, & aux préparatifs qu'on y apporte : aux différentes

especes de porcelaines, & à la maniere de les former : à l'huile qui lui donne de l'éclat, & à ses qualités : aux couleurs qui en font l'ornement, & à l'art de les appliquer : à la cuisson, & aux mesures qu'on prend pour lui donner le degré de chaleur qui convient. Enfin, je finirai par quelques réflexions sur la porcelaine ancienne, sur la moderne, & sur certaines choses qui rendent impratiquables aux Chinois, les ouvrages dont on a envoyé, & dont on pourroit envoyer des desseins. Ces ouvrages, où il est impossible de réussir à la Chine, se feroient peut-être facilement en Europe, si l'on y trouvoit les mêmes matériaux.

Avant que de commencer, ne seroit-il pas à propos de détromper ceux qui croiroient peut-être que le nom de porcelaine vient du mot Chinois? A la vérité, il y a des mots, quoiqu'en petit nombre, qui sont François & Chinois tout ensemble. Ce que nous appellons thé, par exemple, a pareillement le nom de thé dans la province de *Fo-Kien*, quoiqu'il s'appelle *tcha* dans la langue Mandarine. *Papa* & *mama* sont aussi des noms qui, en certaines provinces de la Chine, & à *King-te-tching* en particulier, sont dans la bouche des enfans pour signifier pere,

mere & grand'mere. Mais pour ce qui eſt du nom de porcelaine, c'eſt ſi peu un mot Chinois, qu'aucune des ſyllabes qui le compoſe, ne peut, ni être prononcée, ni être écrite par des Chinois, ces ſons ne ſe trouvant point dans leur langue. Il y a apparence que c'eſt des Portugais qu'on a pris ce nom; quoique parmi eux *porcellana* ſignifie proprement une taſſe ou une écuelle, & que *loça* ſoit le nom qu'ils donnent généralement à tous les ouvrages que nous nommons *porcelaine*. L'uſage eſt le maître des langues, c'eſt à chaque nation à nous apprendre l'idée qu'elle attache à ſes mots. La porcelaine s'appelle communément à la Chine *tſeki*.

La matiere de la porcelaine ſe compoſe de deux ſortes de terres, l'une appellée *pe-tun-tſe*, & l'autre qu'on nomme *kao-lin*. Celle-ci eſt parſemée de corpuſcules qui ont quelque éclat : l'autre eſt ſimplement blanche & très-fine au toucher. En même-temps qu'un grand nombre de groſſes barques remontent la riviere de *Jao-tcheou* à *King-te-tching* pour ſe charger de porcelaines, il y en deſcend de *Ki-muen* preſqu'autant de petites, qui ſont chargées de *pe-tun-tſe* & de *kao-lin* réduits en forme de briques: car *King-*

te-tching ne produit aucun des matériaux propres à la porcelaine. Les *pe-tun-tse*, dont le grain est si fin, ne sont autre chose que des quartiers de rochers qu'on tire des carrieres, & auxquels on donne cette forme. Toute pierre n'y est pas propre, sans quoi il seroit inutile d'en aller chercher à vingt ou trente lieues dans la province voisine. La bonne pierre, disent les Chinois, doit tirer un peu sur le verd.

Voici quelle est la premiere préparation. On se sert d'une massue de fer pour briser ces quartiers de pierre, après quoi on met les morceaux brisés dans des mortiers ; & par le moyen de certains leviers qui ont une tête de pierre armée de fer, on acheve de les réduire en une poudre très-fine. Ces léviers jouent sans cesse, ou par le travail des hommes, ou par le moyen de l'eau, de la même maniere que font les martinets dans les moulins à papier. On prend ensuite cette poussiere, on la jette dans une grande urne remplie d'eau, & on la remue fortement avec une pelle de fer. Quand on l'a laissé reposer quelques momens, il surnage une espece de crême épaisse de quatre à cinq doigts : on la leve, & on la verse dans un autre

vafe plein d'eau. On agite plufieurs fois l'eau de la premiere urne, recueillant à chaque fois le nuage qui s'eft formé, jufqu'à ce qu'il ne refte plus que le gros marc, que fon poids précipite d'abord : on le tire, & on le pile de nouveau.

Au regard de la feconde urne, où l'on a jetté ce qui a été recueilli de la premiere, on attend qu'il fe foit formé au fond une efpece de pâte : lorfque l'eau paroît au-deffus fort claire, on la verfe par inclination pour ne pas troubler le fédiment, & l'on jette cette pâte dans de grands moules propres à la fécher : avant qu'elle foit tout-à-fait durcie, on la partage en petits carreaux qui s'achetent par centaines. Cette figure & fa couleur lui ont fait donner le nom de *pe-tun-tfe*.

Les moules où fe jette cette pâte, font des efpeces de caiffes fort grandes & fort larges. Le fond eft rempli de briques placées felon leur hauteur, de telle forte que la fuperficie foit égale. Sur ce lit de briques ainfi rangées, on étend une groffe toile qui remplit la capacité de la caiffe : alors on y verfe la matiere, qu'on couvre peu après d'une autre toile, fur laquelle on met un lit de briques couchées de plat les unes auprès des

autres : tout cela sert à exprimer l'eau plus promptement, sans que rien se perde de la matiere de la porcelaine, qui, en se durcissant, reçoit aisément la figure des briques. Il n'y auroit rien à ajouter à ce travail, si les Chinois n'étoient pas accoutumés à altérer leurs marchandises : mais des gens qui roulent de petits grains de pâte dans la poussiere de poivre pour les en couvrir, & les mêler avec du poivre véritable, n'ont garde de vendre des *pe-tun-tse*, sans y mêler du marc : c'est pourquoi on est obligé de les purifier encore à *King-tê-tching*, avant que de les mettre en œuvre.

Le *kao-lin* qui entre dans la composition de la porcelaine, demande un peu moins de travail que les *pe-tun-tse* : la nature y a plus de part. On en trouve des mines dans le sein de certaines montagnes, qui sont couvertes au-dehors d'une terre rougeâtre. Ces mines sont assez profondes : on y trouve par grumeaux la matiere en question, dont on fait des quartiers en forme de carreaux, en observant la même méthode que j'ai marquée, par rapport aux *pe-tun-tse*. Je ne ferois pas difficulté de croire que la terre blanche de Malthe, qu'on appelle

la terre de ſaint Paul, auroit dans ſa matrice beaucoup de rapport avec le *kao-lin* dont je parle, quoiqu'on n'y remarque pas les petites parties argentées dont eſt ſemé le *kao-lin*.

C'eſt du *kao-lin* que la porcelaine fine tire toute ſa fermeté : il en eſt comme les nerfs. Ainſi c'eſt le mêlange d'une terre molle qui donne de la force aux *pe-tun-tſe*, leſquels ſe tirent des plus durs rochers. Un riche marchand m'a conté que des Anglois ou des Hollandois (car le nom Chinois eſt commun aux deux nations) firent acheter, il y a quelques années, des *pe-tun-tſe* qu'ils emporterent dans leur pays, pour y faire de la porcelaine; mais que n'ayant point pris de *kao-lin*, leur entrepriſe échoua, comme ils l'ont avoué depuis. Sur quoi, le marchand Chinois me diſoit en riant : ils vouloient avoir un corps dont les chairs ſe ſoutinſſent ſans oſſemens.

Outre les barques chargées de *pe-tun-tſe* & de *kao-lin*, dont le rivage de *King-te-tching* eſt bordé, on en trouve d'autres remplies d'une ſubſtance blanchâtre & liquide. Je ſçavois depuis long-temps que cette ſubſtance étoit l'huile qui donne à la porcelaine ſa blancheur & ſon éclat; mais

mais j'en ignorois la compoſition que j'ai enfin appriſe. Il me ſemble que le nom Chinois *yeou*, qui ſe donne aux différentes ſortes d'huiles, convient moins à la liqueur dont je parle, que celui de *tſi*, qui ſignifie vernis, & je crois que c'eſt ainſi qu'on l'appelleroit en Europe. Cette huile ou ce vernis ſe tire de la pierre la plus dure, ce qui n'eſt pas ſurprenant, puiſqu'on prétend que les pierres ſe forment principalement des ſels & des huiles de la terre, qui ſe mêlent & qui s'uniſſent étroitement enſemble.

Quoique l'eſpece de pierre dont ſe font les *pe-tun-tſe*, puiſſe être employée indifféremment pour en tirer de l'huile, on fait choix pourtant de celle qui eſt la plus blanche, & dont les taches ſont les plus vertes. L'hiſtoire de *Feou-leam*, bien qu'elle ne deſcende pas dans le détail, dit que la bonne pierre pour l'huile, eſt celle qui a des taches ſemblables à la couleur de la feuille de cyprès, *pe-chu-ye-pan*, ou qui a des marques rouſſes ſur un fond un peu brun à-peu-près comme la linaire, *ju-tchi-ma-tam*. Il faut d'abord bien laver cette pierre, après quoi on y apporte les mêmes préparations que pour les

pe-tun tſe : quand on a, dans la ſeconde urne, ce qui a été tiré de plus pur de la premiere, après toutes les façons ordinaires ; ſur cent livres ou environ de cette crême, on jette une livre de pierre ou d'un minéral ſemblable à l'alun, nommé *che-kao :* il faut le faire rougir au feu, & enſuite le piler : c'eſt comme la préſure qui lui donne de la conſiſtence, quoiqu'on ait ſoin de l'entretenir toujours liquide.

Cette huile de pierre ne s'emploie jamais ſeule ; on y en mêle une autre qui en eſt comme l'ame. En voici la compoſition : on prend de gros quartiers de chaux vive, ſur leſquels on jette avec la main un peu d'eau pour les diſſoudre, & les réduire en poudre. Enſuite on fait une couche de fougere ſéche, ſur laquelle on met une autre couche de chaux amortie. On en met ainſi pluſieurs alternativement les unes ſur les autres, après quoi on met le feu à la fougere. Lorſque tout eſt conſumé, l'on partage ces cendres ſur de nouvelles couches de fougere ſéche : cela ſe fait au moins cinq ou ſix fois de ſuite, on peut le faire plus ſouvent, & l'huile en eſt meilleure. Autrefois, dit l'hiſtoire de *Feou-leam*, outre la fougere, on y em-

ployoit le bois d'un arbre dont le fruit s'appelle *ſe-tſe* : à en juger par l'âcreté du fruit, quand il n'eſt pas mûr, & par ſon petit couronnement, je croirois que c'eſt une eſpece de neſſle : on ne s'en ſert plus maintenant, à ce que m'ont dit mes Néophytes, apparemment parce qu'il eſt devenu fort rare en ce pays-ci. Peut-être eſt-ce faute de ce bois que la porcelaine qui ſe fait maintenant, n'eſt pas ſi belle que celle des premiers temps. La nature de la chaux & de la fougere contribue auſſi à la bonté de l'huile, & j'ai remarqué que celles qui vient de certains endroits, eſt bien plus eſtimée que celle qui vient d'ailleurs.

Quand on a des cendres de chaux & de fougere juſqu'à une certaine quantité, on les jette dans une urne pleine d'eau. Sur cent livres, il faut y diſſoudre une livre de *che-kao*, bien agiter cette mixtion, enſuite la laiſſer repoſer juſqu'à ce qu'il paroiſſe ſur la ſurface un nuage ou une croûte qu'on ramaſſe, & qu'on jette dans une ſeconde urne, & cela à pluſieurs repriſes. Quand il s'eſt formé une eſpece de pâte au fond de la ſeconde urne, on en verſe l'eau par inclination ; on conſerve ce fond liquide, & c'eſt la ſeconde huile qui doit ſe mêler avec

la précédente. Pour un juste mêlange, il faut que ces deux especes de purée soient également épaisses : afin d'en juger, on plonge à diverses reprises dans l'une & dans l'autre de petit carreaux de *pe-tun-tse*, en les retirant, on voit sur leur superficie, si l'épaississement est égal de part & d'autre. Voilà ce qui regarde la qualité de ces deux sortes d'huiles. Pour ce qui est de la quantité, le mieux qu'on puisse faire, c'est de mêler dix mesures d'huile de pierre, avec une mesure d'huile faite de cendre de chaux & de fougere : ceux qui l'épargnent, n'en mettent jamais moins de trois mesures. Les marchands qui vendent cette huile, pour peu qu'ils aient d'inclination à tromper, ne sont pas fort embarrassés à en augmenter le volume : ils n'ont qu'à jetter de l'eau dans cette huile, & pour couvrir leur fraude, y ajouter du *che-kao* à proportion, qui empêche la matiere d'être trop liquide.

Avant que d'expliquer la maniere dont cette huile ou plutôt ce vernis s'applique, il est à propos de décrire comment se forme la porcelaine. Je commence d'abord par le travail qui se fait dans les endroits les moins fréquentés de *King-te-tching*. Là, dans une en-

ceinte de murailles, on bâtit de vastes apentis, où l'on voit étage sur étage un grand nombre d'urnes de terre. C'est dans cette enceinte que demeurent & travaillent une infinité d'ouvriers, qui ont chacun leur tâche marquée. Une piece de porcelaine, avant que d'en sortir pour être portée au fourneau, passe par les mains de plus de vingt personnes, & cela sans confusion. On a sans doute éprouvé que l'ouvrage se fait ainsi beaucoup plus vîte.

Le premier travail consiste à purifier de nouveau le *pe-tun-tse* & le *kao-lin* du marc qui y reste quand on les vend. On brise le *pe-tun-tse* & on les jette dans une urne pleine d'eau ; ensuite, avec une large espatule, on acheve, en remuant, de les dissoudre : on les laisse reposer quelques momens, après quoi on ramasse ce qui surnage, & ainsi du reste, de la maniere qui a été expliquée ci-dessus.

Pour ce qui est des pieces de *kao-lin*, il n'est pas nécessaire de les briser : on les met tout simplement dans un panier fort clair, qu'on enfonce dans une urne remplie d'eau : le *kao-lin* s'y fond aisément de lui-même. Il reste d'ordinaire un marc qu'il faut jetter. Au bout d'un

an ces rebuts s'accumulent, & font de grands monceaux d'un ſable blanc & ſpongieux, dont il faut vuider le lieu où l'on travaille. Ces deux matieres de *pe-tun-tſe* & de *kao-lin* ainſi préparées, il en faut faire un juſte mêlange : on met autant de *kao-lin* que de *pe-tun-tſe* pour les porcelaines fines : pour les moyennes, on emploie quatre quarts de *kao-lin* ſur ſix de *pe-tun-tſe*. Le moins qu'on en mette, c'eſt une partie de *kao-lin* ſur trois de *pe-tun-tſe*.

Après ce premier travail, on jette cette maſſe dans un grand creux, bien pavé & cimenté de toutes parts : puis on la foule, & on la pétrit juſqu'à ce qu'elle ſe durciſſe ; ce travail eſt fort rude : ceux des Chrétiens qui y ſont employés ont de la peine à ſe rendre à l'égliſe ; ils ne peuvent en obtenir la permiſſion, qu'en ſubſtituant quelques autres en leur place, parce que dès que ce travail manque, tous les autres ouvriers ſont arrêtés.

De cette maſſe ainſi préparée, on tire différens morceaux qu'on étend ſur de larges ardoiſes. Là on les pêtrit & on les roule en tous les ſens, obſervant ſoigneuſement qu'il ne s'y trouve aucun vuide, ou qu'il ne s'y mêle aucun corps

étranger. Un cheveu, un grain de sable perdroit tout l'ouvrage. Faute de bien façonner cette masse, la porcelaine se fêle, éclate, coule & se déjette. C'est de ces premiers élémens que sortent tant de beaux ouvrages de porcelaine, dont les uns se font à la roue, les autres se font uniquement sur des moules, & se perfectionnent ensuite avec le ciseau.

Tous les ouvrages unis se font de la premiere façon. Une tasse, par exemple, quand elle sort de dessus la roue, n'est qu'une espece de calotte imparfaite, à peu près comme le dessus d'un chapeau qui n'a pas encore été appliqué sur la forme. L'ouvrier lui donne d'abord le diametre & la hauteur qu'on souhaite, & elle sort de ses mains presque aussi-tôt qu'il l'a commencée ; car il n'a que trois deniers de gain par planche, & chaque planche est garnie de 26 pieces. Le pied de la tasse n'est alors qu'un morceau de terre de la grosseur du diametre qu'il doit avoir, & qui se creuse avec le ciseau, lorsque la tasse est seche, & qu'elle a de la consistence, c'est-à-dire, après qu'elle a reçu tous les ornemens qu'on veut lui donner. Effectivement, cette tasse, au sortir de la roue, est d'abord

reçue par un ſecond ouvrier qui l'aſſeoit ſur ſa baſe. Peu après elle eſt livrée à un troiſieme qui l'applique ſur ſon moule & lui en imprime la figure. Ce moule eſt ſur une eſpece de tour. Un quatrieme ouvrier polit cette taſſe avec le ciſeau, ſur-tout vers les bords, & la rend déliée autant qu'il eſt néceſſaire pour lui donner de la tranſparence : il la racle à pluſieurs repriſes, la mouillant chaque fois tant ſoit peu ſi elle eſt trop ſeche, de peur qu'elle ne ſe briſe. Quand on retire la taſſe de deſſus le moule, il faut la rouler doucement ſur ce même moule ſans la preſſer plus d'un côté que de l'autre, ſans quoi il s'y fait des cavités, ou bien elle ſe déjette. Il eſt ſurprenant de voir avec quelle vîteſſe ces vaſes paſſent par tant de différentes mains. On dit qu'une piece de porcelaine cuite a paſſé par les mains de ſoixante-dix ouvriers. Je n'ai pas de peine à le croire, après ce que j'en ai vu moi-même ; car ces grands laboratoires ont été ſouvent pour moi comme une eſpece d'Aréopage, où j'ai annoncé celui qui a formé le premier homme du limon, & des mains duquel nous ſortons pour devenir des vaſes de gloire ou d'ignominie.

Les grandes pieces de porcelaine ſe

font à deux fois ; une moitié eſt élevée ſur la roue par trois ou quatre hommes qui la ſoutiennent chacun de ſon côté pour lui donner ſa figure : l'autre moitié étant preſque ſéche s'y applique : on l'y unit avec la matiere même de la porcelaine délayée dans l'eau, qui ſert comme de mortier ou de colle. Quand ces pieces ainſi collées ſont tout-à-fait ſeches, on polit avec le couteau, en dedans & en dehors, l'endroit de la réunion, qui par le moyen du vernis dont on le couvre, s'égale avec tout le reſte. C'eſt ainſi qu'on applique aux vaſes des anſes, des oreilles, & d'autres pieces rapportées. Ceci regarde principalement la porcelaine qu'on forme ſur les moules ou entre les mains, telles que ſont les pieces canelées ou celles qui ſont d'une figure biſarre, comme les animaux, les groteſques, les idoles, les buſtes que les Européens ordonnent, & d'autres ſemblables. Ces ſortes d'ouvrages moulés ſe font en trois ou quatre pieces qu'on ajoute les unes aux autres, & que l'on perfectionne enſuite avec des inſtrumens propres à creuſer, à polir, & à rechercher différens traits qui échappent au moule. Pour ce qui eſt des fleurs & des autres ornemens qui ne ſont point en

relief, mais qui ſont comme gravées, on les applique ſur la porcelaine avec des cachets & des moules : on y applique auſſi des reliefs tout préparés, de la même maniere à peu près qu'on applique des galons d'or ſur un habit.

Voici ce que j'ai vu depuis peu touchant ces ſortes de moules. Quand on a le modele de la piece de porcelaine qu'on deſire, & qui ne peut s'imiter ſur la roue entre les mains du Potier, on applique ſur ce modele de la terre propre pour les moules : cette terre s'y imprime, & le moule ſe fait de pluſieurs pieces, dont chacune eſt d'un aſſez gros volume : on le laiſſe durcir quand la figure y eſt imprimée. Lorſqu'on veut s'en ſervir, on l'approche du feu pendant quelque temps ; après quoi on le remplit de la matiere de porcelaine à proportion de l'épaiſſeur qu'on veut lui donner : on preſſe avec la main dans tous les endroits ; puis on préſente un moment le moule au feu. Auſſi-tôt la figure empreinte ſe détache du moule par l'action du feu, qui conſume un peu de l'humidité qui colloit cette matiere au moule. Les différentes pieces d'un tout tirées ſéparément, ſe réuniſſent enſuite avec de la matiere de porcelaine

un peu liquide. J'ai vu faire ainsi des figures d'animaux qui étoient toutes massives : on avoit laissé durcir cette masse, & on lui avoit donné ensuite la figure qu'on se proposoit, après quoi on la perfectionnoit avec le ciseau, où l'on y ajoutoit des parties travaillées séparément. Ces sortes d'ouvrages se font avec grand soin, tout y est recherché. Quand l'ouvrage est fini, on lui donne le vernis & on le cuit : on le peint ensuite, si l'on veut, de diverses couleurs, & on y applique l'or, puis on le cuit une seconde fois. Des pieces de porcelaine, ainsi travaillées, se vendent extrêmement cher. Tous ces ouvrages doivent être mis à couvert du froid : leur humidité les fait éclater quand ils ne sechent pas également. C'est pour parer à cet inconvénient, qu'on fait quelquefois du feu dans ces laboratoires.

Ces moules se font d'une terre jaune, grasse, & qui est comme en grumeaux : je la crois assez commune ; on la tire d'un endroit qui n'est pas éloigné de *King-te-tching*. Cette terre se pêtrit ; & quand elle est bien liée & un peu durcie, on en prend la quantité nécessaire pour un moule, & on la bat fortement. Quand on lui a donné la figure qu'on

ſouhaite, on la laiſſe ſécher ; après quoi on la façonne ſur le tour. Ce travail ſe paye chérement. Pour expédier un ouvrage de commande, on fait un grand nombre de moules, afin que pluſieurs troupes d'ouvriers travaillent à la fois. Quand on a ſoin de ces moules, ils durent très-long-temps. Un marchand qui en a de tout prêts pour les ouvrages de porcelaine qu'un Européen demande, peut donner ſa marchandiſe bien plutôt à meilleur marché, & faire un gain plus conſidérable qu'un autre qui auroit à faire ces moules. S'il arrive que ces moules s'écorchent, ou qu'il s'y faſſe la moindre brêche, ils ne ſont plus en état de ſervir, ſi ce n'eſt pour des porcelaines de la même figure, mais d'un plus petit volume. On les met alors ſur le tour, & on les rabotte, afin qu'ils puiſſent ſervir une ſeconde fois.

Il eſt temps d'ennoblir la porcelaine en la faiſant paſſer entre les mains des Peintres. Ces *Hoa-pei*, ou Peintres de porcelaine, ne ſont gueres moins gueux que les autres ouvriers : il n'y a pas de quoi s'en étonner, puiſqu'à la réſerve de quelques-uns d'eux, ils ne pourroient paſſer en Europe que pour des apprentis de quelques mois. Toute la ſcience de ces Peintres, & en

général de tous les Peintres Chinois, n'est fondée sur aucun principe, & ne consiste que dans une certaine routine, aidée d'un tour d'imagination assez bornée. Ils ignorent toutes les belles regles de cet art. Il faut avouer pourtant qu'ils peignent des fleurs, des animaux & des paysages qui se font admirer sur la porcelaine, aussi-bien que sur les éventails & sur les lanternes d'une gase très-fine.

Le travail de la peinture est partagé dans un même laboratoire entre un grand nombre d'ouvriers. L'un a soin uniquement de former le premier cercle coloré qu'on voit près des bords de la porcelaine; l'autre trace des fleurs que peint un troisieme : celui-ci est pour les eaux & les montagnes; celui-là pour les oiseaux & pour les autres animaux. Les figures humaines sont d'ordinaire les plus maltraitées; certains paysages & certains plans de ville enluminés, qu'on apporte d'Europe à la Chine, ne nous permettent pas de railler les Chinois sur la maniere dont ils se représentent dans leurs peintures.

Pour ce qui est des couleurs de la porcelaine, il y en a de toutes les sortes. On n'en voit gueres en Europe que de celle qui est d'un bleu vif sur un fond

blanc. Je crois pourtant que nos marchands y en ont apporté d'autres. Il s'en trouve dont le fond eſt ſemblable à celui de nos miroirs ardens : il y en a d'entiérement rouges ; &, parmi celles-là, les unes ſont d'un rouge à l'huile, *yeou-li-hum* ; les autres ſont d'un rouge ſoufflé, *tchoui-hum*, & ſont ſemées de petits points à-peu-près comme nos mignatures. Quand ces deux ſortes d'ouvrages réuſſiſſent dans leur perfection, ce qui eſt aſſez difficile, ils ſont infiniment eſtimés & extrêmement chers.

Enfin, il y a des porcelaines où les payſages qui y ſont peints, ſe forment du mêlange de preſque toutes les couleurs relevées par l'éclat de la dorure. Elles ſont fort belles, ſi l'on y fait de la dépenſe : autrement la porcelaine ordinaire de cette eſpece, n'eſt pas comparable à celle qui eſt peinte avec le ſeul azur. Les annales de *King-te-tching* diſent qu'anciennement le peuple ne ſe ſervoit que de porcelaine blanche : c'eſt apparemment parce qu'on n'avoit pas trouvé aux environs de *Jao-tcheou*, un azur moins précieux que celui qu'on emploie pour la belle porcelaine, lequel vient de loin & ſe vend aſſez cher.

On raconte qu'un marchand de por-

celaine ayant fait naufrage sur une côte déserte, y trouva beaucoup plus de richesse qu'il n'en avoit perdu. Comme il erroit sur la côte, tandis que l'équipage se faisoit un petit bâtiment des débris du vaisseau, il apperçut que les pierres propres à faire le plus bel azur, y étoient très-communes : il en apporta avec lui une grosse charge; & jamais, dit-on, on ne vit à *King-te-tching* de si bel azur. Ce fut vainement que le marchand Chinois s'efforça, dans la suite, de retrouver cette côte, où le hasard l'avoit conduit.

Telle est la maniere dont l'azur se prépare : on l'ensevelit dans le gravier qui est à la hauteur d'un demi-pied dans le fourneau; il s'y rôtit durant vingt-quatre heures, ensuite on le réduit en une poudre impalpable, ainsi que les autres couleurs, non sur le marbre, mais dans de grands mortiers de porcelaine, dont le fond est sans vernis, de même que la tête du pilon qui sert à broyer.

Le rouge se fait avec la couperose, *tsao-fan* : peut-être les Chinois ont-ils en cela quelque chose de particulier; c'est pourquoi je vais rapporter leur méthode. On met une livre de couperose

dans un creuſet qu'on lutte bien avec un ſecond creuſet : au-deſſus de celui-ci eſt une petite ouverture, qui ſe couvre de telle ſorte qu'on puiſſe aiſément la découvrir, s'il en eſt beſoin. On environne le tout de charbon à grand feu, & pour avoir un plus grand reverbere, on fait un circuit de briques. Tandis que la fumée s'éleve fort noire, la matiere n'eſt pas encore en état ; mais elle l'eſt auſſi-tôt qu'il ſort une eſpece de petit nuage fin & délié. Alors on prend un peu de cette matiere, on la délaye dans l'eau, & on en fait l'épreuve ſur du ſapin. S'il en ſort un beau rouge, on retire le braſier qui environne & couvre en partie le creuſet. Quand tout eſt refroidi, on trouve un petit pain de ce rouge qui s'eſt formé au bas du creuſet. Le rouge le plus fin eſt attachée au creuſet d'enhaut. Une livre de coupèroſe donne quatre onces du rouge dont on peint la porcelaine.

Bien que la porcelaine ſoit blanche de ſa nature, & que l'huile qu'on lui donne ſerve encore à augmenter ſa blancheur, cependant il y a de certaines figures, en faveur deſquelles on applique un blanc particulier ſur la porcelaine qui eſt peinte de différentes couleurs. Ce

blanc se fait d'une poudre de caillou transparent, qui se calcine au fourneau, de même que l'azur. Sur demi-once de cette poudre on met une once de céruse pulvérisée: c'est aussi ce qui entre dans le mélange des couleurs; par exemple, pour faire le verd, à une once de céruse & à une demi-once de poudre de caillou, on ajoute trois onces de ce qu'on nomme *tom-hoa-pien*. Je croirois, sur les indices que j'en ai, que ce sont les scories les plus pures du cuivre qu'on a battu.

Le verd préparé devient la matrice du violet, qui se fait en y ajoutant une dose de blanc. On met plus de verd préparé à proportion qu'on veut le violet plus foncé. Le jaune se fait en prenant sept dragmes du blanc préparé comme je l'ai dit, auxquelles on ajoute trois dragmes du rouge de couperose. Toutes ces couleurs appliquées sur la porcelaine dejà cuite, après avoir été huilée, ne paroissent vertes, violettes, jaunes ou rouges, qu'après la seconde cuisson qu'on leur donne. Ces diverses couleurs s'appliquent, dit le livre Chinois, avec la céruse, le salpêtre & la couperose. Les Chrétiens qui sont du métier, ne m'ont parlé que de la céruse, qui se mêle avec la couleur quand on la dissout dans l'eau gommée.

Le rouge appliqué à l'huile ſe prépare en mêlant le rouge *tom lou hum*, ou même le rouge dont je viens de parler, avec l'huile ordinaire de la porcelaine, & avec une autre huile faite de cailloux blancs préparée comme la premiere eſpece d'huile : on ne m'a pas ſçu dire la quantité de l'une & de l'autre, ni combien on délayoit de rouge dans ce mélange d'huiles : divers eſſais peuvent découvrir le ſecret. On laiſſe enſuite ſécher la porcelaine, & on la cuit au fourneau ordinaire. Si après la cuiſſon le rouge ſort pur & brillant, ſans qu'il y paroiſſe la moindre tache, c'eſt alors qu'on a atteint la perfection de l'art. Ces porcelaines ne réſonnent point lorſqu'on les frappe.

L'autre eſpece de rouge ſoufflé ſe fait ainſi : On a du rouge tout préparé, on prend un tuyau, dont une des ouvertures eſt couverte d'une gaſe fort ſerrée ; on applique doucement le bas du tuyau ſur la couleur dont la gaſe ſe charge, après quoi on ſouffle dans le tuyau contre la porcelaine, qui ſe trouve enſuite toute ſemée de petits points rouges. Cette ſorte de porcelaine eſt encore plus chere & plus rare que la précédente, parce que l'exécution en eſt plus

difficile, si l'on y veut garder toutes les proportions requises.

La porcelaine noire a aussi son prix & sa beauté; on l'appelle *ou-mien :* ce noir est plombé & semblable à celui de nos miroirs ardens. L'or qu'on y met lui donne un nouvel agrément. On donne la couleur noire à la porcelaine lorsqu'elle est séche, & pour cela on mêle trois onces d'azur avec sept onces d'huile ordinaire de pierre. Les épreuves apprennent au juste quel doit être ce mélange, selon la couleur plus ou moins foncée qu'on veut lui donner. Lorsque cette couleur est séche, on cuit la porcelaine; après quoi on y applique l'or, & on la recuit de nouveau dans un fourneau particulier.

Il se fait ici une autre sorte de porcelaine que je n'avois pas encore vue; elle est toute percée à jour en forme de découpure : au milieu est une coupe propre à contenir la liqueur. La coupe ne fait qu'un corps avec la découpure. J'ai vu d'autres porcelaines où des dames Chinoises & Tartares étoient peintes au naturel. La draperie, le teint & les traits du visage, tout y étoit recherché. De loin on eût pris ces ouvrages pour de l'émail.

Il eſt à remarquer que quand on ne donne point d'autre huile à la porcelaine que celle qui ſe fait de cailloux blancs, cette porcelaine devient d'une eſpece particuliere, qu'on appelle ici *tſoui-ki*. Elle eſt toute marbrée, & coupée en tous les ſens d'une infinité de veines : de loin on la prendroit pour une porcelaine briſée, dont toutes les pieces demeurent dans leur place ; c'eſt comme un ouvrage à la moſaïque. La couleur que donne cette huile eſt d'un blanc un peu cendré. Si la porcelaine eſt toute azurée, & qu'on lui donne cette huile, elle paroîtra également coupée & marbrée, lorſque la couleur ſera ſéche.

Quand on veut appliquer l'or, on le broye, & on le diſſout au fond d'une porcelaine, juſqu'à ce qu'on voye au-deſſous de l'eau un petit ciel d'or. On le laiſſe ſécher, & lorſqu'on doit l'employer, on le diſſout par partie dans une quantité ſuffiſante d'eau gommée : avec trente parties d'or on incorpore trois parties de céruſe, & on l'applique ſur la porcelaine de même que les couleurs.

Enfin, il y a une eſpece de porcelaine qui ſe fait de la maniere ſuivante : On lui donne le vernis ordinaire, on la fait cuire, enſuite on la peint de diverſes

couleurs & on la cuit de nouveau. C'est quelquefois à dessein qu'on réserve la peinture après la premiere cuisson : quelquefois aussi on n'a recours à cette seconde cuisson, que pour cacher les défauts de la porcelaine, en appliquant des couleurs dans les endroits défectueux. Cette porcelaine qui est chargée de couleurs, ne laisse pas d'être au goût de bien des gens. Il arrive d'ordinaire qu'on sent des irrégularités sur ces sortes de porcelaines, soit que cela vienne du peu d'habileté de l'ouvrier, soit que cela ait été nécessaire pour suppléer aux ombres de la peinture, ou bien qu'on ait voulu couvrir les défauts du corps de la porcelaine. Quand la peinture est séche aussi bien que la dorure, s'il y en a, on fait des piles de ces porcelaines, & mettant les petites dans les grandes, on les range dans le fourneau.

Ces sortes de fourneaux peuvent être de fer, quand ils sont petits ; mais d'ordinaire ils sont de terre. Celui que j'ai vu étoit de la hauteur d'un homme, & presque aussi large que nos plus grands tonneaux de vin : il étoit fait de plusieurs pieces, de la matiere même dont on fait les caisses de la porcelaine ; c'étoit de grands quartiers épais d'un tra-

vers de doigt, hauts d'un pied, & longs d'un pied & demi. Avant que de les cuire, on leur avoit donné une figure propre à s'arrondir : ils étoient placés les uns ſur les autres, & bien cimentés: le fond du fourneau étoit élevé de terre d'un demi-pied ; il étoit placé ſur deux ou trois rangs de briques épaiſſes, mais peu larges : autour du fourneau étoit une enceinte de briques bien maçonnée, laquelle avoit en bas trois ou quatre ſoupiraux, qui ſont comme les ſoufflets du foyer. Cette enceinte laiſſoit juſqu'au fourneau un vuide d'un demi-pied, excepté en trois ou quatre endroits qui étoient remplis, & qui faiſoient comme les éperons du fourneau. Je crois qu'on éleve en même temps & le fourneau & l'enceinte, ſans quoi le fourneau ne ſçauroit ſe ſoutenir. On remplit le fourneau de la porcelaine qu'on veut cuire une ſeconde fois, en mettant en pile les petites pieces dans les grandes, ainſi que je l'ai dit. Quand tout cela eſt fait, on couvre le haut du fourneau de pieces de poterie ſemblables à celles du côté du fourneau : ces pieces qui enjambent les unes dans les autres, s'uniſſent étroitement avec du mortier ou de la terre détrempée. On laiſſe ſeulement au milieu

une ouverture pour obſerver quand la porcelaine eſt cuite. On allume enſuite quantité de charbon ſous le fourneau, on en allume pareillement ſur la couverture, d'où l'on en jette des monceaux dans l'eſpace qui eſt entre l'enceinte de brique & le fourneau. L'ouverture qui eſt au-deſſus du fourneau ſe couvre d'une piece de pot caſſé. Quand le feu eſt ardent, on regarde de temps en temps par cette ouverture, & lorſque la porcelaine paroît éclatante & peinte de couleurs vives & animées, on retire le braſier, & enſuite la porcelaine.

Il me vient une penſée au ſujet de ces couleurs qui s'incorporent dans une porcelaine déja cuite & verniſſée par le moyen de la céruſe, à laquelle, ſelon les annales de *Feou-leam*, on joignoit autrefois du ſalpêtre & de la couperoſe; ſi l'on employoit pareillement de la céruſe dans les couleurs dont on peint des panneaux de verre, & qu'enſuite on leur donnât une eſpece de ſeconde cuiſſon, cette céruſe ainſi employée ne pourroit-elle pas nous rendre le ſecret qu'on avoit autrefois de peindre le verre, ſans lui rien ôter de ſa tranſparence. C'eſt de quoi on pourra juger par l'épreuve,

Ce ſecret que nous avons perdu, me fait ſouvenir d'un autre ſecret que les Chinois ſe plaignent de n'avoir plus ; ils avoient l'art de peindre ſur les côtés d'une porcelaine des poiſſons, ou d'autres animaux, qu'on n'appercevoit que lorſque la porcelaine étoit remplie de quelque liqueur. Ils appellent cette eſpece de porcelaine *kia-tſim*, c'eſt-à-dire, azur mis en preſſe, à cauſe de la maniere dont l'azur eſt placé. Voici ce qu'on a retenu de ce ſecret; peut-être imaginera-t-on en Europe ce qui eſt ignoré des Chinois. La porcelaine qu'on veut peindre ainſi doit être fort mince; quand elle eſt ſeche, on applique la couleur un peu forte, non en dehors, ſelon la coutume, mais en dedans ſur les côtés; on y peint communément des poiſſons, comme s'ils étoient plus propres à ſe produire, lorſqu'on remplit la taſſe d'eau. La couleur une fois ſéchée, on donne une légere couche d'une eſpece de colle fort déliée faite de la terre même de la porcelaine. Cette couche ſerre l'azur entre ces deux eſpeces de lames de terre. Quand la couche eſt ſeche, on jette de l'huile en dedans de la porcelaine; quelque temps après on la met ſur le moule & au tour. Comme elle a reçu

du

du corps par le dedans, on la rend par dehors la plus mince qui se peut, sans percer jusqu'à la couleur; ensuite on plonge dans l'huile le dehors de la porcelaine. Lorsque tout est sec, on la cuit dans le fourneau ordinaire. Ce travail est extrêmement délicat, & demande une adresse que les Chinois apparemment n'ont plus. Ils tâchent néanmoins de temps en temps de retrouver l'art de cette peinture magique, mais c'est en vain. L'un d'eux m'a assuré depuis peu, qu'il avoit fait une nouvelle tentative, & qu'elle lui avoit presque réussi.

Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'encore aujourd'hui le bel azur renaît sur la porcelaine, après en avoir disparu. Quand on l'a appliqué, sa couleur est d'un noir pâle; lorsqu'il est sec, & qu'on lui a donné l'huile, il s'éclipse tout-à-fait, & la porcelaine paroît toute blanche; les couleurs sont alors ensevelies sous le vernis; le feu les en fait éclorre avec toutes leurs beautés, de même à peu près que la chaleur naturelle fait sortir de la coque les plus beaux papillons avec toutes leurs nuances. J'ajouterai une circonstance qui n'est pas à omettre, c'est qu'avant que de donner l'huile à la porcelaine, on acheve de la polir, & de

lui ôter les plus petites inégalités. On ſe ſert pour cela d'un pinceau fait de petites plumes très-fines, on humecte le pinceau avec un peu d'eau, & on le paſſe par-tout d'une main légere.

Au reſte, il y a beaucoup d'art dans la maniere dont l'huile ſe donne à la porcelaine, ſoit pour n'en pas mettre plus qu'il ne faut, ſoit pour la répandre également de tous côtés. A la porcelaine, qui eſt fort mince & fort déliée, on donne à deux fois deux couches légeres d'huile; ſi les couches étoient trop épaiſſes, les foibles parois de la taſſe ne pourroient les porter, & ils plieroient ſur le champ. Ces deux couches valent autant qu'une couche ordinaire d'huile, telle qu'on la donne à la porcelaine fine, qui eſt plus robuſte. Elles ſe mettent, l'une par aſperſion, & l'autre par immerſion. D'abord on prend d'une main la taſſe par le dehors, & la tenant de biais ſur l'urne où eſt le vernis, de l'autre main on jette dedans autant qu'il faut de vernis pour l'arroſer par-tout. Cela ſe fait de ſuite à un grand nombre de taſſes; les premieres ſe trouvant ſeches en dedans, on leur donne l'huile au dehors de la maniere ſuivante; on tient une main dans la taſſe, & la ſoutenant avec un petit bâton ſous

le milieu de ſon pied, on la plonge dans le vaſe plein de vernis, d'où on la retire auſſi-tôt.

J'ai dit plus haut que le pied de la porcelaine demeuroit maſſif; en effet, ce n'eſt qu'après qu'elle a reçu l'huile & qu'elle eſt ſeche, qu'on la met ſur le tour pour creuſer le pied, après quoi on y peint un petit cercle, & ſouvent une lettre Chinoiſe. Quand cette peinture eſt ſeche, on verniſſe le creux qu'on vient de faire ſous la taſſe, & c'eſt la derniere main qu'on lui donne, car auſſi-tôt après elle ſe porte du laboratoire au fourneau, pour y être cuite.

J'ai été ſurpris de voir qu'un homme tienne en équilibre ſur ſes épaules deux planches longues & étroites ſur leſquelles ſont rangées les porcelaines, & qu'il paſſe ainſi par pluſieurs rues fort peuplées ſans briſer ſa marchandiſe. A la vérité, on évite avec ſoin de le heurter tant ſoit peu, car on ſeroit obligé de réparer le tort qu'on lui auroit fait; mais il eſt étonnant que le porteur lui-même régle ſi bien ſes pas & tous les mouvemens de ſon corps qu'il ne perde rien de ſon équilibre.

L'endroit où ſont les fourneaux préſente une autre ſcene. Dans une eſpece

de vestibule qui précéde le fourneau ; on voit des tas de caisses & d'étuis faits de terre, & destinés à renfermer la porcelaine. Chaque piece de porcelaine, pour peu qu'elle soit considérable, a son étui, les porcelaines qui ont des couvercles comme celles qui n'en ont pas ; ces couvercles qui ne s'attachent que foiblement à la partie d'en bas durant la cuisson, s'én détachent aisément par un petit coup qu'on leur donne. Pour ce qui est des petites porcelaines, comme sont les tasses à prendre du thé ou du chocolat, elles ont une caisse commune à plusieurs. L'ouvrier imite ici la nature, qui pour cuire les fruits & les conduire à une parfaite maturité, les renferme sous une enveloppe, afin que la chaleur du soleil ne les pénétre que peu-à-peu, & que son action au-dedans ne soit pas trop interrompue par l'air qui vient de dehors durant les fraîcheurs de la nuit.

Ces étuis ont au-dedans une espece de petit duvet de sable ; on le couvre de poussiere de *kao-lin*, afin que le sable ne s'attache pas trop au pied de la coupe qui se place sur ce lit de sable, après l'avoir pressé en lui donnant la figure du fond de la porcelaine, laquelle ne touche point aux parois de son étui. Le haut de cet étui n'a point de couvercle ;

un second étui, de la figure du premier, garni pareillement de sa porcelaine, s'enchasse dedans de telle sorte qu'il le couvre tout-à-fait sans toucher à la porcelaine d'en bas; & c'est ainsi qu'on remplit le fourneau de grandes piles de caisses de terre toutes garnies de porcelaine. A la faveur de ces voiles épais, la beauté, & si j'ose m'exprimer ainsi, le teint de la porcelaine n'est point hâlé par l'ardeur du feu.

Au regard des petites pieces de porcelaine qui sont renfermées dans de grandes caisses rondes, chacune est posée sur une soucoupe de terre de l'épaisseur de deux écus, & de la largeur de son pied; ces bases sont aussi semées de poussiere de *kao-lin*. Quand ces caisses sont un peu larges, on ne met point de porcelaine au milieu, parce qu'elle y seroit trop éloignée des côtés, que par-là elle pourroit manquer de force, s'ouvrir & s'enfoncer, ce qui feroit du ravage dans toute la colonne. Il est bon de sçavoir que ces caisses ont le tiers d'un pied en hauteur, & qu'en partie elles ne sont pas cuites non plus que la porcelaine. Néanmoins on remplit entiérement celles qui ont déja été cuites, & qui peuvent encore servir.

Il ne faut pas oublier la maniere dont la porcelaine se met dans ces caisses; l'ouvrier ne la touche pas immédiatement de la main; il pourroit ou la casser, car rien n'est plus fragile, ou la faner, ou lui faire des inégalités. C'est par le moyen d'un petit cordon qu'il la tire de dessus la planche. Ce cordon tient d'un côté à deux branches un peu courbées d'une fourchette de bois qu'il prend d'une main, tandis que de l'autre il tient les deux bouts du cordon croisés & ouverts selon la largeur de la porcelaine c'est ainsi qu'il l'environne, qu'il l'éleve doucement, & qu'il la pose dans la caisse sur la petite soucoupe. Tout cela se fait avec une vîtesse incroyable.

J'ai dit que le bas du fourneau a un demi-pied de gros gravier; ce gravier sert à asseoir plus sûrement les colonnes de porcelaine, dont les rangs qui sont au milieu du fourneau, ont au moins sept pieds de hauteur. Les deux caisses qui sont au bas de chaque colonne sont vuides, parce que le feu n'agit pas assez en bas, & que le gravier les couvre en partie. C'est par la même raison que la caisse qui est placée au haut de la pile demeure vuide. On remplit ainsi tout le fourneau, ne laissant de vuide qu'à

l'endroit qui eſt immédiatement ſous le ſoupirail.

On a ſoin de placer au milieu du fourneau les piles de la plus fine porcelaine ; dans le fond, celles qui le ſont moins ; & à l'entrée on met celles qui ſont un peu fortes en couleur, qui ſont composées d'une matiere où il entre autant de *pe-tun-tſe* que de *kao-lin*, & auxquelles on a donné une huile faite de la pierre qui a des taches un peu noires ou rouſſes, parce que cette huile a plus de corps que l'autre. Toutes ces piles ſont placées fort près les unes des autres, & liées en haut, en bas, & au milieu avec quelques morceaux de terre qu'on leur applique, de telle ſorte pourtant que la flamme ait un paſſage libre pour s'inſinuer également de tous côtés ; & peut-être eſt-ce-là à quoi l'œil & l'habileté de l'ouvrier ſervent le plus pour réuſſir dans ſon entrepriſe, afin d'éviter certains accidens à peu près ſemblables à ceux que cauſent les obſtructions dans le corps de l'animal.

Toute terre n'eſt pas propre à conſtruire les caiſſes qui renferment la porcelaine; il y en a de trois ſortes qu'on met en uſage : l'une qui eſt jaune & aſſez commune; elle domine par la quantité

& fait la base. L'autre s'appelle *lao-tou*, c'est une terre forte. La troisiéme, qui est une terre huileuse, se nomme *yeou-tou*. Ces deux sortes de terre se tirent en hyver de certaines mines fort profondes, où il n'est pas possible de travailler pendant l'été. Si on les mêloit parties égales, ce qui coûteroit un peu plus, les caisses dureroient long-temps. On les apporte toutes préparées d'un gros village qui est au bas de la riviere à une lieue de *King-te-tching*. Avant qu'elles soient cuites elles sont jaunâtres : quand elles sont cuites, elles sont d'un rouge fort obscur. Comme on va à l'épargne, la terre jaune y domine, & c'est ce qui fait que les caisses ne durent gueres que deux ou trois fournées, après quoi elles éclatent tout-à-fait. Si elles ne sont que légerement félées ou fendues, on les entoure d'un cercle d'osier, le cercle se brule, & la caisse sert encore cette fois-là, sans que la porcelaine en souffre. Il faut prendre garde de ne pas remplir une fournée de caisses neuves, lesquelles n'ayent pas encore servi : il y en faut mettre la moitié qui ayent déja été cuites. Celles-ci se placent en haut & en bas; au milieu des piles se

mettent celles qui sont nouvellement faites. Autrefois, selon l'histoire de *Feou-leam*, toutes les caisses se cuisoient à part dans un fourneau, avant qu'on s'en servît pour faire cuire la porcelaine : sans doute parce qu'alors on avoit moins d'égard à la dépense qu'à la perfection de l'ouvrage. Il n'en est pas tout-à-fait de même à présent, & cela vient appa-remment de ce que le nombre des ou-vriers en porcelaine s'est multiplié à l'infini.

Venons maintenant à la construction des fourneaux. On les place au fond d'un assez long vestibule qui sert comme de soufflets, & qui en est la décharge. Il a le même usage que l'arche des verre-ries. Les fourneaux sont présentement plus grands qu'ils n'étoient autrefois. Alors, selon le livre Chinois, ils n'a-voient que six pieds de hauteur & de largeur : maintenant ils sont hauts de deux brasses, & ont près de quatre brasses de profondeur. La voûte aussi-bien que le corps du fourneau est assez épaisse pour pouvoir marcher dessus sans être incom-modé du feu : cette voûte n'est en de-dans ni plate, ni formée en pointe, elle va en s'allongeant, & elle se re-trécit à mesure qu'elle approche du grand

ſoupirail qui eſt à l'extrémité, & par où ſortent les tourbillons de flamme & de fumée. Outre cette gorge, le fourneau a ſur ſa tête cinq petites ouvertures qui en ſont comme les yeux : on les couvre de quelques pots caſſés, de telle ſorte pourtant qu'ils ſoulagent l'air & le feu du fourneau. C'eſt par ces yeux qu'on juge ſi la porcelaine eſt cuite : on découvre l'œil qui eſt un peu devant le grand ſoupirail, & avec une pincette de fer l'on ouvre une des caiſſes. La porcelaine eſt en état, quand on voit un feu clair dans le fourneau, quand toutes les caiſſes ſont embraſées, & ſurtout quand les couleurs paroiſſent avec tout leur éclat. Alors on diſcontinue le feu, & l'on acheve de murer pour quelque temps la porte du fourneau. Ce fourneau a dans toute ſa largeur un foyer profond & large d'un ou de deux pieds, on le paſſe ſur une planche pour entrer dans la capacité du fourneau, & y ranger la porcelaine. Quand on a allumé le feu du foyer, on mure auſſitôt la porte, n'y laiſſant que l'ouverture néceſſaire pour y jetter des quartiers de gros bois longs d'un pied, mais aſſez étroits. On chauffe d'abord le fourneau pendant un jour & une nuit, en-

ſuite deux hommes qui ſe relevent, ne ceſſent d'y jetter du bois : on en brûle communément pour une fournée juſqu'à cent quatre-vingt charges. A en juger par ce qu'en dit le livre Chinois, cette quantité ne devroit pas être ſuffiſante : il aſſure qu'anciennement on brûloit deux cens quarante charges de bois, & vingt de plus ſi le temps étoit pluvieux, bien qu'alors les fourneaux fuſſent moins grands de la moitié que ceux-ci. On y entretenoit d'abord un petit feu pendant ſept jours & ſept nuits; le huitiéme jour on faiſoit un feu très-ardent ; & il eſt à remarquer que les caiſſes de la petite porcelaine étoient déja cuites à part, avant que d'entrer dans le fourneau : auſſi faut-il avouer que l'ancienne porcelaine avoit bien plus de corps que la moderne. On obſervoit encore une choſe qui ſe néglige aujourd'hui : quand il n'y avoit plus de feu dans le fourneau, on ne démuroit la porte qu'après dix jours pour les grandes porcelaines, & après cinq jours pour les petites: maintenant on différe à la vérité de quelques jours à ouvrir le fourneau, & à en retirer les grandes pieces de porcelaine, car ſans cette précaution elles éclateroient ; mais pour ce

qui eſt des petites, ſi le feu a été éteint à l'entrée de la nuit, on les retire dès le lendemain. Le deſſein apparemment eſt d'épargner le bois pour une ſeconde fournée. Comme la porcelaine eſt brûlante, l'ouvrier qui la retire, s'aide, pour la prendre, de longues écharpes pendues à ſon col.

J'ai été ſurpris d'apprendre qu'après avoir brûlé dans un jour à l'entrée du fourneau juſqu'à cent quatre-vingt charges de bois, cependant le lendemain on ne trouvoit point de cendre dans le foyer. Il faut que ceux qui ſervent ces fourneaux ſoient bien accoutumés au feu : on dit qu'ils mettent du ſel dans leur thé, afin d'en boire tant qu'ils veulent ſans en être incommodés; j'ai peine à comprendre comment il ſe peut faire que cette liqueur ſalée les déſaltere.

Après ce que je viens de rapporter, on ne doit pas être ſurpris que la porcelaine ſoit ſi chere en Europe : on le ſera encore moins, quand on ſçaura qu'outre le gros gain des marchands Européens, & celui que font ſur eux leurs commiſſionnaires Chinois, il eſt rare qu'une fournée réuſſiſſe entiérement, que ſouvent elle eſt toute perdue, & qu'en ouvrant le fourneau on trouve les porcelaines &

les caiſſes réduites à une maſſe dure comme un rocher; qu'un trop grand feu ou des caiſſes mal conditionnées peuvent tout ruiner; qu'il n'eſt pas aiſé de régler le feu qu'on leur doit donner; que la nature du temps change en un inſtant l'action du feu, la qualité du ſujet ſur lequel il agit, & celle du bois qui l'entretient. Ainſi, pour un ouvrier qui s'enrichit, il y en a cent autres qui ſe ruinent, & qui ne laiſſent pas de tenter fortune, dans l'eſpérance dont ils ſe flattent de pouvoir amaſſer de quoi lever une boutique de marchand.

D'ailleurs, la porcelaine qu'on tranſporte en Europe, ſe fait preſque toujours ſur des modeles nouveaux, ſouvent bizarres, & où il eſt difficile de réuſſir: pour peu qu'elle ait de défaut, elle eſt rebutée des Européens qui ne veulent rien que d'achevé, & dès-là elle demeure entre les mains des ouvriers, qui ne peuvent la vendre aux Chinois, parce qu'elle n'eſt pas de leur goût. Il faut par conſéquent que les pieces qu'on prend, portent les frais de celles qu'on rebute.

Selon l'hiſtoire de *King-te-tching*, le gain qu'on faiſoit autrefois étoit beaucoup plus conſidérable que celui qui ſe

fait maintenant; c'eſt ce qu'on a de la peine à croire, car il s'en faut bien qu'il ſe fît alors un ſi grand débit de porcelaine en Europe. Je crois, pour moi que cela vient de ce que les vivres ſont maintenant bien plus chers, de ce que le bois ne ſe tirant plus des montagnes voiſines qu'on a épuiſées, on eſt obligé de le faire venir de fort loin & à grands frais; de ce que le gain eſt partagé maintenant entre trop de perſonnes; & qu'enfin les ouvriers ſont moins habiles qu'ils ne l'étoient dans ces temps reculés, & que par-là ils ſont moins ſûrs de réuſſir. Cela peut venir encore de l'avarice des Mandarins, qui occupant beaucoup d'ouvriers à ces ſortes d'ouvrages, dont ils font des préſens à leurs protecteurs de la cour, payent mal les ouvriers; ce qui cauſe le renchériſſement des marchandiſes & la pauvreté des Marchands.

J'ai dit que la difficulté qu'il y a d'exécuter certains modeles venus d'Europe, eſt une des choſes qui augmente le prix de la porcelaine : car il ne faut pas croire que les ouvriers puiſſent travailler ſur tous les modeles qui leur viennent des pays étrangers. Il y en a d'impratiquables à la Chine, de même qu'il

s'y fait des ouvrages qui ſurprennent les étrangers, & qu'ils ne croyent pas poſſibles. En voici quelques exemples. J'ai vu ici un fanal ou une groſſe lanterne de porcelaine qui étoit d'une ſeule piece, au travers de laquelle un flambeau éclairoit toute une chambre : cet ouvrage fut commandé, il y a ſept ou huit ans, par le Prince héritier. Ce même Prince commanda auſſi divers inſtrumens de muſique, entr'autres une eſpece de petite orgue appellée *tſeng*, qui a près d'un pied de hauteur, & qui eſt compoſée de quatorze tuyaux, dont l'harmonie eſt aſſez agréable : mais ce fut inutilement qu'on y travailla. On réuſſit mieux aux fluttes douces, aux flageolets, & à un autre inſtrument qu'on nomme *yun-lo*, qui eſt compoſé de diverſes petites plaques rondes un peu concaves, dont chacune rend un ſon particulier : on en ſuſpend neuf dans un quadre à divers étages qu'on touche avec des baguettes comme le tympanon ; il ſe fait un petit carrillon qui s'accorde avec le ſon des autres inſtrumens, & avec la voix des muſiciens. Il a fallu, dit-on, faire beaucoup d'épreuves, afin de trouver l'épaiſſeur & le dégré de cuiſſon convenables, pour avoir tous

les tons néceſſaires à un accord. Je m'imaginois qu'on avoit le ſecret d'inſérer un peu de métal dans le corps de ces porcelaines, pour varier les ſons : mais on m'a détrompé; le métal eſt ſi peu capable de s'allier avec la porcelaine, que ſi l'on mettoit un denier de cuivre au haut d'une pile de porcelaine placée dans le four, ce dernier venant à ſe fondre, perceroit toutes les caiſſes & toutes les porcelaines de la colomne, qui ſe trouveroient toutes avoir un trou au milieu. Rien ne fait mieux voir quel mouvement le feu donne à tout ce qui eſt renfermé dans le fourneau : auſſi aſſure-t-on que tout y eſt comme fluide & flottant.

Pour revenir aux ouvrages des Chinois un peu rares, ils réuſſiſſent principalement dans les groteſques & dans la repréſentation des animaux : les ouvriers font des canards & des tortues qui flottent ſur l'eau. J'ai vu un chat peint au naturel, on avoit mis dans ſa tête une petite lampe dont la flamme formoit les deux yeux, & l'on m'aſſura que pendant la nuit les rats en étoient épouvantés. On fait encore ici beaucoup de ſtatues de *Kouan in* (c'eſt un Déeſſe célebre dans toute la Chine) on la re-

présente tenant un enfant entre ses bras, & elle est invoquée par les femmes stériles qui veulent avoir des enfans. Elle peut être comparée aux statues antiques que nous avons de Venus & de Diane, avec cette différence que les statues de *Kouan-in* sont très-modestes.

Il y a une autre espece de porcelaine dont l'exécution est très-difficile, & qui par-là devient fort rare. Le corps de cette porcelaine est extrêmement délié, & la surface en est très-unie au-dedans & au-dehors : cependant, on y voit des moulures gravées, un tour de fleurs, par exemple, & d'autres ornemens semblables. Voici de quelle maniere on la travaille : au sortir de dessus la roue on l'applique sur un moule, où sont des gravures qui s'y impriment en dedans : en dehors on la rend la plus fine & la plus déliée qu'il est possible en la travaillant au tour avec le ciseau, après quoi on lui donne l'huile, & on la cuit dans le fourneau ordinaire.

Les marchands Européens demandent quelquefois aux ouvriers Chinois des plaques de porcelaines, dont une piece fasse le dessus d'une table & d'une chaise ou des quadres de tableau : ces ouvrages sont impossibles : les plaques les plus

larges & les plus longues ſont d'un pied ou environ : ſi on va au-de-là, quelque épaiſſeur qu'on leur donne, elles ſe déjettent : l'épaiſſeur même ne rendroit pas plus facile l'exécution de ces ſortes d'ouvrages, & c'eſt pourquoi au lieu de rendre ces plaques épaiſſes, on les fait de deux ſuperficies qu'on unit en laiſſant le dedans vuide : on y met ſeulement une traverſe, & l'on fait aux deux côtés deux ouvertures pour les enchaſſer dans des ouvrages de menuiſerie, ou dans le doſſier d'une chaiſe, ce qui a ſon agrément.

L'hiſtoire de *King-te-tching* parle de divers ouvrages ordonnés par des Empereurs, qu'on s'efforça vainement d'exécuter. Le pere de l'Empereur régnant commanda des urnes à peu près de la figure des caiſſes où nous mettons des oranges ; c'étoit apparemment pour y nourrir de petits poiſſons rouges, dorés & argentés, ce qui fait un ornement des maiſons ; peut-être auſſi vouloit-il s'en ſervir pour y prendre le bain, car elles devoient avoir trois pieds & demi de diametre, & deux pieds & demi de hauteur ; le fond devoit être épais d'un demi-pied, & les parois d'un tiers de pied. On travailla trois ans de ſuite à

ces ouvrages, & on fit jusqu'à deux cens urnes sans qu'une seule pût réussir. Le même Empereur ordonna des plaques pour des devants de galerie ouverte; chaque plaque devoit être haute de trois pieds, large de deux pieds & demi, & épaisse d'un demi-pied: tout cela, disent les anciens de *King-te-tching*, ne put s'exécuter, & les Mandarins de cette province présenterent une requête à l'Empereur, pour le supplier de faire cesser ce travail.

Cependant, les Mandarins qui sçavent quel est le génie des Européens en fait d'invention, m'ont quelquefois prié de faire venir d'Europe des desseins nouveaux & curieux, afin de pouvoir présenter à l'Empereur quelque chose de singulier. D'un autre côté, les Chrétiens me pressoient fort de ne point fournir de semblables modeles; car les Mandarins ne sont pas tout-à-fait si faciles à se rendre que nos Marchands, lorsque les ouvriers leur disent qu'un ouvrage est impraticable; & il y a souvent bien des bastonnades données, avant que le Mandarin abandonne un dessein dont il se promettoit de grands avantages.

Comme chaque profession a son Idole

particuliere, & que la divinité se communique ici aussi facilement que la qualité de Comte & de Marquis se donne en certain pays d'Europe; il n'est pas surprenant qu'il y ait un Dieu de la porcelaine. Le *Pou-sa* (c'est le nom de cette Idole) doit son origine à ces sortes de desseins qu'il est impossible aux ouvriers d'exécuter. On dit qu'autrefois un Empereur voulut absolument qu'on lui fît des porcelaines sur un modele qu'il donna : on lui représenta diverses fois que la chose étoit impossible; mais toutes ces remontrances ne servirent qu'à exciter de plus en plus son envie. Les Empereurs sont durant leur vie les divinités les plus redoutées à la Chine, & ils croient souvent que rien ne doit s'opposer à leurs desirs. Les officiers redoublerent donc leurs soins, & ils userent de toute sorte de rigueurs à l'égard des ouvriers. Ces malheureux dépensoient leur argent, se donnoient bien de la peine, & ne recevoient que des coups. L'un d'eux, dans un mouvement de désespoir, se lança dans le fourneau allumé, & il y fut consumé à l'instant. La porcelaine qui s'y cuisoit en sortit, dit-on, parfaitement belle & au gré de l'Empereur, lequel n'en demanda

pas davantage. Depuis ce temps-là cet infortuné passa pour un heros, & il devint dans la suite l'idole qui préside aux travaux de la porcelaine. Je ne sçache pas que son élévation ait porté d'autres Chinois à prendre la même route en vue d'un semblable honneur.

La porcelaine étant dans une si grande estime depuis tant de siecles, peut-être souhaiteroit-on sçavoir en quoi celle des premiers temps differe de celle de nos jours, & quel est le jugement qu'en portent les Chinois. Il ne faut pas douter que la Chine n'ait ses Antiquaires, qui se préviennent en faveur des anciens ouvrages. Le Chinois même est naturellement porté à respecter l'antiquité : on trouve pourtant des défenseurs du travail moderne : mais il n'en est pas de la porcelaine comme des médailles antiques, qui donnent la science des temps reculés. La vieille porcelaine peut être ornée de quelques caracteres Chinois, mais qui ne marquent aucun point d'histoire; ainsi les curieux n'y peuvent trouver qu'un goût & des couleurs qui la leur font préférer à celle de nos jours. Je crois avoir oui dire, lorsque j'étois en Europe, que la porcelaine, pour avoir sa perfection, devoit

avoir été long-temps ensevelie en terre: c'est une fausse opinion dont les Chinois se moquent. L'histoire de *King-te-tching*, parlant de la plus belle porcelaine des premiers temps, dit qu'elle étoit si recherchée, qu'à peine le fourneau étoit-il ouvert, que les Marchands se disputoient à qui seroit le premier partagé. Ce n'est pas là supposer qu'elle dût être enterrée.

Il est vrai qu'en creusant dans les ruines des vieux bâtimens, & sur-tout en nettoyant de vieux puits abandonnés, on y trouve quelquefois de belles pieces de porcelaines qui y ont été cachées dans des temps de révolution: cette porcelaine est belle, parce qu'alors on ne s'avisoit gueres d'enfouir que celle qui étoit précieuse, afin de la retrouver après la fin des troubles. Si elle est estimée, ce n'est pas parce qu'elle a acquis dans le sein de la terre quelque nouveau degré de beauté, mais c'est parce que son ancienne beauté s'est conservée, & cela seul a son prix à la Chine, où l'on donne de grosses sommes pour les moindres ustensiles de simple poterie dont se servoient les Empereurs *Yao* & *Chun*, qui ont regné plusieurs siecles avant la Dynastie des *Tang*, au-

quel temps la porcelaine commença d'être à l'uſage des Empereurs. Tout ce que la porcelaine acquiert en vieilliſſant dans la terre, c'eſt quelque changement qui ſe fait dans ſon coloris, ou ſi vous voulez, dans ſon teint, qui fait voir qu'elle eſt vieille. La même choſe arrive au marbre & à l'ivoire, mais plus promptement, parce que le vernis empêche l'humidité de s'inſinuer ſi aiſément dans la porcelaine. Ce que je puis dire, c'eſt que j'ai trouvé dans de vieilles maſures des pieces de porcelaine qui étoient probablement fort anciennes, & je n'y ai rien remarqué de particulier : s'il eſt vrai qu'en vieilliſſant elles ſe ſoient perfectionnées, il faut qu'au ſortir des mains de l'ouvrier elles n'égalaſſent pas la porcelaine qui ſe fait maintenant. Mais, ce que je crois, c'eſt qu'alors, comme à préſent, il y avoit de la porcelaine de tout prix. Selon les annales de *King-te-tching*, il y a eu autrefois des urnes qui ſe vendoient chacune juſqu'à 58 & 59 taëls, c'eſt-à-dire plus de 80 écus. Combien ſe feroient-elles vendues en Europe ? Auſſi, dit le livre, y avoit-il un fourneau fait exprès pour chaque urne de cette valeur, & la dépenſe n'y étoit pas épargnée.

Le Mandarin de *King-te-tching*, qui m'honore de ſon amitié, fait à ſes protecteurs de la Cour des préſens de vieille porcelaine, qu'il a le talent de faire lui-même. Je veux dire qu'il a trouvé l'art d'imiter l'ancienne porcelaine, ou du moins celle de la baſſe antiquité; il emploie à cet effet quantité d'ouvriers. La matiere de ces faux *Kou-tong*, c'eſt-à-dire de ces antiques contrefaites, eſt une terre jaunâtre qui ſe tire d'un endroit aſſez près de *King-te-tching*, nommé *Mangan-chan*. Elles ſont fort épaiſſes. Le Mandarin m'a donné une aſſiette de ſa façon qui peſe autant que dix des ordinaires. Il n'y a rien de particulier dans le travail de ces ſortes de porcelaines, ſinon qu'on leur donne une huile faite de pierre jaune qu'on mêle avec l'huile ordinaire, en ſorte que cette derniere domine : ce mélange donne à la porcelaine la couleur d'un vert de mer. Quand elle a été cuite on la jette dans un bouillon très-gras fait de chapons & d'autre viande: elle s'y cuit une ſeconde fois, après quoi on la met dans un égoût le plus bourbeux qui ſe puiſſe trouver, où on la laiſſe un mois & davantage. Au ſortir de cet égoût elle paſſe pour être de trois ou quatre cent

ans,

ans, ou du moins de la Dynaſtie précédente des *Ming*, où les porcelaines de cette couleur & de cette épaiſſeur étoient eſtimées à la Cour. Ces fauſſes antiques ſont encore ſemblables aux véritables, en ce que lorſqu'on les frappe, elles ne réſonnent point, & que ſi on les applique auprès de l'oreille, il ne s'y fait aucun bourdonnement.

On m'a apporté des débris d'une groſſe boutique, une petite aſſiette que j'eſtime beaucoup plus que les plus fines porcelaines faites depuis mille ans. On voit peint au fond de l'aſſiette un Crucifix entre la ſainte Vierge & ſaint Jean: on m'a dit qu'on portoit autrefois au Japon de ces porcelaines, mais qu'on n'en fait plus depuis ſeize à dix-ſept ans. Apparemment que les Chrétiens du Japon ſe ſervoient de cette induſtrie durant la perſécution, pour avoir des images de nos Myſteres: ces porcelaines confondues dans des caiſſes avec les autres, échappoient à la recherche des ennemis de la religion: ce pieux artifice aura été découvert dans la ſuite, & rendu inutile par des recherches plus exactes; & c'eſt ce qui fait ſans doute qu'on a diſcontinué à *King-te-tching* ces ſortes d'ouvrages.

On eſt preſque auſſi curieux à la Chine des verres & des cryſtaux qui viennent d'Europe, qu'on l'eſt en Europe des porcelaines de la Chine : cependant, quelque eſtime qu'en faſſent les Chinois, ils n'en ſont pas venus encore juſqu'à traverſer les mers pour chercher du verre en Europe, ils trouvent que leur porcelaine eſt plus d'uſage : elle ſoufre les liqueurs chaudes ; on peut tenir une taſſe de thé bouillant ſans ſe brûler, ſi on la ſçait prendre à la chinoiſe, ce qu'on ne peut pas faire, même avec une taſſe d'argent de la même épaiſſeur & de la même figure : la porcelaine a ſon éclat ainſi que le verre ; & ſi elle eſt moins tranſparente, elle eſt auſſi moins fragile ; ce qui arrive au verre qui eſt fait tout récemment, arrive pareillement à la porcelaine, rien ne marque mieux une conſtitution de parties à peu près ſemblables ; la bonne porcelaine a un ſon clair comme le verre ; ſi le verre ſe taille avec le diamant, on ſe ſert auſſi du diamant pour réunir enſemble & coudre en quelque ſorte des pieces de porcelaine caſſées ; c'eſt même un métier à la Chine, on y voit des ouvriers uniquement occupés à remettre dans leurs

places des pieces brisées : ils se servent du diamant comme d'une aiguille pour faire de petits trous au corps de la porcelaine, où ils entrelassent un fil de laiton très-délié, & par-là ils mettent la porcelaine en état de servir, sans qu'on s'apperçoive presque de l'endroit où elle a été cassée.

Je dois, avant que de finir cette lettre, qui vous paroîtra peut-être trop longue, éclaircir un doute que j'ai infailliblement fait naître. J'ai dit qu'il vient sans cesse à *King-te-tching* des barques chargées de *pe tun tse* & de *kao lin*, & qu'après les avoir purifiés, le marc qui en reste s'accumule à la longue, & forme de fort grands monceaux. J'ai ajouté qu'il y a trois mille fourneaux à *King-te-tching*; que ces fourneaux se remplissent de caisses & de porcelaines ; que ces caisses ne peuvent servir au plus que trois ou quatre fournées, & que souvent toute une fournée est perdue. Il est naturel qu'on me demande après cela quel est l'abîme où, depuis près de treize cens ans, on jette tous ces débris de porcelaine & de fourneaux, sans qu'il ait encore été comblé.

La situation même de *King-te-tching*, & la maniere dont on l'a construit, donneront l'éclaircissement qu'on souhaite.

King-te-tching, qui n'étoit pas fort étendu dans ses commencemens, s'est extrêmement accru par le grand nombre des édifices qu'on y a bâti, & qu'on y bâtit encore tous les jours: chaque édifice est environné de murailles : les briques dont ces murailles sont construites, ne sont pas couchées de plat les unes sur les autres, ni cimentées comme les ouvrages de mâçonnerie d'Europe : les murailles de la Chine ont plus de grace & moins de solidité. De longues & de larges briques incrustent, pour ainsi-dire, la muraille : chacune de ces briques en a une à ses côtés, il n'en paroît que l'extrêmité à fleur de la brique du milieu, & l'une & l'autre sont comme les deux éperons de cette brique. Une petite couche de chaux, mise au tour de la brique du milieu, lie toutes ces briques ensemble. Les briques sont disposées de la même maniere au revers de la muraille ; ces murailles vont en s'étrécissant à mesure qu'elles s'élevent, de sorte qu'elles n'ont gueres au haut que la longueur & la largeur d'une brique ; les éperons ou les briques qui sont en travers, ne répondent nulle part à celles du côté opposé. Par-là le corps de la muraille est comme une espece de coffre

vuide. Quand on a fait deux ou trois rangs de briques placées sur des fondemens peu profonds, on comble le corps de la muraille de pots cassés, sur lesquels on verse de la terre délayée, en forme de mortier un peu liquide. Ce mortier lie le tout & n'en fait qu'une masse, qui serre de toutes parts les briques de traverse; & celles-ci serrent celles du milieu, lesquelles ne portent que sur l'épaisseur des briques qui sont au-dessous. De loin ces murailles me parurent d'abord faites de belles pierres grises, quarrées & polies avec le ciseau: ce qui est surprenant, c'est que si l'on a soin de bien couvrir le haut de bonnes tuiles, elles durent jusqu'à cent ans; à la vérité, elles ne portent point le poids de la charpente, qui est soutenue par des colomnes de gros bois; elles ne servent qu'à environner les bâtimens & les jardins. Si l'on essayoit en Europe de faire de ces sortes de murailles à la Chinoise, on ne laisseroit pas d'épargner beaucoup, sur-tout en certains endroits.

On voit déjà ce que deviennent en partie les débris de la porcelaine & des fourneaux. Il faut ajouter qu'on les jette d'ordinaire sur les bords de la riviere qui passe au bas de *King-te-tching*: il arrive

par-là qu'à la longue on gagne du terrein ſur la riviere : ces décombres, humectés par la pluie, & battus par les paſſans, deviennent d'abord des places propres à tenir le marché, enſuite on en fait des rues. Outre cela, dans les grandes crues d'eau, la riviere entraîne beaucoup de ces porcelaines briſées : on diroit que ſon lit en eſt tout pavé, ce qui ne laiſſe pas de réjouir la vue. De tout ce que je viens de dire, il eſt aiſé de juger quel eſt l'abîme où, depuis tant de ſiecles, on jette tous ces débris de fourneaux & de porcelaine.

Maïs pour peu qu'un Miſſionnaire ait de zèle, il ſe préſente à ſon eſprit une penſée bien affligeante. Quel eſt l'abîme, me dis-je ſouvent à moi-même, où ſont tombés tant de millions d'hommes qui, durant cette longue ſuite de ſiecles, ont peuplé *King te-tching*. On voit toutes les montagnes des environs couvertes de ſépulcres : au bas d'une de ces montagnes, eſt une foſſe fort large, environnée de hautes murailles ; c'eſt-là qu'on jette les corps des pauvres qui n'ont pas de quoi avoir un cercueil, ce qu'on regarde ici comme le plus grand de tous les malheurs ; cet endroit s'appelle *Ouan min kem*, c'eſt-à-dire, foſſe à l'infini,

foſſe pour tout un monde. Dans les temps de peſte, qui fait preſque tous les ans de grands ravages dans un lieu ſi peuplé, cette large foſſe engloutit bien des corps, ſur leſquels on jette de la chaux vive, pour conſumer les chairs. Vers la fin de l'année, en hiver, les Bonzes, par un acte de charité fort intéreſſée, car il eſt précédé d'une bonne quête, viennent retirer les oſſemens pour faire place à d'autres, & ils les brûlent durant une eſpece de ſervice qu'ils font pour ces malheureux défunts.

De cette ſorte, les montagnes qui environnent *King-te-tching*, préſentent à la vue la terre où ſont rentrés les corps de tant de millions d'hommes qui ont ſubi le ſort de tous les mortels. Mais, quel eſt l'abîme où leurs âmes ſont tombées, & quoi de plus capable d'animer le zèle d'un Miſſionnaire pour travailler au ſalut de ces Infideles, que la perte irréparable de tant d'ames pendant une ſi longue ſuite de ſiecles. *King-te-tching* eſt redevable aux libéralités de M. le Marquis de Broiſſia, d'une Egliſe qui a un troupeau nombreux, lequel s'augmente conſidérablement chaque année. Plaiſe au Seigneur de verſer de plus en plus ſes bénédictions ſur ces nouveaux Fideles!

Je les recommande à vos prieres : si elles étoient soutenues de quelques secours pour augmenter le nombre des Catéchistes, on seroit édifié à la Chine de voir que ce n'est pas seulement le luxe & la cupidité des Européens qui font passer leurs richesses jusqu'à *King-te-ching* ; mais qu'il se trouve des personnes zélées qui ont des desseins beaucoup plus nobles, que celles qui en font venir des bijoux si fragiles. Je suis avec bien du respect, &c.

EXTRAIT

D'une lettre du Révérend Pere Laureati, à M. le Baron de Zea, écrite de Fokien le 26 Juillet 1714, & traduite de l'Italien.

Il seroit difficile, Monsieur, de satisfaire entiérement votre curiosité sur tout ce que vous me demandez : appliqué par goût, autant que par devoir, à la conversion de mes freres, vous devez bien penser que des travaux de cette nature ne laissent que très-peu de momens aux Missionnaires, jaloux de gagner des ames au Seigneur. Cependant, je vais

vous faire part, Monsieur, des observations que j'ai faites dans le vaste pays que j'ai parcouru. Lorsque nos Missions seront un peu plus tranquilles, je vous écrirai plus amplement sur les différens points que vous me priez d'éclaircir.

La Chine est fertile en toute sorte de grains. Elle produit du froment, de l'orge, du millet, du seigle & du riz, qui est la nourriture la plus ordinaire des Chinois. Les légumes y sont si communs, qu'on les donne aux troupeaux; la terre les produit deux ou trois fois chaque année dans la plûpart des Provinces, ce qui prouve autant l'industrie des peuples que la fécondité de la terre.

Il y a plusieurs sortes de fruits, entre autres des poires, des pommes, des coins, des citrons, des limons, des figues appellées bananes, des cannes de sucre, des goyaves, des raisins, des citrouilles, des concombres, des noix, des prunes, des abricots & des cocos; mais on n'y voit ni olives, ni amandes. Les figues qu'on y a transportées d'Europe n'ont point dégénéré sous ce climat; vous sçavez, Monsieur, la réputation que les oranges de la Chine se sont acquises en Europe, elles sont ici aussi communes que les pommes en Normandie, & à

un si bas prix, que pour dix sols on en peut avoir la charge d'un cheval. De tous les fruits qui nous sont inconnus, & qui sont communs en ce pays, le *mangle*, & le *licy* ou *litchy* m'ont paru les meilleurs. Le *mangle* ravit par son odeur; sa chair est jaune & pleine d'un suc si acide, que les taches qu'il fait sont ineffaçables; on prétend que son noyau est un remede certain contre le flux de sang. Le *litchy* a le goût du raisin muscat; il est de la grosseur d'une prune, ou d'une nefle; son écorce est rude, quoiqu'elle soit assez fine; sa chair est ferme, & a la couleur d'un raisin dont on a ôté la pelure; le noyau en est gros & noir; quand on a fait sécher ce fruit, il a le goût du raisin sec. Les Chinois en conservent toute l'année, & le mêlent avec le thé, à qui ce fruit donne alors un petit goût d'aigreur fort agréable.

On trouve communément dans toutes les provinces de la Chine des grenades, des grenadilles, des ananas, des avogados & autres fruits semblables, qui croissent dans toutes les Indes, tant orientales qu'occidentales. Outre les fruits, la terre produit encore des herbes semblables aux nôtres, des laitues, des épinards, des choux, & toutes sortes de racines.

Les cannes de ſucre ſe cultivent dans preſque toutes les Provinces méridionales, & le ſucre candi ne ſe vend que quatre ſols la livre aux *Européens*, c'eſt-à-dire, que les naturels du pays l'achettent à meilleur marché. Le peuple mange beaucoup de ces cannes, & je ſuis ſurpris que l'uſage de ce fruit, qui eſt pernicieux & nuiſible à la ſanté dans nos colonies Françoiſes, ne cauſe ici aucune maladie.

Il n'y a point de chênes à la Chine, mais il y a une eſpece d'arbre que nous appellons arbre de fer, à cauſe de ſa dureté, & qui ſupplée au défaut du chêne. Il y a des pins, des frênes, des ormeaux, des palmiers & des cèdres. Les Chinois regardent ce dernier arbre comme nous regardons le cyprès; c'eſt l'arbre fatal, ils s'en ſervent pour inhumer les morts.

L'arbre le plus commun & le plus utile eſt le *bambou*, dont les branches reſſemblent à des roſeaux. C'eſt un bois dur & creux, qui a des nœuds & des jointures comme le roſeau. Les Chinois en font leurs lits, leurs tables, leurs chaiſes, des éventails, & mille autres ouvrages qu'ils couvrent d'un beau vernis,

Il y a auſſi des herbes & des racines médecinales qui ſeroient inconnues en Europe, ſi notre commerce avec les Chinois ne les avoit fait connoître. La rhubarbe eſt la principale & la plus célebre. Elle ſe vend ici à un très-bas prix, & il ſemble que les Chinois n'en connoiſſent l'uſage que pour les teintures jaunes. Je ne ſçaurois leur pardonner de nous vendre cette racine, après en avoir extrait preſque toute la vertu par leurs teintures. En effet, qu'elle vertu n'auroit-elle point, ſi nous pouvions l'avoir dans toute ſa perfection. Je ne parle point du *quina*, du *ſantum*, ſi connus en Portugal, & de cent autres racines ou herbes que la Pharmacie employe quelquefois bien, plus ſouvent mal-à-propos, à la guériſon de nos corps.

On trouve ici pluſieurs eſpeces de cire. Outre celle que forment les abeilles du ſuc des fleurs, il y en a une autre qui eſt beaucoup plus blanche, & qui répand une lumiere plus claire & plus éclatante. Elle eſt l'ouvrage de certains petits vers qu'on éleve ſur des arbriſſeaux à-peu-près comme on éleve les vers à ſoie.

Je n'ai pas vu beaucoup de fleurs dans la province de *Fokien;* mais quand on ne m'auroit pas aſſuré qu'il y en a de

toutes les eſpeces dans les Provinces plus ſeptentrionales, les ouvrages en broderie où l'on voit des fleurs dont les nuances & les couleurs ſont charmantes, me perſuaderoient aſſez qu'il a fallu que la nature en aït produit les modeles.

Les Chinois, à l'imitation de preſque tous les peuples orientaux, uſent de la feuille de bethel, comme du remede ſouverain contre toutes les maladies qui attaquent la poitrine ou l'eſtomac. L'arbriſſeau qui porte cette feuille croît comme le lierre, & ſerpente autour des arbres. Cette feuille eſt d'une forme longue, ayant le bout pointu & s'élargiſſant vers la queue; ſa couleur eſt d'un verd naiſſant. Ils la couvrent le plus ſouvent de chaux vive, & mettent au milieu une noix d'*areca* qui reſſemble beaucoup, quant à la figure, à la noix muſcade. Ils mâchent continuellement ces feuilles, & ils prétendent que cette compoſition fortifie les gencives, conforte le cerveau, chaſſe la bile, nourrit les glandes qui ſont autour de la gorge, & ſert de préſervatif contre l'aſthme, maladie que la chaleur de ce climat rend fort commune dans les Provinces méridionales. Ils portent le bethel & l'*areca* dans des boëtes, & offrent ces feuilles, quand ils

ſe rencontrent, de la même maniere que nous offrons le tabac.

Le thé, qui eſt la boiſſon favorite des Chinois, s'appelle ici *theca.* Ce ſont les feuilles d'un arbuſte qui reſſemble au grenadier, mais dont l'odeur eſt plus agréable, quoi que le goût en ſoit plus amer. Je ne vous parlerai point de la maniere dont les Chinois préparent cette boiſſon, perſonne ne l'ignore aujourd'hui en France, où le thé eſt devenu autant à la mode que le chocolat l'eſt en Eſpagne. J'ai pourtant obſervé que quoique les Chinois boivent du thé du matin au ſoir, (car il eſt rare qu'ils boivent de l'eau froide & pure) ils n'en prennent que très-peu à-la-fois & dans de très-petites taſſes. Ils nous regardent comme des gourmands, & prétendent que cette boiſſon ne nous fait pas tout le bien qu'elle nous feroit ſi nous en uſions à petits coups & ſouvent.

Le thé le plus excellent croît dans la province de Nanking, je n'en ai vu que deux ou trois plantes dans le jardin du *Tito*, d'*Emoüy*. L'arbriſſeau qui le produit s'étend en petites branches : ſa fleur tire ſur le jaune & a l'odeur de la violette. Cette odeur eſt ſenſible lors même que la fleur eſt ſéche. La premiere

feuille naît & se cueille au printemps, parce qu'alors elle est plus molle & plus délicate. On la fait sécher à petit feu dans un vase de grosse terre, & on la roule ensuite sur des nattes couvertes de coton. On la transporte par-tout l'Empire dans des boëtes de plomb garnies d'osier & de roseaux.

Au reste, il y a du thé plus ou moins estimé; celui que nous appellons impérial est le plus cher, & à mon avis le moins bon: ses feuilles sont plus larges, mais aussi elles sont plus ameres que les feuilles du thé verd ordinaire. Il faut aussi remarquer que les Chinois gardent pour eux le meilleur thé, & que celui que nous apportons en Europe, lequel coûte ici 25, 30 & 35 sols la livre, a souvent bouilli plus d'une fois dans les theyeres Chinoises. Ils prétendent de plus que l'on doit boire le thé sans sucre, sur-tout le vert. Ceux qui y trouvent trop d'amertume se contentent de mettre dans leur bouche un morceau de sucre candi, qui suffit pour huit ou dix prises. J'ai éprouvé qu'en effet le thé pris en cette maniere étoit beaucoup plus agréable & même plus sain.

Je ne sçais si je dois donner le nom

de vin à la liqueur dont ils uſent dans leurs repas. Elle eſt faite de riz & d'eau. Je la trouve fort inférieure au cidre & à la bierre, & elle me paroît déteſtable quand elle eſt chaude : ils prétendent qu'elle eſt très-ſaine. Je me ſuis néanmoins apperçu que le bon vin leur plaît pour le moins autant qu'à nous.

Quoiqu'ils ayent quelques vignes, ils en négligent la culture, ſoit qu'ils ne ſçachent pas vendanger, ſoit que la qualité du terroir ne permette pas que le raiſin parvienne à une entiere maturité. Ils font chauffer l'eau & le vin & généralement toutes les liqueurs dont ils uſent, & ce n'eſt que depuis quelques années qu'on s'eſt accoutumé à boire à la glace dans la province de Peking, cette coutume n'ayant point encore pénétré dans les Provinces méridionales. Je ne ſçais ſi je dois attribuer à cette habitude de boire chaud, la ſanté dont ils jouiſſent, la goutte & la gravelle ſont des maux qui leur ſont inconnus. Ils ne laiſſent pourtant pas de boire avec excès de ce vin de riz : ils s'enivrent même aſſez ſouvent ; mais ils attendent la nuit, ne pouvant ſouffrir que le ſoleil ſoit témoin de leur intempérance.

Il y a dans cet Empire des mines de divers métaux, d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, d'étain, &c. Outre le cuivre ordinaire, il y en a de blanc, qui est si fin & si purifié, qu'il a la touche de l'argent. Les Japonois en apportent à la Chine d'une autre espece, qui est jaune, & qui se vend en lingot, il a la touche de l'or, & les Chinois s'en servent à plusieurs ouvrages domestiques. On prétend que ce cuivre n'engendre point de verd-de-gris.

L'or de la Chine est moins pur que celui du Brésil; mais aussi, proportion gardée, on l'achette bien moins cher; & il y a soixante-dix pour cent à gagner, quand on l'apporte en Europe. Les Chinois ont quelques vases d'or ou d'argent, mais ce n'est pas en cela qu'ils font consister leur plus grand luxe.

J'ai oui dire que les Empereurs Chinois des anciennes races, avoient interdit à ces peuples le travail des mines d'or, & que le fondement de cette loi étoit, qu'il n'étoit pas naturel de rendre cet Empire florissant, en exposant les peuples à la mort que causent les vapeurs malignes sortant de la terre. Aujourd'hui l'on est moins scrupuleux, & il est certain que les Chinois font un

très-grand commerce d'or; mais il faut être bien connoiſſeur pour ſe fier à eux, à cauſe de la grande reſſemblance qu'il y a entre l'or & ce cuivre jaune du Japon dont j'ai parlé.

Leurs Rois, dit le Pere Martini, n'ont jamais voulu permettre qu'on frappât de la monnoie d'or ou d'argent, afin de prévenir les fraudes ordinaires de cette Nation, qui eſt fort avide. Ils reçoivent & donnent l'or & l'argent au poids, & ils diſtinguent très-bien s'il eſt pur ou s'il y a de l'alliage. Quelquefois ils ſe ſervent de l'or dans leurs achats; mais en ce cas il paſſe pour marchandiſe & non pour monnoie. De-là vient que l'argent eſt continuellement coupé en petits morceaux.

Il n'y a point d'autres monnoies courantes que certaines pieces de cuivre, plattes & rondes, avec un trou quarré au milieu, pour les enfiler plus commodément. Tout s'achette & ſe vend au poids. Le *pic* ou quintal eſt de cent *catis* ou livres; le *catis* de ſeize *taels* ou onces; le *taels* de dix *maſſes* ou gros; la *maſſe* de dix *condorins* ou ſols; le *condorin* de dix petits ou deniers qui ſont ces pieces de cuivre. Ainſi il faut mille petits pour faire un tael, dont la valeur eſt de cinq

livres de notre monnoie. Le poids de la Chine surpasse le nôtre de vingt-quatre pour cent.

Chacun porte sa balance & pese ce qu'il achete & ce qu'il vend ; il faut pour pouvoir s'en servir que les Commis du Houpou l'ayent examinée. La balance, qui sert aux petites emplettes, ressemble au poids Romain, & on la porte dans un petit étui : elle sert à peser l'argent jusqu'à la concurrence de vingt-cinq taels.

Les Chinois ont plusieurs manufactures d'étoffes de soie, comme de damas pour meubles & pour habits, des étamines, des gros-de-tours appellés *gourgourans*, des taffetas, des satins unis & à fleurs, des *lampas*, &c. Je ne veux pas comparer ces manufactures aux nôtres : cependant leurs teintures sont infiniment meilleures, & leurs couleurs primitives sont à l'épreuve de l'eau. Je crois même que si on vouloit faire travailler les ouvriers dans notre goût, & les payer à proportion de leur travail, ils ne seroient pas inférieurs à ceux de France ; mais on doit considérer que nous achetons plus cher en Europe la soie brute, qu'on ne paye à la Chine les soies mises en œuvre.

Si l'hiſtoire des Chinois eſt véritable ; il paroît qu'ils ont inventé la maniere d'élever les vers à ſoie, deux mille ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Je laiſſe cette queſtion à décider aux perſonnes curieuſes des antiquités Chinoiſes ; je vous dirai ſeulement, ſur la relation de pluſieurs de mes confreres, que la province de *Tche-Kiang* fournit plus de ſoie que n'en produit toute l'Europe enſemble. Les vers la filent deux fois chaque année, & on la travaille dans les provinces de *Peking*, de *Nanking* & de *Canton ;* mais je préfere les ſoieries de *Nanking* à celles de *Canton* ; parce qu'elles me ſemblent plus douces & mieux travaillées, & que les ouvriers de cette derniere Province mêlent dans leurs étoffes une partie conſidérable de ſoie crue & de filoſelle.

Comme les Chinois n'ont ni lin ni chanvre, leurs toiles, quoique très-fines, ſont faites de fil de coton ou d'ortie. Ils fabriquent auſſi des draps fort légers, dont ils ſe ſervent en hiver au-lieu d'étoffes de ſoie. Dans les provinces du nord ils doublent ces draps de peaux de bêtes, dont les Moſcovites & les Tartares font un grand commerce avec eux.

L'usage de la porcelaine est général par toute la Chine; mais la plus belle se fabrique à *King-te-tching*, bourgade dépendante de *Jao tcheou-fou.* Ce bourg où sont les vrais ouvriers de la porcelaine, est aussi peuplé que les plus grandes villes de la Chine : il ne lui manque qu'une enceinte de murailles, pour avoir le nom de ville. On y compte plus d'un million d'ames : il s'y consomme chaque jour plus de dix mille charges de riz, & plus de mille cochons, sans parler des autres animaux dont les habitans se nourrissent.

On trouve dans la province de *Nanking* la matiere dont on fait la porcelaine; mais comme les eaux n'y sont pas propres, pour la paîtrir on la transporte à *Jao-tcheou.* Les paysans de ce bourg fabriquent tous les ouvrages de porcelaine que l'on débite dans ce Royaume. C'est un travail long & pénible, & je ne sçaurois comprendre comment ils peuvent vendre cette porcelaine à si bas prix. La plus rare & la plus précieuse est la porcelaine jaune; elle est réservée à l'Empereur. Cette couleur, en quelque ouvrage que ce soit, est affectée au Prince.

Quoique le tabac ne soit pas si généralement en usage à la Chine qu'en Europe, ce pays en produit néanmoins une très-

grande quantité. On ne le réduit point en poudre, parce qu'on ne s'en ſert que pour fumer. On ceuille les feuilles lorſqu'elles ſont bien mûres, & on les carde à peuprès comme on carde la laine. On les met enſuite ſous un preſſoir, & on les foule de la même maniere que nos tanneurs foulent les reſtes de tan dont ils font des mottes à brûler.

Les ouvrages de vernis que nous eſtimons tant en Europe, ſont ici très-communs & à un prix fort modique; cependant ſi l'on demandoit aux ouvriers des ouvrages qu'ils n'ont pas coutume de faire, ils ſe feroient payer très-cher. Le vernis eſt un bitume ou une gomme qu'on tire de l'écorce d'un arbre qui ne croît qu'à la Chine & au Japon. Les Hollandois ont en vain tenté de tranſporter cette gomme en Europe: elle perd ſa force au bout de ſix mois. Toutes les tables & les meubles des Chinois ſont enduits de ce vernis, qui eſt à l'épreuve de l'eau la plus chaude.

Le riz eſt la nourriture la plus ordinaire des habitans de la Chine, & ils le préferent au pain. Ils n'épargnent rien dans leurs repas, & l'abondance y regne au défaut de la propreté & de la délicateſſe. Les vivres ſont par-tout à très-grand

marché, à moins que la mauvaise récolte du riz ne fasse renchérir les autres d'enrées.

Outre la chair de pourceau qui est la plus estimée & qui est comme la base des meilleurs repas, on trouve des chevres, des poules, des oyes, des canards, des perdrix, des faisans & quantité de gibier inconnu en Europe. Les Chinois exposent aussi dans leurs marchés de la chair de cheval, d'ânesse & de chien. Ce n'est pas qu'ils n'aient des buffles & des bœufs; mais, dans la plupart des provinces, la superstition ou les besoins de l'agriculture empêchent qu'on ne les tue.

Voici à peu près la maniere dont ils apprêtent leurs viandes. Ils tirent le suc d'une certaine quantité de chair de pourceau, de poule, de canard, de faisan, &c. & ils se servent de cette substance pour cuire les autres viandes. Ils diversifient ces ragoûts par un mêlange d'épiceries & d'herbes fortes. On sert toutes les viandes, coupées par morceaux, dans des jattes de porcelaine, & il est rare qu'on mette sur leurs tables des pieces entieres, si ce n'est lorsqu'ils invitent quelques Européens, dont ils veulent, par courtoisie, imiter les usages.

Parmi ces ragoûts ſi différens des nôtres, il y en a quelques-uns dont vous n'oſeriez manger, & dont je me regale quelquefois avec plaiſir. Ce ſont des nerfs de cerf & des nids d'oiſeaux, accommodés d'une maniere particuliere. Ces nerfs ſont expoſés au ſoleil pendant l'été, & conſervés avec de la fleur de poivre & du macis. Lorſqu'on veut les apprêter, on les met dans de l'eau de riz pour les amollir, & on les fait cuire dans du jus de chevreau, aſſaiſonné de pluſieurs épiceries. Les nids d'oiſeaux viennent du Japon, & ſont de la groſſeur d'un œuf de poule. La matiere en eſt inconnue, mais elle reſſemble beaucoup à la mêche qu'on tire du ſureau, ou à la pâte filée de Gênes ou de Milan. Le goût en ſeroit inſipide, s'il n'étoit relevé par des épiceries qu'on y mêle : c'eſt le plat le plus chéri des Chinois. Ils font auſſi une certaine pâte de riz qu'ils filent, & que nous appellons *vermicelli* de riz. Ces trois mets ſont à mon avis très-ſupportables. Les fleuves qui arroſent toutes les provinces de la Chine, les lacs, les étangs & la mer fourniſſent abondamment toutes ſortes de poiſſons. Les Chinois les font ſécher, & ils en font un très-grand commerce. Ils élevent

dans leurs maiſons certains petits poiſſons bigarrés de cent couleurs différentes, leurs écailles ſont dorées ou argentées, & leur queue, dont la figure eſt extraordinaire, eſt auſſi longue que tout leur corps. J'en nourris dans ma Miſſion, ſans cependant eſpérer de pouvoir les tranſporter en Europe, à cauſe de l'eau douce qu'il faut changer tous les jours, & qui eſt rare dans les vaiſſeaux.

Quoique les Chinois ayent des brebis & des chevres, dont ils peuvent traire le lait, ils ne ſçavent point néanmoins faire le beurre, & ils en ignorent abſolument le goût & l'uſage. J'ai fait enſeigner à un jeune Néophyte la maniere de le faire par un de nos matelots, qui eſt un payſan des côtes de Bretagne, mais il n'a jamais la couleur & la perfection du nôtre, ce qui procede ſans doute de la qualité des pâturages. Au lieu de beurre ils ſe ſervent de ſain-doux, ou d'une eſpece d'huile qu'ils tirent d'un fruit qui m'eſt tout à fait inconnu, & dont on n'a jamais pu me donner aucune connoiſſance.

Les chemins publics ſont très-bien entretenus, & la quantité des rivieres & de lacs, dont ce pays eſt arroſé, n'apporte aucune incommodité aux voyageurs, par la précaution qu'on a priſe

d'oppoſer des digues aux débordemens des eaux. On ſe ſert rarement de chevaux dans les voyages. On s'embarque dans des bateaux, ou dans des barques longues à rames ; & comme le même fleuve parcourt ſouvent plus d'une province, il eſt aiſé & commode de voyager.

Dans les provinces où les rivieres ſont plus rares ou moins navigables, on ſe fait porter en chaiſe à porteur, & on trouve de lieue en lieue des villages & des bourgs où l'on change de porteur. Il y a auſſi des poſtes réglées & diſpoſées de trois en trois milles; mais il n'eſt pas permis aux particuliers de s'en ſervir, & elles ſont réſervées pour les courriers de l'Empereur, & pour les affaires qui concernent le gouvernement public.

Les chevaux Chinois n'ont ni la beauté, ni la vigueur, ni la rapidité des nôtres, & les habitans du pays ne ſçavent point les dompter ; ils les mutilent ſeulement, & cette opération les rend doux & familiers. Ceux qu'ils deſtinent aux exercices militaires, ſont ſi timides, qu'ils fuyent au henniſſement des chevaux Tartares. D'ailleurs, comme ils ne ſont point ferrés, la corne de leurs pieds s'uſe ; enſorte que le meilleur

cheval à six ans est presque incapable de service.

Les provinces de *Canton*, de *Quang-si*, de *Hou-quang*, de *Se-tchuen* & de *Pe-tcheli*, sont les plus fécondes en animaux rares & curieux. On y trouve entr'autres une espece de tigres sans queue, & qui a le corps d'un chien. C'est de tous les animaux le plus féroce & le plus leger à la course. Si l'on en rencontre quelqu'un, & que pour se dérober à sa fureur, on monte sur un arbre, l'animal pousse un certain cri, & à l'instant on en voit arriver plusieurs autres qui, tous ensemble, creusent la terre autour de l'arbre, le déracinent & le font tomber. Mais les Chinois ont trouvé depuis peu le moyen de s'en défaire; ils s'assemblent vers le soir en certain nombre, & forment une forte palissade dans laquelle ils se renferment; ensuite imitant le cri de l'animal, ils attirent tous ceux des environs; & tandis que ces bêtes féroces travaillent à fouir la terre pour abattre les pieux de la palissade, les Chinois s'arment de fleches & les tuent, sans courir aucun danger.

On voit aussi des couleuvres & des viperes dont le venin est très présent.

Il y en a dont on n'est pas plutôt mordu, que le corps s'enfle extraordinairement, & que le sang sort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, la bouche, les narines, & même par les ongles. Mais, comme l'humeur pestilente s'évapore avec le sang, leurs morsures ne sont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin est beaucoup plus dangereux : n'en eût-on été mordu qu'au bout du pied, à l'instant le poison monte à la tête, & se répandant soudain dans toutes les veines, il cause des défaillances, ensuite le délire & puis la mort. On n'a pu trouver jusqu'ici aucun remede qui fût efficace contre leur morsure.

Ce qu'on rapporte constamment de l'animal appellé *sinsin*, me fait juger que c'est une espece de singe que j'ai eu souvent occasion de voir ; il différe des autres par sa grandeur qui est égale à celle d'un homme d'une taille médiocre, par une plus juste conformité d'actions presque humaines, & par une plus grande facilité à marcher sur ses deux pieds de derriere.

Ce qu'on dit pareillement du *Gin-hiung* ou l'*homme-ours*, qui est dans les déserts de la province de *Chen-si*, ne

doit s'entendre que de la grandeur extraordinaire des ours de ce canton-là, comparés à la grandeur des hommes. Il n'eſt pas moins certain que le *ma-lou* ou *cheval-cerf*, n'eſt qu'une eſpece de cerf plus haut & plus long que les chevaux de la province d'*Yunnan.*

Les voyageurs Chinois parlent d'un certain animal qu'ils appellent *cheval-tigre*, & qui ne differe du cheval qu'en ce qu'il eſt couvert d'écaille; il reſſemble au tigre par ſes ongles, & ſur-tout par ſon humeur ſanguinaire, qui le fait ſortir de l'eau vers le printemps, pour dévorer les hommes & les animaux.

J'ai ſuivi preſque toute la riviere de *Han*, qui arroſe le territoire de *Siang-Yang*, où les Chinois font naître cet animal. J'ai parcouru les montagnes affreuſes d'*Yun-Yang*, & je n'y ai ni vu ni entendu parler d'un animal ſemblable, quoique les gens du pays ne manquaſſent pas de me faire remarquer tout ce qui pouvoit piquer ma curioſité, & que je m'informaſſe exactement de tout.

Je ſuis très-perſuadé que cet animal n'exiſte pas plus que le *Fong-hoang*, dont vous avez ſans doute entendu parler. Ce qu'on dit du *Hiang-tchang-tſe* ou dain odoriférant, eſt quelque choſe de plus

certain. Cet animal ſe trouve principalement dans les provinces méridionales. C'eſt une eſpece de dain ſans cornes, dont le poil tire ſur le noir. Sa bourſe, qui eſt pleine de muſc, eſt composée d'une pellicule très-fine, & couverte d'un poil fort délié. La chair en eſt bonne à manger, & on la ſert ſur les meilleures tables.

On met avec raiſon au rang des beaux oiſeaux, celui qu'on appelle *Hai-tſing*. Il eſt fort rare, & l'on n'en prend que dans la province de *Chen-ſi*, & dans quelques cantons de la Tartarie. Cet oiſeau eſt comparable à nos plus beaux faucons; mais il eſt plus gros, plus vigoureux & plus fort. On peut ſans témérité le regarder comme le roi des oiſeaux de proie de la Chine & de la Tartarie; car c'eſt le plus curieux, le plus vif, le plus adroit & le plus courageux: auſſi eſt-il ſi eſtimé des Chinois, que quand ils ont le bonheur d'en prendre un, ils le portent à la Cour, l'offrent à l'Empereur qui les récompenſe généreuſement, & le remettent enſuite aux Officiers de la Fauconnerie.

On voit dans la province de Canton, & principalement ſur le penchant d'une montagne appellée *Lo-Feou-Chan*, des

papillons si estimés, qu'on ne manque jamais de les envoyer à la Cour, où on les fait servir à certains ornemens qu'on fait au palais. Leurs couleurs sont extraordinairement variées, & d'une vivacité surprenante. Ces papillons sont beaucoup plus gros que les nôtres, & ont les aîles bien plus larges. Ils sont comme immobiles sur les arbres pendant le jour, & ils s'y laissent prendre sans peine. Ce n'est que sur le soir qu'ils commencent à voltiger, de même à peu près que les chauve-souris, dont quelques-uns semblent égaler la grandeur par l'étendue de leurs aîles.

Je n'ai touché qu'en passant l'article des poissons dans le cours de cette lettre ; je vais actuellement vous donner quelque détail. Quant aux autres curiosités naturelles, je me réserve à vous en parler plus amplement dans la suite.

On voit en Chine presque toutes les especes de poissons que nous avons en Europe. Mais mon dessein n'est pas de les passer en revue ; je me borne à ceux qui sont particuliers au pays.

Le poisson le plus curieux sans contredit, est celui qu'on appelle *kin-yu*, ou poisson d'or. On le nourrit dans de petits étangs, dont les maisons de plaisance des

Princes & des grands Seigneurs de la Cour ſont embellies, ou dans des vaſes larges & profonds, dont on orne aſſez communément les cours des maiſons. On ne met dans ces baſſins que les plus petits qu'on peut trouver : plus ils ſont minces & déliés, plus ils paroiſſent beaux. Ils ſont d'un rouge doux & tempéré, & comme ſemés de poudre d'or, ſur-tout vers la queue, qui eſt à deux ou trois pointes. On en voit auſſi d'une blancheur argentée, & d'autres qui ſont blancs & ſemés de taches rouges. Les uns & les autres ſont d'une vivacité & d'une agilité ſurprenantes ; ils aiment à ſe jouer ſur la ſurface de l'eau ; mais leur petiteſſe les rend ſi ſenſibles aux moindres injures de l'air, & aux ſecouſſes même un peu violentes du vaſe, qu'ils meurent aiſément & en grand nombre. Ceux qu'on nourrit dans les étangs ſont de diverſe grandeur, & on les accoutume à venir ſur l'eau au bruit d'une cliquette dont joue celui qui leur porte à manger. Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt qu'on prétend qu'il ne faut rien leur donner pendant l'hiver, ſi on veut les entretenir en bon état. Il eſt certain qu'on les laiſſe manquer de nourriture pendant trois ou quatre mois que le froid dure. De quoi

vivent-ils? c'eſt ce qui n'eſt pas facile à deviner. On peut conjecturer que ceux qui ſont ſous la glace durant l'hiver, trouvent dans les racines, dont le fond des étangs eſt plein, ou de petits vers, ou d'autres alimens propres à les nourrir. Mais ceux qu'on retire des cours & qu'on garde l'hiver dans une chambre, ſans qu'on prenne le ſoin de pourvoir à leur ſubſiſtance, ne laiſſent pas, vers le printemps qu'on les remet dans leur ancien baſſin, de ſe jouer avec la même force & la même agilité que l'année précédente.

Je pourrois vous parler ici de certains cancres qu'on trouve entre les bords de la mer de *Cao-tcheou*, & de l'iſle de *Hainan ;* ils ſe changent en pierre & conſervent cependant leur figure naturelle : mais c'eſt une choſe commune en Europe, où ces ſortes de pétrifications ne ſont pas rares. Les Médecins Chinois attribuent à celles-ci une vertu que nous ne reconnoiſſons pas dans les nôtres : ils l'emploient volontiers comme un remede propre à chaſſer les fiévres chaudes & aigues ; c'eſt ce qu'il faudroit vérifier par des expériences qui ſerviſſent à déterminer, au moins en gros, quel degré de force peut avoir ce remede.

J'ai vu ſur les bords de la mer de *Fo-kien* un poiſſon appellé *Hai-ſeng.* Je le pris d'abord pour un rouleau de matiere inanimée ; mais l'ayant fait couper en deux par des matelots Chinois, ils me dirent tous qu'il étoit vivant. Je le jettai auſſi tôt dans un baſſin, il y nagea, & vécut même encore aſſez long-temps. Ces matelots m'ajouterent que cet animal avoit quatre yeux, ſix pieds & une figure ſemblable à celle du foie de l'homme. Mais quelque ſoin que je priſſe à le bien obſerver, je ne diſtinguai que deux endroits, par où il paroiſſoit voir ; car il témoignoit de la frayeur, lorſqu'on lui paſſoit la main dans ces endroits. Si l'on veut regarder comme des pieds tout ce qui lui ſert à ſe mouvoir, on doit en compter autant qu'il a ſur le corps de petites excroiſſances qui ſont comme des boutons. Il n'a ni épine ni os ; il meurt dès qu'on le preſſe. On le conſerve aiſément, ſans qu'il ſoit beſoin d'autre choſe que d'un peu de ſel. C'eſt en cet état qu'on le tranſporte par-tout l'Empire, comme un mets eſtimable : peut-être l'eſt-il en effet au goût des Chinois, quoiqu'il ne paroiſſe pas tel au nôtre.

Les Européens n'en peuvent ſoutenir

la vue, à cause de sa laideur & de sa difformité, & c'est peut-être ce qui leur a donné une si forte répugnance à manger de ce poisson.

Outre le poisson doré dont je vous ai fait la description, il en est une autre espece qui lui ressemble beaucoup, soit pour la grandeur, soit pour la vivacité, soit pour la couleur, soit enfin pour la forme. Ce poisson s'appelle *Hoa-hien*, du nom de la petite ville de *Tchang-hoa-hien*, dépendante de *Han-tcheou*, & située au trentiéme degré vingt-trois minutes de latitude. Près de cette ville est un petit lac, qui fournit le poisson dont je parle; son écaille est d'un jaune clair & pâle; mais les taches rougeâtres dont il est semé relevent beaucoup sa couleur. Il est environ de la longueur du poisson d'or: sa nature est à-peu-près la même; mais son prix est bien différent, vu son extraordinaire rareté. On le met enfin dans un vase, où on a grand soin de lui donner chaque jour une certaine quantité de nourriture: ce vase doit être fermé pendant l'hiver; on y laisse cependant une petite ouverture, soit pour en changer l'eau, soit pour y renouveller l'air, soit pour y laisser pénétrer la chaleur de l'appartement où il est.

On diroit que ce poiſſon connoît celui qui eſt chargé de lui apporter à manger, tant il eſt prompt à ſortir du fond de l'eau dès qu'il ſent qu'il arrive. J'ai vu de très-grands Seigneurs prendre plaiſir à lui donner de la nourriture de leur propre main, & paſſer des deux & trois heures à conſidérer l'agilité de ſes mouvemens & de ſes différens petits jeux.

Ce poiſſon paſſe pour être très-fécond. Quand on voit ſes œufs ſurnager, on ceſſe de changer l'eau du vaſe, & on les ramaſſe avec toutes les précautions poſſibles, on les conſerve avec ſoin, & la chaleur de la ſaiſon ne manque jamais de les faire éclorre.

Je vous ai parlé autrefois, Monſieur, du grand fleuve *Yang-tſe-Kiang*. C'eſt delà que les Chinois tirent tous leurs poiſſons. En certains temps de l'année il s'aſſemble un nombre prodigieux de barques pour y acheter des ſemences de proviſion. Vers le mois de mai, les gens du pays barrent le fleuve en différens endroits avec des nattes & des claies l'eſpace d'environ dix lieues, & ne laiſſent que ce qu'il faut pour le paſſage des barques. La ſemence du poiſſon s'arrête à ces claies; ils ſçavent la diſtinguer à

l'œil, quoiqu'on n'apperçoive rien de bien sensible dans l'eau. Ils puisent de cette eau mêlée de semence, & en remplissent quantité de vases pour la vendre, ce qui fait que dans ce temps-là plusieurs marchands viennent avec des barques pour l'acheter, & la transporter dans diverses provinces; mais ils ont soin de l'agiter de temps en temps, & ils se relevent les uns les autres pour cette opération. Cette eau se vend par mesure à tous ceux qui ont des viviers & des étangs domestiques. Au bout de quelques jours on apperçoit dans l'eau des semences semblables à de petits tas d'œufs de poissons, sans qu'on puisse encore démêler quelle est leur espece; ce n'est qu'avec le temps qu'on la distingue. Le gain va souvent au centuple de la dépense, car le peuple ne se nourrit pour ainsi dire que de poisson.

Vous m'avez demandé, Monsieur, dans votre derniere lettre quelques détails intéressans sur l'état de la Religion à *Emouy*, où j'ai fait quelques temps ma résidence. Je voudrois bien satisfaire votre piété. Mais comme il n'a point encore plu à Dieu de répandre ses bénédictions sur les travaux de son serviteur, je ne puis que vous tracer un tableau

affligeant des progrès de l'idolâtrie dans cette chere & malheureuse contrée.

Je ne crois pas, Monsieur, que dans le reste de l'Asie la superstition ait érigé à l'esprit du mensonge de si beaux temples, que dans ce pays-ci. Les plus magnifiques sont au dehors des villes, & on commet aux Bonzes qui les habitent le soin de les entretenir. Ces édifices ou pagodes sont plus ou moins grands, selon les richesses ou la dévotion de ceux qui les ont fondés. Ils sont ordinairement situés sur le côteau des montagnes, & il semble que dans la construction de leurs pagodes, les Chinois veuillent tout devoir à l'art & rien à la nature. Quoique les montagnes soient arides, les Bonzes entretiennent dans ces pagodes un printemps éternel. Ce sont des solitudes charmantes; tout y est pratiqué avec tant d'ordre que le goût le plus bisarre n'y trouve rien à desirer, soit pour la fraîcheur, qui est un agrément essentiel pour un climat si chaud, soit pour la commodité. Ils font couler les eaux du haut des montagnes par plusieurs canaux, & il les distribuent aux environs & dans l'intérieur du pagode, où il y a des bassins & des fontaines pour les recevoir. Ils plantent des

bosquets & des avenues d'arbres dont l'hiver semble respecter les feuilles. Je me contenterai de vous faire une courte description du pagode principal de l'isle d'*Emouy*, parce que tous ces édifices ont beaucoup de rapport les uns aux autres quant à la situation & à l'architecture.

Le grand pagode d'Emouy est à deux milles de la ville, & est situé dans une plaine qui se termine d'un côté à la mer & de l'autre à une montagne fort haute. La mer, par différens canaux, forme devant ce temple une nappe d'eau bordée d'un gazon toujours verd. La face de cet édifice est de trente toises; le portail est grand & orné de figures en relief, qui sont les ornemens les plus ordinaires de l'architecture Chinoise. On trouve en entrant un vaste portique pavé de grandes pierres quarrées & polies, au milieu duquel il y a un autel où l'on voit une statue de bronze doré, qui représente *Foé*, sous la figure d'un colosse assis les jambes croisées. Aux quatre angles de ce portique, il y a quatre autres statues qui ont dix-huit pieds de hauteur quoiqu'elles soient représentées assises: elles n'ont rien de régulier; mais on ne peut assez en admirer la dorure. Chacun de ces colosses est fait d'un seul

morceau de pierre : ils ont en main différens ſymboles qui déſignent leurs qualités, comme autrefois dans Rome payenne, le trident & le caducée déſignoit Neptune & Mercure. L'un tient entre ſes bras un ſerpent qui fait pluſieurs replis autour de ſon corps ; l'autre tient un arc bandé & un carquois ; les deux autres ont, l'un une eſpece de hache d'armes, l'autre une guitare, ou quelque choſe d'approchant.

En ſortant de ce portique, on entre dans une avant-cour quarrée, & pavée de longues pierres griſes, dont la moindre a dix pieds de longueur & quatre de largeur. Il y a aux quatre côtés de cette cour quatre pavillons qui ſe terminent en dômes, & qui ſe communiquent par un corridor qui regne tout autour. Dans l'un il y a une cloche qui a dix pieds de diametre ; on ne peut trop admirer la charpente qui ſert de ſupport à cette lourde maſſe. Dans l'autre il y a un tambour d'une grandeur démeſurée & qui ſert aux Bonzes à annoncer les jours de la nouvelle & pleine lune. Il faut remarquer que le battant des cloches Chinoiſes eſt en dehors, & qu'il eſt fait de bois en forme de marteau. Les deux autres pavillons renferment les

ornemens du temple, & servent souvent de retraite aux voyageurs que les Bonzes sont obligés de recevoir & de loger.

Au milieu de cette cour on voit une grande tour isolée qui se termine aussi en dôme: on y monte par un escalier construit de belles pierres, lequel regne tout autour. Au milieu du dôme, il y a un temple dont la figure est quarrée. On y admire une grande propreté; la voûte est ornée de mosaïques & les murailles sont revétues de figures de pierre en relief qui représentent des animaux & des monstres. Les colonnes qui soutiennent le toît de cet édifice sont de bois vernissé; & aux jours solemnels on les orne de banderoles de diverses couleurs. Le temple est pavé de petits coquillage qui, par un assemblage curieux, forment des oiseaux, des papillons, des fleurs, &c.

Les Bonzes brûlent continuellement des parfums sur l'autel & entretiennent le feu des lampes qui sont pendues à la voûte du temple; à l'une des extrémités de l'autel, on voit une urne de bronze sur laquelle ils frappent, & qui rend un son lugubre. A l'autre extrémité il y a une machine de bois creuse & & faite en ovale, qui sert au même usage, c'est-à-dire, que le son de l'un

& de l'autre inſtrument accompagne leurs voix lorſqu'ils chantent les louanges de l'idole tutélaire du pagode.

Le Dieu *Pouſſa* eſt placé au milieu de cet autel : il a pour baſe une fleur de bronze doré, & il tient un jeune enfant entre ſes bras. Pluſieurs idoles (qui ſont ſans doute des Dieux ſubalternes) ſont rangées autour de lui, & marquent par leurs attitudes leur reſpect & leur vénération.

Les Bonzes ont auſſi tracé ſur les murs de ce temple pluſieurs caracteres hyéroglyphiques à la louange de *Pouſſa*. On y voit un tableau hiſtorique ou allégorique peint à freſque, qui repréſente un étang de feu où ſemblent nager pluſieurs hommes, les uns portés ſur des monſtres, qui n'ont jamais exiſté que dans l'imagination du peintre ; les autres environnés de toutes parts de dragons & de ſerpens aîlés. On apperçoit au milieu du gouffre un rocher eſcarpé, au haut duquel le Dieu eſt aſſis, tenant un enfant entre ſes bras, qui ſemble appeller tous ceux qui ſont dans les flammes de l'étang ; mais un vieillard, dont les oreilles ſont pendantes, & qui a des cornes à la tête, les empêche de s'élever juſqu'à la cîme du rocher, & paroît vouloir les

écarter à coups de massue. Ce redoutable vieillard sera sans doute quelqu'un de ces Dieux ou génies malfaisans dont je vous ai déja parlé. Au reste, les Bonzes ne sçurent répondre aux questions que je leur fis à l'occasion de ce tableau.

Il y a derriere l'autel une espéce de bibliotheque, dont les livres traitent du culte des Idoles, & du sacrifice qu'on a coutume de faire dans ce pagode.

Lorsqu'on est descendu de ce dôme, on traverse la cour, & on entre dans une espece de galerie dont les murs sont lambrissés. J'y comptai vingt-quatre statues de bronze doré, qui représentoient vingt-quatre philosophes, anciens disciples de Confucius : au bout de cette galerie on trouve une grande salle qui est le réfectoire des Bonzes : on traverse ensuite un assez grand appartement, & on entre enfin dans le temple de *Fo*, où l'on monte par un grand escalier de pierre. Il est orné de vases de fleurs artificielles, ouvrage dans lequel les Chinois excellent, & l'on y trouve les mêmes instrumens de musique & les autres ornemens dont j'ai déja fait mention. On ne voit la statue du dieu qu'à travers une gaze noire qui forme une espece de voile ou rideau devant l'autel; le reste du pagode

confiſte en pluſieurs grandes chambres fort propres, mais mal percées: les jardins & les boſquets ſont pratiqués ſur le côteau de la montagne, & l'on a taillé dans le roc des grottes charmantes, où l'on peut ſe mettre à l'abri des chaleurs exceſſives du climat.

J'ai ſouvent viſité les Bonzes de ce pagode, & ils ont toujours paru me recevoir avec plaiſir : on peut entrer librement dans leurs temples, mais il ne faut pas chercher à ſatisfaire entiérement ſa curioſité, ni entrer dans les appartemens, où ils ne vous introduiſent pas eux-mêmes, ſur-tout lorſqu'on eſt mal accompagné ; car les Bonzes, à qui le commerce des femmes eſt interdit, ſous des peines rigoureuſes, & qui en gardent ſouvent dans des lieux ſecrets, pourroient, dans la crainte d'être accuſés, ſe venger d'une curioſité trop indiſcrete.

Il y a pluſieurs autres pagodes de cette eſpece aux environs & dans l'enceinte d'*Emouy* : il y en a un entr'autres qu'on appelle pagode des dix mille pierres, parce qu'il eſt bâti ſur le penchant d'une montagne où l'on a compté un pareil nombre de petits rochers, ſous leſquels les Bonzes ont pratiqué des grottes & des réduits très-agréables. On y voit

régner une certaine ſimplicité champêtre qui plaît & qui charme.

Quoique les Bonzes ſoient les amis & les confidens des dieux, ils ſont cependant fort mépriſés à la Chine, & les peuples, qui dans leur idolatrie n'ont aucun ſyſtême bien ſuivi, ne reſpectent pas plus la divinité que le miniſtre. Ils ſont tirés de la lie du peuple, & lorſqu'ils ont amaſſé quelque ſomme d'argent, ils achetent des eſclaves dont ils font des diſciples, qui ſont enſuite leurs ſucceſſeurs, car il eſt bien rare qu'un Chinois un peu à ſon aiſe embraſſe cette profeſſion.

Les Bonzes ont des ſupérieurs & des dignités parmi eux ; & pour être initié aux myſteres extravagans de leur ſecte, il faut paſſer par un très-rude noviciat. Celui qui poſtule pour l'état de Bonze, eſt obligé de laiſſer croître ſa barbe & ſes cheveux pendant un an, de porter une robe déchirée, & d'aller de porte en porte chanter les louanges des Idoles auxquelles il ſe conſacre. Il s'acquitte de ce devoir ſans lever les yeux ; & la populace, pour éprouver ſa vocation, ou pour l'en détourner, l'accable ordinairement de ſarcaſmes, d'injures, quelquefois même de coups de bâton, & l'hum-

ble candidat ſouffre tout avec une patience qui mériteroit un objet plus noble. Il ne mange, durant une année, aucune choſe qui ait eu vie; il eſt pâle, maigre, défiguré: ſi le ſommeil, auquel il réſiſte conſtamment, le ſurprend quelquefois, un compagnon impitoyable le réveille auſſi-tôt; en un mot, rien n'eſt comparable aux tourmens qu'on lui fait endurer.

Lorſque le jour eſt arrivé où il doit prendre l'habit, les Bonzes des pagodes voiſins s'aſſemblent, & ſe proſternant tous devant l'Idole, ils récitent à haute voix, comme s'ils pſalmodioient, des prieres dont ſouvent ils n'entendent pas le ſens: ils ont une eſpece de chapelet autour du col, dont les grains ſont très-gros, & qui reſſemble aux nôtres, à la réſerve de la croix, dont ils n'ont pas le bonheur de connoître le myſtere; enſuite ils entonnent je ne ſçai quels hymnes, & accompagnent leur chant du ſon de pluſieurs petites clochettes.

Cependant le novice, proſterné la face contre terre à l'entrée du temple, attend la fin de ces cérémonies, pour recevoir l'honneur qu'on veut lui faire. Les Bonzes le conduiſent aux pieds de l'autel, & lui mettent une longue robe

grise, que j'ose dire être semblable, quant à la forme, aux robes ou manteaux de nos religieux d'Europe, le capuchon & la couleur à part. On lui met aussi sur la tête un bonnet de carton, sans bords, doublé de toile grise ou noire, & la fonction finit par l'accollade. Le novice régale ensuite tous les Bonzes, & l'ivresse, qui succéde à ce repas, termine cette cérémonie.

Ils sont obligés de garder la continence; mais, malgré les punitions attachées au commerce des femmes, ils cherchent sans cesse les occasions de satisfaire leurs passions, & au défaut des femmes, ces scélérats recourent à d'autres objets pour assouvir leur brutalité. Leur extérieur grave & composé cache souvent une ame noire, abandonnée à toutes sortes de vices. Ils sont moins persuadés de l'existence de leurs ridicules divinités, que les Chinois mêmes, qui ne se piquent pas d'une foi bien vive, ni d'une dévotion bien grande. Ils n'affectent une vie retirée & solitaire que pour mieux surprendre la crédulité du vulgaire, laquelle est en effet leur unique ressource.

Lorsqu'ils se sont enrichis dans cette indigne profession, ils peuvent la quitter & en embrasser une autre; mais le

changement d'état ne peut effacer la mauvaise réputation qu'ils se sont acquise. Etrange aveuglement de ces peuples, d'adorer des dieux dont ils méprisent les ministres, & de marquer d'infamie ceux qui s'attachent plus étroitement à leur culte.

Quoique l'art de deviner soit fort commun à la Chine, comme je l'ai déja remarqué, les Bonzes néanmoins se l'attribuent par excellence, & croient être les véritables & seuls organes des volontés du destin. La plus grande superstition des Chinois consiste à consulter les dieux & les hommes sur le succès heureux ou malheureux de leurs affaires. S'ils sont malades, ils veulent connoître la durée de leur maladie; & pour cet effet, ils consultent la divinité bienfaisante, dont l'attribut est d'en procurer la guérison. Ils viennent dans un Pagode & après avoir présenté à l'Idole plusieurs mets différens, dont les Bonzes profitent, ils se prosternent la face contre terre, tandis que le Bonze principal fait brûler du papier doré dans une urne de bronze, & prépare plusieurs petits bâtons, sur lesquels est écrite la bonne ou mauvaise fortune. Après les avoir brouillés, ils en tirent un du fond d'un sac ou d'une

boîte,

boîte, si la décision de l'oracle ne leur plaît pas, ils recommencent, & sont obligés de s'en tenir à cette seconde décision, favorable ou contraire. C'est ainsi que parmi eux le hasard décide de l'avenir.

Un Bonze convaincu d'avoir eu commerce avec une femme, est puni très-séverement : ses confreres sont ses bourreaux, & vengent en apparence l'injure faite à leur Religion, en punissant un crime qu'ils commettent eux-mêmes, ou qu'ils brulent de commettre. On met au col du coupable un ais fort pesant, & on le traîne par la ville pendant une lune entiere, en le frappant continuellement. Au reste, ces châtimens sont rares, & les Bonzes ont autant d'adresse à cacher leurs passions, que d'avidité à la satisfaire.

Il y avoit autrefois près de *Fotcheou*, (ville où réside le Pere de Zea) un Pagode fameux, où demeuroient les Bonzes les plus distingués de la Province. La fille d'un Docteur Chinois, allant à la maison de campagne de son pere, suivie de deux servantes, & portée, suivant l'usage du pays, dans une chaise couverte, eut la curiosité d'entrer dans le Temple, & envoya prier les Bonzes

de se retirer, tandis qu'elle y feroit sa priere. Le Bonze principal, curieux de voir cette jeune personne, se cacha derriere l'autel ; il ne la vit que trop, & il en devint si épris, que son imagination échauffée écarta l'idée du péril, & ne lui montra que la facilité qu'il y avoit à enlever une fille foible & mal accompagnée. L'exécution suivit de près le projet. Il ordonna aux autres Bonzes, ses confidens, d'arrêter les deux suivantes, & il ravit cette fille malgré ses cris & ses larmes.

Le Docteur n'ignora pas long-temps l'absence de sa fille ; il sçut qu'elle étoit entrée dans le Pagode, & qu'elle y avoit disparu. Les Bonzes répondirent à toutes les demandes qu'il fit, qu'il étoit bien vrai qu'elle avoit visité le Pagode ; mais qu'elle en étoit sortie après avoir fait sa priere. Le Docteur, élevé dans le mépris pour les Bonzes, comme le sont tous les Lettrés, qui se mettent au-dessus de la sotte crédulité du vulgaire, s'adressa au Général des Tartares de cette Province, & lui demanda justice contre les ravisseurs de sa fille. Les Bonzes, s'imaginant trouver dans ces deux hommes une confiance aveugle, leur dirent que *Fo*, étant devenu amoureux de la jeune

fille, l'avoit enlevée. Le Bonze, auteur du rapt, voulut ensuite, par une harangue fort pathétique, faire comprendre au Docteur combien *Fo* avoit fait d'honneur à toute sa famille, en jugeant sa fille digne de sa tendresse & de sa société; mais le Général Tartare, sans s'amuser à ces fables, s'étant mis à examiner curieusement tous les réduits les plus cachés du Pagode, entendit quelques cris confus sortir du fond d'un rocher : il s'avança vers ce lieu, & apperçut une porte de fer qui fermoit l'entrée d'une grotte : l'ayant fait abattre, il entra dans un lieu souterrein, où il trouva la fille du Docteur, & plus de trente autres femmes qui s'y trouvoient renfermées. Elles sortirent de leur prison & du Pagode, & aussi-tôt après, le Général fit mettre le feu aux quatre coins de cet édifice, & brûla le Temple, les autels, les Dieux & leurs infâmes Ministres.

Le culte que les Bonzes rendent aux Idoles, ne s'étend pas loin. Uniquement occupés à entretenir les lampes des Pagodes, & à recevoir ceux qui viennent faire leurs prieres, ils menent une vie molle & voluptueuse. La plûpart d'entr'eux n'ont aucun revenu fixe, & ils vont de porte en porte, une clochette

à la main, mendier les ſecours néceſſaires à la vie. Lorſqu'un Chinois fait quelque fête à l'honneur de l'Idole qu'il garde dans ſa maiſon, il appelle les Bonzes, qui, revêtus de longues chappes brodées, portent l'Idole par les rues: ils marchent deux à deux, tenant en main pluſieurs banderoles garnies de ſonnettes, & le peuple les ſuit par curioſité bien plus que par dévotion. Au jour de la nouvelle & pleine lune, ils ſe levent pendant la nuit & récitent des prieres. Il m'a ſemblé qu'ils répétoient toujours la même choſe, avec autant de modeſtie & de dévotion que s'ils avoient quelque idée des Dieux qu'ils invoquent. Ils affectent une grande humilité dans les premiers complimens qu'ils ſe font dans leurs viſites; ils ſe proſternent les uns devant les autres; ils ſe régalent enſuite, & s'enivrent le plus ſouvent; en ſorte que la viſite, qui commence par les complimens, finit preſque toujours par les invectives.

Tel eſt, Monſieur, le déplorable aveuglement d'un peuple, à la converſion duquel tant de zélés Miſſionnaires travaillent depuis ſi long-temps. S'ils n'ont point encore réuſſi à le tirer des épaiſſes ténebres où il eſt plongé, c'eſt que le

temps des miséricordes n'est point venu pour lui ; le Seigneur nous réserve d'autres fatigues, & après avoir éprouvé notre constance, nous espérons qu'il la couronnera un jour par la conversion entiere de cette nation. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Du Pere Parennin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

A Peking, le 27 mars 1715.

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a un mois, de *Geho-ell*, & je vous mandois que le Frere Bernard Rhodes, âgé de plus de soixante & dix ans, n'étoit plus en état de continuer ses longs voyages de Tartarie, à la suite de l'Empereur. Je ne sçavois pas pour lors que c'étoit-là le dernier voyage que nous ferions ensemble. Le Seigneur a voulu le récompenser & nous affliger, en l'enlevant le dixieme de ce mois, à une journée de Peking. Cette perte a été très-sensible, non-seulement aux Missionnaires & aux

Chrétiens, mais encore aux Infideles.

Avant que d'entrer dans cette Miſſion, il avoit déja paſſé pluſieurs années dans celle des Indes. Les Hollandois ayant aſſiégé & pris Pondichery, il fut fait priſonnier de guerre avec le feu Pere Tachard, & conduit en Hollande aux priſons d'Amſterdam, où il attendit patiemment l'échange des priſonniers. Quand il fut arrivé à Paris, il ſe conſacra de nouveau aux Miſſions, & après tant de fatigues eſſuyées, il ne balança point d'entreprendre le voyage de la Chine, & plus long & plus dangereux que ceux qu'il avoit faits. Il s'embarqua donc avec le Pere Peliſſon, ſur un petit bâtiment, nommé le petit Saint-Jean: ils paſſerent au Breſil, de-là ils toucherent à l'Iſle d'Anjouan. Des Flibuſtiers qui occupoient l'Iſle, ayant pris ce qu'ils avoient, ils continuerent comme ils purent leur voyage juſqu'aux Indes. L'année ſuivante ils s'embarquerent ſur des vaiſſeaux Anglois, & ils arriverent heureuſement, l'an 1699, à *Hia-men*, qui eſt un port de la province de *Fo-kien*, d'où le Frere Rhodes fut conduit à la Cour par les Mandarins, que l'Empereur avoit chargé de cette commiſſion.

La douceur, la modeſtie, & l'humilité qui éclatoit dans ſes diſcours & dans ſes actions, lui attirerent d'abord l'eſtime & l'amitié des Chinois : mais quand ſes talens furent connus, & que l'expérience eut fait voir quelle étoit ſon habileté dans la chirurgie, dans la pharmacie, & même dans la connoiſſance du pouls & des maladies, on l'eſtima bien davantage. L'Empereur lui confia pluſieurs malades auxquels il s'intéreſſoit, & que les Médecins Chinois n'avoient pu guérir. Le Frere Rhodes leur rendit la ſanté, & l'Empereur témoigna combien il en étoit ſatisfait.

Les Mandarins du palais qui étoient chargés de rendre compte à l'Empereur des cures que faiſoit le Frere Rhodes, revinrent bientôt de la folle prévention qu'ont preſque tous les Chinois contre les Médecins étrangers ; prévention que les Médecins de la Chine ont grand ſoin d'entretenir. Ils le prierent de voir quelques-uns de leurs domeſtiques qui étoient malades, & ils furent ſi contens de ſes ſervices, que dans la ſuite ils mirent en lui leur confiance, & ne voulurent point avoir d'autre Médecin. « Qu'il y a de différence, me diſoient-ils

» souvent, entre ce Médecin Européen
» & les Médecins de notre Nation.
» Ceux-ci mentent hardiment, & en-
» treprennent également, au grand pé-
» ril des malades, de donner des re-
» medes pour des maladies qu'ils ne
» connoissent pas, comme pour celles
» qu'ils connoissent. Si l'on paroît se
» défier de leurs ordonnances, ils nous
» inondent d'un déluge de mots bar-
» bares, auxquels nous ne comprenons
» rien. En un mot, ils n'ont que le ta-
» lent & l'adresse de tirer une bonne
» somme du malade avant que de l'en-
» voyer au tombeau. Celui-là au con-
» traire parle peu, promet peu, & fait
» beaucoup. S'il dit qu'il n'y a rien à
» craindre, nous pouvons compter sur
» ce qu'il nous dit, & il ne se trompe
» point. S'il a de la peine à nous répon-
» dre, s'il a un air triste, c'est un signe
» de mort; & une continuelle expé-
» rience nous a convaincus de la cer-
» titude avec laquelle il prononçoit sur
» les diverses maladies. Mais ce que
» nous admirons davantage, c'est sa
» patience & sa douceur : rien ne le
» rebute, il est toujours le même. Sa
» charité s'étend indifféremment à tout
» le monde, aux pauvres comme aux

» riches. Au ſortir de nos appartemens, » il va dans nos écuries viſiter nos do» meſtiques : il les traite, il les con» ſole, il les guérit. La ſeule choſe qui » nous fait de la peine, c'eſt que nous » ne ſçaurions l'engager à recevoir la » moindre bagatelle : lui en faire ſeu» lement la propoſition, c'eſt le cha» griner, c'eſt l'obliger de prendre la » fuite ».

En effet, il viſitoit encore plus volontiers les pauvres que les grands Seigneurs : il quittoit tout dès qu'ils le demandoient. Quand il n'avoit plus de remedes, il en compoſoit exprès pour eux. Pluſieurs venoient à notre porte en demander, il ne refuſoit perſonne ; il en laiſſoit à diſtribuer pendant ſon abſence. Des familles entieres doivent leur conſervation à ſes ſoins charitables. A combien de petits-enfans, même du ſang royal, n'a-t-il pas ouvert la porte du ciel quand il ne pouvoit pas leur rendre la ſanté du corps par le moyen de ſes remedes ?

Je me ſuis trouvé avec lui à la ſuite de l'Empereur dans plus de dix voyages, dont la plupart ont été de ſix mois. C'eſt-là qu'il exerçoit ſa profeſſion ſelon l'étendue de ſon zèle. J'étois témoin

qu'il étoit occupé presque tout le jour à traiter les pauvres malades ; car combien n'y en a-t-il pas dans une suite de plus de trente mille personnes ? Et parmi ces malades, ceux qui faisoient le plus d'horreur & qui causoient le plus de dégoût, étoient les premiers objets de sa charité. J'ai entendu plus d'une fois les Chinois se récrier avec admiration : « Ah ! qu'il est extraordinaire de voir » un étranger faire gratuitement ce que » nos Médecins les plus intéressés ne » feroient pas même pour de l'argent ! » Un homme de qualité qui est idolâtre, me dit un jour qu'il étoit grand dommage que le Frere Rhodes ne fût pas Chinois ; « s'il étoit né parmi nous, di- » soit-il, ce seroit un grand saint, & » on éleveroit plus d'un monument à » sa gloire ». Je pris de-là occasion de lui expliquer les motifs bien plus relevés qui faisoient agir le Frere Rhodes, & je m'étendis assez au long sur les vues qui nous avoient portés à quitter notre terre natale pour venir à la Chine. Ce que je lui dis lui parut admirable, il nous donna de grands éloges ; mais il n'alla pas plus loin, & il ne songea nullement à se convertir.

C'est sur-tout dans ce dernier voyage

que le Frere Rhodes a travaillé au-delà de ses forces. Jamais il n'y eut plus de malades ; en moins de quatre mois il épuisa les caisses pleines de remedes que l'Empereur avoit fait apporter à *Geho-ell* selon sa coutume : il en donna des siens, & ceux-ci ayant manqué, il en fit venir d'autres de notre maison de Peking. Vers la fin du mois de juin jusqu'au 25 juillet, l'Empereur eut une tumeur fâcheuse sur la levre supérieure. Il appella le Frere Rhodes pour le traiter, & moi pour lui servir d'interprête : quelques années auparavant il avoit donné des preuves de son habileté, en guérissant Sa Majesté de violentes palpitations de cœur qui faisoient craindre pour sa vie, & auxquelles la Médecine Chinoise n'avoit point de remedes. Le Frere Rhodes s'acquitta de ce nouveau devoir à la satisfaction de l'Empereur, qui fut parfaitement guéri. Mais lui-même il se trouva incommodé de ce qu'il avoit eu à souffrir pendant le temps que dura cette cure. Il lui falloit depuis le matin jusqu'à la nuit demeurer dans le palais, resserré dans une petite chambre, pour éviter de voir les femmes & d'en être vu, marcher à pied une demi-lieue lorsqu'il venoit au palais & qu'il en sortoit, &

cela durant les plus grandes chaleurs de l'été. Ces fatigues affoiblirent extrêmement un vieillard qui étoit déja très-infirme. Cependant il se trouva mieux vers la mi-octobre : c'étoit le temps auquel l'Empereur avoit accoutumé de retourner à Peking : mais des raisons particulieres l'obligerent cette année-là de prolonger son voyage de quinze jours. La saison changea tout-à-coup, le vent de nord commença à souffler, & en peu de jours tout fut glacé à *Geho-ell*. Le Frere Rhodes fut saisi d'un froid si subit, il lui prit un catarre accompagné de fievre. Il ne laissoit pas de traiter les malades, & l'on s'empressoit d'autant plus à avoir recours à lui, que le départ de l'Empereur étoit plus proche. Je lui proposai d'user de quelques remedes. « Je ferai ce » qu'il vous plaira, me répondit-il; mais » si vous voulez que je vous dise fran- » chement ce que je pense, je crois les » remedes inutiles : mes voyages de Tar- » tarie sont finis, & il faut me préparer » à celui de l'éternité ».

Bien qu'il se disposât depuis long-temps à la mort, & que sa vie ne fût qu'un exercice continuel de charité & d'oraison, il se confessa le vendredi, & reçut Notre-Seigneur dans la petite cha-

pelle où je disois la messe. Le dimanche il fit la même chose, & le mardi suivant nous partîmes. Deux jours après se trouvant extrêmement foible, il me fit une confession générale avec les sentimens d'un prédestiné, & avec une résignation parfaite à la volonté de Dieu. L'Empereur lui fit prendre les devants, & ordonna au Pere Tillisk, Jésuite Allemand, de l'accompagner. Sa Majesté me retint auprès d'elle, parce que sçachant mieux la langue chinoise, j'étois plus en état de lui répondre. Le mal augmenta de plus en plus, & sa foiblesse devint extrême. Il conserva néanmoins la connoissance jusqu'au dernier soupir. Il mourut le 10 de novembre à huit heures du matin en récitant les Litanies de la sainte Vierge, & n'étant qu'à une journée de Peking.

Le Pere Tillisk fit porter le corps au lieu destiné à notre sépulture, qui est hors de la ville. Tous les Jesuites de Peking allerent le recevoir, & après les prieres ordinaires, ils l'enterrerent le 25e du même mois : les pleurs & les gémissemens d'une foule de chrétiens & d'infideles redoublerent la douleur que nous avions de le perdre. Ce qui nous console, c'est que nous sommes persuadés

qu'il eſt allé recevoir la récompenſe de ſes longs travaux & de ſa ſainte vie. Il étoit doux, modeſte, humble, patient, fidele obſervateur de nos regles, affable, toujours prêt à obliger, infatigable dans le travail & dans le ſoin qu'il prenoit des pauvres. Enfin, pendant ſeize ans que j'ai vécu avec lui, je n'ai jamais vu perſonne qui ne m'ait fait ſon éloge.

A mon retour de Tartarie j'ai lu dans le dixieme volume des Lettres édifiantes & curieuſes un extrait d'une de mes lettres, dans laquelle je parlois d'une Miſſion naiſſante que j'avois formée à *Coupekeu* au paſſage de la grande muraille. J'ajouterai ici que depuis ce temps-là Dieu y a donné ſa bénédiction : ce n'eſt plus une Miſſion commencée, c'eſt une Miſſion établie, & où l'on trouve beaucoup de ferveur. L'égliſe que j'avois fait bâtir eſt maintenant trop petite : elle ne peut pas même avec la cour contenir la moitié des hommes. En paſſant par-là le mois dernier, j'en baptiſai encore plus de trente. Ces bonnes gens me propoſerent d'abandonner cette égliſe aux femmes pour y tenir leurs aſſemblées, & d'en bâtir une autre beaucoup plus grande pour les hommes. Ils offrirent même d'y contribuer ſelon leurs forces :

mais ce qu'ils peuvent eſt fort peu de choſe ; comme ils ſont la plupart ſoldats, ils n'ont pour tout bien que leur paye, qui eſt aſſez modique. J'allai voir une maiſon qui eſt aſſez propre à ce deſſein : elle coûtera 5 à 600 taels, qui ne ſont pas aiſés à trouver. Nous ferons ce que nous pourrons avec le ſecours de la Providence.

Ces nouveaux Fideles ſont remplis de piété. Comme ils ſont plus maîtres de leur temps que les gens de commerce, ils ne manquent pas d'aller tous les jours à l'égliſe, où les chefs les inſtruiſent. Ils récitent ſoir & matin la priere au ſon des inſtrumens : ils en ont acheté pour plus de cinquante écus, & ont appris à en jouer à de jeunes chrétiens. Ils ont pareillement acheté un lieu pour leur ſépulture, & les ornemens néceſſaires pour enterrer les morts avec décence. Comme je ne puis viſiter cette chrétienté qu'en paſſant, il n'y a alors qu'une partie des chrétiens qui ſe confeſſent & qui communient. Le Pere Contancin y va de temps en temps pour ſuppléer à ce que je n'ai pu faire : il doit y aller au premier jour. Quand j'étois à *Geho-ell*, ceux qui y venoient pour quelque affaire, ou qui y étoient envoyés par leurs

Mandarins, ne manquoient pas de venir me trouver pour participer aux Sacremens. Plusieurs y venoient à leurs dépens, sans y avoir d'autre affaire que celle de s'acquitter de ce devoir : c'étoit pour eux un voyage de trente lieues. Je ne sçais si l'on trouveroit le même empressement dans les anciens Fidèles de l'Europe. Je recommande cette Mission aux prieres & à la charité de ceux qui ont du zele pour aggrandir le Royaume de Jesus-Christ parmi les idolâtres, & suis, &c.



LETTRE

Du Pere d'Entrecolles, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de Broissia, de la même Compagnie.

A Jao-tcheou, le 10 Mai 1715.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Il est juste que je vous rende compte de la Mission de *King-te-tching*, puisqu'elle doit ce qu'elle est à votre illustre famille. Elle a été fondée, & elle est entretenue des libéralités de M. le Marquis de Broissia votre frere: c'est l'ouvrage du feu Pere de Broissia, qui l'a conduite plusieurs années avec un zele vraiment apostolique. Sa mémoire est toujours chere à nos Néophytes, qui ont grand sujet de le regretter, puisqu'il s'en faut bien que j'aie les qualités nécessaires pour remplacer un si fervent Missionnaire.

Je partis de Jao-tcheou dans le mois

de décembre, afin de me rendre à *King-te-tching*, quelques jours avant les fêtes de Noël; ma barque s'étant arrêtée par hasard près d'un hameau, un habitant du lieu aborda mon Catéchiste qui avoit mis pied à terre, & il lui demanda si l'Européen qu'il voyoit n'étoit pas *Si-lao-ye* (c'étoit le nom Chinois du Pere de Broissia votre frere), qu'il avoit connu autrefois à *Jao-tcheou*: non, ce n'est pas lui, répondit le Catéchiste. Et moi, tout confus de ma tiédeur au souvenir de la sainte vie de *Si-lao-ye*, je répétai plusieurs fois ces paroles de saint Jean: Non, je ne le suis pas, *non sum.*

Ce fut la veille de saint Thomas que j'arrivai à *King-te-tching*. Je trouvai qu'il s'y étoit fait de grands changemens parmi les Mandarins: de quatre qu'ils étoient, il n'en restoit pas un seul, & d'autres leur avoient succédé qui m'étoient tout-à-fait inconnus. Le premier de ces Mandarins étoit monté au rang de Gouverneur d'une ville du premier ordre; & comme il m'honoroit de son amitié, il m'en donna aussi-tôt des marques, en se déclarant hautement le protecteur de la nouvelle église que notre Mission Françoise y a établie depuis peu. Le second Mandarin venoit de perdre

ſon pere ; & il étoit obligé, ſelon les loix de l'Empire, de quitter ſa charge, pour n'y rentrer qu'après les trois années de ſon deuil. Le troiſieme Mandarin étoit mort durant mon abſence ; & le quatrieme venoit d'être chargé de chaînes, à cauſe des injuſtices & des vexations qu'il avoit faites. Un Commiſſaire envoyé de la Cour, parcouroit diverſes villes, & s'informoit ſecrétement de la conduite des Mandarins ; ayant aſſiſté à quelques jugemens iniques de notre Mandarin, il le fit arrêter ſur le champ ; & il inſtruiſoit ſon procès ſelon toute la rigueur des loix, ſans nul égard aux interceſſions réitérées du Viceroi qui le protégeoit.

Je n'avois nulle habitude avec les nouveaux Mandarins, dont la protection nous eſt cependant ſi néceſſaire pour la liberté de nos fonctions, & pour le repos de nos Néophytes. J'appris, en arrivant, que celui qui nous a vendu le terrein où eſt bâtie notre Egliſe, ſongeoit à nous inquietter, pour peu que les Mandarins ne paruſſent pas favorables à la Religion. C'eſt pourquoi je réſolus de les viſiter au plutôt, & de ménager leur amitié & leur protection par quelques préſens d'Europe, qu'on ne peut ſe diſpenſer de leur faire.

Je différai néanmoins ma visite jusqu'après la solemnité de Noël, afin de n'être occupé que du soin de préparer les Chrétiens à célébrer dignement cette grande fête. Ils avoient déja amassé une petite somme pour avoir la simphonie Chinoise ; je leur représentai qu'ils honoreroient bien mieux la pauvreté de Jesus naissant, si l'argent destiné à leurs fanfares de haut-bois, de fluttes, de tambours & de trompettes, ils le distribuoient aux pauvres. C'est ce qui se fit avec beaucoup d'édification. Grand nombre de confessions & de communions ferventes, jointes au chant des prieres, firent tout l'agrément de cette nuit, qui nous rappelloit les merveilles opérées depuis tant de siecles. Au reste, sans les libéralités de M. le Marquis de Broissia, ce langage des cieux n'auroit pas, selon les apparences, été si-tôt entendu à *King-te-tching*.

Outre la multitude des Néophytes que j'eus à confesser, pendant les deux mois que j'y demeurai, je conférai encore le baptême à soixante & dix Infideles, presque tous adultes ; j'en aurois baptisé un plus grand nombre, si j'avois pu y faire un plus long séjour. J'y laissai plusieurs Catéchumenes qui s'assem-

bloient réguliérement dans ma petite maison, & qui se partageoient en diverses troupes, que les Catéchistes, les principaux Chrétiens, & moi, nous instruisions de nos saints mysteres. Je prenois plaisir à les voir s'échauffer quelquefois dans la dispute ; car il ne faut pas croire que les Chinois aient toujours autant de flegme qu'on leur en attribue.

Plusieurs pêcheurs qui étoient occupés pendant tout le jour de leur travail, venoient me trouver la nuit pour entendre la parole de Dieu, & cette divine semence, qui tomboit dans des cœurs dociles, fructifioit au centuple. J'étois charmé de la naïveté avec laquelle ils me proposoient leurs doutes, & de l'ardeur qu'ils faisoient paroître pour être régénérés dans les eaux du baptême.

Aussi-tôt que j'eus un peu de loisir, j'allai visiter les nouveaux Mandarins, & j'en fus bien reçu. Le principal de ces Mandarins agréa mes présens, & m'admit jusques dans l'intérieur de son hôtel, où il me témoigna beaucoup de bonté. Deux jours après, un valet de l'audience vint m'avertir que son maître approchoit, & il parut tout-à-coup avec

tout ſon train, qui bordoit la rue des deux côtés. J'allai le recevoir à la porte de mon égliſe, où il entra, & où il demeura plus d'une heure. On lui préſenta enſuite du thé dans des porcelaines très-fines, & par-là j'eus occaſion de lui dire que ces porcelaines étoient un gage de l'amitié dont m'honoroit ſon prédéceſſeur.

Notre entretien roula ſur les ſciences & ſur les curioſités d'Europe, & nous tombâmes inſenſiblement ſur les matieres de la Religion. Il avoit reçu, parmi les préſens que je lui avois faits, un livre qui en prouve la vérité ; il me répéta pluſieurs fois ces paroles : « Ce que vous » me dites, & ce que vos livres en- » ſeignent du premier principe de tou- » tes choſes, eſt conforme à la ſaine » doctrine : je ſais que l'Empereur eſ- » time votre Religion, & effective- » ment elle eſt bonne ».

Quand il apperçut, au haut de la ſalle où nous étions, le ſaint Nom de Jeſus, ainſi qu'on le peint en Europe, auquel le vernis & la dorure donnoient un vif éclat, il me fit diverſes queſtions, qui m'engagerent à l'entretenir quelque temps de ce ſigne de notre ſainte Religion. « C'eſt-à-dire, reprit-il, que toutes

» les maisons qui ont sur la porte une » semblable figure, sont habitées par » des familles Chrétiennes ». Vous voyez, mon Révérend Pere, que la croix se montre ici à découvert, & que nos Chrétiens ne rougissent pas d'y faire une profession publique du Christianisme. On auroit compté pour beaucoup cet avantage dans les premiers siecles de l'Eglise, & que ne devons-nous pas faire pour le grand Prince de qui nous tenons un tel bienfait ?

Toute la ville eut connoissance de l'honneur que nous faisoit le Mandarin, parce que pour parvenir de son hôtel à notre église, il traversa presque toutes les rues de *King-te-tching*. Il me fit, à son tour, quelques présens selon la coutume qui se pratique à la Chine à l'égard des étrangers. Il m'envoya de la volaille, de la farine, du vin, des chandelles, &c. La somme d'argent qu'on est obligé de distribuer aux domestiques dans une pareille occasion, est souvent plus considérable que les présens ; mais c'est une distinction que les principaux d'une ville acheteroient bien chere, afin de se mettre à couvert des avanies, & d'être en droit d'en faire impunément.

Ce fut un vendredi que ce magistrat

visita notre église : quelques-uns de nos Chrétiens passerent ce jour-là dans des exercices continuels de piété. Vous avez pu voir, dans une de mes lettres, combien le Seigneur a répandu de bénédictions sur la retraite de huit jours que j'ai donnée à nos Néophytes, à l'imitation de celles qui se donnent dans nos maisons de Bretagne : plusieurs de ces Néophytes ont formé d'eux-mêmes une espece de société, pour s'assembler un vendredi de chaque mois, & pour faire ce jour-là, en abrégé, tous les exercices de la retraite. Je fus surpris & édifié d'une si sainte pratique, que je ne leur avois pas inspirée. Ainsi, tandis qu'un grand du siecle rendoit au lieu saint un honneur de pure cérémonie, & où le cœur n'avoit pas beaucoup de part, nos Chrétiens faisoient monter au ciel leurs prieres ferventes, & adoroient le vrai Dieu en esprit & en vérité.

Vous ne doutez pas, mon Révérend Pere, que nous n'ayons beaucoup à souffrir de la gêne que nous impose le commerce qu'il nous faut avoir malgré nous avec ces grands de l'Empire, presque sans nulle espérance de les convertir. Le jour que je visitai le Mandarin, en habit de cérémonie, j'avois

porté

porté dès le matin le viatique, & donné l'extrême-onction à un bon vieillard qui étoit logé dans une méchante chaumiere. Ce sont-là les véritables délices d'un Missionnaire : quand il fait pour un temps un autre personnage, c'est toujours contre son gré, & il en gémit au fond du cœur.

La ferveur de nos Chrétiens nous dédommage d'une contrainte si importune, mais en même-temps si nécessaire pour le bien de la religion. Je ne pouvois retenir mes larmes, quand je les voyois venir se purifier dans le sacrement de la Pénitence pour des fautes très-légeres & presque imperceptibles. Ils étoient inconsolables, par exemple, lorsqu'ils avoient donné entrée dans leurs cœurs à quelques petits sentimens de vanité, en expliquant les mysteres de la Foi à leurs parens ou à leurs amis. Un d'eux me disoit avec une simplicité admirable « on me doit, & je » souffre beaucoup de ce qu'on ne me » paye pas; mais je ne veux aucun » mal à ces débiteurs injustes : depuis » que j'ai fait la retraite, je me regarde » comme un homme qui seroit déja » mort, & je ne fatigue plus ceux qui » me doivent. »

Le frere de ce Néophyte qui demeure à neuf lieues de *King-te-tching*, n'eut pas plutôt appris mon arrivée, qu'il partit à l'inſtant pour ſe rendre à l'égliſe nonobſtant la rigueur de l'hyver, & ſans faire nulle attention à un dangereux abcès qui lui étoit venu ſur le pied. Il fallut le mettre auſſi-tôt au lit; je l'allai voir ſouvent, & je le trouvois toujours occupé de la priere & de la lecture des livres ſaints : il étoit beaucoup moins inquiet de ſon mal que je ne l'étois moi-même.

Il ne ſe trouve gueres de Catéchuménes qui n'ayent à ſouffrir quelque perſécution de leurs familles, lorſqu'ils embraſſent la Religion. Un de ces Catéchumenes vient d'être mis pour cette raiſon à une rude épreuve : il tenoit le livre de compte de ſon oncle, qui eſt un riche marchand; il n'eut pas plutôt reçu le baptême qu'il fut chaſſé de la maiſon, & il fut réduit pendant plus d'un an à une extrême miſere. De faux amis, ſemblables à ceux du célébre Eléazar, lui conſeilloient d'abandonner la Foi en apparence, & de mener en ſecret une vie Chrétienne, parce que c'étoit là l'unique moyen de rentrer dans ſon emploi. Il rejetta bien loin cette indigne

propoſition ; il aima mieux conduire ſa femme & ſes enfans dans un village où il en coûte peu pour vivre, tandis qu'il ſubſiſtoit lui-même d'un travail auquel il n'étoit nullement accoutumé. Son oncle touché enfin de ſa miſere, vient de lui rendre ſon amitié, & de le rappeller à ſon ſervice : il m'en informa auſſitôt, & je l'exhortai à modérer ſon zèle ; car l'ardeur avec laquelle il prêchoit les vérités de la Religion, raſſembloit autour de lui tous les ouvriers qui quittoient leur travail pour l'entendre, & c'eſt principalement ce qui lui avoit attiré la diſgrace de ſon oncle. Il ſera bientôt en état d'aſſiſter les Chrétiens qui ſont dans l'indigence , & peut-être ceux-là-mêmes dont il a reçu du ſecours.

Les artiſans & les ouvriers ſont le plus grand nombre des Chrétiens de *King-te-tching* : ils ont raiſonnablement de quoi vivre, lorſqu'ils ſont en ſanté, & qu'ils ont de l'ouvrage; mais s'ils viennent à tomber malades, ou que les ouvrages ceſſent, ils ſont à plaindre dans un lieu où les vivres ſont chers , & où éloignés la plûpart de leurs pays, ils ne trouvent nulle reſſource. La charité qui regne parmi

les Chrétiens, les porte à s'aider les uns les autres; j'administrai, il y a peu de jours, les derniers sacremens à un jeune ouvrier étranger qui étoit attaqué d'une dyssenterie maligne; une famille Chrétienne, quoique logée à l'étroit, l'avoit recueilli, & lui rendoit les services les plus rebutans, sans s'éfrayer d'un mal, qui de sa nature est infect & contagieux. Le malade mourut le dernier jour de l'an Chinois; c'est une circonstance qui rendoit cette œuvre de charité plus recommandable, surtout parmi les Infideles; car c'étoit, selon leurs idées superstitieuses, un très-mauvais présage pour l'année suivante; une coutume du dernier jour de l'an est de ne souffrir chez soi aucun étranger, pas même les plus proches parens, de crainte qu'au moment que commence la nouvelle année, il n'enleve le bonheur qui doit descendre sur la maison, & ne le détourne chez lui au préjudice de son hôte. Ce jour-là chacun se renferme dans son domestique, & se réjouit uniquement avec sa famille.

Rien n'est plus ordinaire à la Chine, que de voir des peres de famille vendre jusqu'à leurs propres enfans. Quand l'enfant est Chrétien, & qu'il est livré à

un Infidele, son ame est, pour ainsi dire, vendue avec son corps : c'est ce que j'ai eu la douleur de voir dans mon dernier voyage de *King-te-tching*. Un Chrétien avoit acheté un de ces enfans pour le préserver de tomber en des mains infidelles. Le pere de cet enfant avoit un second fils, & se voyant pressé par des créanciers intraitables, il le vendit à un Idolâtre. Les Chrétiens qui vouloient prévenir ce malheur, se taxerent volontairement pour le racheter; mais il n'étoit plus temps, & le marché étoit conclu.

C'est dans ces tristes conjonctures, mon Révérend Pere, qu'un Missionnaire voudroit donner tout ce qu'il a, & s'il le pouvoit, sans nuire à la prédication de l'Evangile, se donner lui-même à l'exemple du grand Evêque saint Paulin, pour racheter ses freres en Jesus-Christ. Je n'ai pas laissé de trouver dans ma pauvreté, de quoi soulager la misere extrême de deux pauvres Chrétiens. Le premier avoit vu brûler sa maison, ses meubles, & tous les outils propres de son métier. Le second étoit un Médecin de profession, & des voleurs lui avoient enlevé pendant la nuit ses habits les plus propres : c'étoit lui avoir dérobé

ſa ſcience & ſa réputation; car ici un Médecin mal vêtu paſſe toujours pour ignorant, & n'eſt employé de perſonne.

Lorſque je voyois des Chrétiens mourir de pure miſere, ou des enfans devenir les eſclaves des Infideles, j'ai penſé pluſieurs fois, que ſi des perſonnes zélées pour la converſion des Chinois ménageoient un fonds dont le revenu ſervît de reſſource dans ces beſoins extrêmes, rien ne feroit plus d'honneur à la Religion, ni ne ſerviroit davantage à l'étendre.

Vous me demanderez peut-être ſi je compte beaucoup de lettrés parmi le grand nombre de pauvres Néophytes, qui font profeſſion du Chriſtianiſme à *King-te-tching*. A cela je vous répondrai que quelques-uns d'eux ſe font un plaiſir de me voir & de m'entretenir. J'en connois un ſur-tout, avec qui j'ai de fréquentes converſations, & qui paroît s'approcher du Royaume de Dieu. Il eſt peu de nos myſteres, ſur leſquels il ne m'ait propoſé ſes difficultés ; il a de l'eſprit, il eſt réglé dans ſes mœurs, & j'eſpere de la divine miſéricorde, qu'elle lui donnera la force d'exécuter ce qu'elle lui a inſpiré. Il vient de faire baptiſer une de ſes filles qui étoit à

l'extrémité, & cet enfant eſt maintenant au ciel qui preſſe la converſion de ſon pere.

Un autre Lettré habile & riche tout enſemble, me témoigne de l'amitié, mais il n'en eſt pas plus affectionné au Chriſtianiſme. Sa tante eſt Chrétienne & ſa mere ſe diſpoſe à recevoir le baptême. A peine ce Lettré fut informé du deſſein de ſa mere, qu'il éclata contre elle par toute ſorte de reproches & d'invectives. Il en vint juſqu'à la menacer que le jour même qu'elle ſeroit baptiſée, il prendroit un habit de deuil, & qu'en cet état il parcoureroit toutes les rues de *King-te-tching* pour déplorer publiquement ſa malheureuſe deſtinée.

J'inſtruis actuellement pluſieurs Catéchumenes d'une même famille que j'eſpere baptiſer au premier jour ; un Lettré de leurs parens qui brigue le Mandarinat, eſt allé les trouver pour s'oppoſer à leur deſſein, mais il en a reçu une réponſe qui l'a couvert de confuſion. Quoi, lui ont-ils dit : « Vous » ſçaviez, il y a quelque-temps, que » nous manquions de tout dans notre » maiſon, & que nous n'avions pas » même de riz à manger ; vous ne pa- » rûtes point alors pour nous aider de

» vos libéralités; & aujourd'hui que vous
» apprenez la disposition où nous sommes
» mes de nous faire Chrétiens, vous
» accourez avec empressement pour
» nous en détourner? Vous craignez
» sans doute que cette démarche ne vous
» deshonore, mais notre parti est pris, &
» vous ne devez pas croire que pour
» vous obliger, nous nous privions d'un
» bonheur que nous préférons à tous
» les biens de la terre ».

Voici encore un trait de l'aversion que l'esprit d'orgueil inspire aux Lettrés pour le Christianisme. La fille d'un de nos Chrétiens avoit été promise dès le berceau au fils d'un Lettré : ces sortes de promesses sont ordinaires à la Chine, & les loix les autorisent. Cette jeune fille étoit élevée dans la maison de son beau-pere ; c'étoit pour elle une très-mauvaise école. Elle tomba peu à peu dans un état de langueur, dont nul remede ne pouvoit la guérir ; on la renvoya chez ses parens, dans l'espérance qu'elle se rétabliroit par leurs soins. Ceux-ci qui venoient d'embrasser la Foi, l'instruisirent des vérités Chrétiennes, & je la baptisai qu'elle n'avoit encore que dix ans. Aussi-tôt qu'elle fut rétablie, sa belle-mere la rappella auprès

d'elle. Quand le Lettré s'apperçut qu'elle étoit Chrétienne, il se répandit en toute sorte d'invectives & de calomnies contre les Chrétiens, & courut sur le champ au Tribunal du Mandarin, pour y porter ses plaintes : mais le principal Officier auquel il s'adressa d'abord, l'empêcha de passer outre. « Vous n'y pensez pas, lui » dit-il ; comment parlez-vous de la » Religion Chrétienne? Ne sçavez-vous » pas que le Mandarin mon maître & » le vôtre, en juge autrement que vous? » Direz-vous qu'il se trompe? & quand » cela seroit vrai de lui, oseriez-vous » en dire autant de l'Empereur qui » autorise cette Religion, & qui en » fait l'éloge »? C'est ainsi que fut conjuré l'orage qui étoit tout prêt de se former.

Les Lettrés de *King-te-tching* ont peine à me croire, quand je leur dis, qu'il y a dans plusieurs villes grand nombre de Bacheliers & de Docteurs qui font profession du Christianisme. Ce seroit un grand bien pour cette Mission si nos Lettrés se rendoient dociles aux vérités de la Foi; car le peuple est prévenu pour eux d'une grande estime, & leur exemple fait de fortes impressions sur les esprits. Vos prieres, celles

de votre illustre famille, & de tant d'ames saintes qui s'intéressent aux progrès de la Religion, procureront peut-être la conversion de ces Lettrés : c'est à ces prieres que j'attribue principalement les bénédictions que Dieu répand sur cette Chrétienté naissante.

J'ai baptisé un vieux *Sieou-tsai*, ou *Gradué*, qui demeure dans les montagnes à une lieue de *King-te-tching*. C'est un homme d'esprit & d'une candeur admirable. Il y a deux ans qu'à cause de son grand âge, il fut exempté des examens que les Gradués doivent subir de trois en trois ans. La Cour a coutume d'envoyer un examinateur dans chaque province : il punit les Gradués dont la composition est médiocre, ou il les casse tout-à-fait, si elle est au-dessous de la médiocrité. Tout Gradué qui ne se présente pas à cet examen triennal, est dès-là privé de son titre, & est mis au rang du simple peuple. Il n'y a que deux cas où il puisse s'en dispenser légitimement; sçavoir, quand il est malade, ou bien quand il porte le deuil de son pere ou de sa mere. Les vieux Gradués, après avoir donné dans un dernier examen des preuves de leur habileté & de leur vieillesse, sont dispensés pour tou-

jours de ces sortes d'examens, & ils conservent néanmoins l'habit, le bonnet, & les prérogatives d'honneur attachés à l'état de Gradué. Tel étoit celui dont je parle. Il est le seul Chrétien de son village, & je l'ai entendu gémir plusieurs fois, de ce qu'il n'avoit pu encore persuader à ses parens d'imiter son exemple.

Les jugemens de Dieu, sur la conversion des infideles, sont impénétrables. Tel qu'on désespere de gagner à Jesus-Christ, se convertit tout-à-coup, lorsqu'on s'y attend le moins : tel autre dont la conquête paroissoit comme assurée, trompe l'attente la plus certaine, & persévere dans son aveuglement. Je me contenterai de vous en rapporter deux exemples parmi une infinité d'autres, qui vérifient ces terribles paroles du Sauveur : (1) *On prendra l'un, & on laissera l'autre.*

Je m'étois souvent entretenu des vérités de la Religion avec un Chinois, qui me paroissoit en être vivement touché, & qui ne soupiroit, ce semble, qu'après la grace du baptême. Dans un

(1) *Unus assumetur, & alter relinquetur.* Luc, chap. 17. v. 35.

repas où il ſe trouva chez une de ſes parentes, un os de poulet s'arrêta au milieu de ſon goſier, & quelques efforts qu'il fît, il ne put ni le jetter dehors, ni le pouſſer en dedans. On le conduiſit à demi-mort dans ſa maiſon; & comme il paſſoit devant notre égliſe, il m'envoya dire de prier Dieu pour lui, en m'aſſurant que s'il guériſſoit, il ſe feroit auſſi-tôt Chrétien. J'envoyai à l'inſtant un Catéchiſte pour invoquer ſur lui le ſaint Nom du Seigneur, & pour le baptiſer en cas de néceſſité. Les miniſtres de ſatan nous avoient prévenus : un de ſes amis idolâtre lui avoit donné un breuvage, ſur lequel il avoit jetté un ſort que les infideles employent en de pareilles occaſions, & qu'ils nomment *Kieou-long-hia-hai ;* c'eſt-à-dire, que les neuf dragons ſe précipitent dans la mer. Le malade ſe trouva ſoulagé, & l'enfer conſerva ſa proie que j'étois prêt de lui ravir.

L'autre exemple que j'ai promis de vous rapporter eſt plus conſolant. Le pere de deux de mes Chrétiens, âgé de 80 ans, perſéveroit dans ſon infidélité avec une opiniâtreté que je n'avois jamais pu vaincre. L'un de ſes deux enfans eut un voyage à faire : il communia

avec beaucoup de piété avant que de s'embarquer. Trois jours après, comme il passoit pendant la nuit le lac de *Jao-tcheou*, qui a trente lieues de circuit, sa barque toute remplie de passagers heurta contre une autre beaucoup plus forte qui étoit à l'ancre, & qu'on n'avoit pas apperçue : elle se brisa à l'instant, & presque tous les passagers périrent. Ce jeune homme fut de ceux qui se sauverent; il revint au plus vîte à *King-te-tching* : Son pere reconnut la protection de Dieu dans la maniere dont son fils s'étoit tiré de ce péril : il l'exhorta à en remercier le Seigneur, & il vint aussi-tôt me trouver à l'église, pour me prier de l'instruire & de le baptiser.

La providence m'adressa en même-temps un autre vieillard âgé de 68 ans, & qui étoit plein de force & de vivacité. La seule curiosité l'avoit conduit à l'église; il souhaitoit avec passion de voir un Européen; & comme la porte étoit entr'ouverte, il cherchoit à me rencontrer des yeux. Un Catéchiste l'apperçut, & l'invita honnêtement à entrer : je le reçus avec amitié, & je lui laissai tout le temps de me contempler à loisir. Je l'entretins ensuite des vérités de la Religion; il les goûta : je sentis

même qu'il avoit un autre maître qui l'inſtruiſoit au fond du cœur. Il vint me revoir le lendemain, & le troiſieme jour il m'amena un de ſes amis qui revenoit de la campagne, auquel il vouloit, me diſoit-il, faire part du tréſor qu'il avoit découvert. Celui-ci de retour à ſon village, en devint, pour ainſi dire, l'apôtre : il enſeigna à ſes concitoyens les vérités qu'il venoit d'apprendre, & pluſieurs ne demandent maintenant qu'à être inſtruits. C'eſt dans ces occaſions où je voudrois, s'il étoit poſſible, me multiplier moi-même. Du moins ſi j'avois trois ou quatre Catéchiſtes de plus, combien d'ames ne gagnerois-je pas à Jeſus-Chriſt? Ce bon vieillard m'apporta quelques jours après un ſac rempli d'idoles, dont quelques-unes étoient de prix: elles furent miſes en pieces & jettées au feu. Je le baptiſai enſuite auſſi bien que pluſieurs ouvriers qui travaillent dans ſa maiſon, & qui ont été touchés de ſes inſtructions & de ſon exemple.

Un autre infidele vient d'éprouver un effet non moins ſenſible de la miſéricorde de Dieu à ſon égard. Un Chrétien avec lequel il étoit aſſocié, l'avoit inſtruit de nos ſaints myſteres ; il tomba malade, & il demanda le baptême. Le

Chrétien négligea de m'en avertir ſur l'heure; le malade fut ſurpris tout-à-coup d'un délire qui le menaçoit d'une mort prochaine. Son ami le voyant ſans connoiſſance, douta s'il lui étoit permis de le baptiſer, & ce ne fut qu'avec une extrême répugnance qu'il ſe détermina à le faire. Le malade reçut donc le baptême, & il expira un moment après l'avoir reçu. Ce doute qu'avoit eu le Chrétien, m'engagea à faire une inſtruction publique à tous les Néophytes aſſemblés, ſur la maniere dont ils devoient ſe comporter dans de ſemblables conjonctures.

La petite vérole avoit réduit la fille d'un infidele à la derniere extrêmité, & elle étoit déſeſpérée des Médecins. Son pere ſçut qu'un Chrétien avoit ſauvé deux de ſes enfans attaqués de la même maladie, par un remede que le Miſſionnaire lui avoit donné. Il alla le trouver, le pria de lui procurer le même ſecours. Le Chrétien vint m'en donner avis; la réſolution fut priſe de baptiſer la petite fille à l'inſçu des parens, en tirant d'eux néanmoins une promeſſe, que ſi elle guériſſoit, ils permettroient qu'elle fût inſtruite des vérités de la Religion. Ses parens s'y engagerent volontiers; mais

le remède vint trop tard. Du reste, & c'est ce qui importoit le plus, la fille fut baptisée vers le midi, & le soir elle entra en possession de l'héritage des enfans de Dieu. Son pere ne laissa pas d'avoir recours aux superstitions qui sont en usage pour honorer la déesse de la petite vérole; & comme on lui représentoit que cette fausse divinité ne lui avoit pas été propice, & qu'elle étoit devenue indigne des honneurs qu'il lui rendoit: » N'importe, répondit-il, » j'ai d'autres enfans, & si je manquois » à mon devoir, elle pourroit bien me » les enlever, comme elle m'a enlevé » celle-ci ».

La maniere dont quelques Médecins Chinois traitent ceux qui ont la petite vérole, mérite d'être rapportée: ils se vantent d'avoir le secret de la transplanter en quelque sorte, & ils appellent le moyen dont ils se servent *Miao*; c'est le nom qu'on donne au riz en herbe qu'on transplante d'un champ dans un autre, & aux œufs de poisson déja animés dont on peuple les étangs. Voici donc comme ils s'y prennent; quand il tombe entre leurs mains un enfant dont la petite vérole sort avec abondance, & sans aucun fâcheux accident, ils en

prennent les croutes qu'ils font sécher, qu'ils pulvérisent, & qu'ils gardent avec soin. Lorsqu'ils apperçoivent dans un malade les symptômes d'une petite vérole naissante, ils aident la nature, à ce qu'ils prétendent, en lui mettant dans chaque narine une petite boule de coton, où cette poussiere est semée, & ils s'imaginent que ces esprits passant du cerveau dans la masse du sang, forment une espece de levain, qui produit une fermentation utile, & que par ce moyen la petite vérole sort abondamment & sans aucun danger, parce qu'elle se trouve entée, pour ainsi dire, sur une bonne espece. Pour moi j'ajoute peu de foi à ce remede, & je lui préférerois sans difficulté une prise de poudre de vipere si j'en avois.

Vous jugerez sans doute de ce que j'ai l'honneur de vous dire, que je me mêle quelquefois de donner des remedes. Il est vrai, mon Révérend Pere, & je vous avouerai même qu'il n'y a point de métier que je ne fisse de bon cœur, pour peu qu'il pût contribuer à la conversion des ames. J'ai souvent regret de n'avoir pas pris des leçons de pharmacie, lorsque j'étois en Europe. Vous seriez étonné de voir le gros volume

tout rempli de recettes que j'ai écrit de ma main. Je m'imagine que ce recueil fera dans la ſuite entre les mains de quelque fervent Miſſionnaire, encore plus de bien que dans les miennes.

L'égliſe de *King-te-tching* eſt trop petite pour contenir la multitude de mes Néophytes, ſur-tout aux grandes fêtes : je viens d'acquérir un emplacement pour l'aggrandir, & je juge ce beſoin ſi preſſant, que je ſuis réſolu d'y employer une partie de la ſomme qu'on m'envoye pour ma propre ſubſiſtance. Je me repoſe ſur la providence, & j'eſpere qu'elle me procurera des ſecours, qui remplaceront l'argent que je tire de mon petit fonds. Deux cens taëls ſuffiront pour exécuter mon projet. Il faudra enſuite bâtir un petit logement pour le Miſſionnaire, mais je n'y penſerai que quand j'aurai acheté une maiſon dont je puiſſe faire une autre égliſe que je dédierai à la ſainte Vierge, & où j'aſſemblerai nos Dames Chrétiennes. A mon dernier voyage elles tinrent leur aſſemblée dans une boutique qu'on tint fermée pendant ce temps-là. Le lieu, comme vous voyez, n'étoit gueres décent pour la célébration de nos ſaints myſteres, & pour l'adminiſtration des ſacremens.

Je ne puis m'empêcher, mon Révérend Pere, d'ajouter encore ici quelques traits du zèle qu'ont nos Chrétiens pour la conversion de leurs concitoyens. Une jeune femme, dont le mari est chrétien, n'étant encore que Catéchumene, a sçu gagner à Jesus-Christ sa grand'-mere, sa mere, son pere, ses deux freres, & une belle-sœur. Outre cela, elle trouva le moyen de mettre dans le ciel un grand nombre de petits enfans d'infideles, qu'elle baptisoit secrettement dans un temps de mortalité. Je ne balançai pas à répandre au plutôt les eaux salutaires du baptême sur un Prosélite, qui les avoit fait couler si à propos sur tant d'autres.

Au reste, on ne doit pas s'imaginer que notre Catéchumene ait trouvé de la facilité à toutes ces conversions qu'elle a opérées. Sa grand'-mere qui a 86 ans, a long-temps exercé son zele & sa patience. Ce qu'on appelle en Europe le sexe dévot, est ici le sexe superstitieux à l'excès. Celle dont je parle faisoit profession du jeûne le plus austere : elle vivoit selon toute la rigueur de sa secte, &, depuis quarante ans, elle n'avoit rien mangé qui eût vie. De plus, c'étoit une dévote du Dieu *Fo*, à longues prie-

res : elle étoit enrôlée dans la confrérie du fameux temple de la montagne *Ki-cou-hoa-chan.* On va de fort loin en pélerinage à ce temple ; les Pélerins, dès qu'ils ſont au bas de la montagne, s'agenouillent & ſe proſternent à chaque pas qu'ils font pour y monter. Ceux qui ne peuvent pas faire le pélerinage, chargent quelques-uns de leurs amis de leur acheter une grande feuille imprimée & marquée à un certain coin par les Bonzes. Au milieu de la feuille eſt la figure du Dieu *Fo*. Sur l'habit de *Fo*, & tout au tour de ſa figure ſont une infinité de petits cercles. Les dévots & les dévotes au Dieu *Fo*, prononcent mille fois cette priere *Na-mo-o-mi-to-Fo*, à laquelle ils ne comprennent rien, car elle leur eſt venue des Indes avec la ſecte de *Fo*. Ils font de plus cent génuflexions, après quoi ils marquent d'un trait rouge un de ces cercles, dont la figure eſt toute couverte. De temps en temps on invite les Bonzes à venir à la maiſon pour y faire des prieres, & pour ſceller & authentiquer le nombre des cercles qui ont été remplis. On les porte en pompe aux funérailles dans un petit coffre bien ſcellé par les Bonzes, c'eſt ce qu'ils appellent *Lou-in*, c'eſt-à-dire,

paſſe-port pour le voyage de cette vie en l'autre. Ce paſſe-port ne s'accorde point qu'il n'en coûte quelques taëls, mais auſſi, ſelon eux, on eſt aſſuré d'un voyage heureux.

La grand'-mere de notre Catéchumene avoit lieu d'être contente de ſes faux Dieux ſur la durée de ſa vie future, dont elle avoit un bon garant dans ſes prétendus mérites. Son *Lou-in* étoit rempli, & lui avoit coûté trente *taëls* à diverſes repriſes. Vous voyez par là combien de liens l'attachoient au Dieu *Fo*, & s'il étoit facile de mettre en liberté cette fille d'Abraham, que le démon tenoit captive depuis tant d'années. Néanmoins, elle jetta elle-même au feu ſon *Lou-in*, & elle renonça à ſes indulgences imaginaires, pour être régénérée dans les eaux du baptême. On ne voulut point lui laiſſer une eſpece de chapelet, quoiqu'on eût pu le conſacrer à un ſaint uſage, afin d'effacer de ſon eſprit toute idée de ſes ſuperſtitions, & je louai fort ce trait de prudence. Les dévots de cette ſecte ont continuellement pendu au col ou autour du bras une ſorte de chapelet de prix composé de cent grains médiocres, & de huit plus gros. A la tête & dans l'endroit où

nous plaçons une croix, se trouve un gros grain de la figure de ces petites tabatieres faites en forme de callebasse. C'est en roulant ces grains entre leurs doigts, qu'ils prononcent ces paroles mystérieuses, *Na-mo-o-mi-to-Fo ;* l'usage de ces chapelets dans la secte de *Fo*, est de beaucoup de siecles plus ancien que celui du saint Rosaire parmi les Chrétiens.

Quand on expliqua à cette bonne Catéchumene l'auguste signe de la croix, & combien il est redoutable aux démons, elle fit une remarque que je ne dois pas omettre ; cela est admirable, s'écria-t-elle ; n'avez-vous pas fait réflexion qu'aux réjouissances du cinquieme jour de la cinquieme lune, nous faisons aux petits enfans qu'on mene dehors, une croix avec du vermillon au milieu du front, & cela afin de les préserver du malin esprit. En effet, un de mes Chrétiens qui est du même village, convient de cette coutume ; c'est ce qui confirme ce que quelques-uns assurent, que la religion chrétienne a été connue anciennement à la Chine, sous le nom de *Che-tse-kiao*, c'est-à-dire religion de la Croix.

Un de mes Chrétiens étant allé dans

son pays, qui est éloigné de 30 lieues de *King-te-tching*, prêcha la foi à ses concitoyens, & en convertit cinquante par ses exhortations & par ses bons exemples. Le Missionnaire qui les a baptisés m'en a rendu témoignage. *King-te-tching* étant l'abord d'une infinité d'étrangers que le commerce y attire, l'église qui y est placée, sert infiniment à étendre la foi, & il se peut faire, que bien que je l'ignore, d'autres Chrétiens qui seront retournés dans leurs provinces, y auront jetté la semence évangélique avec un égal succès. C'est ainsi que M. le Marquis de Broissia, sans avoir traversé les mers, recevra la récompense due aux hommes Apostoliques (1), & que Jesus-Christ lui tiendra compte de tout le bien qui se fait à *King-te-tching*, où il se trouve tant de Chrétiens qui doivent à ses libéralités leur conversion & leur salut.

Je finirai ce qui regarde nos Chrétiens par un dernier trait de l'attachement qu'ils ont pour leur religion, qui me donnera lieu de vous instruire des mœurs & des coutumes Chinoises. Un fervent

---

(1) *Mercedem Prophetæ accipiet.* Matth. c. 10. v. 41.

Chrétien fut atteint d'une phtisie l'année derniere; il voyoit les approches de la mort avec une fermeté & une constance que tout le monde admiroit : il n'avoit d'inquiétude que par rapport à sa femme qui étoit près de ses premieres couches, & il craignoit avec raison qu'elle ne fût livrée à quelque Infidele qui la pervertiroit, ou du moins qui ne lui laisseroit pas la liberté de faire une profession ouverte de sa foi. Pour la préserver de ce malheur, il ne donna point de repos à un Chrétien de ses amis, qu'il ne lui eût promis de l'épouser après sa mort, & il détermina sa femme par de pareilles instances à consentir à de secondes noces.

C'est la coutume à la Chine que les veuves, quand elles sont de qualité, passent le reste de leurs jours dans le veuvage; & c'est une marque du respect qu'elles conservent pour la mémoire de leur mari défunt. Il n'en est pas de même des personnes d'une condition médiocre. Les parens qui veulent retirer une partie de l'argent qu'elle a coûté au premier mari, la forcent malgré elle de se remarier. Souvent même le mari est arrêté & l'argent livré, sans qu'elle en ait la moindre connoissance. Si elle a

une

une fille, & qu'elle ſoit encore à la mamelle, elle entre dans le marché de la mere. Il n'y a qu'un moyen pour une veuve de ſe délivrer de cette oppreſſion, c'eſt qu'elle ait de quoi ſubſiſter, & qu'elle ſe faſſe Bonzeſſe : mais cette condition eſt fort décriée, & elle ne peut gueres l'embraſſer ſans ſe déſhonorer.

La femme dont je parle accoucha d'une fille trois jours après la mort de ſon mari. La ſucceſſion appartenoit de droit au neveu qui étoit Infidele ; car c'eſt encore une coutume de la Chine, que les filles n'héritent pas des biens immeubles, & le défunt n'avoit pour tout bien qu'un laboratoire en porcelaine. Ce neveu comme le plus proche héritier, vendit auſſi-tôt la veuve à un Infidele, & celui-ci ne manqua pas dès le lendemain matin d'envoyer une chaiſe à porteur, avec bon nombre de gens affidés, qui enleverent cette pauvre veuve, & la tranſporterent dans la maiſon du nouveau mari. Une pareille violence la déſeſpéra ; elle mit en pieces la chaiſe où on l'avoit enfermée, & quand elle fut arrivée dans la maiſon de celui à qui on venoit de la livrer, elle ne fit que pleurer & gémir ; elle ne man-

geoit point, & elle menaçoit de se laisser mourir de faim, plutôt que d'être la femme d'un Idolâtre, qui ne lui permettroit pas l'exercice de sa religion, & qui vendroit sa fille à quelqu'autre Idolâtre.

Cependant les Chrétiens délibérerent ensemble des mesures qu'ils avoient à prendre pour la mettre en liberté. Leur partie étoit riche, & il n'y a rien qu'on ne puisse obtenir à la Chine avec de l'argent; on empêche même les requêtes d'aller jusqu'au Mandarin. Il fut conclu néanmoins qu'on porteroit une plainte à son tribunal. Un Chrétien, quoique parent éloigné du premier mari de cette femme infortunée, eut le courage de se faire chef de l'accusation; il va à l'hôtel du Mandarin, & frappe trois coups sur une espece de timbale qui est à côté de la salle où l'on rend justice. C'est un signal qui ne se donne que dans les malheurs extrêmes, & alors le Mandarin, quelque occupé qu'il soit, doit tout quitter sur l'heure, pour accorder l'audience qu'on lui demande; il est vrai qu'il en coûte la bastonnade à celui qui donne l'alarme, à moins qu'il ne s'agisse de quelque injustice criante, qui mérite un prompt remede,

Notre charitable Chrétien s'étoit préparé au châtiment. Il le reçut, & ensuite il présenta sa requête au Mandarin. Il n'eut garde d'alléguer pour raison qu'il n'étoit pas permis à une Chrétienne d'épouser un Infidele, mais il prit l'affaire au criminel, il la traita d'un rapt violent, & il se plaignit de l'inexécution de la loi qui défend de vendre une femme à un nouvel époux, avant qu'elle ait achevé le mois de son deuil. Cette loi est souvent négligée; néanmoins quand on se plaint de son infraction, on embarrasse le Mandarin, pour peu qu'il cherche à conniver. Le Mandarin ne put donc se dispenser de répondre la requête, & les parties furent citées.

Comme cette généreuse Néophyte sçait lire, ce qui est ici aussi rare parmi les personnes du sexe, qu'il est ordinaire parmi les hommes; on trouva le moyen de lui faire tenir plusieurs billets, qui lui donnoient avis des mesures qu'on avoit prises. Elle fut conduite à l'audience, où elle soutint que presque aussi-tôt après la mort de son mari, elle avoit été enlevée de force; preuve de cela, dit-elle, c'est que me trouvant alors sans défense, je mordis à l'épaule celui qui

m'enleva, & qui me jetta dans la chaise, c'est ce qu'il est aisé de vérifier. Comme le Mandarin biaisoit, & qu'il cherchoit des tempéramens pour accommoder l'affaire, elle tira des ciseaux, & fit semblant de vouloir se couper les cheveux, pour lui faire entendre qu'elle aimoit mieux renoncer tout-à-fait au mariage, que de consentir à être l'épouse de celui qui l'avoit ravie. Le Mandarin se vit obligé de prononcer, & il ordonna qu'elle seroit mise en liberté.

Tout étoit fini, ce semble, après ce jugement, & les Chrétiens se retirerent fort satisfaits. Mais leur joie fut bien courte. A peine cette pauvre femme fut-elle dans la rue, qu'on l'enleva une seconde fois. On comprit aisément que ce ravisseur injuste se sentoit appuyé. La Néophyte s'abandonna de nouveau à toute sa douleur, laquelle, jointe aux insomnies & à l'abstinence, lui causa une fiévre des plus violentes. Alors son prétendu mari consentit à la remettre entre les mains de celui qui le rembourseroit de son argent. Le Chrétien qui avoit promis de l'épouser, accepta la condition; & c'est ainsi que se termina cette fâcheuse affaire. Notre Néophyte fut long-temps l'admiration des Chinois,

ils ne parloient d'elle que comme d'une héroïne. A mon arrivée à *King-te-tching*, je baptiſai ſa petite fille, dont le ſalut avoit couru tant de riſques.

Vous voyez, mon Révérend Pere, combien il y a d'obſtacles à ſurmonter pour embraſſer ou conſerver la foi au milieu de ces Nations infidelles : au lieu que dans le regne de l'égliſe, pour ſe damner, il faut en quelque ſorte s'obſtiner à ſa perte, & franchir toutes les barrieres que les loix eccléſiaſtiques & civiles oppoſent au libertinage. On trouve à chaque pas de pieux monumens qui prêchent la vertu, & qui inſpirent l'horreur du vice. Mais ici combien de ſortes de profeſſions auxquelles il faut abſolument renoncer, quand on veut ſe faire Chrétien ; & où trouver des reſſources pour ſubſiſter ? Un de nos Miſſionnaires a baptiſé depuis peu deux Bonzes ; j'en baptiſerai un dans trois ou quatre jours qui eſt ſorti de ſon Monaſtere, & qui a quitté l'habit de Bonze : nous regardons la converſion de ces gens-là comme un miracle de la grace de Jeſus-Chriſt ; non pas qu'il ſoit difficile de leur perſuader la vérité & la néceſſité de notre ſainte religion ; mais c'eſt qu'étant la plupart ſur l'âge, & incapables de faire autre choſe

que de mendier leur vie avec quelque ſorte d'honneur, ils ne peuvent ſe réſoudre à une mendicité qui devient honteuſe hors de leur profeſſion de Bonze. Néanmoins il arrive, je ne ſçais comment, qu'on s'endurcit ſur l'aveuglement des Bonzes, auſſi-bien que ſur celui des Magiciens, & de ceux qui diſent la bonne fortune, leſquels inondent cet Empire. Ce qui nous touche infiniment, c'eſt de voir les écueils continuels que nos Chrétiens de tout état ont à éviter pour ſe maintenir purs de toute ſuperſtition. Il faut qu'ils aient toujours en main, ainſi que s'exprime l'Apôtre, *les armes* (1) *de la juſtice pour ſe défendre à droite & à gauche*, & qu'ils ſoient continuellement en garde contre une infinité de ſuperſtitions qui régnent dans la forme des contrats, dans les corvées qu'on impoſe, dans les voyages qui ſe font de compagnie, dans les réjouiſſances & les fêtes publiques, dans les maladies populaires, dans les grandes calamités cauſées par la ſéchereſſe ou par la pluie, dans les cérémonies des mariages, dans l'appareil des obſéques; & pour s'en pré-

(1) *Per arma juſtitiæ à dextris & à ſiniſtris.* Cor. chap. 6. verſ. 7.

ſerver, nos Néophytes ſont ſouvent obligés de renoncer à un gain conſidérable, de rompre avec des amis ou avec des parens, de perdre un protecteur, de réſiſter à un maître, ou de s'expoſer à la colere d'un Magiſtrat. Après tout, les Chinois devenus une fois Chrétiens, trouvent dans leur foi des armes puiſſantes pour vaincre tous ces différens obſtacles.

Mais à quels ſtratagêmes ridicules, les miniſtres de ſatan n'ont-ils pas recours pour aliéner les eſprits du Chriſtianiſme? Il ſemble que le commerce que les Marchands de porcelaine font aux Indes & aux Philippines, ne ſervent qu'à confirmer les extravagances qui ſe débitent contre la Religion. Les Chinois Idolâtres venus de Manille, de Malaca, de Batavie, veulent paroître inſtruits de nos pratiques, & donnent cours à une infinité de calomnies; telles que ſont celles-ci, par exemple, que nous arrachons les yeux aux malades, (ils parlent de l'Extrême-Onction que nous leur donnons); que nous tramons ſourdement une révolte pour nous emparer de l'Empire; que nous faiſons des Diſciples à force d'argent; que l'argent ne nous manque pas, puiſque nous avons le ſecret

de le contrefaire ; enfin, que notre Religion eſt infâme, & que les deux ſexes ſe trouvent confondus dans des aſſemblées ſecrettes. Tout cela ſe débite à *King-te-tching*, & nuit infiniment au progrès de la Foi.

Je viens d'apprendre tout récemment qu'on avoit tâché de ſéduire par de ſemblables extravagances, quelques Néophytes qui ont reçu cette année le baptême. Un Chinois étant allé voir un de ſes amis à ſon retour de Manille, apperçut l'image du Sauveur qui étoit placée dans l'endroit où il mettoit ſes idoles avant ſa converſion. Je ſçais, lui dit-il, quel eſt ce *Ye-ſou*, (c'eſt ainſi qu'ils prononcent le ſaint nom de Jeſus) je viens d'un pays de Chrétiens, & je ſuis au fait de tout ce qui concerne leur Religion. Pauvre aveugle, ne voyez-vous pas que ce que vous adorez eſt le *Heou-tſin*, c'eſt-à-dire, l'Eſprit ſinge, dont parle un de nos livres, qui fut chaſſé du Ciel pour avoir voulu y dominer. Il embellit cette fable avec une confiance capable d'impoſer à un eſprit crédule. Mais comme on lui propoſa de venir à l'égliſe pour m'entretenir, il le refuſa ; & le Chrétien indigné de ſes blaſphêmes, jugea de ſon refus, que c'étoit

un fourbe, qui feignoit d'être inſtruit de nos myſteres pour le pervertir.

Un autre Marchand venu de Batavie, aſſuroit à un Néophyte qu'il avoit découvert le véritable deſſein des Prédicateurs de l'Evangile. Ils viennent chez nous, diſoit-il, pour faire des recrues d'ames, dont il y a diſette en Europe. Quand il meurt des Chrétiens dans cet Empire, comme ils ſe ſont livrés aux Européens en recevant le baptême, ils ne peuvent leur échapper; par le moyen de certains ſorts qu'ils jettent ſur les ames, ils les forcent de paſſer en Europe. Voyez, ajoutoit-il, à quoi on s'engage quand on ſe fait Chrétien. Comme on trouve à la Chine des gens aſſez inſenſés pour débiter ces imaginations ridicules, il s'en trouve auſſi d'aſſez crédules pour y ajouter foi, ou du moins pour former des doutes qui les éloignent du Chriſtianiſme.

Le *lien-tan*, ou le ſecret de faire de l'argent, qu'on attribue aux Chrétiens, eſt une autre calomnie qui empêche la converſion de beaucoup d'infideles. La Chine a ſes ſouffleurs, & ce métier auquel on ſe ruine infailliblement, n'y eſt gueres moins décrié, que le peut être celui de faux monnoyeur en Europe.

Comme il y en a qui disent que nous arrachons les yeux des Chrétiens pour en faire des lunettes, d'autres prétendent que ces yeux arrachés ont la vertu de transformer le cuivre blanc en argent.

Cependant cette calomnie a donné lieu à la conversion d'une nombreuse famille, & le pere de mensonge a été vaincu par ses propres armes. Le chef de cette famille possédoit une charge dans un Tribunal de Mandarins, & il avoit souvent essayé de faire de l'argent. Un Chrétien alla le trouver, & s'insinua dans ses bonnes graces en flattant sa passion. Je suis Chrétien, lui dit-il, & j'ai sujet de croire que dans ma Religion on a le secret du *lien-tan*. Si vous deveniez Chrétien comme moi, sans doute que ce secret vous seroit communiqué. L'Officier agréa la proposition, & se mit à lire quelques livres qui traitent de la Religion; il les goûta, il avoua même qu'il étoit persuadé que ceux qui avoient de si belles connoissances sur l'origine & la nature des choses, avoient aussi l'admirable secret du *lien-tan*. Vous avez raison, reprit le Chrétien, mais ne croyez pas qu'on vous confie jamais ce secret, que vous ne donniez des preuves certaines de votre habileté dans les

matieres de la Religion. Il continua donc à s'instruire, & peu-à-peu, avec le secours de la grace, il fut convaincu de la vérité de notre sainte Religion, & du prix inestimable des biens qu'elle promet à ceux qui la suivent. On lui découvrit alors le stratagême, & il sçut bon gré à celui qui l'avoit ainsi trompé. Toute sa famille gagnée par ses instructions a été baptisée. Je ne laissai pas de blâmer la conduite du Néophyte qui avoit usé d'un pareil artifice; car outre le mensonge dont il s'étoit rendu coupable, il appuyoit encore des soupçons, qui ne sont que trop préjudiciables à la propagation de la foi.

Après vous avoir entretenu de la Chrétienté de *King-te-tching* en particulier, il faut vous dire quelque chose de la Mission de la Chine en général. Elle fut, il y a trois ans, sur le penchant de sa ruine, par la malignité d'un des plus puissans & des plus cruels ennemis du Christianisme; mais la main du Seigneur la protégea d'une maniere sensible, dans le temps même que nous avions le plus de sujet de nous alarmer. J'entrerai sur cela dans un détail, que je ne puis refuser au zèle que vous avez pour cette chere Mission. Vous compâtirez sans

doute à la triste situation où nous nous trouvâmes alors, & vous bénirez les miséricordes du Seigneur, qui a confondu d'une maniere si avantageuse à la Religion un ennemi accrédité.

Ce fut le 23 décembre de l'année 1711 que *Fan-tchao-tso*, Mandarin, & l'un des Censeurs de l'Empire, attaqua ouvertement le Christianisme, & prit le dessein de le faire proscrire de toute la Chine. Le devoir des Censeurs publics est d'avertir des désordres qui se glissent dans l'Etat, de relever les fautes des Magistrats, & de ne pas même épargner la personne de l'Empereur, lorsqu'ils le croyent répréhensible. Ils se font extrêmement redouter, & je sçais des traits étonnans de leur hardiesse & de leur fermeté. On en a vu accuser des Vice-Rois Tartares, quoiqu'ils fussent sous la protection de l'Empereur. Il est même assez ordinaire que ces sortes de Censeurs, soit par entêtement, soit par vanité, aiment mieux tomber dans la disgrace du Prince, & être mis à mort, que de se désister de leurs poursuites, quand ils croyent qu'elles sont conformes à l'équité & aux regles d'un sage gouvernement.

Le Censeur *Fan* avoit naturellement

de l'averſion pour le Chriſtianiſme : la conſtance d'une jeune Néophyte, fut la cauſe innocente des meſures violentes auxquelles il ſe détermina, pour perdre abſolument tous les Chrétiens de l'Empire. Les Jéſuites François ont une Chrétienté nouvelle dans une ville nommée *Ouen-ngan*, qui n'eſt qu'à vingt-quatre lieues de Peking. C'eſt la patrie du Cenſeur. Il avoit un petit-fils aſſez affectionné au Chriſtianiſme, qui épouſa une jeune Néophyte ; on étoit convenu avec lui & avec ſes parens, qu'elle auroit une liberté entiere de pratiquer les exercices de ſa Religion. Cependant le jour même que ſe fit le mariage, après quelques cérémonies indifférentes, on la conduiſit dans une chambre, où il y avoit pluſieurs idoles bien ornées. On lui propoſa de les honorer, & comme elle le refuſoit conſtamment, ſa belle-mere, & d'autres dames ſes parentes, uſerent de violence, pour la forcer malgré elle de baiſſer la tête & d'adorer les idoles. Après bien des efforts inutiles, voyant qu'elles ne gagnoient rien ſur ſon eſprit ni par leurs careſſes, ni par leurs menaces, elles la traiterent pendant pluſieurs jours avec toute ſorte de rigueur ; mais la Néophyte demeura toujours ferme,

& c'est ce qui offensa infiniment le Censeur, grand-pere du nouveau marié. Il dressa sur-le-champ une requête contre la Religion Chrétienne, & il la présenta à l'Empereur le jour que ce Prince devoit partir pour la chasse. L'Empereur reçut la requête, & mit au bas, selon la coutume, quatre lettres qui signifient : « Que le *Ly-pou* (1), délibére sur cette » affaire, & qu'il m'en fasse son rapport ». Le Pere Parennin me fit sçavoir aussi-tôt cette triste nouvelle, en me priant d'ordonner des prieres, parce que la Religion étoit dans un extrême danger. « Vous » verrez, me mandoit-il, dans la gazette » publique, la requête de ce Censeur, » il ne se peut rien imaginer de plus » violent. Pour comble de disgrace, » l'Empereur a renvoyé l'examen de » cette affaire au *Ly-pou*, & vous sça» vez combien ce Tribunal est peu fa» vorable à la Religion. S'il répond » dans quinze jours, ainsi qu'il a accou» tumé de faire, l'Empereur ne sera pas » de retour, & si la réponse nous est » contraire, quel sera notre embarras ? » Peu de jours après, c'est-à-dire, le » 14 janvier, le même Pere m'écrivit

(1) Tribunal des Rits.

» pour m'informer d'un événement qui
» n'a pu être ménagé que par la divine
» Providence. L'affaire, me disoit-il,
» que le Censeur *Fan* nous a suscitée,
» n'est pas encore finie; mais elle n'est
» pas désespérée. Ce même Censeur
» vient de présenter à l'Empereur un
» autre mémoire sur les digues de *Ouen-*
» *ngan* & de *Pa-tcheou*, qui sont propre-
» ment l'ouvrage de l'Empereur; & il
» propose d'ouvrir un canal pour y
» recevoir la riviere. Sa Majesté a ré-
» pondu à ce mémoire, par un assez
» long raisonnement, qui tend à prou-
» ver que le Censeur est un homme
» ignorant & inconsidéré. C'est ainsi que
» finit le *Tchi* ou la réponse de l'Empe-
» reur, comme vous le lirez dans la
» gazette; *Fan-tchao-tso*, n'entend pas
» l'affaire des digues, ce qu'il propose
» sur le nouveau canal est impratica-
» ble, c'est un étourdi qui ne sçait ce
» qu'il dit, & qui cherche à brouiller.
» Tout ce qu'il a représenté ne con-
» vient nullement; qu'on lui fasse une
» verte reprimande. Les Chrétiens ont
» grand soin de publier ce *Tchi* impé-
» rial, & nous de le montrer au *Ly-pou*,
» car l'affaire des digues est du ressort
» d'un autre Tribunal. On nous fait bien

» espérer ; je crains néanmoins que la
» délibération ne finisse par quelque
» clause peu avantageuse à la Religion ;
» car ces Messieurs ne veulent presque
» jamais donner le tort aux Censeurs ;
» ils craignent d'être accusés eux-mêmes.
» Nous avions fait un mémoire pour
» être présenté à l'Empereur ; nul de
» nos amis n'a voulu s'en charger : ils
» disent pour raison qu'il faut attendre
» la réponse du Tribunal, auquel Sa
» Majesté a renvoyé l'affaire ».

Enfin, je reçus une troisieme lettre du Pere Parennin, datée du 21 Janvier, qui étoit conçue en ces termes : « Je sçais
» quelle est votre inquiétude sur l'affaire
» présente : je joins ici en Chinois la
» délibération du *Ly-pou ;* elle partit le
» 18 pour la Tartarie ; la réponse peut
» venir dans trois jours. L'Empereur
» n'a qu'à dire *Y Y*, que cela soit ainsi.
» Nous sommes contens. Dieu nous a
» bien secourus, & que d'actions de
» graces ne lui devons-nous pas ? Le
» Président du *Ly-pou* nous a envoyé
» par son fils la délibération, afin de la
» mettre dans nos archives, ne doutant
» pas qu'elle ne soit confirmée par l'Em-
» pereur. Hier trois des Conseillers nous
» firent avertir qu'ils viendroient au-

» jourd'hui pour nous en féliciter; nous » préparons quelques curiosités d'Eu- » rope, pour leur en faire des présens, » avant que de leur rendre la visite.

» On a peine à concevoir que le *Ly-* » *pou*, qui nous a toujours été infini- » ment opposé, soit devenu si favorable » dans cette occasion : on s'attendoit » bien que l'édit accordé par l'Empe- » reur la trente-unieme année de son » regne, empêcheroit ce Tribunal de » proscrire la Religion Chrétienne; » mais on avoit tout lieu de craindre » que, conformément à la requête du » Censeur, il ne mît des clauses tout-à- » fait contraires à la publication de » l'Evangile; qu'il ne défendît, par exem- » ple, aux femmes de venir à l'église, » aux Chrétiens de mettre sur la porte » de leurs maisons le saint nom de Jesus » ou l'image de la croix, d'avoir des » images de notre Seigneur & de la très- » sainte Vierge dans leurs appartemens, » &c. Une réforme de cette nature eût » ruiné le Christianisme. La délibération » du *Ly-pou* fut envoyée en Chine aux » *Colaos* (1), qui l'approuverent & la

(1) Ministre d'Etat.

» traduisirent en Tartare, pour l'en-
» voyer à Sa Majesté ».

La lettre du Pere Parennin finit par ces mots consolans : « Le *Tchi* impérial
» est venu, il est tel que nous le sou-
» haitons ; Dieu en soit à jamais béni.
» Ces réponses du *Ly-pou* & de l'Empe-
» reur vont être publiques dans toutes
» les gazettes, & rien ne sera plus hono-
» rable à la Religion ».

Dans une autre lettre du 28 il me parloit ainsi : « L'Empereur est de retour,
» & nous eûmes l'honneur de le remer-
» cier avant hier ; il ne nous dit mot,
» mais avant hier il nous envoya le
» *Tchao*, le *Tchang*, & les deux *Ouang*
» (ce sont quatre Mandarins) qui
» nous ayant fait mettre à genoux, nous
» donnerent les avis suivans : Vous êtes
» à milliers dans cet Empire, qui suivez
» la loi Chrétienne, il y en a parmi
» vous de sages, & d'autres qui ne le
» sont pas ; soyez sur vos gardes pour
» ne point donner prise à vos ennemis ».
Nous leur répondîmes, que nous étions infiniment obligés à l'Empereur des bontés dont il nous honoroit, que Sa Majesté vouloit notre bien, & que nous ne fissions point de faute, que nous étions résolus de redoubler nos pré-

cautions pour ne donner aucun ſujet de plainte.

C'eſt-là tout ce que j'ai appris de la Cour, touchant le commencement, le progrès, & la fin de l'accuſation faite par le Cenſeur de l'Empire. Comme le maître des Poſtes eſt Chrétien, il n'a pas manqué de faire imprimer dans les gazettes la requête du Cenſeur *Fan* ſur les digues, & les réprimandes qui lui ont été faites de la part de l'Empereur; mais il n'a rien dit de celle que ce Cenſeur a préſentée contre le Chriſtianiſme. Il n'y a que dans la province de *Cham-ſi*, où eſt le Pere du Tartre, que les gazettes en parloient dans un grand détail. Des Officiers du Mandarin firent plus; ils répandirent des copies de cette requête; & pour jetter la conſternation parmi les fideles, ils y ajouterent de leur façon une réponſe de l'Empereur, qui proſcrivoit la Religion Chrétienne de ſes Etats. Cet écrit fut porté au Pere du Tartre, qui m'en écrivit dans les termes ſuivans.

« J'ai quelque ſoupçon que cette ré» ponſe impériale eſt ſuppoſée; ce n'eſt » pas la premiere fois que les infideles » auroient employé un ſemblable arti» fice. Quoi qu'il en ſoit, nous ſommes

» entre les mains de Dieu, & graces à ſa
» miſéricorde, je n'en ſuis pas plus ému.
» On ne nous accuſe, dans la requête
» du Cenſeur, que d'avoir prêché Jeſus-
» Chriſt, & Jeſus-Chriſt crucifié; que
» nous avons entrepris de le faire adorer
» dans ſes images, au grand mépris de
» la doctrine de l'Empire : ſi nous ſouf-
» frons, nous aurons le bonheur de
» ſouffrir pour des articles de notre foi.
» J'ai fait mettre en gros caractere,
» dans l'égliſe, l'écrit Chinois que le
» Pere Adam-Schall, à ce qu'on dit,
» adreſſa autrefois à l'Empereur même,
» pour l'inſtruire du myſtere de l'In-
» carnation & de la maternité de la
» ſainte Vierge; ce ſont les deux prin-
» cipaux articles de l'accuſation du
» Cenſeur, & nous devons confeſſer
» hautement que ce ſont auſſi les deux
» principaux articles de notre foi. Mes
» Chrétiens ſont tout diſpoſés à ſouf-
» frir les plus cruels tourmens pour
» une pareille cauſe. Quoique l'édit
» de l'Empereur, vrai ou ſuppoſé, me
» ſoit venu immédiatement du Tribu-
» nal d'un grand Mandarin; on n'agit
» point encore en conſéquence, &
» c'eſt ce qui me le rend ſuſpect, à
» moins que ce ne ſoit un de ces écrits

» avant-coureurs, lesquels précedent
» l'authentique de l'Empereur, qui doit
» émaner par la voie des Tribunaux de
» Peking ».

Le Pere du Tartre m'écrivit le jour suivant une seconde lettre en ces termes: « l'Auteur de ce faux édit Impérial, » sçachant que j'instruisois les Mission- » naires de Péking de tout ce qui se pas- » soit, est venu me découvrir sa su- » percherie, & me prier de n'en point » parler ».

Je ne vous cite ces divers extraits de lettres, que pour vous faire connoître ce que contenoit la Requête du Censeur. J'ajouterai quelques particularités à l'idée générale qu'en vient de donner le Pere du Tartre.

« Les Européens, dit ce Censeur, » débitent dans l'Empire une doctrine » fausse & dangereuse : ils enseignent » que le Seigneur du Ciel est né en » Judée, au temps que *Han-gai-ti* re- » gnoit à la Chine; qu'il a pris le plus » pur sang d'une fille sainte & vierge, » nommée *Ma-li-ya*; qu'il en a formé » un corps humain, qu'il lui a donné » l'ame d'un homme, qu'il s'appelle » Jesus; qu'ayant vécu trente-trois ans, » il a souffert sur une croix, qu'il y

» a expié les péchés des hommes. Nous
» n'avons pas cette croyance, & an-
» ciennement on ne l'a point eue : ceux
» qui embrassent cette loi, reçoivent,
» selon eux, le saint baptême ; les an-
» ciens Chrétiens sont instruits des mys-
» teres secrets : ils boivent la sainte sub-
» stance ; je ne sçais quelle sorte de
» magie ce peut être. Ils se nomment
» entr'eux parens de la loi : quand ils
» parlent d'eux-mêmes, ils s'appellent
» hommes pécheurs ».

Il parle ensuite de nos fêtes, de nos assemblées, des instructions qu'on y fait ; & il emploie des termes peu convenables qu'il a tirés des sectes *Fo* & *Tao*. » Ils s'assemblent, dit-il, par troupes, » & cela, durant la nuit ; le jour ils se » séparent. (Je crois qu'il fait allusion aux solemnités de Noël & de la nuit du Jeudi-Saint). « Dans les assemblées, » le maître & le valet sont assis pêle-» mêle ; les hommes & les femmes se » trouvent réunis dans la même Eglise ; » ils parlent avec peu de respect de » nos saints & de nos sages ; enfin, ils » ne gardent point les coutumes de l'Em-» pire ; ils en ont de particulieres qu'ils » observent, & ils ont des livres qui » leur sont propres ».

Après avoir loué le Gouvernement, la morale & la doctrine de l'Empire, à quoi, dit-il, il faut absolument s'en » tenir, il poursuit ainsi : « ces Chré- » tiens sont la plûpart des gens pauvres, » ou d'une condition médiocre : ils ont » dans leurs maisons des images du Dieu » qu'ils adorent ; ils y récitent leurs » prieres ; ils mettent des croix sur leurs » portes. N'est-ce pas là renverser le » Gouvernement ? Les Européens sça- » vent l'astronomie & l'algebre. Votre » Majesté les emploie utilement. Pour- » quoi se mêlent-ils de troubler la Chine, » en voulant la réformer, d'introduire » de nouvelles doctrines, & de séduire » un peuple crédule ? Est-ce que notre » ancienne doctrine n'est pas suffisante ? » Il y a grand nombre de ces Chrétiens » dans le voisinage de la Cour, & si l'on » ne s'oppose que mollement à leurs » progrès, le mal se répandra par-tout, » & ils inonderont l'Empire. On voit » même beaucoup de Lettrés embrasser » cette Religion. Or, voici quel est mon » avis : qu'on défende très-sévérement » au peuple de mettre sur les portes de » leur maison aucune marque de la Reli- » gion Chrétienne, ou d'avoir chez eux » des images : qu'on les arrache & qu'on

» les mette en pieces par-tout où on les » trouvera : qu'on ne permette plus aux » Chrétiens de s'assembler, ni le jour » ni la nuit, pour les entretiens & les » fonctions de leur Religion : enfin, qu'on » publie que les transgresseurs de ces » ordres seront punis selon toute la » sévérité des loix, & que leurs parens » seront mis à mort ».

Telle étoit la Requête du Censeur *Fan*. Le *Ly-pou*, en faisant l'extrait de cette Requête, ne daigna pas rapporter certains articles qui sont également faux & odieux. Par exemple, que les hommes & les femmes s'assemblent dans une même église. Il ne fit pas mention non plus de nos mysteres, & il ne cite de la Requête que ce qui tend directement à appuyer les défenses qui en font la conclusion.

Pour répondre à ce Censeur, on commence par citer les édits antérieurs donnés en faveur de la Religion, par lesquels il est permis de la prêcher & de l'exercer. Ce Tribunal, en citant ces édits, dit qu'il ne sçait ce que c'est que de varier dans ses réponses, pour montrer que les édits précédens, n'ayant pas été donnés légérement, ne devoient pas aussi être révoqués sans de fortes raisons. Il ap-

puie principalement sa réponse sur l'édit que porta l'Empereur, la trente-unieme année de son regne, & il en fait le précis en neuf lignes : il s'étend sur les services que les Européens ont rendus à l'Empire, & il rend témoignage de leur sage conduite. Enfin, après avoir cité les édits, où les Prédicateurs de l'Evangile sont loués, autorisés & déclarés exempts de tout reproche, & incapables de troubler l'Etat, le Tribunal conclut ainsi en peu de mots, mais d'une maniere claire, & qui ne laisse ni doute ni embarras : « la Re-
» quête du Censeur *Fan*, par laquelle il
» demande qu'on proscrive la Religion
» Chrétienne n'est pas recevable, & l'on
» ne doit y avoir nul égard. Cela nous pa-
» roît ainsi ; nous le déclarons à Votre
» Majesté ; nous attendons avec respect sa
» décision ». La décision de l'Empereur fut conforme au sentiment du Tribunal ; il répondit : « cela est bien ; telle est ma
» volonté ; je confirme cet ordre, qu'il
» soit enregistré » ; car ces deux lettres impériales *YY*, peuvent avoir tous ces sens, qui reviennent au même.

Je suis encore aujourd'hui tout occupé de la protection singuliere que Dieu nous a donnée dans une conjoncture si fâcheuse, & je la regarde comme le

fruit des prieres de tant de saintes ames, qui, loin de la Chine, levent continuellement les mains au ciel pour la conservation de cette église. Peut-être aussi que le Seigneur, touché des larmes & des souffrances de cette jeune Chrétienne de notre Mission Françoise de *Ouen-ngan*, a permis que le Censeur s'aveuglât jusqu'au point de présenter une seconde Requête contre des ouvrages impériaux. Cette seconde Requête n'a pas peu servi à faire échouer la premiere. Du moins elle a fait connoître aux Mandarins quelle étoit la disposition de l'Empereur à l'égard des Européens : il étoit naturel de penser que l'Empereur n'avoit si fort éclaté contre la Requête sur les Digues, que parce qu'il étoit offensé de l'accusation faite contre la Religion Chrétienne, qu'il protege hautement, & plus encore que les Chinois ne se l'imaginent; la politique ne lui permettant pas de s'en expliquer trop ouvertement.

Ce sont-là, sans doute, les raisons qui ont déterminé le Tribunal des Rits à nous être favorable. Les Mandarins qui le composent, ont porté d'eux-mêmes un jugement conforme aux inclinations du Prince; & par-là ils ont voulu s'attirer des

éloges de ſa part, & quelque marque de reconnoiſſance de la nôtre. Je crois même qu'ils ont regardé ce jugement comme une eſpece de récompenſe des ſervices que l'Empereur a tiré & tire actuellement des Miſſionnaires, dont pluſieurs ſont occupés, depuis quelques années, à tracer la carte géographique de ſon vaſte Empire. Les Peres Jartoux & Regis y travaillent encore avec des fatigues incroyables. Mais à quoi toute l'Europe ne nous exhortera-t-elle pas pour le ſervice d'un ſi grand Monarque, & pour applanir de plus en plus le chemin à la prédication de l'Evangile ?

De tout ce que je viens de rapporter, mon Révérend Pere, vous voyez que la Chrétienté de la Chine eſt très-nombreuſe, & que la Religion eſt ſur le point de faire encore de plus grands progrès ; que c'eſt-là même ce que les Gentils appréhendent. Hélas ! pourquoi le monde Chrétien ne s'empreſſe-t-il pas davantage à ſeconder ces progrès ?

Vous voyez encore que nous ne cachons pas à nos Néophytes nos ſaints myſteres de l'Incarnation, de la mort & de la paſſion du Sauveur. Faut-il que nos Freres nous calomnient en Europe ;

tandis que les Payens nous en font un crime à leurs Tribunaux ?

Enfin, vous voyez quelle est la ferveur & la fermeté de nos Chrétiens : cette jeune Néophyte persécutée, & toujours inébranlable dans sa foi, trouveroit une infinité d'autres qui imiteroient sa constance, si l'occasion s'en présentoit. Elle ne s'est peut-être soutenue dans ce rude combat, que par les exemples des dames Chrétiennes qu'elle a eu devant les yeux. Car l'église de la Chine a ses Confesseurs : cette Mission de *Jaotcheou*, où je suis, en compte plusieurs de l'un & de l'autre sexe. Les Chrétiens du Pere du Tartre ont été mis souvent à ces sortes d'épreuves par les Infideles, & ce qu'il rapporte de la disposition où ils étoient à l'occasion de la Requête du Censeur *Fan*, n'est pas en eux une ferveur nouvelle & passagere. Je vous demande pour eux & pour moi un peu de part dans vos saints Sacrifices, en l'union desquels je suis, avec bien du respect, &c.

LETTRE

Du Pere de Mailla, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de Colonia, de la même Compagnie.

A Kieou-Kian-fou, dans la province du Kiamsi, au mois d'août 1715.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

J'ai reçu tout à la fois les deux Lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dans les années 1713 & 1714. Que je suis consolé de voir qu'une absence si longue & la distance de plusieurs mille lieues, ne m'aient pas encore effacé de votre cher souvenir! Je vous avouerai pourtant que j'ai été encore plus sensible au zele que vous faites paroître pour cette Mission. La vaste étendue du pays, la multitude innombrable des peuples qui l'habitent, les épaisses ténebres dans lesquelles ils vivent, le peu de secours que nous avons pour les en retirer, les obstacles

infinis qui augmentent chaque jour, ne nous permettent presque pas de goûter le plaisir si touchant que donne le souvenir de nos plus tendres amis.

Je ne prétends pas vous exposer, dans cette lettre, le déplorable état où se trouvent ces Missions : le détail que je vous ferois des églises pillées, des autels profanés, des Idoles mises à la place du Dieu vivant, des Ministres de Jesus-Christ indignement traités par les Infideles, suites funestes des divisions présentes; ce détail augmenteroit sans doute votre zele, mais en même temps il vous causeroit la plus vive douleur.

A peine m'est-il permis, depuis environ quatre ans, de vaquer, comme je le souhaiterois, aux fonctions de Missionnaire. L'Empereur m'a fait travailler tout ce temps-là à la carte de la Chine. Sa Majesté y a employé, en différens temps, neuf Missionnaires, sept François, dont six sont de notre Compagnie; sçavoir, les Peres Bouvet, Regis, Jartoux, de Tartre, Hinderer & moi, avec le Révérend Pere Bonjour Fabri, Augustin. Les deux autres sont le Pere Fredelli, Allemand, & le Pere Cardoso, Portugais, tous deux Jésuites. Je sçai qu'on attend avec impatience en Eu-

rope le fruit de ces travaux : on sera content de nous, mais il faut nous donner encore quelque temps.

Les quatre Provinces qui nous sont échues en partage, aux Peres Regis, Henderer & à moi, sont sans contredit les plus belles, les plus riches, & les plus importantes de cet Empire. Ce sont les provinces du *Honan*, du *Kiang-nan* ou *Nankin*, du *Tchekiang*, de *Fou-kien*, de *Formose*, & toutes les isles de ces côtes. Ces isles sont la plupart stériles, incultes & inhabitées. Vous ne vous attendez pas, mon Révérend Pere, que je vous fasse un récit exact de tout ce que nous avons remarqué dans nos courses, je passerois les bornes d'une lettre; je me contenterai de vous faire part de mes dernieres occupations, c'est-à-dire, du voyage que nous avons fait à l'Isle de Formose, appellée par les Chinois *Miouan*, & de ce que nous y avons remarqué de particulier.

Il est peu de pays dans le monde dont on n'ait fait en Europe des relations détaillées. Formose toute éloignée qu'elle en est, & quoique peu considérable en elle-même, n'y est pas tout-à-fait inconnue. Cependant il est difficile que nos voyageurs donnent des connoif-

ſances bien exactes des lieux où ils ont été ; ils ne demeurent d'ordinaire que dans les ports ou ſur les côtes ; & ils ne peuvent parler que de ce qu'ils ont vu, ou de ce qu'ils ont appris des peuples avec leſquels ils ont eu quelque habitude. Ces connoiſſances ſont fort bornées. Quand on pénetre dans les terres, on ſent combien les mœurs & les uſages de leurs habitans reſſemblent peu aux mœurs & aux coutumes de ceux qui demeurent ſur les bords de la mer. On y trouve quelquefois autant de différence, qu'il y en a entre l'Europe & les trois autres parties du monde. C'eſt ce qui fait que ces relations ſont ſouvent défectueuſes. Les Miſſionnaires eux-mêmes, quoique beaucoup mieux inſtruits, ne voient qu'une petite étendue de pays ; &, ſans ſortir de la Chine, un des plus vaſtes Empires qui ſoit au monde, il n'y a point de province où les Miſſionnaires n'aient porté la foi, ni de villes conſidérables qu'ils n'aient parcourues. Cependant, parce que leurs voyages ſe font preſque toujours dans des barques, d'où ils ne ſortent que pour ſe rendre dans la maiſon de quelque Chrétien, ou dans quelque égliſe, la deſcription qu'ils ont faite de cet Empire, n'eſt pas exempte de

défaut. Nous serons en cela plus heureux que nos prédécesseurs. La visite que nous avons faite de tous les lieux grands & petits, villes, bourgs, villages, rivieres, lacs, montagnes, &c. de cet Empire; les secours que chaque Mandarin avoit ordre de nous donner, & les soins que nous nous sommes donnés nous-mêmes pour que rien n'échappât à nos recherches, nous persuadent que l'Europe n'aura rien à souhaiter en ce genre.

Le troisieme du mois d'avril de l'année 1714, les Peres Regis, Hinderer & moi, nous nous embarquâmes à *Hiamen*: c'est un port de mer de la province de *Foukien*, qu'on appelle en Europe *Emoui*. Quatre Mandarins Tartares, nommés par l'Empereur, nous accompagnerent dans cette expédition géographique. Notre petite escadre étoit de quinze vaisseaux de guerre; il y avoit dans chaque vaisseau cinquante soldats, qui étoient commandés par un Mandarin de guerre Chinois, & quatre autres Officiers subalternes.

Ne pensez pas, au reste, mon Révérend Pere, que les vaisseaux de guerre Chinois puissent se comparer aux nôtres; les plus gros ne sont pas au-dessus de 250 à 300 tonneaux de port. Ce ne sont,

à proprement parler, que des barques plattes à deux mats ; ils ne paſſent pas 80 à 90 pieds de longueur, 60 à 70 de l'étrave à l'étambort, 10 à 15 pieds de longueur à la façon d'avant, ſur 7 à 8 pieds de hauteur ; 7 à 8 pieds de largeur à la façon d'arriere, ſur une égale hauteur ; 12 à 15 pieds de largeur au-dehors des membres du vaiſſeau ; 7 à 8 pieds de profondeur depuis la quille en droite ligne, juſqu'au bout du bau. La proue coupée, & ſans éperon, eſt relevée en haut de deux eſpeces d'aîlerons en forme de corne, qui font une figure aſſez bizarre : la poupe eſt ouverte en dehors par le milieu, afin que le gouvernail y ſoit à couvert des coups de mer ; ce gouvernail, qui eſt large de 5 à 6 pieds, peut aiſément s'élever & s'abaiſſer par le moyen d'un cable qui le ſoutient ſur la poupe.

Ces vaiſſeaux n'ont ni artimon, ni beaupré, ni mâts de hune. Toute leur mâture conſiſte dans le grand mât & le mât de miſene, auxquels ils ajoutent quelquefois un fort petit mât de perroquet, qui n'eſt pas d'un grand ſecours. Le grand mât eſt placé à-peu-près où nous plaçons le nôtre ; celui de miſene eſt fort ſur l'avant. La proportion

de l'un à l'autre est communément comme 2 à 3, & celle du grand mât au vaisseau ne va jamais au-dessous, étant ordinairement plus de deux tiers de toute la longueur du vaisseau.

Leurs voiles sont faites de nattes de bambou, ou d'une espece de cannes communes à la Chine, lesquelles se divisent par feuilles en forme de tablettes, arrêtées dans chaque jointure par des perches qui sont aussi de bambou. En haut & en bas sont deux pieces de bois; celle d'en haut sert de vergue; celle d'en bas, faite en forme de planche, & large d'un pied & davantage sur 5 à 6 pouces d'épaisseur, retient la voile, lorsqu'on la veut hisser, ou qu'on la veut ramasser. Ces sortes de bâtimens ne sont nullement bon voiliers; ils tiennent cependant beaucoup mieux le vent que les nôtres; cela vient de la roideur de leurs voiles qui ne cedent point au vent; mais aussi, comme la construction n'en est pas avantageuse, ils perdent, à la dérive, l'avantage qu'ils ont sur nous en ce point.

Ils ne calfattent point leurs vaisseaux avec du goudron comme en Europe. Leur calfas est fait d'une espece de gomme particuliere; & il est si bon,

qu'un ſeul puits ou deux, à fond de cale du vaiſſeau, ſuffit pour le tenir ſec. Juſqu'ici ils n'ont eu aucune connoiſſance de la pompe. Leurs ancres ne ſont point de fer comme les nôtres; ils ſont d'un bois dur & peſant, qu'ils appellent pour cela *tiemou*, c'eſt-à dire, bois de fer. Ils prétendent que ces ancres valent beaucoup mieux que celles de fer, parce que, diſent-ils, celles-ci ſont ſujettes à ſe fauſſer, ce qui n'arrive pas à celles de bois qu'ils emploient.

Les Chinois n'ont ſur leur bord ni Pilote ni Maitre de manœuvre; ce ſont les ſeuls Timonniers qui conduiſent le vaiſſeau, & qui commandent la manœuvre. Cependant ils ſont aſſez bons manœuvriers, & bons Pilotes côtiers, mais aſſez mauvais Pilotes en haute mer. Ils mettent le cap ſur le rhumb qu'ils croyent devoir faire; &, ſans ſe mettre en peine des élans du vaiſſeau, ils courent ainſi comme ils le jugent à propos. Cette négligence vient de ce qu'ils ne ſont pas de voyages de long cours: mais j'ai éprouvé que quand ils veulent, ils navigent aſſez bien. Je m'apperçus, dès la ſortie du port, du peu de ſoin que ſe donnoit le Pilote de mon bord, qui paſſoit pour un des plus expérimentés

de notre escadre. Je lui fis donner quelques avis par l'Officier que j'avois avec moi ; comme je veillai ensuite autant sur le Pilote, que sur la route, avec un bon compas d'Europe, pour régler mon estime durant notre traversée, je remarquai qu'il gouvernoit assez juste.

Nous partîmes donc le troisieme du mois d'avril de *Hiamen* ou *Emoui*. Le vent n'étoit pas fort favorable : ce jour-là nous ne fîmes que six lieues, & nous allâmes mouiller à l'isle de *Kien-men* à un port nommé *Leaolo*. Le vent tomba tout-à-fait sur le soir : mais le lendemain il s'éleva une tempête qui nous obligea d'y rester jusqu'au neuvieme. Nous ne mîmes à la voile que sur les quatre heures du soir, le vent étant au nord-est & assez frais. Durant notre traversée, nous gouvernâmes toujours à l'est un quart de sud-est, parce que les courans portent extrêmement au sud dans cette manche, ce qui fait que la mer y est toujours grosse, sur-tout en été, qui est le temps de la mousson des vents de sud. Le dixieme, sur les cinq à six heures du soir, nous commençames à découvrir les isles de *Pong-hou*, & sur les neuf heures nous mouillâmes à l'abri de la premiere isle appellée *Si-sse-yu*, où tous

les Mandarins de guerre de la garniſon, qui eſt de mille hommes effectifs, vinrent nous recevoir à la tête de leurs troupes qui étoient ſous les armes.

Les iſles de *Pong-hou* forment un petit archipel de 36 iſles ſtériles qui ne ſont habitées que par la garniſon Chinoiſe. Il y a cependant un Mandarin de lettres qui y fait ſa réſidence pour veiller ſur les vaiſſeaux marchands qui vont ou qui viennent de la Chine à Formoſe, & de Formoſe à la Chine. Le paſſage de ces vaiſſeaux eſt preſque continuel, & eſt d'un revenu conſidérable pour l'état : nous y abordâmes avec plus de 60 vaiſſeaux marchands qui alloient de la Chine à Formoſe.

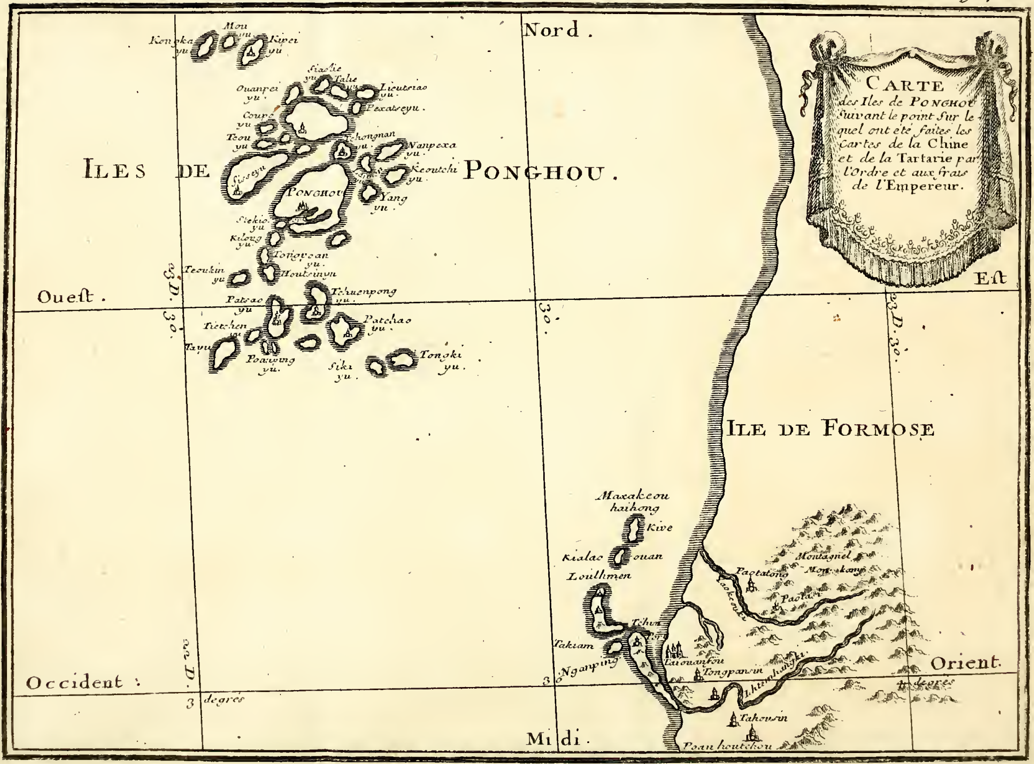
Comme les iſles de *Pong-hou* ne ſont que ſables ou rochers, il faut y porter ou de *Hia-men* ou de Formoſe, tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, même juſqu'au bois de chauffage. Nous n'y avons vu ni buiſſons ni broſſailles ; un ſeul arbre ſauvage en fait tout l'ornement. Le port y eſt bon ; il eſt à l'abri de toute ſorte de vents : ſon fond eſt de ſable, ſans roche & ſans aucun danger ; il a bien 20 à 25 braſſes de profondeur. Lorſque les Hollandois étoient maîtres du port de Formoſe, ils avoient conſ-


CARTE
des Iles de PONGHOU
Suivant le point Sur le-
quel ont été faites les
Cartes de la Chine
et de la Tartarie par
l'Ordre et aux frais
de l'Empereur.
Est
23 D. 30.
ILE DE FORMOSE
Montagnel
Paotalono
Paotan
Tongpansin
Orient.
4 degres
Tahousin

les Mandarins de guerre de la garnison, qui est de mille hommes effectifs, vinrent nous recevoir à la tête de leurs troupes qui étoient sous les armes.

Les isles de *Pong-hou* forment un petit archipel de 36 isles stériles qui ne sont habitées que par la garnison Chinoise. Il y a cependant un Mandarin de lettres qui y fait sa résidence pour veiller sur les vaisseaux marchands qui vont ou qui viennent de la Chine à Formose, & de Formose à la Chine. Le passage de ces vaisseaux est presque continuel, & est d'un revenu considérable pour l'état : nous y abordâmes avec plus de 60 vaisseaux marchands qui alloient de la Chine à Formose.

Comme les isles de *Pong-hou* ne sont que sables ou rochers, il faut y porter ou de *Hia-men* ou de Formose, tout ce qui est nécessaire à la vie, même jusqu'au bois de chauffage. Nous n'y avons vu ni buissons ni broussailles ; un seul arbre sauvage en fait tout l'ornement. Le port y est bon ; il est à l'abri de toute sorte de vents : son fond est de sable, sans roche & sans aucun danger ; il a bien 20 à 25 brasses de profondeur. Lorsque les Hollandois étoient maîtres du port de Formose, ils avoient cons-


CARTE des Iles de PONGHOU suivant le point sur le quel ont été faites les Cartes de la Chine et de la Tartarie par l'Ordre et aux frais de l'Empereur.
Nord.
Midi.
Ouest.
Est.
Occident.
Orient.
ILES DE PONGHOU.
ILE DE FORMOSE
PONGHOU
Mou yu
Kipei yu
Ouanpei yu
Coupo yu
Teou yu
Lieutsiao yu
Pexatseyu.
Tchongnan yu
Nanpexa yu.
Keoutchi yu.
Yang yu.
Siseyu
Stekio yu
Kiloug yu
Tongvoan yu.
Houtsinyu
Teoukin yu
Patsao yu
Tchuenpong yu.
Patchao yu.
Tietchen yu
Tayu
Poaiwing yu.
Siki yu.
Tongki yu.
Maxakeou haihong
Kive
Kialao
ouan
Loulhmen
Takiam
Nganping
Tchun
Taiouanfou
Tongpansin
Paotatong
Paola
Montagnel
Tahousin
Poan houtchou
23 D. 30.
30.
22 D.
3 degres
4 degres

truit une eſpece de fort au bout de la grande Iſle de *Ponghou* ſur le port, pour en défendre l'entrée : aujourd'hui il n'en reſte preſque plus que le nom *Hong-mao-tchai*, qui veut dire fort des cheveux roux : (c'eſt ainſi qu'on appelle les Hollandois à la Chine.) Ce port quoique dans un pays inculte & inhabité, eſt abſolument néceſſaire pour la conſervation de Formoſe, qui n'a aujourd'hui aucun port où les vaiſſeaux tirans plus de huit pieds puiſſent aborder. Nous employâmes quatre jours à prendre les différentes ſituations de ces Iſles, leurs diſtances, & leur grandeur, telles que vous pouvez les voir dans la carte que je joins ici. Nous avons trouvé le port de la grande Iſle qui porte particuliérement le nom de *Pong-hou* à la hauteur de 23 dégrés 28 minutes & 10 ſecondes, & par la comparaiſon d'*Emoui* & notre eſtime à 3 dégrés 9 minutes 50 ſecondes à l'eſt du méridien de Peking où nous avons établi le premier méridien par rapport aux cartes de la Chine.

Le 15e d'avril nous mîmes à la voile à une heure après minuit avec un bon vent de nord-eſt. Après avoir doublé la grande Iſle, nous fîmes la route de

l'Est jusqu'au jour, de peur de tomber sur les Isles de *Tong-ki* & de *Si-ki*. A la pointe du jour nous nous trouvâmes fort au vent de ces Isles, & nous commençâmes à découvrir les montagnes de Formose. Alors nous gouvernâmes en route. Sur le midi nous entrâmes dans le port de Formose, où est la capitale de l'Isle. tous les Mandarins d'armes & de lettres nous vinrent recevoir revêtus de leurs habits de cérémonie. Ils nous traiterent avec toute sorte d'honneur & de distinction, pendant un mois entier que nous employâmes à tracer la carte de ce qui appartient à la Chine dans cette Isle.

Après avoir demeuré deux jours dans la capitale afin d'y régler toutes choses avec les Mandarins du lieu, nous nous séparâmes. Les Peres Regis & Hinderer & deux de nos Compagnons Tartares choisirent la partie du nord de l'Isle : pour moi, j'eus avec deux autres Tartares qui m'accompagnoient, le département de la capitale, toute la partie du sud, & les Isles de la côte.

Toute l'Isle de Formose n'est pas sous la domination des Chinois, elle est comme divisée en deux parties, est & ouest, par une chaîne de hautes mon-


Zilonotchai
CARTE
de ce qui appartient à l'Empereur de la Chine dans l'Ile de Formose faite par ordre de l'Empereur Kamhi.
Tropique
Est.

l'Est jusqu'au jour, de peur de tomber sur les Isles de *Tong-ki* & de *Si-ki*. A la pointe du jour nous nous trouvâmes fort au vent de ces Isles, & nous commençâmes à découvrir les montagnes de Formose. Alors nous gouvernâmes en route. Sur le midi nous entrâmes dans le port de Formose, où est la capitale de l'Isle. tous les Mandarins d'armes & de lettres nous vinrent recevoir revêtus de leurs habits de cérémonie. Ils nous traiterent avec toute sorte d'honneur & de distinction, pendant un mois entier que nous employâmes à tracer la carte de ce qui appartient à la Chine dans cette Isle.

Après avoir demeuré deux jours dans la capitale afin d'y régler toutes choses avec les Mandarins du lieu, nous nous séparâmes. Les Peres Regis & Hinderer & deux de nos Compagnons Tartares choisirent la partie du nord de l'Isle : pour moi, j'eus avec deux autres Tartares qui m'accompagnoient, le département de la capitale, toute la partie du sud, & les Isles de la côte.

Toute l'Isle de Formose n'est pas sous la domination des Chinois, elle est comme divisée en deux parties, est & ouest, par une chaîne de hautes mon-


Nord.
Mer
Kilonotchai
Tanxouitchin
Mer
Carte de ce qui appartient à l'Empereur de la Chine dans l'Ile de Formose faite par ordre de l'Empereur Kamhi.
Provin ce de Foukien
Tchang tcheou fou
Haitching hien
Emouy
Kinmen
Tchanopou hien
Yuntiao hien
25 Degrés
Limites
Formose
24.
Tropique
Iles de Ponghou
Tchulohien
Tropique
23.
Mer
Siao
Lieou Kieou
Xama Kiteou
Limites
Ouest. 22. 3 Degrés
4 Degrés
5 22. Est.
Sud.

tagnes qui commence à la pointe méridionale de *Za-ma-ki-teou*, & ne finit proprement qu'à la mer ſeptentrionale de l'Iſle, à la fortereſſe que les Eſpagnols avoient autrefois fait bâtir, appellé *Ki-long-tchai* par les Chinois. Il n'y a que ce qui eſt à l'oueſt de ces montagnes qui appartienne à la Chine, c'eſt-à-dire, ce qui eſt renfermé entre les 22 degrés 8 minutes & 25 dégrés 20 minutes de latitude ſeptentrionale.

La partie orientale n'eſt habitée, diſent les Chinois, que par des barbares : le pays eſt montagneux, inculte, & ſauvage. Le caractere qu'ils nous ont fait des peuples qui l'habitent, ne differe gueres de ce qu'on dit des ſauvages de l'Amérique. Ils nous les ont dépeint moins brutaux que les Iroquois, beaucoup plus chaſtes que les Indiens, d'un naturel doux & paiſible ; s'aimant les uns les autres, ſe ſecourant mutuellement, nullement intéreſſés, ne faiſant nul cas de l'or ni de l'argent, dont on dit qu'ils ont pluſieurs mines; mais vindicatifs à l'excès, ſans loi, ſans gouvernement, ſans police, ne vivant que de la chaſſe & de la pêche ; enfin ſans Religion, ne reconnoiſſant nulle Divinité. Tel eſt le caractere que les Chinois nous ont fait des peuples qui habitent la partie

orientale de Formose. Mais comme le Chinois n'est pas trop croyable quand il s'agit d'un peuple étranger, je n'ose garantir ce portrait, d'autant plus qu'il n'y a aujourd'hui nulle communication entre les Chinois & ces peuples, & qu'ils se font depuis près de 20 ans une guerre continuelle.

Les Chinois, avant même que d'avoir subjugé Formose, sçavoient qu'il y avoit des mines d'or dans l'Isle. Ils ne l'eurent pas plutôt soumis à leur puissance, qu'ils chercherent de tous côtés ces mines: comme il ne s'en trouva point dans la partie occidentale, dont ils étoient les maîtres, ils prirent la résolution de les chercher dans la partie orientale, où on leur avoit assuré qu'elles étoient. Ils firent équiper un petit bâtiment afin d'y aller par mer, ne voulant point s'exposer dans des montagnes inconnues où ils auroient couru risque de la vie. Ils furent reçus avec bonté de ces Insulaires, qui leur offrirent généreusement leurs maisons, des vivres en abondance, & tout le secours qu'ils pouvoient attendre d'eux. Les Chinois y demeurerent environ huit jours; mais tous les soins qu'ils se donnerent pour découvrir les mines furent inutiles, soit faute d'interprete qui expliquât leur

dessein à ces peuples; soit crainte & politique, ne voulant point faire ombrage à une nation qui avoit lieu d'appréhender la domination Chinoise. Quoi qu'il en soit, de tout l'or qu'ils étoient allé chercher, ils ne découvrirent que quelques lingots exposés dans les cabanes, dont ces pauvres gens faisoient très-peu de cas. Dangereuse tentation pour un Chinois. C'est pourquoi peu contens du mauvais succès de leur voyage, & impatiens de posséder ces lingots exposés à leurs yeux, ils s'aviserent du stratagême le plus barbare. Ils équiperent leur vaisseau, & ces bonnes gens leur fournirent tout ce qui étoit nécessaire pour leur retour. Ensuite ils inviterent leurs hôtes à un grand repas qu'ils avoient préparé, disoient-ils, pour témoigner leur reconnoissance. Ils firent tant boire ces pauvres gens qu'ils les enivrerent, & comme ils étoient plongés dans le sommeil causé par l'yvresse, ils les égorgerent tous, se saisirent des lingots & mirent à la voile. Le chef de cette barbare expédition est encore vivant dans Formose, sans que les Chinois ayent songé à punir un tel forfait. Néanmoins il ne demeura pas absolument impuni, mais les innocens

porterent la peine que méritoient les coupables. Le bruit d'une action si cruelle ne se fut pas plutôt répandu dans la partie orientale de l'Isle, que ces insulaires entrerent à main armée dans la partie septentrionnale qui appartient à la Chine, massacrerent impitoyablement tout ce qu'ils rencontrerent, hommes, femmes, enfans, & mirent le feu à quelques habitations Chinoises. Depuis ce temps-là ces deux parties de l'Isle sont continuellement en guerre. Comme j'étois obligé d'aller à la vue des habitations de ces Insulaires, on me donna deux cens soldats d'escorte pour tout le temps que j'employai à faire la carte de la partie du sud : nonobstant cette précaution ils ne laisserent pas de descendre une fois au nombre de 30 à 40 armés de fleches & de javelots : mais comme nous étions beaucoup plus forts qu'eux, ils se retirerent.

La partie de Formose que possedent les Chinois, mérite certainement le nom qu'on lui a donné : c'est un fort beau pays, l'air y est pur & toujours serein, (1) il est fertile en toute sorte de grains,

(1) Cette abondance n'est-elle pas préférable à l'or pour lequel on commet par-tout tant de cruautés & de perfidies ?

arrosé de quantité de petites rivieres, lesquelles descendent des montagnes qui la séparent de la partie orientale. La terre y porte abondamment du bled, du riz, &c. On y trouve la plupart des fruits des Indes, des oranges, des bananes, des ananas, des goyaves, des papayas, des cocos, &c. La terre porteroit aussi nos arbres fruitiers d'Europe si on les y plantoit. On y voit des pêches, des abricots, des figues, des raisins, des chataignes, des grenades. Ils cultivent une sorte de melons qu'ils appellent melons d'eau; ces melons sont beaucoup plus gros que ceux de l'Europe, d'une figure oblongue; quelquefois ronde : la chair en est blanche ou rouge: ils sont pleins d'une eau fraîche & sucrée qui est fort au goût des Chinois; ils ne sont pas cependant comparables à ceux qui viennent de Fernambouc, & dont j'ai mangé à la baye de tous les saints dans l'Amérique méridionale. Le tabac & le sucre y viennent parfaitement bien. Tous ces arbres sont si agréablement arrangés, que lorsque le riz est transplanté à l'ordinaire au cordeau & en échiquier, toute cette grande plaine de la partie méridionale ressemble bien moins à une simple campagne, qu'à un

vaste jardin que des mains industrieuses ont pris soin de cultiver.

Comme le pays n'a été jusqu'ici habité que par un peuple barbare & nullement policé, les chevaux, les moutons & les chevres y sont fort rares; le cochon même si commun à la Chine y est encore assez cher : mais les poules, les canards, les oyes domestiques, y sont en grand nombre : on y a aussi quantité de bœufs; ils servent de monture ordinaire faute de chevaux, de mulets & d'ânes. On les dresse de bonne heure; & croiriez-vous, mon Révérend Pere, qu'ils vont le pas aussi bien & aussi vîte que les meilleurs chevaux; ils ont bride, selle, & croupiere, qui sont quelquefois de très-grand prix. Ce que je trouvois de plaisant, c'étoit de voir le Chinois aussi fier sur cette monture, que s'il eût été sur le plus beau cheval de l'Europe.

A la réserve des cerfs & des singes qu'on y voit par troupeaux, les bêtes fauves y sont très-rares : & s'il y a des ours, des sangliers, des loups, des tigres & des léopards comme à la Chine, ils sont dans les montagnes de la partie de l'est; on n'en voit point dans celle de l'ouest. On y voit aussi très-peu d'oiseaux. Les plus communs sont les

faisans que les chasseurs ne permettent gueres de peupler. Enfin je crois qu'on peut dire que si les eaux des rivieres de Formose étoient bonnes à boire, comme elles sont utiles pour fertiliser les campagnes de riz, il n'y auroit rien à souhaiter dans cette Isle. Mais ces eaux sont pour tous les étrangers un poison contre lequel on n'a pu trouver jusqu'ici aucun remede. Un domestique du Gouverneur du département du midi que j'avois à ma suite, homme fort & robuste, se fiant sur la force de sa complexion, ne voulut point croire ce qu'on lui disoit de ces eaux; il en but & mourut en moins de cinq jours, sans qu'aucun cordial ni contrepoison pût le tirer d'affaire. Il n'y a que les eaux de la capitale dont on puisse boire; les Mandarins du lieu eurent soin d'en faire voiturer sur des charettes pour notre usage. Au pied de la montagne qui est au sud-ouest à une lieue de *Fong-kan-kien*, on trouve une source qui produit un petit ruisseau, dont l'eau est d'un bleu blanchâtre, & d'une infection qui n'est pas supportable.

Les Chinois divisent les terres qu'ils possedent dans Formose en trois *Hien* ou Gouvernemens subalternes, qui dé-

pendent de la Capitale de l'Isle. Ces trois gouvernemens sont, *Tai-ouanhien. Fong-kan-hien*, & *Tchu-lo-hien*. Chacun a ses Officiers particuliers qui dépendent immédiatement du Gouverneur général de l'Isle, & celui-ci, de même que toute l'Isle, est soumis au Viceroi de la province de *Foukien* dont *Tai-ouan* ou Formose fait partie.

La capitale qu'on appelle *Tai-ouan-fou* est fort peuplée, d'un grand abord & d'un grand commerce. Elle peut se se comparer à la plupart des meilleurs villes & des plus peuplées de la Chine. On y trouve tout ce qu'on peut souhaiter soit de ce que l'Isle même fournit, comme le riz, le sucre, le sucre candi, le tabac, le sel, la viande de cerf boucannée qui est fort estimée des Chinois; des fruits de toute espece; des toiles de différente sorte; des laines de coton, de chanvre, de l'écorce de certains arbres & de certaines plantes qui ressemblent assez à l'ortie; quantité d'herbes médicinales, dont la plupart sont inconnues en Europe: soit de ce qu'on y apporte d'ailleurs; comme toiles de la Chine & des Indes, soieries, vernis porcelaines, différens ouvrages d'Europe, &c. Il y

a peu de mûriers dans l'Isle, & par conséquent peu de soieries du pays & peu de manufactures; mais le gain considérable de ceux qui ont commencé à y faire leur commerce, donnera peut-être lieu à y en établir dans la suite. S'il étoit libre aux Chinois de passer dans l'Isle de Formose pour y fixer leur demeure, je ne doute pas que plusieurs familles ne s'y fussent déja transportées: mais pour y passer on a besoin de passeports des Mandarins de la Chine, & ces passeports se vendent bien cher, encore avec cela faut-il donner des cautions. Ce n'est pas tout : lorsqu'on arrive dans l'isle, il faut encore donner de l'argent au Mandarin qui est très-attentif à examiner ceux qui entrent ou qui sortent. Si on n'offre rien ou peu de chose, l'on doit s'attendre à être renvoyé, nonobstant le meilleur passeport. Cet excès de précaution vient sans doute de l'avidité naturelle qu'ont les Chinois d'amasser de l'argent. Néanmoins il faut avouer qu'il est d'une bonne politique d'empêcher toutes sortes de personnes de passer à Formose, sur tout les Tartares étant maîtres de la Chine. Formose est un lieu très-important, & si un Chinois s'en emparoit,

il pourroit exciter de grands troubles dans l'Empire. Auſſi les Tartares y tiennent-ils une garniſon de dix milles hommes commandés par un *Tſong-ping* ou Lieutenant général, par deux *Fou-tſiang* ou Maréchaux de camp, & par pluſieurs officiers ſubalternes, qu'on a ſoin de changer tous les 3 ans, & même plus ſouvent ſi quelque raiſon y oblige. Pendant que nous y étions on changea une brigade de 400 hommes, dont le principal officier fut caſſé, pour avoir inſulté un Mandarin de lettres qu'ils prétendoient ne leur pas faire juſtice ſur la mort du frere d'un de leurs camarades, qui avoit été tué peu de jours auparavant.

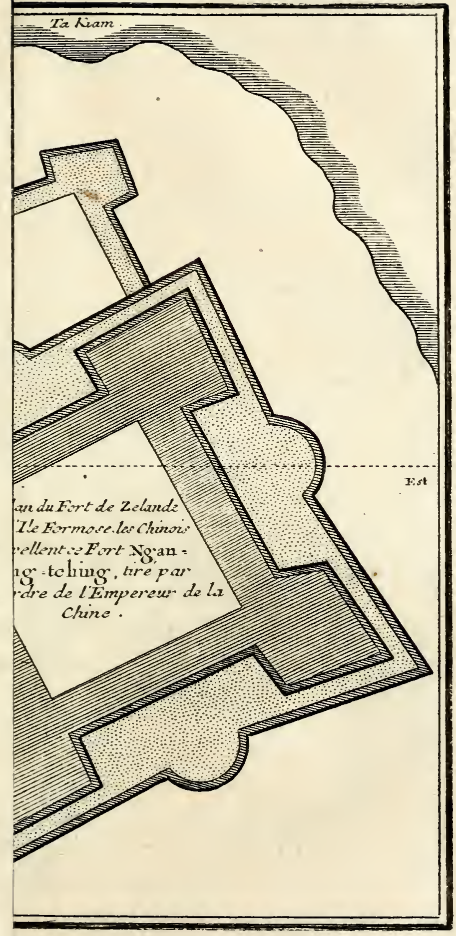
Les rues de la capitale ſont preſque toutes tirées au cordeau, & toutes couvertes pendant ſept à huit mois de l'année, pour ſe défendre des ardeurs du ſoleil : elles ne ſont larges que de 30 à 40 pieds, mais longues de près d'une lieue en certains endroits. Elles ſont preſque toutes bordées de maiſons marchandes & de boutiques ornées de ſoieries, de porcelaines, de vernis, & d'autres marchandiſes admirablement bien rangées, en quoi les Chinois excellent. Ces rues paroiſſent des galleries charmantes, & il y au-

roit plaisir de se promener, si la foule des passans étoit moins grande, & si les rues étoient mieux pavées. Les maisons sont couvertes de paille, & ne sont bâties la plupart que de terre & de bambou. Les tentes dont les rues sont couvertes ne laissant voir que les boutiques, en ôtent le désagrément. La seule maison que les Hollandois y ont élevée lorsqu'ils en étoient les maîtres, est de quelque prix. C'est un grand corps logis à trois étages, défendu par un rampart de quatre demi-bastions : précaution nécessaire pour les Européens dans ces pays éloignés, où l'on trouve rarement de l'équité & de la bonne foi, & où la fraude & l'injustice tiennent souvent lieu de mérite. Cette maison a vue sur le port, & pourroit dans le besoin disputer un débarquement.

Tai-ouan-fou n'a ni fortifications ni murailles : les Tartares ne mettent point leurs forces & ne renferment pas leur courage dans l'enceinte d'un rempart : ils aiment à se battre à cheval en rase campagne. Le port est assez bon, à l'abri de tout vent, mais l'entrée en devient tous les jours plus difficile. Autrefois on pouvoit y entrer par deux endroits, l'un appellé *Ta-kiang* où les plus

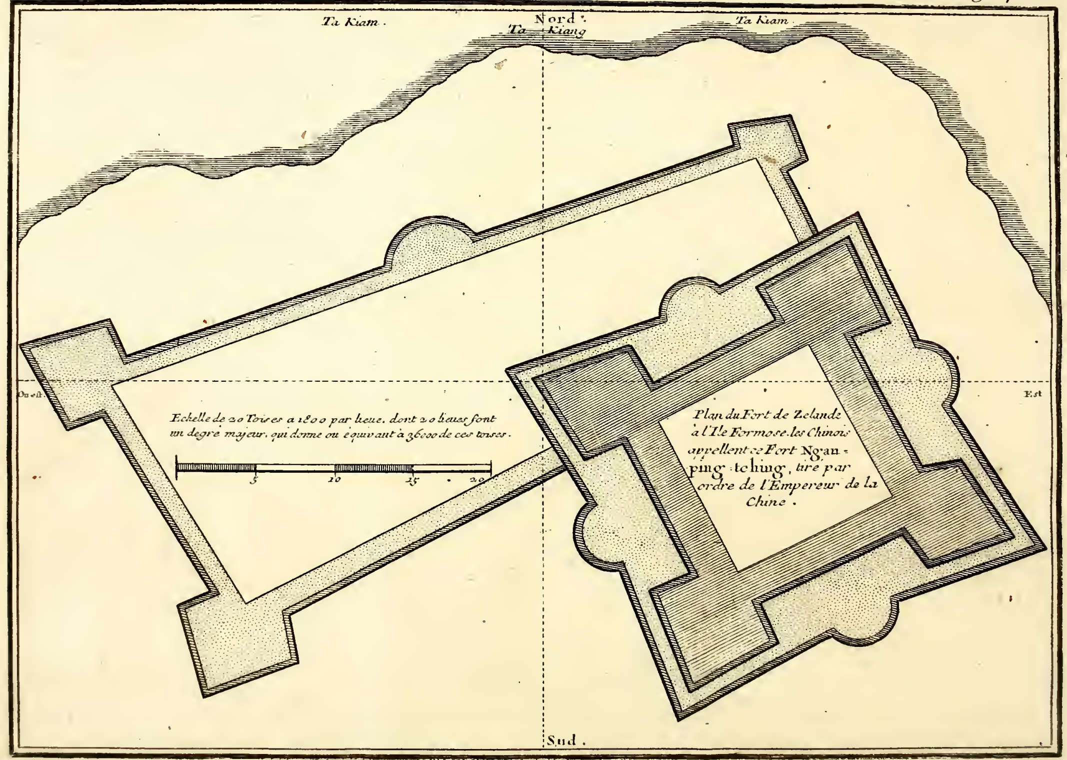
gros vaisseaux flottoient sans peine, & l'autre appellé *Loulh-men*, dont le fond est de roche & n'a que 9 à 10 pieds dans les plus hautes marées. Le premier passage est aujourd'hui impraticable : il y a de certains endroits où l'on ne trouve pas cinq pieds d'eau; le plus qu'il y en ait va jusqu'à 7 à 8 pieds, & il se comble tous les jours par les sables que la mer y charrie. C'est par ce *Ta-kiang* que les vaisseaux Hollandois entroient autrefois dans le port; & pour en défendre l'entrée aux vaisseaux étrangers, ils avoient fait à la pointe de l'isle qui est au sud de *Ta-kiang*, une citadelle qui seroit excellente si elle n'étoit pas bâtie sur le sable; mais qui étoit très-propre à se défendre des ennemis qu'ils avoient le plus à craindre; sçavoir, des Chinois & des Japonois. Je joints ici le plan que j'en ai tiré. Elle est à 2 minutes à l'ouest de *Tai-ouan-fou*, & domine tout le port où les vaisseaux au-dessus de 200 tonneaux peuvent entrer.

La partie de Formose qui est soumise aux Chinois, est composée de deux nations différentes : des Chinois, & des naturels du pays. Les premiers attirés par l'avidité du gain y sont venus des diverses provinces de la Chine,


Ta Kiam
Est
lan du Fort de Zelandz
l'Ile Formose. les Chinois
ellent ce Fort Ngan-
ng-tching, tiré par
rdre de l'Empereur de la
Chine.

gros vaiſſeaux flottoient ſans peine, & l'autre appellé *Loulh-men*, dont le fond eſt de roche & n'a que 9 à 10 pieds dans les plus hautes marées. Le premier paſſage eſt aujourd'hui impraticable : il y a de certains endroits où l'on ne trouve pas cinq pieds d'eau; le plus qu'il y en ait va juſqu'à 7 à 8 pieds, & il ſe comble tous les jours par les ſables que la mer y charrie. C'eſt par ce *Ta-kiang* que les vaiſſeaux Hollandois entroient autrefois dans le port; & pour en défendre l'entrée aux vaiſſeaux étrangers, ils avoient fait à la pointe de l'iſle qui eſt au ſud de *Ta-kiang*, une citadelle qui ſeroit excellente ſi elle n'étoit pas bâtie ſur le ſable; mais qui étoit très-propre à ſe défendre des ennemis qu'ils avoient le plus à craindre; ſçavoir, des Chinois & des Japonois. Je joints ici le plan que j'en ai tiré. Elle eſt à 2 minutes à l'oueſt de *Tai-ouan-fou*, & domine tout le port où les vaiſſeaux au-deſſus de 200 tonneaux peuvent entrer.

La partie de Formoſe qui eſt ſoumiſe aux Chinois, eſt compoſée de deux nations différentes : des Chinois, & des naturels du pays. Les premiers attirés par l'avidité du gain y ſont venus des diverſes provinces de la Chine,


Ta Kiam.
Nord.
Ta Kiang
Ta Kiam
Ouest
Est
Echelle de 20 Toises a 1800 par lieue. dont 20 lieues font
un degré majeur. qui donne ou équivaut à 36000 de ces toises.
5
10
15
20
Plan du Fort de Zelande
à l'Ile Formose. les Chinois
appellent ce Fort Ngan-
ping-tching, tiré par
ordre de l'Empereur de la
Chine.
Sud.



Tai-ouan-fou, *Fong-kan-hien*, & *Tchu-lo-hien* ne sont habités que par des Chinois : il n'y a des naturels du pays que ceux qui leur servent de domestiques, ou pour mieux dire, d'esclaves. Outre ces trois villes, les Chinois ont encore plusieurs villages, mais ils n'ont aucun fort considérable, à la réserve de *Ngan-ping-tching*. Ce fort est au pied du chateau de Zelande, car c'est le nom que les Hollandois donnerent à la citadelle dont j'ai parlé ci-dessus. Il y a bien à *Ngan-ping-tching* environ quatre à cinq cens familles. On y voit une garnison de deux mille hommes commandés par un *Fou-tsiang*, ou Marechal de camp.

Le gouvernement & les mœurs des Chinois à Formose, ne différent en rien des mœurs & du gouvernement de la Chine. Ainsi je ne m'arrêterai qu'à vous faire connoître quel est le génie & l'espece de gouvernement des naturels de l'Isle.

Les peuples de Formose qui se sont soumis aux Chinois, sont partagés en 45 bourgades ou habitations qu'on appelle *Ché* : 36 dans la partie du nord, & 9 dans celle du sud. Les bourgades du nord sont assez peuplées, & les mai-

sons à peu de chose, près, sont comme celles des Chinois. Celles du midi ne sont qu'un amas de cabanes de terre & de bambou couvertes de paille, élevées sur une espece d'estrade haute de 3 à 4 pieds, bâties en forme d'un entonnoir renversé de 15, 20, 30, jusqu'à 40 pieds de diametre : quelques-unes sont divisées par cloisons. Ils n'ont dans ces huttes ni chaise, ni banc, ni table, ni lit, ni aucun meuble. Au milieu est une espece de cheminée ou de fourneau élevé de terre de deux pieds & davantage, sur lequel ils font leur cuisine. Ils se nourrissent d'ordinaire de riz, de menus grains, & de gibier. Ils prennent le gibier à la course ou avec leurs armes. Ils courent d'une vitesse surprenante : J'ai été surpris moi-même de les voir courir plus vîte que ne font les chevaux, lorsqu'ils courent à bride abatue. Cette vîtesse à la course vient, disent les Chinois, de ce que jusqu'à l'âge de 14 à 15 ans ils se serrent extrêmement les genoux & les reins. Ils ont pour armes une espece de javelot qu'ils lancent à la distance de 70 à 80 pas avec la derniere justesse : & quoique rien ne soit plus simple que leur arc & leurs fleches, ils ne laissent pas de tuer un faisan en volant, aussi sûrement

qu'on le fait en Europe avec le fusil. Ils sont très-mal-propres dans leurs repas : ils n'ont ni plats, ni assiettes, ni écuelles, ni cuilliers, ni fourchettes, ni batonnets. Ce qu'ils ont préparé pour leur repas se met simplement sur un ais de bois ou sur une natte ; & ils se servent de leurs doigts pour manger, à peu près comme les singes. Ils mangent la chair demi-crue, & pour peu qu'elles soit présentée au feu elle leur paroît excellente. Pour lit, ils se contentent de cueillir les feuilles fraîches d'un certain arbre dont je ne sçai pas le nom, & qui est fort commun dans le pays ; ils les étendent sur la terre ou sur le plancher de leurs cabanes, & c'est-là qu'ils prennent leur sommeil. Ils n'ont pour tout habit qu'une simple toile, dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux : & croiriez-vous que l'orgueil si enraciné dans le cœur de l'homme, trouve le moyen de se nourrir & de s'entretenir avec une pareille pauvreté ? Croiriez-vous même qu'il leur en coûte davantage qu'aux peuples les plus polis, & qui se piquent le plus de luxe & de magnificence ? Ceux-ci empruntent le poil des animaux & la soie des vers qu'ils brodent d'or ou d'argent : ceux-là se ser-

vent de leur propre peau, ſur laquelle ils gravent pluſieurs figures groteſques d'arbres, d'animaux, de fleurs, &c. ce qui leur cauſe des douleurs ſi vives, qu'elles ſeroient capables, me diſoient-ils, de leur cauſer la mort, ſi l'opération ſe faiſoit tout de ſuite & ſans diſcontinuer. Ils y employent pluſieurs mois, & quelques-uns une année entiere. Il faut durant tout ce temps-là venir chaque jour ſe mettre à une eſpece de torture, & cela pour ſatisfaire le penchant qu'ils ont de ſe diſtinguer de la foule : car il n'eſt pas permis indifféremment à toute ſorte de perſonnes de porter ces traits de magnificence. Ce privilége ne s'accorde qu'à ceux, qui, au jugement des plus conſidérables de la bourgade, ont ſurpaſſé les autres à la courſe ou à la chaſſe. Néanmoins tous peuvent ſe noircir les dents, porter des pendants d'oreilles, des bracelets au-deſſus du coude ou au-deſſus du poignet, des colliers & des couronnes de petits grains de différentes couleurs à pluſieurs rangs. La couronne ſe termine par une eſpece d'aigrette faite de plumes de coq ou de faiſans qu'ils ramaſſent avec beaucoup de ſoin. Figurez-vous ces bizarres ornemens ſur le corps d'un homme d'une taille aiſée & déliée, d'un teint olivâtre

dont les cheveux lissés pendent négligemment sur les épaules, armés d'un arc & d'un javelot, n'ayant pour tout habit qu'une toile de deux à trois pieds qui lui entoure le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux; & vous aurez le véritable portrait d'un brave de la partie méridionale de l'Isle de Formose.

Dans la partie du nord, comme le climat y est un peu moins chaud, ils se couvrent de la peau des cerfs qu'ils ont tués à la chasse, & ils s'en font une espece d'habit sans manches, de la figure a-peu-près d'une dalmatique. Ils portent un bonnet en forme de cylindre, fait du pied des feuilles de bananiers, qu'ils ornent de plusieurs couronnes posées les unes sur les autres, & attachées par des bandes fort étroites, ou par de petites tresses de différentes couleurs : ils ajoutent au-dessus du bonnet, comme ceux du midi, une aigrette de plumes de coq ou de faisan.

Leurs mariages n'ont rien de si barbare. On n'achete point les femmes comme à la Chine, & on n'a nul égard au bien qu'on peut avoir de part & d'autre, comme il arrive communément en Europe : les peres & les meres n'y entrent presque pour rien. Lorsqu'un jeune

homme veut ſe marier & qu'il a trouvé une fille qui lui agrée, il va pluſieurs jours de ſuite avec un inſtrument de muſique à ſa porte : ſi la fille en eſt contente, elle ſort & va joindre celui qui la recherche ; ils conviennent enſemble de leurs articles. Enſuite ils en donnent avis à leurs peres & à leurs meres. Ceux-ci préparent le feſtin des noces, qui ſe fait dans la maiſon de la fille, où le jeune homme reſte ſans retourner déſormais chez ſon pere. Dès-lors le jeune homme regarde la maiſon de ſon beau-pere comme la ſienne propre, il en eſt le ſoutien; & la maiſon de ſon propre pere n'eſt plus à ſon égard, que ce qu'elle eſt à l'égard des filles en Europe qui quittent la maiſon paternelle pour aller demeurer avec leur époux. Auſſi ne mettent-ils point leur bonheur à avoir des enfans mâles, ils n'aſpirent qu'à avoir des filles, leſquelles leur procurent des gendres qui deviennent l'appui de leur vieilleſſe.

Quoique ces inſulaires ſoient entiérement ſoumis aux Chinois, ils ont encore quelques reſtes de leur ancien gouvernement. Chaque bourgade ſe choiſit trois ou quatre des plus anciens qui ſont le plus en réputation de probité. Ils deviennent par ce choix les chefs & les juges du reſte de l'habitation : ce ſont eux qui

terminent en dernier reſſort tous les différends ; & ſi quelqu'un refuſoit de s'en tenir à leur jugement, il ſeroit chaſſé à l'inſtant de la bourgade, ſans eſpérance d'y pouvoir jamais rentrer ; & nulle autre bourgade n'oſeroit le recevoir. Ils payent en grains leur tribut aux Chinois. Pour regler ce qui concerne ce tribut, il y a dans chaque bourgade un Chinois qui en apprend la langue, afin de ſervir d'Interprete aux Mandarins. Ces Interpretes qui devroient procurer le ſoulagement de ce pauvre peuple, & empêcher qu'il ne ſoit ſurchargé, ſont eux-mêmes d'indignes harpies qui les ſuccent impitoyablement : ce ſont autant de petits tyrans qui pouſſent à bout, non-ſeulement la patience de ces inſulaires, mais même celle des Mandarins du lieu, qui ſont forcés de les laiſſer dans leurs emplois pour éviter de plus grands inconvéniens. Cependant de douze bourgades qui s'étoient ſoumiſes aux Chinois dans la partie du ſud, il n'y en a aujourd'hui que neuf, trois ſe ſont révoltées, ont chaſſé leurs Interpretes, ne payent plus de tribut à la Chine depuis trois ans, & ſe ſont unies avec ceux de la partie orientale de l'Iſle. C'eſt un fort mauvais exemple & qui pourroit

avoir des ſuites. J'en touchai un mot au premier Mandarin de lettres de Formoſe, Docteur Chinois, qui vient d'être fait Vice-Roi de la province de *Fou-kien.* Il me répondit froidement : « Tant pis, » mon Révérend Pere, pour ces bar- » bares, s'ils veulent reſter dans leur » barbarie ; nous tâchons de les ren- » dre hommes, & ils ne le veulent pas, » tant pis pour eux, il y a des incon- » véniens par-tout ».

Quelque barbares cependant qu'ils ſoient, ſelon certaines maximes du monde Chinois, je les crois plus près de la vraie philoſophie que le grand nombre des plus célebres Philoſophes de la Chine. On ne voit parmi eux, de l'aveu même des Chinois, ni fourberie, ni vols, ni querelles, ni procès, que contre leurs Interpretes. Ils ſont équitables, & s'entr'aiment les uns les autres : ce qu'on donne à l'un d'eux, il n'oſeroit y toucher, que ceux qui ont partagé avec lui le travail & la peine, ne partagent auſſi le ſalaire ; c'eſt de quoi j'ai été ſouvent témoin moi-même : ils ſont attentifs au moindre ſignal de ceux qui ont droit de leur commander, ils ſont circonſpects dans leurs paroles, & d'un cœur droit & pur. On en peut juger

par ce petit trait. Un Chinois que les Mandarins du lieu avoient mis à ma suite, laissa échapper quelques paroles peu séantes. Un de ces insulaires, qui n'avoit gueres que trente ans, & qui sçavoit quelques mots de la langue Mandarine, le reprit hardiment en présence de tout le monde. *Pou-hao*, lui dit-il, cela n'est pas bien : *ngomen sin tching*, nous avons le cœur droit, *pou-can-choue*, *pou-can-siang*, aucun de nous n'oseroit parler ainsi, n'oseroit pas même le penser ; *pou-hao*, *pou-hao*, cela n'est pas bien, cela n'est pas bien.

Avant que de partir d'*Emoui*, on nous avoit dit qu'il y avoit des Chrétiens dans Formose : nous nous en sommes informés, & certainement il n'y en a aucun parmi les Chinois ; mais il y a apparence qu'il y en a eu parmi les insulaires, du temps que les Hollandois étoient maîtres du port. Nous en avons trouvé plusieurs qui sçavent la langue des Hollandois, qui lisent leurs livres, & qui en écrivant se servent de leurs caracteres. Nous avons même trouvé entre leurs mains quelques fragmens de nos cinq livres en Hollandois. Ils n'adorent aucune idole, ils ont même en horreur tout ce qui y a quelque rapport ; ils ne font aucun acte

de religion, & ne récitent aucune priere. Cependant nous en avons vu qui connoissent un Dieu créateur du ciel & de la terre, un Dieu en trois personnes, Pere, Fils & Saint-Esprit; & qui disent que le premier de tous les hommes s'appelloit Adam, & la premiere des femmes Eve; que pour avoir désobéi à Dieu, ils avoient attiré sa colere sur eux & sur tous leurs descendans; qu'il est nécessaire d'avoir recours au baptême pour effacer cette tache; ils sçavent même la formule du baptême. Néanmoins nous n'avons pu sçavoir certainement s'ils baptisoient ou non. Les Chinois qui nous servoient d'Interpretes, nous ont assuré que dès qu'un enfant leur est né, ils prennent de l'eau froide & la leur versent sur le corps. Mais comme ces Interpretes Chinois étoient infideles, & que d'ailleurs ils ne sçavoient qu'imparfaitement la langue du pays, nous ne pûmes jamais nous en assurer suffisamment. Il paroît, par ce que nous avons pu tirer d'eux, qu'ils n'ont aucune idée des récompenses ni des peines de l'autre vie; ainsi il est vraisemblable qu'ils n'ont pas grand soin de baptiser leurs enfans. Nous avons tâché, autant que nous le pouvions, de leur enseigner les vérités les

plus néceſſaires de notre ſainte Religion : nous avons recommandé en particulier à ceux qui nous paroiſſoient le mieux inſtruits, d'inculquer à leurs concitoyens ces vérités importantes, & ſur-tout de baptiſer les enfans auſſi-tôt qu'ils ſeroient nés, en cas qu'ils euſſent quelque eſpérance de pouvoir les inſtruire des myſtères de la foi quand ils en ſeroient capables. Nous leur avons laiſſé la formule du baptême, & c'eſt tout ce que nous avons pu faire.

Quelle douleur pour nous, mon Révérend Pere, de nous voir au milieu d'une ſi belle moiſſon, & qui deviendroit très-abondante, ſi elle avoit des ouvriers apoſtoliques pour la cultiver ; & cependant d'être obligés de l'abandonner ſans eſpérance de ſecours ! Il ne peut leur en venir du côté de la Chine dans les circonſtances préſentes : en vain a-t-on tenté deux ou trois fois d'y paſſer ; la porte en eſt fermée aux Européens. Il n'y a qu'un coup de la Providence, ou qu'une commiſſion pareille à la nôtre, qui puiſſe en faciliter l'entrée. La choſe deviendroit plus aiſée s'il y avoit quelque port dans la partie de l'eſt. Le pays n'eſt ſoumis à aucune Puiſſance étrangere que nous ſçachions, le caractere

qu'on nous a fait de ces habitans n'a rien de fort barbare, le Japon n'en eſt pas éloigné. Si ces motifs engageoient des Miſſionnaires à y porter les lumieres de la foi, il leur ſeroit aiſé d'étendre leur zèle dans la partie de l'oueſt, ſurtout dans la méridionale de l'Iſle, dont les habitations ſoumiſes aux Chinois, ne ſont en trois ou quatre endroits éloignées des habitations de l'eſt, que d'environ une lieue. Comme la converſion de ces pauvres peuples n'eſt pas l'ouvrage des hommes, mais l'effet de la miſéricorde de notre divin Maître, tâchons de l'obtenir par nos prieres & par des œuvres ſaintes. Il ne ſe paſſe aucun jour que je ne me reſſouvienne, au pied des autels, de ces pauvres gens. Plaiſe à la miſéricorde du Seigneur exaucer les vœux que je forme pour leur converſion.

Quoique l'iſle de Formoſe ſoit peu éloignée de la Chine, néanmoins les Chinois, ſuivant leur hiſtoire, ne commencerent d'en avoir connoiſſance que du temps de l'Empereur *Sivente* de la Dynaſtie des *Ming*, environ l'an de grace 1430, que l'Eunuque *Ouan-ſan-pao* revenant d'Occident, y fut jetté par la tempête. Cet Eunuque ſe trouvant

dans une terre étrangere, dont le peuple lui sembloit aussi barbare que le pays, lui paroissoit beau, y fit quelque séjour pour en prendre des connoissances dont il pût informer son maître. Mais tout le fruit de ses soins se réduisit à quelques plantes & à quelques herbes médicinales qu'il en rapporta, dont on se sert encore aujourd'hui à la Chine avec succès.

La 42e année de l'Empereur *Kia-tsing*, l'an de grace 1564, le *Tou-tou* ou Chef d'escadre *Yu-ta-yeou*, croisant sur la mer orientale de la Chine, y rencontra un corsaire nommé *Lin-tao-kien*, qui s'étoit emparé des isles de *Pong-hou*, où il avoit laissé une partie de son monde. C'étoit un homme fier & ambitieux, passionné pour la gloire, & qui cherchoit à se faire un nom. Il n'eut pas plutôt apperçu *Liu-ta-yeou*, qu'il va sur lui à pleines voiles, l'attaque brusquement, & auroit infailliblement défait l'escadre Chinoise, si celui qui la commandoit eût été moins sage & moins intrépide. *Liu-ta-yeou* soutint le premier feu avec beaucoup de sang-froid; après quoi il attaqua à son tour *Lin-tao-kien*. Le combat dura plus de cinq heures, & ne finit qu'à la nuit, que *Lin-tao-kien* prit la fuite & se retira vers les isles de *Pong-hou* pour y rafraî-

chir ses troupes, prendre ce qu'il y avoit laissé de soldats, & retourner vers l'ennemi. Mais *Yu-ta-yeou*, en habile Capitaine, le poursuivit de si près, que *Lin-tao-kien* trouva dès la pointe du jour l'entrée du port de *Pong-hou* fermée par une partie de l'escadre ennemie. Ses troupes étoient fort diminuées dans le combat, & la frayeur qui s'étoit emparée des autres, lui firent juger qu'il étoit dangereux de tenter l'entrée du port. Il prit donc la résolution de continuer sa route & d'aller mouiller à Formose. *Yu-ta-yeou* l'y poursuivit : mais comme il trouva que la mer étoit basse, & que d'ailleurs il n'avoit nulle connoissance de l'entrée de ce port, il ne voulut pas exposer ses vaisseaux, & il se retira aux isles de *Pong-hou*, dont il se rendit maître. Il fit prisonniers les soldats qu'il y trouva; il y mit bonne garnison, & retourna victorieux à la Chine, où il donna avis de ses découvertes & de son expédition. La Cour reçut avec joie ces nouvelles, & nomma dès-lors un Mandarin de lettres pour Gouverneur des isles de *Pong-hou*.

Formose, dit l'historien chinois, étoit alors une terre inculte, qui n'étoit habitée que par des barbares. *Lin-tao kien*,

qui n'avoit que de grandes vues, ne crut pas que cette isle, dans l'état où elle étoit, lui convînt; c'est pourquoi il fit égorger tous les insulaires qu'il trouva sous sa main, & avec une inhumanité qui n'a point d'exemple, il se servit du sang de ces infortunés pour calfater ses vaisseaux, & mettant aussitôt à la voile, il se retira dans la province de Canton, où il mourut misérablement.

Sur la fin de l'année 1620, qui est la premiere année de l'Empereur *Tien-ki*, une escadre japonoise vint aborder à Formose. L'officier qui la commandoit trouva le pays, tout inculte qu'il étoit, assez propre à y établir une colonie: il prit la résolution de s'en emparer, & pour cela il y laissa une partie de son monde, avec ordre de prendre toutes les connoissances nécessaires à l'exécution de son dessein. Environ ce même temps un vaisseau hollandois, qui alloit ou revenoit du Japon, fut jetté par la tempête à Formose: il y trouva les Japonois peu en état de lui faire ombrage. Le pays parut beau aux Hollandois, dit l'historien chinois, & avantageux pour leur commerce. Ils prétexterent le besoin qu'ils avoient de quelques rafrai-

chiffemens, & des chofes néceffaires pour radouber leur vaiffeau maltraité par la tempête. Quelques-uns d'eux pénétrerent dans les terres, & après avoir bien examiné le pays, ils revinrent fur leur bord. Les Hollandois ne toucherent point à leur vaiffeau pendant l'abfence de leurs compagnons; ce ne fut qu'à leur retour qu'ils fongerent à le radouber. Ils prierent les Japonois, avec qui ils ne vouloient point fe brouiller, de peur de nuire à leur commerce, de leur permettre de bâtir une maifon fur le bord de l'ifle qui eft à une des entrées du port, dont ils puffent dans la fuite tirer quelques fecours par rapport au commerce qu'ils faifoient au Japon. Les Japonois rejetterent d'abord la propofition: mais les Hollandois infifterent de telle forte, en affurant qu'ils n'occuperoient de terrein que ce qu'en pouvoit renfermer une peau de bœuf, qu'enfin les Japonois y confentirent. Les Hollandois prirent donc une peau de bœuf qu'ils couperent en petites aiguillettes fort fines; puis ils les mirent bout à bout, & ils s'en fervirent pour mefurer le terrein qu'ils fouhaitoient. Les Japonois furent d'abord un peu fâchés de cette fupercherie; mais enfin après quelques réflexions, la chofe

leur parut plaisante ; ils s'adoucirent, & ils permirent aux Hollandois de faire de ce terrein ce qu'ils jugeroient à propos. C'est sur ce terrein qu'ils bâtirent le fort dont j'ai parlé plus haut, & dont je vous envoie le plan. On voit encore aujourd'hui sur la porte ces mots : *Castel Zelanda*, 1634.

La construction de ce fort rendoit les Hollandois les maîtres du port & du seul passage par où les gros vaisseaux pouvoient y entrer. Peut-être les Japonois en connurent-ils trop tard l'importance. Quoi qu'il en soit, soit que le nouveau fort leur fît ombrage, soit qu'ils ne trouvassent pas leur compte dans cette isle, qui étoit encore inculte, peu après ils l'abandonnerent absolument & se retirerent chez eux. Les Hollandois se virent par-là les seuls maîtres de Formose ; car les insulaires n'étoient pas en état de leur tenir tête. Pour mieux s'assurer du port, ils firent construire de l'autre côté, vis-à-vis du fort de Zelande, une maison fortifiée de quatre demi-bastions, dont j'ai déja parlé.

Dans ce temps-là la Chine étoit tout en feu, soit par la guerre civile qui a désolé tant de belles provinces de cet Empire, soit par la guerre qu'elle sou-

tenoit contre le Tartare, qui s'en eſt enfin emparé, & qui a fondé la Dynaſtie glorieuſement regnante ſous l'Empereur *Cam-hi*. Un de ceux qui s'oppoſerent avec le plus de courage aux Tartares, fut un homme de fortune de la province de *Fou kien*, appellé *Tching-tchi-long*. De petit marchand, il étoit devenu le plus riche négociant de la Chine : heureux s'il avoit été auſſi fidele à Dieu dans les promeſſes qu'il avoit faites à ſon baptême, (car il étoit chrétien) qu'il fut fidele à ſon Prince & à ſa patrie, prête à tomber ſous une domination étrangere.

Tching-tchi-long arma à ſes dépens une petite flotte contre le Tartare : il fut bientôt ſuivi d'une multitude innombrable de vaiſſeaux Chinois, & il devint par là le chef d'une des plus formidables flottes qu'on ait vu dans ces mers. Le Tartare lui offrit la dignité de Roi s'il vouloit le reconnoître. Il la refuſa ; mais il ne jouit pas long-temps de ſa bonne fortune. Son fils *Ttching-tching-cong* lui ſuccéda au commandement de cette nombreuſe flotte ; plus zélé encore pour ſa patrie & pour ſa fortune que n'étoit ſon pere, il tenta diverſes entrepriſes ; il aſſiégea pluſieurs villes con-

ſidérables, comme *Hai-tching* du *Fou-kien*, qu'il prit après avoir taillé en pieces l'armée Tartare qui étoit venue au ſecours : *Ouen-tcheou* du *Tche-kiang*, *Nanking* du *Kiam-nan*, &c. Ces premiers ſuccès durerent peu, il fut enfin vaincu par les Tartares, & chaſſé abſolument de la Chine. Alors il tourna ſes vues & ſon ambition vers Formoſe, dont il réſolut de chaſſer les Hollandois, pour y établir un nouveau Royaume.

Ce fut la 17e année de l'Empereur *Xun-chi*, pere de *Cam-hi*, la 1661e de l'Ere chrétienne, que *Tching-tching-cong* abandonna ſon entrepriſe ſur la Chine, pour ſe retirer à Formoſe avec ſa formidable flotte. Il ſe ſaiſit en paſſant des iſles de *Pong-hou*. Les Hollandois qui ſans doute ſe croyoient en ſûreté du côté de la Chine, où il y avoit encore du trouble, n'avoient pas eu ſoin de munir de troupes *Pong-hou* & *Tai-ouan*. Ainſi *Ttchin-tching-cong* s'empara de ces iſles preſque auſſitôt qu'il y parut. Il y laiſſa cent de ſes vaiſſeaux pour les garder, & il continua ſa route vers Formoſe.

J'ai appris d'un Mandarin qui ſervoit en ce temps-là *Tching-tching-cong* en qualité de *Fou-tſiang* ou de Maréchal-de-camp, qu'il n'y avoit pour la garde du

fort & du port de Formose qu'onze Hollandois. Le reste de la garnison étoit composée partie des noirs des Indes, partie des insulaires du pays. Nonobstant cette inégalité de forces, les Hollandois résolurent de se défendre, & ils se défendirent en effet en braves gens.

Tching-tching-cong entra dans le port avec sa flotte, composée de neuf cens voiles, par la passe de *Lou-lh-men*, à une grande lieue au-dessus du fort de Zélande. Il fit descendre à terre une partie de son monde, afin d'attaquer le fort par mer & par terre. Le siege dura quatre mois entiers, pendant lesquels les Hollandois se défendirent de leur canon avec plus de succès qu'ils n'auroient osé l'espérer. *Tching-tching-cong* étoit au-desespoir de voir tant de résistance & de courage dans cette poignée d'Européens, contre une armée aussi nombreuse que la sienne.

Comme les Chinois n'avoient pas l'usagedu canon, ils ne pouvoient pas répondre à celui des Hollandois; ainsi ils n'avoient d'espérance de les réduire que par la famine, ce qui demandoit beaucoup de temps, pendant lequel ils pouvoient recevoir du secours de leurs vaisseaux de Batavie, ou de ceux qui alloient

alloient commercer au Japon. *Tching-tching-cong* connut toute la difficulté de ſon entrepriſe ; mais il ſe voyoit hors de la Chine, ſans eſpérance de pouvoir jamais y rentrer ſous les Tartares, auxquels il venoit de faire la guerre : il n'ignoroit pas d'ailleurs que ſi Formoſe lui étoit fermée, il n'avoit plus de reſſource ; c'eſt pourquoi il ſe détermina à faire un dernier effort contre les Hollandois. Ceux-ci avoient actuellement quatre vaiſſeaux dans le port : ils avoient mis ſur le bord de chaque vaiſſeau un de leurs gens avec des Indiens pour le garder : les ſept autres Hollandois s'étoient renfermés dans la citadelle ou le fort de Zelande. Le Capitaine Chinois réſolut de ſacrifier quelques-uns de ſes vaiſſeaux ſur leſquels il mit quantité de feux d'artifice ; & profitant d'un grand vent de nord-eſt, il les pouſſa ſur les vaiſſeaux Hollandois. Il réuſſit au-delà de ſes eſpérances ; de quatre vaiſſeaux, trois furent brûlés. Auſſi-tôt il fit ſommer les Hollandois, renfermés dans le fort, de ſe rendre, en leur déclarant qu'il leur permettoit de ſe retirer avec tous leurs effets ; mais que s'ils perſiſtoient à ſe défendre, il n'y auroit point de quartier pour eux.

Les Hollandois, à qui il ne restoit pour toute ressource qu'un seul vaisseau, accepterent volontiers ces offres : ils chargerent leur vaisseau de tous leurs effets, remirent la place entre les mains du Chinois, & se retirerent.

Tching-tching-cong n'ayant plus personne qui s'opposât à ses desseins, distribua une partie de ses troupes dans la partie de Formose que possédent aujourd'hui les Chinois : il établit une garnison à *Ki-long-chai*, forteresse que les Espagnols bâtirent autrefois, & qu'ils trouverent abandonnée. Il construisit une forteresse à *Tan-choui-tching* sur l'embouchure de la riviere *Tanchoui* où les vaisseaux Chinois peuvent mouiller l'ancre : il détermina les lieux où sont aujourd'hui *Tchu-lo-yen* & *Fong-Xan-hien*, pour y bâtir deux Villes auxquelles il donna le nom de *Tien-hien-hien* & *Ouan-nien-hien* : il établit pour Capitale de ses nouveaux Etats l'endroit où est aujourd'hui *Tai-ouan-fou*, & il donna à cette Ville le nom de *Xing-tien-fou* : il mit son palais & sa cour au fort de Zelande, auquel il donna le nom de *Ngan-ping-tching*, qu'il conserve encore maintenant.

Ce fut alors que Formose commença

à prendre une nouvelle forme. Il y établit les mêmes loix, les mêmes coutumes, & le même gouvernement qui régnent à la Chine; mais il ne jouit que peu de temps de sa nouvelle conquête. Il mourut une année & quelques mois après avoir pris possession de l'isle. Son fils *Tching-king-mai* lui succéda: comme il avoit été élevé dans l'étude des livres, il ne fit presque rien pour cultiver le pays que son pere lui avoit acquis avec tant de soins & de fatigues: c'est ce qui ralentit beaucoup le courage & le zele des troupes pour son service.

La douzieme année du regne de *Cam-hi*, & l'an 1673 de l'Ere Chrétienne, les Rois de Canton & de *Fou-kien* se révolterent contre l'Empereur. *Tching-king mai* voulant ranimer l'ardeur de ses soldats, prit la résolution de se joindre au Roi de *Fou-kien* contre le Tartare: il fait armer ses vaisseaux, & va pour s'aboucher avec lui sur les côtes de cette province. Mais comme il vouloit être traité en Prince souverain, & que le Roi de *Fou-kien* prétendoit avoir le pas sur lui, il en fut tellement irrité, que sur le champ il lui déclara la guerre. On se battit de part & d'autre avec beaucoup d'ardeur & de courage: mais

comme les troupes de *Tching-king-mai* étoient composées de vieux soldats, autant de combats qu'il donna, furent autant de victoires. Le Roi de *Fou-kien* fut enfin obligé de se faire raser une seconde fois, & de s'abandonner à la discrétion des Tartares. *Tching-king-mai* retourna à Formose, où il mourut peu de temps après, laissant pour successeur son fils *Tching-ke-san* dans un âge encore fort tendre sous la conduite de *Li-eou-koue-can* & *Fong-si-fan*, deux officiers qui lui étoient extrêmement attachés.

La révolte de *Fou-kien* étant heureusement terminée à l'avantage des Tartares, ils abolirent le titre de Roi, & la vingt-unieme année de *Cam-hi* en 1682, ils établirent pour Gouverneur de cette province & de celle du *Tche-kiang*, un *Tsong-tou*: c'est une dignité qui est audessus de celle du Viceroi. Le premier qu'ils mirent, fut le *Tsong-tou-Yao*: c'étoit un homme adroit, poli & engageant. Il ne fut pas plutôt en charge, qu'il fit publier jusques dans Formose une amnistie générale pour tous ceux qui se soumettroient à la domination Tartare, avec promesse de leur procurer les mêmes charges, les mêmes honneurs,

& les mêmes prérogatives qu'ils possédoient sous leurs chefs particuliers. Cette déclaration eut tout l'effet que pouvoit espérer le *Tsong tou-Yao* : la plupart de ceux qui avoient suivi *Tching-tching-cong*, avoient abandonné leur pays, leurs femmes & leurs enfans : éloignés dans une terre étrangere, inculte, & presque inhabitée, sans espérance d'en retirer sitôt aucun avantage considérable, ils étoient ravis de trouver une porte honnête pour retourner chez eux. Quelques-uns ne délibérerent point, & quitterent d'abord *Tching-ke-san* pour aller dans le *Fou-kien*. Le *Tsong-tou-Yao* les reçut avec tant de politesse, & leur fit de si grands avantages, qu'ils furent suivis bientôt après de plusieurs autres. Le *Tsong-tou-Yao* crut alors que la conjoncture étoit favorable pour s'emparer de Formose. Il fit partir aussi-tôt une flotte considérable, sous les ordres d'un *Titou-che* ou Lieutenant général, pour se saisir des isles de *Pong-hou*. Le *Titou-che* y trouva plus de résistance qu'il ne croyoit : les soldats avec le secours du canon Hollandois, se défendirent avec vigueur ; mais enfin il fallut céder au nombre & à la force. *Pong-hou* étant pris, le conseil du jeune prince

jugea qu'il feroit difficile dans la fituation d'efprit où étoient les troupes, de conferver Formofe, & fans attendre que le *Titou-che* vînt les attaquer dans les formes, ils dépêcherent un vaiffeau pour porter un placet à l'Empereur, au nom du jeune prince, par lequel il fe foumettoit à Sa Majefté. Voici ce placet, traduit fidellement du Chinois.

*Le Roi d'*Yen-ping, *Grand Général d'armée*, Tching-ke-fan, *préfente ce placet à l'Empereur.*

» Lorfqu'abbaiffé aux pieds de Votre
» Majefté, je fais attention à la gran-
» deur de la Chine, que depuis un temps
» immémorial elle s'eft toujours fou-
» tenue avec éclat, qu'un nombre infini
» de Rois s'y font fuccédés les uns aux
» autres; je ne puis m'empêcher d'a-
» vouer que c'eft l'effet d'une provi-
» dence fpéciale du Ciel qui a choifi
» votre illuftre maifon pour gouverner
» les (1) neuf terres : le Ciel n'a fait

(1) C'eft-à-dire, tout le monde habitable. Les Chinois divifenr les terres en neuf efpeces : 1°. montagnes de bonne terre ; 2°. montagnes pierreufes ; 3°. terres & collines ; 4°. terres

» ce changement que pour perfectionner
» les cinq (1) vertus, comme cela pa-
» roît clairement par le bon ordre &
» l'heureux succès de tout ce que Votre
» Majesté a entrepris. Quand je pense
» avec humilité à mes ancêtres, je vois
» qu'ils ont eu un véritable attachement
» pour leurs souverains; qu'en cela ils
» ont tâché de reconnoître les bienfaits
» qu'ils avoient reçus de la dynastie
» précédente, dans un temps auquel ma
» maison n'en avoit reçu aucun de vo-
» tre glorieuse dynastie. C'est cet atta-
» chement à son prince qui obligea
» mon aïeul *Tching-tching-cong* de sortir
» de la Chine, & d'aller défricher les
» terres incultes de l'Orient. Mon pere
» *Tching-king-mai* étoit un homme d'é-
» tude qui n'auroit pas osé s'exposer
» sur le bord d'un précipice : semblable
» aux Rois (2) d'*Ye-lang*, il étoit tout

noires & séches; 5°. terres humides; 6°. terres sabloneuses; 7°. terres grasses; 8°. terres jaunes; 9°. terres rouges.

(1) La charité, la justice, l'honnêteté ou les cérémonies, la prudence, la fidélité ou la bonne foi.

(2) Royaume ancien qui confinoit avec la province du *Sse-tchuen*, les peuples de ce Royaume étoient des barbares très-difficiles à policer.

» occupé à gouverner & à instruire son
» peuple, se bornant à ce coin de terre
» au milieu de la mer, sans avoir d'au-
» tres vues.

» Jusqu'ici j'ai joui des bienfaits de
» mes ancêtres; moi leur petit-fils, je
» ne cesse de leur en témoigner ma re-
» connoissance, en me rappellant con-
» tinuellement à la mémoire les bien-
» faits qu'ils ont reçus du Ciel, sans
» penser à m'aggrandir sur la terre.
» Maintenant que je vois Votre Majesté
» semblable au ciel, qui par son éten-
» due & son élévation couvre toutes
» choses, & à la terre qui par sa soli-
» dité les soutient, toujours portée à
» faire du bien, à arrêter les effets de
» sa justice, fondement sur lequel elle
» gouverne la Chine; maintenant que
» je vois Votre Majesté semblable au
» soleil levant, dont la lumiere se ré-
» pand dans un instant sur toute la terre,
» dès que cet astre commence à pa-
» roître sur l'horison, & dissipe dans un
» moment les legers nuages qui se ren-
» controient sur la surface de la terre;
» comment oserois-je penser à autre
» chose qu'à m'appliquer à ma perfec-
» tion? C'est ce que moi, homme étran-
» ger, je regarde comme l'unique

» moyen de vivre content. Si je pensois » à faire passer mes vaisseaux du côté » de l'occident (de la Chine), j'avoue » que je serois en faute; mais hélas! de » ce sang qui étoit venu en orient (For- » mose) qu'en reste-t-il? N'est-ce pas » comme une foible rosée qui tombe » d'elle-même de grand matin, & qui » se dissipe dès que le soleil paroît? » Comment donc oserois-je entrepren- » dre quelque chose contre Votre Ma- » jesté, mon cœur lui est entiérement » soumis, il le proteste à Votre Majesté » dans ce placet, & elle en verra l'ef- » fet. Je connois aujourd'hui que je n'ai » pas été dans la bonne voie, & à l'a- » venir j'oserai marcher librement dans » le parterre de la charité à la suite du » *Ki-ling* (1). Je souhaite avec passion » voir le ciel & la terre ne faire qu'un » tout. Le pauvre peuple de cette isle » ne demande pas de pouvoir s'enyvrer » ni de se rassasier de viandes. S'il est » traité avec douceur, il en sera plus

(1) Le *ki-ling* est un animal fabuleux & mystérieux de l'antiquité Chinoise : il est né d'une vache : sa charité est si grande qu'il n'ose pas même fouler aux pieds le moindre brin d'herbe. Il ne paroît que lorsque l'Empire est gouverné par un saint Empereur.

» porté à la foumiffion. La nature du
» poiffon eft d'aller dans les précipices,
» & les eaux les plus profondes ne le
» font pas trop pour eux, & ils peu-
» vent jouir d'une longue vie au mi-
» lieu des ondes de la mer. Pour fer-
» ment de tout ce que je repréfente à
» Votre Majefté dans ce placet, que le
» foleil ne m'éclaire point, fi ce ne
» font-là les fentimens de mon cœur.

L'Empereur répondit à ce placet que *Tching-ke-ſan* eut à fortir de Formofe & à venir à Peking. *Tching-ke-ſan* qui craignoit d'aller à Peking, repréfenta à l'Empereur dans un fecond placet, en envoyant les fceaux & ceux de fes principaux Officiers, qu'étant né dans les contrées méridionales & étant d'une fanté fort foible, il appréhendoit les froids du nord, qu'ainfi il fupplioit Sa Majefté de lui permettre de fe retirer dans la province de *Fou-kien* dont fes ancêtres étoient fortis. Ce dernier placet n'eut aucun effet, de forte que ce malheureux Prince, qui fe voyoit prefqu'abandonné, fut obligé de remettre Formofe entre les mains des Tartares, & d'aller à Peking, où il eft encore vivant, avec la qualité de Comte dont il fut revêtu à fon arrivée à la Cour,

qui fut la 22e année de *Cam-hi*, & la 1683e de l'Ere chrétienne.

Je me flatte que vous serez content de cette description que je vous envoie de l'isle de Formose; du moins je puis vous assurer qu'elle est exacte. Je voudrois pouvoir mieux vous marquer tout le respect avec lequel je suis, votre, &c.

LETTRE

Du Pere Domenge, Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

A Naniang-fou, de la province de Honan, le 1er Juillet 1716.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Je vais vous faire en peu de mots le récit d'une petite persécution qui s'éleva sur la fin de l'année 1714, contre les Chrétiens de cette ville; par la miséricorde de Dieu elle n'a pas eu de suite fâcheuse. Le *Tchi-fou* (1) n'eut pas plu-

(1) Gouverneur de la ville.

tôt pris possession de sa charge, qu'il se déchaîna contre notre sainte religion ; il dit même en pleine audience qu'elle étoit mauvaise, & qu'il falloit la proscrire. Le *San-fou*, c'est-à-dire son assesseur, dans le dessein de lui plaire, voulut engager le chef des Lettrés à présenter une requête signée de tous les Lettrés, par laquelle ils demanderoient la démolition de mon église. Il n'y eut pas un seul des Lettrés qui ne refusât de la signer, soit que cette demande leur parût injuste, soit qu'ils craignissent que je ne les citasse au tribunal du Viceroi. Le *Tchi-fou* eut recours à un autre stratagême. Il défendit en général toutes les sectes dans une ordonnance qu'il publia, & au nombre des sectes il comprenoit principalement la religion chrétienne. Il dressa une formule qu'il devoit faire signer à ceux qu'il contraindroit de renoncer à la foi. Cette formule étoit conçue en ces termes :

» Pour obéir à l'ordonnance émanée » du sage gouvernement du *Tchi-fou*, » qui fait actuellement une recherche » exacte des sectes & des fausses doc- » trines, je N. atteste qu'ayant embrassé » par mégarde & mal-à-propos la reli- » gion du Seigneur du ciel, je renonce

» de mon plein gré à cette religion, & » cela pour me conformer à ladite or- » donnance. Mon témoignage est sincere » & nullement équivoque. Je renonce » en même-temps à toutes les fausses » doctrines. Signé N. la 55e année de » *Cam-hi* tel jour de telle lune ». Après quoi suivoit la signature du chef du quartier, & des voisins qui se faisoient caution pour celui qui avoit signé l'ordonnance.

Le *Tchi-fou* fit venir les chefs de quartier, & il leur ordonna d'avoir soin qu'il ne se fît aucune assemblée dans mon église, & d'empêcher qu'on ne mît des croix aux portes des maisons.

Il y eut deux Chrétiens qui furent intimidés par les menaces du Mandarin, & qui eurent la foiblesse de se conformer à ses ordres. L'un a déja reconnu publiquement le crime de son apostasie, & en a demandé pardon à Dieu, en répandant un torrent de larmes. L'autre avoit fait paroître d'abord une constance admirable; il vouloit, disoit-il, mourir martyr; les coups de bastonnade & le bannissement dont il étoit menacé ne l'effrayoient point. Mais la grace du martyre n'étoit point pour un présomptueux qui avoit mené une vie fort tiede

depuis ſon baptême. Il ſuccomba du moins à l'extérieur, & depuis il s'eſt retiré à Peking, où je ne doute pas qu'il ne faſſe une ſévere pénitence de ſa faute, & qu'il ne revienne ici dans la ſuite plus humble & plus fervent.

Cet orage excité par le *Tchi-fou* n'a nullement décrédité notre ſainte religion, comme il y avoit lieu de le craindre. Ce Mandarin avoit fait paroître trop de paſſion, & ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans la ville, blâmoient hautement ſa conduite, & rendoient ce témoignage à la doctrine que nous prêchons, qu'elle eſt ſainte, & tout-à-fait conforme à la raiſon.

Un incident qui fut ſans doute ménagé par la Providence, acheva de déconcerter le *Tchi-fou*. Les gens du tribunal étant occupés bien avant dans la nuit à tirer des copies de la formule dont je viens de parler, il ſe fit un vol & un meurtre dans la ville. Le lendemain on diſoit publiquement dans les rues que c'étoit une choſe honteuſe qu'on travaillât toute la nuit aux moyens de proſcrire une religion qui ne fait aucun mal, tandis qu'on veilloit ſi peu à la ſûreté des habitans. Si dans cette circonſtance j'étois allé à la capitale pour

me plaindre au Viceroi, comme quelques Chrétiens vouloient m'y engager, le *Tchi-fou* en seroit peut-être mort de chagrin, dans l'appréhension où il auroit été que je ne vinsse à révéler le meurtre, avant qu'on en eût découvert l'auteur. Mais un pareil dessein est bien éloigné d'un Missionnaire, à qui Jesus-Christ n'a laissé en partage que la douceur & la patience. Je songeai donc à ramasser & à consoler mon petit troupeau, lui faisant connoître le prix des souffrances, & l'obligation indispensable aux Chrétiens de pardonner à leurs ennemis, & de prier Dieu pour leur conversion.

Les chefs de quartier comprirent bientôt qu'ils ne pouvoient plus rien entreprendre contre moi ni contre mon église; de sorte que cette persécution, si on peut l'appeller ainsi, fut éteinte presque dans sa naissance. Cependant quelques Officiers du tribunal vinrent un dimanche à mon église pour examiner s'il ne s'y tenoit point d'assemblée: outre qu'ils y vinrent de trop grand matin pour la saison, les voisins y accoururent, & firent mon apologie & celle de mes Catéchistes en des termes si honorables, que les Officiers se reti-

rerent confus; & je ne crois pas que l'envie leur prenne désormais de faire une seconde visite de mon église.

Un de mes plus fervens Néophytes ressentit le contre-coup de la haine que le *Tchi-fou* avoit fait paroître contre la religion. C'étoit un homme d'âge & d'une vie très-exemplaire; il étoit malade, & sa maladie dégénéroit visiblement en phtysie. Une veuve ennemie déclarée du Christianisme chez qui il logeoit, n'eut pas plutôt appris ce qui se passoit au tribunal, qu'elle l'accabla d'injures, & lui ordonna d'aller mourir hors de sa maison, à moins qu'il ne renonçât sur le champ à sa foi. Ce bon vieillard ne balança point; il partagea comme il put sa famille chez plusieurs de ses parens, & il vint me trouver à l'église, où je lui donnai une retraite jusqu'après le nouvel an Chinois. Il se retira ensuite chez un de ses freres, & s'affoiblissant de plus en plus, il y mourut en prédestiné.

Peu après le procédé inique du *Tchi-fou*, plusieurs Lettrés de la ville & de la campagne vinrent me trouver, & me demander des livres qui leur enseignassent notre sainte Loi: le peuple vint à son ordinaire pour se faire instruire: une

veuve de la premiere qualité, dont le mari a été Général d'armes dans la Province, me rendit viſite deux mois après, avec une ſuite de quinze perſonnes. Elle me pria de l'entretenir de la Religion : notre entretien fut très-long, & elle en parut ſi ſatisfaite, qu'elle permit à une de ſes ſuivantes de ſe faire Chrétienne. Une autre veuve, dont le mari a été Mandarin des Lettrés de cette ville, a reçu depuis le baptême, auſſi-bien que ſon fils, qu'elle avoit amené avec elle.

Un jeune étudiant, qui eſt marié, vint pareillement me demander le baptême, cinq ou ſix mois après l'éclat qu'avoit fait le Tribunal, où ſon pere a un emploi. Je le refuſai honnêtement, ſous prétexte qu'il n'étoit pas encore aſſez inſtruit. Il eſt revenu cette année me faire de nouvelles inſtances, & il a parfaitement bien répondu aux queſtions que je lui ai faites. Mes Catéchiſtes lui ont repréſenté qu'il y avoit un obſtacle à ſon baptême, que ſon pere étoit Officier du *Tchi-fou*; qu'il avoit un grand pere âgé de plus de quatre-vingt ans, qui étoit ſur le point de mourir, & qu'infailliblement on l'obligeroit de faire quelque ſuperſtition à ſes funérailles. Sur cela le jeune homme pria deux de mes

Catéchiſtes de le ſuivre : il les mena dans ſa maiſon, & il tira de ſon pere & de ſon grand-pere un écrit, par lequel ils conſentoient que leur fils & ſa femme embraſſaſſent la loi Chrétienne, & s'engageoient à ne point exiger ni de l'un ni de l'autre aucune des cérémonies ſuperſtitieuſes qui ſont en uſage parmi les ſeuls Gentils, & que les Chrétiens déteſtent. Je ne pus alors me défendre de lui accorder le baptême, & depuis qu'il l'a reçu, il eſt très-aſſidu à l'Egliſe. Voici le certificat tel qu'il me le mit en main.

« Nous, N. N. certifions que notre » petit-fils N., deſirant, avec ſa femme, » d'entrer dans la Religion du Seigneur » du Ciel pour le ſervir, il lui ſera libre » de la profeſſer, ſans jamais l'enfreindre ; & que quelques cérémonies » qu'on faſſe d'ici à cent ans pour ſon » pere & ſon grand-pere, comme d'aller » aux *Miao* (1), &c. il n'y ſera nullement obligé. Et parce que peut-être » le pere ſpirituel des Chrétiens ne le » voudroit pas croire, nous avons donné » ce certificat en préſence de N. N. l'an » 55 de *Cham-hi*, 20e de la 3e Lune ».

(1) Temple d'idoles.

Ce qui m'a rempli de consolation, c'est qu'un grand nombre de Chrétiens que je baptisai à vingt lieues d'ici dans la même année 1714, sont tous demeurés fermes dans leur foi, nonobstant les faux bruits que répandoient les Infideles, à dessein de les pervertir. Le Catéchiste qui prend soin de leur instruction, y a beaucoup contribué en les rassemblant souvent, & leur faisant de fréquentes exhortations. Il se détermina même à présenter une requête au *Tchi-fou* (c'est ainsi qu'on appelle le Gouverneur d'une ville du 3e ordre). Il expliquoit en peu de mots, dans cette requête, les principes de la religion Chrétienne. Le Mandarin la lut, & lui fit cette réponse: *Ching hien tchi tao tsiou chi leo*, c'est-à-dire, votre loi est la doctrine des saints & des sages, vous faites bien de la suivre.

Pour comble de bonheur, le *Tchi-fou* vient d'être envoyé par le Viceroi pour conduire des mules sur les frontieres de *Chensi*: & le *Sanfou* ayant été pareillement nommé pour escorter le tribut de la province jusqu'à Peking, a été volé en chemin, & cassé de son emploi.

C'est ainsi que s'est terminé cet orage, qui n'a servi qu'à inspirer plus de ferveur à nos Chrétiens, & qu'à les rendre

plus aſſidus aux exercices de piété qui ſe pratiquent dans mon égliſe.

Dans la même année 1714, la divine Providence m'ouvrit une grande & belle Miſſion dans le reſſort de *Juning-fou.* C'eſt une ville du troiſiéme ordre qui n'eſt qu'à cinquante lieues à l'eſt de *Nanyang-fou.* Voici comment la choſe ſe paſſa. A peine avois-je demeuré un an à *Nanyang-fou*, que dix Chinois, cinq du reſſort de cette ville, & cinq du reſſort de *Juning-fou* vinrent me demander le baptême : c'étoit le jour de l'octave des Rois. Celui qui me les amenoit les avoit fort bien inſtruits. Il me vint en penſée d'aller dans leur pays, dans l'eſpérance d'y inſtruire & d'y baptiſer leurs femmes & leurs enfans. Je leur en fis la propoſition comme au haſard, & je leur donnai le temps de délibérer pour m'en dire enſuite leur avis. Le lendemain qui étoit un dimanche, ils me dirent que ſi je voulois prendre la peine d'aller chez eux, j'y trouverois plus de quarante familles bien inſtruites & diſpoſées à être régénérées dans les eaux du baptême. Il n'en fallut pas davantage pour me déterminer à ce voyage. Je partis dès le lundi matin avec ces bonnes gens. Après vingt lieues de marche, ceux de

Juning-fou prirent les devans pour donner avis de mon arrivée. J'allai ce jour-là à un village qui eſt du reſſort de *Nanyang-fou*. Là je baptiſai environ dix-huit familles qui faiſoient quatre-vingt-dix-huit perſonnes. Ce ſont les Chrétiens dont j'ai déja parlé, qui n'ont point été ébranlés dans leur foi, malgré les bruits qu'on faiſoit courir de la perſécution. De-là je paſſai à *Juning-fou*. On m'attendoit dans cinq villages qui ſont peu éloignés les uns des autres : j'y trouvai en effet un grand peuple qui ſoupiroit après le baptême. Le matin je baptiſois les hommes & le ſoir les femmes. Je comptai dans ces cinq villages, trois cent cinquante perſonnes qui reçurent la grace du baptême. Quelques autres qui n'étoient pas encore aſſez inſtruits, furent différés à un autre temps. Après avoir établi un ordre pour le gouvernement de cette Chrétienté naiſſante, je réglai le temps des aſſemblées, je laiſſai des livres, des images & quelques petits meubles de dévotion pour chaque famille, & je retournai à *Nanyang-fou*.

Cette année j'ai fait une autre excurſion d'environ cent quarante lieues, qui a duré près de trois mois, dans laquelle j'ai viſité mes Chrétiens de l'un & de

l'autre reſſort. J'y ai trouvé beaucoup de ferveur parmi les nouveaux fideles, & le nombre en eſt augmenté de cinq cent ſoixante & dix que j'y ai baptiſés. Enfin, j'ai terminé la Miſſion de *Juning-fou* par la converſion de tout un village compoſé d'environ dix familles. A peine eurent-ils reçu le baptême, qu'ils coururent en foule vers leur *Miao* pour le détruire. Ce temple n'avoit pas beaucoup d'apparence, mais il étoit ſitué fort avantageuſement. Les enfans ſe ſignalerent dans cette démolition : je prenois un plaiſir ſingulier à les voir mettre en pieces chaque idole, en diſant par maniere d'inſulte : « tu nous as » trompé juſqu'ici, mais maintenant un » rayon de la lumiere céleſte nous a » éclairés, & tu ne nous tromperas plus ». J'ai lieu de croire que Dieu aura dans ce village un bon nombre de fideles adorateurs.

Ce que je viens de dire de la Miſſion de *Juning-fou*, fait aſſez connoître que la préſence d'un Miſſionnaire y ſera déformais néceſſaire. L'éloignement où elle eſt de *Nanyang fou*, ne permet au Miſſionnaire d'y aller qu'une fois l'an. Outre les frais d'un pareil voyage, il n'y peut faire que peu de ſéjour. Ainſi les nou-

veaux Chrétiens manquent d'instruction, & les moribonds des derniers secours de l'église. Ce furent les Peres Regis & de Mailla qui acheterent l'église où je suis, lorsqu'ils furent envoyés par l'Empereur pour faire la carte de cette province : elle leur coûta seize cens francs. De qui Dieu se servira-t-il pour procurer le même avantage aux Chrétiens de *Juning-fou?* C'est un ouvrage qui produiroit la conversion & le salut de plusieurs milliers d'infideles. Aidez-moi du secours de vos prieres, en l'union desquelles je suis, &c.

Fin du dix-huitieme volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

Fin de la table du dix-huitieme volume.





